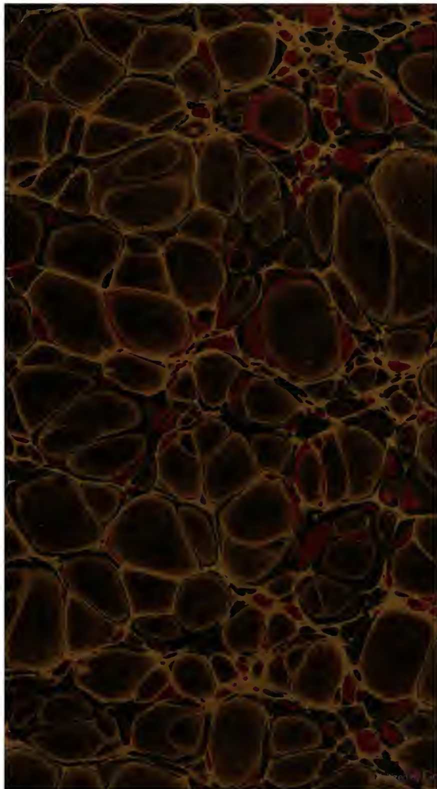




MÉMOIRES

SUR

LES GUERRES DE NAPOLÉON

EN EUROPE,

DEPUIS 1796 JUSQU'EN 1815.

Honneur et Patrie.

Cet ouvrage se trouve aussi à Paris,

Chez PONTHIEU, Libraire, Palais-Royal,
ANCELIN ET POCHARD, rue Dauphine, nº 9.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI,
rue d'Erfurth, nº 1.

MÉMOIRES

SUR

LA GUERRE DE 1809,

EN ALLEMAGNE,

AVEC LES OPÉRATIONS PARTICULIÈRES DES CORPS D'ITALIE, DE POLOGNE, DE SAXE, DE NAPLES ET DE WALCHEREN;

PAR LE GÉNÉRAL PELET,

D'après son Journal fort détaillé de la campagne d'Allemagne; ses reconnaissances et ses divers travaux; la correspondance de Napoléon avec le major-général, les maréchaux, les commandans en chef, etc.; accompagnés de pièces justificatives et inédites.

Testabatur omnibus ea quæ sub oculis suis viderat opera Magni. Mac.

TOME PREMIER.

PARIS,
RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,
AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.
1824.

INTRODUCTION.

Si l'histoire est le fidèle miroir du monde, si dans les événemens passés, elle nous présente le tableau et les leçons de l'avenir, le premier besoin de toutes les époques doit être de connaître exactement les temps qu'on vient de traverser, afin d'apprendre ce qui reste à craindre ou à espérer. Les peuples qui peuvent influer eux-mêmes sur leurs destinées et qui ont quelque part à leur gouvernement, doivent en éprouver plus vivement la nécessité. C'est alors le compte que chacun cherche à se rendre de la situation de la chose publique, comme il le ferait en quelque sorte de ses propres affaires. Mais ce besoin est bien plus difficile à satisfaire après les grandes catastrophes, où tant d'événemens accumulés, tant de sentimens,

de passions ou d'intérêts froissés, tant de ressorts divers mis en jeu, rendent les souvenirs confus et les jugemens incertains.

On peut se convaincre de plus en plus, que les trente années de notre révolution, sont l'époque la moins connue de nous et la plus dénaturée. Il est vraiment étonnant que les événemens dont nous venons d'être les acteurs, les témoins ou les victimes, aient laissé si peu de traces réelles; et que ceux qui ont pris quelque part aux grandes affaires, en parlent avec une légèreté et une partialité, qui doivent également révolter. Il est encore plus étonnant que dans la dernière période de ce drame terrible, chaque parti ait trouvé tant de facilités à se décharger sur un seul homme et sur l'armée, de la responsabilité de ses méfaits, de ses faiblesses ou de ses erreurs.

Maintenant plus que jamais, il faut que les vérités historiques soient connues. C'est un devoir pour chacun de les faire parvenir à l'oreille des peuples comme à celle des rois. Il faut que les uns et les autres sachent ce que sont les révolutions, comment elles se soulè-

vent, s'étendent et dévorent tout; comment on peut les apaiser et les régulariser, et en prévenir le retour. Il faut qu'ils connaissent la politique de l'Europe et de ses ministères, la guerre dans son état actuel, ses dangers, et ses véritables règles. Il faut que tous apprennent aussi ce que valent, l'épée qui peut sauver la patrie, la baïonnette qui défend son territoire, et l'armée nationale qui se sacrifie pour elle.

Nous ne connaissons ni l'homme qui nous a gouvernés pendant de longues années, ni la situation dans laquelle était la France vis-à-vis de l'étranger, ni les causes véritables et les principaux détails de nos guerres, de nos victoires et de nos revers. Tout est arrivé jusqu'à nous, au travers du prisme des circonstances et de l'égarement des passions. Jamais homme, jamais époque n'ont été plus sévèrement jugés, ni plus difficiles à connaître. La révolution qui se terminait, avait tellement agité les esprits, bouleversé les positions, exalté les têtes, qu'il devenait presque impossible de se rendre un compte exact des événemens. Chacun apportait

des intérêts, des sentimens, des préventions qui déterminaient ses jugemens. Les déceptions de nos ennemis et les intrigues de leurs agens, rendaient notre situation politique bien plus difficile à apprécier. L'histoire sera plus juste envers Napoléon et son armée. Au milieu de ce mélange d'erreurs et de fautes, qui tomberont comme le brouillard du matin devant l'éclat du soleil d'été, on verra s'élever le colosse des temps modernes. La postérité le jugera, en même temps que le petit nombre de ses adversaires restés debout à ses pieds; et elle prononcera son arrêt, non sur de vaines paroles, mais d'après les actions.

Napoléon est déjà devant ce tribunal auguste. Aujourd'hui, à trois années de sa mort, nous sommes comme à trois siècles de lui. Cette énorme distance est une des plus sûres manières de mesurer son influence sur ses contemporains. Nous sommes aussi à plusieurs siècles du système politique de l'Empereur. Il est mort tout entier avec lui. Aucun des siens, aucun des hommes vivans ne sauraient, sans la plus excessive démence, entreprendre d'accomplir ce qu'il a laissé imparfait. Pour atteindre à la hau-

teur de cette dictature que Napoléon a exercée, d'abord sur la France, ensuite sur l'Europe, il avait fallu les circonstances les plus extraordinaires. Il avait fallu qu'il possédât une organisation surnaturelle, au moral comme au physique; qu'il apparût au milieu d'une révolution terrible, dont il avait pu répudier les excès, en héritant de ses pouvoirs; qu'il trouvât une armée si fortement aguerrie, déjà illustrée par de brillans exploits, peuplée de héros dans tous les rangs, et préparée à toutes les grandes choses, une nation exaltée par plus de dix années de fermentation, disposée par les excès même de la démocratie à ce qu'il y avait de plus gigantesque, accoutumée aux sacrifices et exaspérée au plus haut degré contre les étrangers, particulièrement contre les Anglais. Il avait fallu que l'Europe fût divisée, et que les souverains, aveuglés par leurs passions, ne pussent se réunir qu'après avoir été successivement vaincus et rétablis plusieurs fois, avec une générosité qu'ils n'ont pas su pardonner ni surtout imiter. Aujourd'hui tout est changé. La vieille armée n'existe plus; ses chefs sont morts, ses débris sont dispersés, et

ses lauriers se cachent dans une indigente obscurité. La nation fatiguée des suites d'une si longue lutte, amollie dans les langueurs de la paix, se consolant par des abstractions et des spectacles, semble rétrograder vers le siècle précédent. L'Europe vengée et irritée de nos triomphes est sous les armes; et le fantôme de notre gloire la détourne encore des véritables dangers qui la menacent.

On peut donc répéter avec une profonde conviction : Le système politique de Napoléon est mort avec lui. Mais l'Empereur n'a pas eu le temps de le conduire à ce terme auquel il touchait, parce que tout le monde l'a abandonné, petits et grands, citoyens et généraux, peuples et rois, tous contre leurs plus chers intérêts; tous peut-être au moment de pleurer sa perte. Car qui en a profité? excepté l'Angleterre pendant bien peu de temps, et la Russie qui cherche à envahir notre héritage. Cependant comment le reste de l'Europe s'en trouvera-t-il avant un demi-siècle? On dira : Pourquoi Napoléon avait-il embrassé plus qu'il ne pouvait accomplir? L'histoire répondra en posant et décidant

ces questions. Les projets de Napoléon pour pacifier l'Europe et consolider cet état de paix générale, étaient-ils utiles à l'humanité, conformes à la justice et au besoin du siècle? étaient-ils exécutables, et n'en avait-il pas déjà terminé la majeure partie? Ont-ils échoué par sa faute, ou par celle des hommes qui l'ont délaissé? Il est possible que, de notre vivant, nous entendions prononcer ces jugemens de l'impassible et équitable histoire, cette grande justicière des hommes et des choses.

Ceux qui ne sont pas insensibles aux sentimens généreux ou même à une douce pitié pour de hautes infortunes, ne sauraient désapprouver l'action d'un soldat qui élève un monument à la vieille armée et à son général, à celui qu'elle appelait son père! Cette armée était comme une famille, dans laquelle tout se tenait, depuis le dernier soldat, enfant dévoué mais juge éclairé et sévère de la conduite de ses chefs, jusqu'au commandant suprême qui se montra constamment, et était reconnu le père de tous. Le plus bel éloge de Napoléon, éloge que rien ne pourra détruire, est dans l'amour et la fidélité

de cette armée française si loyale, si généreuse, si fière; au milieu de laquelle il vivait si familièrement; dont il partageait les bivacs, les fatigues, tous les dangers; qu'il avait conduite à mille batailles ou combats, et à autant de victoires. Ne l'ayant pas perdu un seul instant de vue, sans cesse à même de juger chacune de ses actions, ses paroles, ses sentimens, elle peut être appelée tout entière en témoignage sur son compte. Cette sublime et touchante confraternité produisait un ardent dévoûment, et quelque chose de plus dans les cœurs magnanimes, dans les âmes élevées, surtout dans ceux qui pouvaient voir d'un peu haut les miracles du génie. Mais dans notre garde impériale, parmi ces nobles aînés de la famille militaire, élite choisie au milieu des plus braves et des plus méritans, presque entièrement composée des meilleurs sergens et caporaux des régimens de ligne, éprouvée par les plus brillans exploits, distinguée par la plus rigide discipline, toute d'honneur, et qu'elle même maintenait sans punition; dans notre garde, ces sentimens prenaient encore, s'il est possible, une nouvelle exaltation.

Lequel de tous ces hommes (même après tant d'orages et dans le calme de la plus parfaite soumission au gouvernement sous lequel nous vivons), pourrait, sans quelque motif personnel, avoir oublié les sentimens qui au milieu de ces beaux jours de gloire, les animaient non envers un homme, mais envers la patrie?

L'armée sous l'empire n'a pas cessé un instant d'être nationale. Elle l'a assez prouvé par sa conduite entière, et surtout par son dévoûment sublime en 1814 et 1815, dans cette continuelle bataille, où elle disputait, au prix de tout son sang, chaque coin de la France au sabre de l'étranger, où elle s'immolait, tandis que ses antagonistes discouraient et intriguaient. Après avoir effacé par ses exploits, les prodiges des héros de l'antiquité, elle a donné au monde le plus bel exemple de patriotisme. La Grèce et Rome en présentent-elles, qui puissent se comparer à ce licenciement général, où tant de braves sacrifièrent aux malheurs et au repos de la patrie, leur vengeance, leur fortune militaire, leur ancienne famille des camps, ces armes d'honneur même, si long-temps la terreur de l'étranger, enfin leur

sûreté personnelle? On vit alors les vainqueurs de l'Europe, un simple bâton à la main, aller au travers des bandes ennemies pleines de respect pour eux, chercher leur misérable existence avec tant de sueurs, dans ces champs qui n'étaient pas à eux, et qu'ils venaient de défendre avec tant de sang. Si cette armée, passionnée pour la liberté autant que pour la gloire, n'avait considéré l'Empereur, comme le premier magistrat et le représentant de la nation; si elle n'avait constamment reconnu en lui, le plus ardent patriotisme, la plus vive affection pour la France; si elle n'avait pu voir dans Napoléon qu'un ambitieux, un despote, ou seulement un conquérant; elle n'aurait pas versé avec ardeur jusqu'à la dernière goutte de son sang, en bénissant celui auquel elle l'avait voué; elle ne l'aurait pas suivi, sans jamais murmurer, dans tous les coins de l'univers; elle ne l'aurait pas accueilli, dans les momens les plus terribles, par des acclamations d'amour. Qui a pu les entendre à Lobau, à Krasnoe, à la Berezina, à Hanau, à Fleurus, à Paris même, sans être ému jusqu'aux larmes! L'armée ne pouvait

se tromper sur les véritables sentimens de Napoléon; si souvent prise à témoin de la foi reçue et violée, de la perfidie des vaincus et de la générosité du vainqueur, elle connaissait l'état de l'Europe, mieux que les politiques de la tribune et des salons. Il est certes inutile de répondre à ceux qui ont osé prétendre que Napoléon sacrifiait ses soldats dans les batailles, insultait ses officiers, ses généraux...... Il y avait trop d'honneur dans ces cœurs français, pour souffrir de qui que ce fût, ni mépris, ni outrage. Il faut le répéter, le constant amour du soldat est le panégyrique de Napoléon, comme le constant dévoûment de l'armée au milieu des crises les plus terribles, est notre plus beau titre de gloire.

Après l'amour de la patrie, l'honneur, bien plus que l'ambition, animait l'armée impériale. La plupart de ses vieux héros, qui combattirent dans les quatre parties du monde, qui plantèrent les drapeaux français au Caire, sur le Mont-Thabor, à Berlin, à Madrid, à Lisbonne, à Varsovie, à Moscou, deux fois à Vienne, plusieurs fois à Milan, à Rome, à Naples; qui donnèrent leur part des couronnes et des royaumes; qui

souvent s'assirent à la table des rois; ces vieux héros ont à peine de quoi vivre dans une glorieuse médiocrité. Les campagnes et les bourgs de la France sont peuplés de Bélisaires, plus fiers dans leur misère, que ceux qu'ils voient couverts des faveurs et chamarrés des cordons de l'étranger; ils répudient avec dédain leurs compagnons possesseurs de richesses mal acquises. Les récompenses et les dotations qu'ils ont perdues, quoique consacrées par des traités solennels, furent toujours le prix du sang versé et d'actions d'éclat; conquises sur la féodalité, elles ne coûtèrent pas une larme aux nations étrangères, pas une obole au sol français, car jamais ses impôts ne furent si légers que pendant nos victoires. Avec elles, tout a cessé: l'armée, née pauvre, est redevenue pauvre, mais elle est restée riche d'honneur et de gloire. Pendant ses triomphes, elle fut toujours fille soumise de la mère-patrie; les rois, les princes, sortis de son sein, ne rentraient en France que comme simples citoyens; ses généraux étaient entièrement subordonnés à l'administration. Il fallait que dans ses discussions civiles,

l'armée eût dix fois raison, pour l'obtenir de l'autorité. Jamais aucun gouvernement ne s'est montré moins militaire, que celui qui avait pour chef le premier des guerriers. L'uniforme même, le plus cher et le plus bel ornement du soldat, ne se voyait pas dans l'intérieur de la France, surtout dans cette cour la plus martiale qui ait existé. Telle fut cette armée, si calomniée après des malheurs qu'on ne saurait lui reprocher : telle fut cette époque de notre histoire, dont la France chérira toujours le souvenir.

Napoléon a tout emporté dans la tombe. Maintenant on peut parler sans nul danger, de lui, de sa gloire, de sa puissance. Si même quelque chose doit résulter de la publication de ces Mémoires, c'est la conviction qu'il est impossible de voir se renouveler le phénomène politique qu'a présenté Napoléon. Le temps de la vérité est donc venu pour la génération déjà à moitié passée : tous gagneront à l'entendre; aucun homme honnête n'a d'intérêt à la cacher. Un gouvernement constitutionnel ne peut se fonder que sur la vérité, sur la publicité, sur la justice. Ainsi cet ouvrage est non-seulement sans incon-

véniens, mais il présente des avantages. Les diplomates y verront quelle a été la politique réelle de l'Europe pendant les années de l'Empire; et combien il faut se tenir en garde contre des voisins, ennemis perpétuels de la prospérité et de la gloire de notre France, placée au centre de l'Europe et de ses mers, si bien partagée par la nature du sol, l'industrie et l'activité de ses habitans. Les administrateurs trouveront de grandes et utiles leçons, dans la conduite d'un homme qui possédait si éminemment la science du gouvernement. Les militaires de l'armée actuelle reconnaîtront quels sont les côtés faibles des divers états, les moyens de défense et d'attaque, la conduite à tenir dans les guerres futures. Ils puiseront à leur source les règles véritables de l'art; ils se formeront par l'étude des plus belles opérations qui jamais aient été faites. Ils auront un avantage particulier, que ne pourront partager les étrangers, dans les élémens d'une tactique toute française, parfaitement adaptée au caractère national, et même entièrement fondée sur sa parfaite connaissance. Telles sont les leçons que l'histoire de l'empire lègue à la monarchie actuelle.

L'auteur était décidé à ne publier aucune partie de ses Mémoires avant une triste époque : celle où la mort du grand homme laissait sans l'ombre même de danger, un ouvrage où son éloge doit se trouver souvent répété. Un autre motif, également puissant, agissait sur l'âme de l'auteur. Pendant la vie de Napoléon, et surtout pendant son règne, ces sentimens d'admiration, du moins ainsi qu'ils sont exprimés, n'auraient jamais échappé de sa plume : telle a toujours été son aversion, pour tout ce qui ressemble à de la flatterie! Il se privait ainsi de la plus douce récompense et du premier de tous les suffrages. Il croyait aussi convenable d'attendre que nous eussions atteint le commencement du point de vue historique, où la conduite des divers ennemis de Napoléon et des hommes opposés à son système, pouvait être jugée ainsi que la sienne. Au milieu des bigarrures dont s'étaient couverts les membres de la coalition, et ceux qui favorisaient ses projets, les nations ont pu les croire pendant quelque temps les défenseurs de leurs droits. D'un autre côté, ceux qui ont tant crié à l'oppression et au despotisme, ceux qui se portaient

comme les chefs de la cause des peuples et les martyrs d'une opposition sans danger, ceux-là travaillant, sans doute à leur insu, aux succès de nos ennemis, ont été assez bons pour penser qu'en détrônant la gloire, leur triomphe et celui des principes libéraux, suivraient le triomphe de la ligue européenne! Aujourd'hui on sait à quoi s'en tenir. Aujourd'hui seulement les masques tombent, les projets sont dévoilés, tout le monde est jugé et classé. Le temps de l'histoire contemporaine est enfin arrivé.

Les écrivains n'ont pas manqué à notre histoire militaire. Plusieurs campagnes ont paru déjà. Mais ont-elles été traitées d'une manière convenable et satisfaisante? y trouve-t-on l'authenticité, les garanties nécessaires, et des sentimens toujours nationaux? Sous les simples rapports historiques, sommes-nous aussi avancés que les étrangers, et surtout que les Allemands? On n'oserait l'affirmer. Le public est inondé de mémoires de toute espèce; il les dévore avec une telle avidité, qu'il faut le mettre en garde contre des publications que recommandent toutes les apparences extérieures, et qui n'en sont que

plus dangereuses, parce que le mensonge y est déguisé sous les apparences de la vérité. Les libraires publient de prétendus mémoires posthumes, dont on reconnaît les lambeaux dans des ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde, et des romans portant des noms militaires connus, où l'exactitude est violée à chaque page (1). D'autres publications contiennent des impostures présentées d'une manière authentique, dans des correspondances évidemment fabriquées. L'altération semble se glisser même dans ce que nous devrions considérer comme le plus sacré. Nous avons heureusement l'excellent *Précis des événemens militaires;* mais l'excessive urbanité de l'auteur et son extrême indulgence dérobent souvent à la sévérité de l'historien, des remarques essentielles ou des circonstances importantes. Ainsi, on aurait voulu y trouver dévoilées les coupables menées qui ont renouvelé la guerre de la coalition en 1805, ou plutôt qui dès 1804 ont organisé contre nous cette troisième agression

(1) Mémoires du C. S..... et du G. F.....

européenne, qu'on a osé nous reprocher; on aurait voulu y trouver aussi les époques précises des négociations, les plans véritables, le but réel et la conduite secrète des diverses puissances (1).

Pour la guerre de 1809, les ouvrages sont encore assez rares en France; il n'en a guère paru que deux. L'un décoré du nom d'un littérateur

(1) La Suède a commencé cette série de traités, qui a organisé la guerre de 1805, en donnant à l'Angleterre, le 3 décembre 1804, l'entrée dans la Poméranie, et en traitant avec la Russie, le 14 janvier suivant. Gustave manifestait dès lors par la note de son ambassadeur auprès d'Alexandre, du 16 mars 1805, ses sentimens pour le rétablissement du trône des Bourbons. Dès l'année précédente, Stadion négociait à Saint-Pétersbourg, pour l'attaque qui eut lieu plus de quinze mois après. Le 15 mars 1805, le plan d'opérations militaires de l'Autriche était réuni à la cour de Russie, et le 6 avril, le général Stutterheim présentait à l'empereur Alexandre des explications sur ce plan. Le 17 août de cette année, la Prusse levait soixante-dix-huit bataillons de réserve, pour une guerre extérieure; elle dressait un projet d'opérations connu, pour marcher sur le Mein. Le roi partait le 1er décembre 1805, pour se mettre à la tête de son armée. Celle-ci, après la bataille d'Austerlitz, recevait l'ordre de marcher par la Saxe en Bohème sur le Bas-Eger....... Voilà les principales bases de l'histoire de cette époque.

distingué (M. Delaborde), présente sur cette campagne un *Précis* qui renferme des récits fort inexacts et des jugemens plus que hasardés. L'auteur n'assistait pas à la plupart des affaires qu'il raconte, et il a trop écouté ceux qui s'y trouvaient directement intéressés. L'autre ouvrage est d'un homme aussi recommandable (M. Cadet de Gassicourt), mais qui n'étant pas non plus en position de voir et de juger, a rempli d'erreurs et de faussetés, son *Voyage en Autriche*. Dans un Recueil qui n'est pas estimé peut-être autant qu'il le mérite, dans les *Victoires et conquêtes*, cette campagne de 1809, est une des plus incomplètes, parce que les matériaux manuscrits ou publiés, manquaient à ses rédacteurs. Ainsi on peut considérer cette époque de nos guerres, comme à peu près inconnue et n'ayant pas encore été traitée.

Beaucoup de grands personnages préparent leurs mémoires, quelques-uns avec des dépenses et des travaux considérables. Ayant à arranger leur conduite politique avant et après l'Empire, il est difficile que l'intérêt personnel n'exerce pas quelque influence sur la vérité ou l'exposition

des faits. Napoléon nous a prévenus lui-même des dangers que sa mémoire pouvait courir, indépendamment « des fables et des mensonges » des grands intrigans..... par les révélations, » les *porte-feuilles*, les assertions même de ses » ministres honnêtes gens, qui auront à donner bien moins ce qui était que ce qu'ils » auront cru..... Leur portion spéciale n'était » que des élémens du grand ensemble, qu'ils » ne soupçonnaient pas..... Comme ils sont plu- » sieurs, il est probable qu'ils seront loin d'être » d'accord (1)...... » Napoléon a dit aussi que ces personnages, pour la plupart distingués par leur loyauté, et dignes du choix dont il les avait honorés, pouvaient avoir été circonvenus et abusés par les ennemis de la France. Remarquons toutefois que Napoléon proteste d'avance; on sera peut-être convaincu par la suite, que ce n'était pas sans quelque fondement. Si dans les publications déjà faites, ou dans celles qui pourront avoir lieu, il se trouve quelque contradiction avec le contenu de cet ouvrage, on voudra bien obser-

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, tom. VII, pag. 315.

ver que, n'avançant rien qui ne soit prouvé par des pièces authentiques, nous sommes autorisés à n'admettre comme authentiquement prouvé, que les faits appuyés de pièces.

Avant de parler de cet ouvrage, des matériaux avec lesquels il a été composé, de l'occasion et de l'époque auxquelles il a été entrepris, il faut faire connaître son auteur. On veut savoir dans quelle position s'est trouvé celui qui écrit des mémoires historiques, les sources où il a pu puiser, les sentimens qui l'animent, afin d'accorder plus ou moins de confiance à ses assertions.

Le général Pelet est entré au service en 1800, comme sous-lieutenant dans le corps des ingénieurs-géographes militaires. Occupé de travaux topographiques et historiques jusqu'en 1805, il fut choisi, au commencement de cette campagne, par le maréchal Masséna, pour être son aide-de-camp; il resta jusqu'en janvier 1812, auprès de cet illustre guerrier, qui le traitait en ami et l'appelait son *fils d'armes.* Colonel en avril 1811, il fut nommé sous-chef de l'état-major de l'aile droite de la grande armée en Russie,

commandée par le roi Jérôme, et reçut à Moscow le commandement du brave 48e régiment d'infanterie. Élevé au grade de général de brigade, en avril 1813, l'Empereur le plaça peu après dans la vieille garde. Chacun de ces grades a été le prix de ses travaux, de ses services, de ses blessures, sans intrigues ni recommandations d'aucune espèce. C'est dans ces différentes qualités, que le général Pelet a fait toutes les campagnes de la grande armée en 1805, 6, 7, 9, 12, 13, 14, 15, celles d'Itâlie, en 1800, de Portugal, en 1810 et 11.

A portée dans ces diverses positions, par ses relations, et par le service dont il était chargé, de connaître le secret et les détails des affaires, le général a tenu avec beaucoup de soin des journaux très-étendus de ses campagnes, et qui forment onze gros volumes (1). Ayant eu toujours un goût très-vif pour son métier, il a étu-

(1) Peu de personnes ont eu communication de ces journaux. Le général Philippe de Ségur est le seul qui ait eu à sa disposition, pendant quelque temps, les deux volumes de la *Campagne de Russie*. Ces deux volumes perdus en partie à Krasnoé, avaient été rétablis en arrivant sur la Vistule. Les

dié avec une constante application le système de guerre de Napoléon. Admis assez souvent auprès de sa personne, et honoré de sa part de quelque confiance, il a été chargé par lui de beaucoup de reconnaissances et de plusieurs travaux. Comme ingénieur-géographe en Italie, les levers et surtout l'historique des batailles de la mémorable campagne de 1796, et de 97, lui furent confiés de 1801 à 1804. Depuis cette époque, ils sont conservés au Dépôt de la Guerre, ainsi qu'un grand nombre d'autres mémoires militaires du général Pelet (1). L'Empereur témoigna, à Milan, une haute satisfaction de la manière dont avait été accompli ce travail, auquel il mettait beaucoup de prix. Dès lors le jeune ingénieur se livra tout entier à sa double vocation, de faire la guerre et de l'écrire; il se

journaux de chaque campagne qui ont servi à la composition de ces Mémoires, seront représentés aux personnes qui désireraient les voir. Ces journaux, en retraçant les faits avec exactitude, ont aussi l'avantage de présenter les sentimens et la couleur du moment.

(1) Le général a fourni à ce dépôt, depuis 1803 jusqu'à 1812, des renseignemens particuliers et des matériaux pour le grand travail historique qu'on y préparait.

regarda comme destiné à tracer les mémoires de nos grandes campagnes. Pendant les opérations il écrivait son journal, et recueillait des matériaux. Dans les armistices, il rédigeait ses mémoires. Ainsi il préparait ceux de 1805, à Naples; de 1806 et 7, à Prasnitz et Wizna; de 1809, à Znaim; de 1812, à Anvers; de 1813, sur le Rhin; de 1814, à Montargis; de 1815, à Gueret.

Depuis son entrée au service, il n'a donc cessé de s'occuper de l'histoire de nos guerres. Sous l'Empire, il a eu les plus grandes facilités pour puiser de tous côtés, et pour réunir les pièces nécessaires à ce grand travail. Alors il a eu communication des matériaux déjà préparés dans le cabinet de Napoléon, de la correspondance militaire avec le major-général, avec les maréchaux, les commandans en chef, etc. Depuis ce temps, il n'a négligé ni dépenses ni soins pour recueillir toutes sortes de matériaux, en France ou chez l'étranger. Il a étudié les divers pays, les champs de bataille, le terrain des opérations les plus étendues. Il en a eu aussi de fréquentes occasions, dans les reconnaissances qui lui ont été confiées à toutes les époques. Ses journaux

et ses porte-feuilles sont remplis de ces différentes pièces. Comme aide-de-camp du maréchal Masséna, et chargé de son travail militaire, il a eu à sa disposition, pendant la campagne et pendant l'armistice de 1809, la correspondance du maréchal, qui dans ces mémoires se trouvera plus souvent citée. La relation de cette campagne devient fort intéressante par le grand rôle qu'y a joué le maréchal, par son séjour dans l'île de Lobau, et par le service des reconnaissances et des expéditions sur le Danube et ailleurs, qui était confié à son aide-de-camp. Quelquefois celui-ci sera forcé de se citer; mais la part qu'il a prise aux événemens donnera plus de garantie à ce qu'il avance.

Les sentimens de l'auteur, doivent ajouter quelque poids à son témoignage; ils prouveront qu'en cette cause il est désintéressé personnellement, autant qu'un bon citoyen peut l'être dans ce qui concerne son pays, un soldat dans ce qui regarde son général. Pendant sa première jeunesse, imbu des leçons de l'antiquité, il était peu porté pour le gouvernement d'un seul; comme aide-de-camp du maréchal Masséna, ses

relations étaient plutôt contraires que favorables à tout ce qui tenait à la cour impériale. On peut dire qu'en entrant dans le monde, à mesure qu'il a mieux connu les hommes et les choses, il a été vaincu par l'ascendant d'un grand génie, par l'éclat de tant de gloire, par l'étude même qu'il a faite de l'un et de l'autre. Plus il avançait dans cette étude, plus son dévouement augmentait, sans qu'il ait été à même de le faire éclater d'une manière saillante. Il n'a pu même attribuer la bienveillance que lui a témoignée Napoléon, qu'aux suites de deux vives et longues discussions qu'il eut avec lui en 1811, dans une occasion assez remarquable, et qui furent aussi honorables pour l'un que pour l'autre. Au commencement de sa carrière, il a été pendant long-temps desservi. Entré en qualité de général dans la vieille-garde, par suite de ses blessures et de ses services, au moment où elle commençait à se battre et à se dévouer tous les jours, il n'y a reçu ni titres, ni dotations, ni décorations, ni avantages d'aucune sorte, que l'insigne honneur d'être choisi pour commander dans un tel corps, et d'y être

traité avec beaucoup de distinction. Le général se plaît à faire cette déclaration, parce qu'on a trop dit que, dans l'armée impériale, on était accablé de récompenses. Il est aujourd'hui ce qu'il était aux batailles de Dresde et de Leipsick où il fut blessé. Il a assisté depuis, en 1814 et 1815, à bien d'autres affaires, à la tête des chasseurs à pied de la vieille-garde, et a été chargé, alors et plus tard, de nombreux travaux.

L'auteur ne se présente pas comme entièrement impartial, quoiqu'il ait commencé par être dans les rangs opposés. Mais plus il s'est senti d'admiration et même d'affection, plus il s'est efforcé de les faire taire ; plus il a voulu examiner et approfondir les matières qu'il traite. Ainsi il a tout consulté, pour cette campagne comme pour les autres : il a entendu des hommes de tous les rangs et de tous les pays; il a discuté leurs assertions, les a pesées, et jugées. Il parle maintenant avec une pleine conviction, avec la loyauté d'un soldat sans reproches, avec la conscience de l'homme d'honneur. S'il a erré dans la scrupuleuse recherche de la vérité, il manifeste du moins ses sentimens

assez hautement, pour que chacun puisse se tenir en garde contre ses jugemens.

Le général Pelet est bien éloigné de la prétention d'écrire l'histoire; il en prépare les matériaux. Au goût qu'il a toujours eu pour ces travaux, aux encouragemens qu'il a reçus jadis, sont venus se joindre plusieurs motifs qui ont contribué à le déterminer. Il est profondément convaincu que les annales de l'Empire, qui a été une époque toute militaire, un perpétuel combat entre la coalition et la France, ne peuvent être débrouillées que par un homme de guerre. Effectivement, il faut avoir vu de bien près beaucoup d'événemens et de personnages, avoir manié des troupes, et couru les chances si multipliées des combats; il faut avoir longtemps étudié le terrain, la tactique, la guerre, les hommes, pour découvrir et apprécier le nœud et les véritables circonstances des affaires, la conduite des divers partis et leur situation réciproque, les plans et les dispositions, les prétextes et les motifs réels de chacun. Nous voyons que l'histoire des guerres écrite chez les anciens ou chez les modernes, par des hommes étrangers à

l'art militaire, fourmille d'erreurs et de faux jugemens, sur les causes, les résultats, enfin sur les faits eux-mêmes. Il ne saurait en être autrement, lorsque tous les historiens ont déjà tant de peine à démêler la vérité, au milieu des exagérations, des mensonges et des contradictions des partis. Plus les guerres sont longues et compliquées, leurs théâtres étendus, leurs intérêts grands et entremêlés d'intérêts particuliers, plus il est difficile de pénétrer dans ce dédale. L'époque de l'Empire est pleine de ces complications, qu'un homme de guerre seul peut espérer d'éclaircir et d'évaluer.

Un des grands obstacles que rencontrera l'historien, est le défaut de connaissances précises sur Napoléon, loué avec exagération pendant sa puissance, blâmé avec une sorte de fureur et de démence depuis qu'il a succombé. En l'approchant de très-près, en l'étudiant avec soin, plus sur les champs de bataille où l'homme se montre à chaque instant, que dans les cours où on le découvre si difficilement; l'auteur croit avoir depuis long-temps appris à connaître sa personne, son caractère et surtout

ses systèmes de guerre. Aidé de ces lumières, il croit aussi avoir pu, mieux qu'un autre, lire dans ses systèmes de politique.

On reconnaît généralement que l'histoire doit être préparée et débattue en présence des contemporains. Ceux qui sont intéressés dans ses récits, peuvent ainsi contredire ou rectifier les assertions. De leurs réponses ou de leur silence, des débats qui s'établissent, jaillit la vérité. L'auteur, pénétré de ce principe, a désiré aussi consoler et venger cette foule de braves, qui ont accompli leur devoir avec tant d'honneur, et auxquels on veut enlever le mérite même de leurs actions, en attaquant la source de leur dévoûment. Il a voulu défendre tant de hauts faits et d'actions éclatantes, afin que l'Europe sache que nous sommes encore dignes des grandes choses qu'elle admire, et que ce n'est pas malgré nous et à notre insu, que nous y avons coopéré. Persuadé que la publication de beaucoup de mémoires posthumes, justifiera Napoléon de toutes les inculpations qui lui sont encore adressées, il a désiré pour l'honneur du siècle, qu'au milieu de tous les ouvrages qui

pourront arriver à une postérité plus ou moins prochaine, elle trouvât la preuve que justice a été rendue à Napoléon de son temps, qu'il a été jugé comme elle le jugera, et que l'ingratitude et la légèreté n'ont pas été le défaut de tous.

Tels sont les motifs qui ont déterminé la publication de ces Mémoires, commencés depuis longues années et assez avancés dans leur rédaction. L'auteur avait voulu faire imprimer en 1808 la campagne d'Austerlitz; il éprouva des difficultés qui le forcèrent à y renoncer. Depuis peu de temps M. le général Mathieu Dumas, a donné, dans son excellent *Précis*, un extrait de cette campagne, pour ce qui concerne l'armée d'Italie. Un autre extrait de la guerre de 1809 a été inséré dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Ce précieux ouvrage l'annonce, comme faisant partie du *Tableau sommaire des campagnes de Napoléon en Europe*. On verra par la différence de ces morceaux, que le plan de ces Mémoires a beaucoup varié. Il ne pouvait en être autrement, au milieu de tant d'événemens; mais leur esprit est resté le même. Dès l'origine, ce travail destiné à consacrer la

gloire de nos armes, et à tracer les progrès de l'art de la guerre, devait avoir une grande extension, être accompagné de cartes, plans, vues, etc. L'auteur a voulu ensuite le resserrer dans un plus petit cadre, et présenter seulement le *Tableau* de nos grandes campagnes. Mais devant énoncer des faits nouveaux et combattre souvent des opinions établies, sentant combien peu d'autorité pouvait espérer un témoignage isolé, il a dû s'entourer de tout ce qui pouvait lui donner de la force. Alors il s'est décidé à publier les Mémoires circonstanciés de chaque guerre de Napoléon en Europe, et à les appuyer de preuves qui semblent devoir produire une complète conviction. Rien effectivement n'est avancé dans cet ouvrage, qui ne soit basé sur des ordres émanés de Napoléon lui-même, sur sa correspondance, sur des rapports, ou sur des pièces authentiques; rien, qui n'ait été vu, ou fait par l'auteur, qu'il n'ait appris de personnes éminentes et à même de connaître le secret intime des affaires; rien, qui n'ait été soumis à une sage et raisonnable critique.

Les pièces qui concernent particulièrement

cette campagne de 1809, sont en même temps un corps de preuves et le plus beau monument qu'on puisse élever à la gloire de nos armées, et le plus digne de leur chef. Quelques-unes présentent une extrême importance; tels sont les ordres de Napoléon, sa correspondance avec le major-général, qui a été revue et complétée en 1811, 14 et 15 (1); celle du maréchal Masséna; celle du maréchal Davout, dont on a obtenu quelques pièces; celle du prince Poniatowski, dont celui-ci a bien voulu faire part, en 1812 et 13, au général Pelet, que ce prince traitait alors avec beaucoup d'amitié; celle du général Lariboissière, commandant l'artillerie de l'armée. Cette dernière, fort intéressante pour les détails des ponts, est également honorable pour celui auquel elle était adressée. Les relations de l'auteur avec de grands personnages lui ont procuré aussi des communications fort précieu-

(1) L'auteur a eu les pièces principales dans l'île de Lobau; il a pu suivre avec elles l'exécution de ces ordres qui ont maîtrisé les événemens. Rien ne peut rendre les sensations qu'il éprouvait, lorsque son illustre maréchal lui faisait lire ces belles instructions, à mesure qu'elles lui parvenaient.

ses. Quelques pièces de cette collection ne présentent d'abord qu'un intérêt secondaire; cependant toutes ont semblé mériter d'être conservées, comme matériaux de l'histoire militaire de notre époque. Elles ne se trouvent nulle part réunies; elles peuvent se perdre, ou, comme cela n'arrive que trop souvent, être altérées et tronquées. Ces considérations ont engagé à publier les pièces copiées à ces époques, en partie collationnées depuis avec le plus grand soin. Elles sont presque toutes inédites, à l'exception d'un bien petit nombre, absolument nécessaires, d'un intérêt majeur, renfermées d'ailleurs dans des recueils que tout le monde ne peut consulter. Du reste, on ne donne celles-ci que par extrait, et elles ne forment pas la trentième partie de la collection.

L'auteur est loin de se dissimuler qu'en publiant ces pièces émanées de Napoléon, il reporte sur celles-ci l'intérêt et l'instruction dont il aurait pu enrichir son ouvrage. Rien ne prouve mieux quels sont les sentimens qui l'ont guidé, et l'entière abnégation de toute idée personnelle. Ces pièces seront surtout appréciées par les militaires de tous les pays, et par les

politiques de l'étranger, qui verront comment ils avaient été jugés, comment Napoléon avait tout prévu et préparé à l'avance. Quelques peines que se soit données l'auteur afin de compléter sa collection, il sent que beaucoup de matériaux importans lui manquent encore, pour cette campagne, et principalement pour les autres. Il recevra avec la plus vive reconnaissance ceux qu'on voudra bien lui communiquer.

L'auteur s'est proposé d'écrire pour toutes les classes de lecteurs; il a supprimé les détails purement militaires et les questions théoriques, ou il a tâché de les mettre à la portée de tout le monde. Il a pu néanmoins se laisser entraîner, dans un sujet qu'il aime, pour quelques parties qu'il a considérées comme précieuses. Voyant aussi la conduite militaire de l'Empereur, jugée presque toujours avec une excessive partialité, le trouvant en cette circonstance aux prises avec le seul général qu'il regarde comme digne de lutter contre lui, il a cru plus nécessaire de discuter les mouvemens des deux adversaires.

L'auteur s'était proposé de joindre aux campagnes de Napoléon, un exposé de sa tactique

et de son système d'opérations stratégiques. Il voulait en même temps marquer les grands perfectionnemens que Napoléon avait opérés dans l'art de la guerre, et en donner l'histoire à cette époque, la plus brillante de tous les siècles. Cette partie doit être séparée des Mémoires actuels; il la présentera un jour sous une forme didactique, autant que le comporte le sublime de l'art. Il discutera les diverses méthodes de tactique ou de stratégie, qu'on a voulu opposer à celles de Napoléon, et qui ont été, comme nous le verrons, plus ou moins copiées dans la série de ses opérations. L'auteur développera les défauts de ces systèmes; il cherchera à établir la véritable situation d'une science, qui a été l'étude et l'exercice de toute sa vie. Mais auparavant il faut constater les faits et les rectifier; il faut démontrer leur évidence. Ensuite on fera tomber ces frêles échafaudages, ces théories vaines et sans nulle solidité. Alors l'auteur répondra facilement aux objections qui ont pu ou qui pourraient être élevées contre la conduite militaire de Napoléon.

Cependant le général, ayant adopté son nou-

veau plan, croyait avoir le loisir de terminer, dans son ensemble, cette immense collection, et d'y donner tous ses soins pour la rendre moins indigne du sujet. Qui pouvait penser qu'on aurait encore à défendre notre gloire militaire, et que l'animosité ne serait pas désarmée par tant de malheur? Mais nous voyons paraître des ouvrages, où sans respect pour les Français dont quatre millions élevèrent Napoléon sur le trône, et pour l'Europe qui, pendant si long-temps, s'est soumise à ses lois, sans respect pour eux-mêmes qui l'ont servi avec tant d'ardeur, des écrivains traitent ce grand capitaine d'une manière qui est désapprouvée même par ses anciens ennemis. Ils présentent cette époque de 1809, comme celle de la décadence de l'art; et ils avancent qu'après Tilsitt, *Napoléon aspirait à descendre*. On ne peut autoriser par le silence de telles assertions, et leur laisser le temps de produire de l'effet sur les esprits faibles. Il a donc fallu les combattre; il a fallu dès lors se décider à publier ces Mémoires dans l'état où ils se trouvaient, et commencer par cette campagne où suivant ces écrivains, Napoléon n'était plus lui-même, tandis

qu'il venait de déclarer qu'elle comprenait ses plus beaux triomphes.

Ces motifs ont paru à l'auteur assez puissans pour l'engager à précipiter la publication des Mémoires de 1809. Il s'est hâté de les terminer. Le temps lui ayant manqué pour les perfectionner et les corriger, ils sont loin d'avoir acquis la maturité convenable. L'auteur ne se dissimule aucun de leurs défauts, ils auraient eu besoin d'être remaniés avec soin. Mais comme ces Mémoires contiennent des faits peu connus, des assertions qui peuvent paraître hardies à quelques esprits, et qui seront peut-être contestées; comme ils établissent en quelque sorte les fondemens de l'histoire et de la politique de l'Empire; comme ils les présentent sous un point de vue entièrement nouveau; l'auteur s'est cru obligé à étendre ses développemens, plus qu'il ne l'eût fait en toute autre occasion, et qu'il ne le fera dans les autres campagnes. Il a mieux aimé hasarder quelques répétitions que de retrancher des choses utiles. Il a consulté des hommes éclairés et sages qui lui ont dit : « Il faut publier les Mé» moires tels qu'ils sont; il est temps d'opposer

» une digue à ce torrent d'absurdités et de ca-
» lomnies, qui déborde journellement. L'auteur
» doit immoler à la nécessité d'une prompte pu-
» blication, les vaines satisfactions de l'amour-
» propre. » L'auteur suit ce conseil, qui était entièrement d'accord avec sa manière de voir (1).

Devenu étranger depuis tant d'années à la culture des lettres; s'étant occupé sans aucune distraction du métier de la guerre et de l'étude de ses diverses branches; l'auteur ne parle pas de son

(1) Ces Mémoires ne sont pas accompagnés de cartes et de plans, pour ne pas en augmenter le prix, et parce que l'auteur trouve préférable de ne pas en donner, si on n'y porte cette perfection dont tant d'ouvrages sont maintenant fort éloignés. Il possède pour cette campagne et pour les autres, beaucoup de matériaux topographiques, auxquels il a travaillé lui-même. Un jour il pourra réparer cette omission. Il s'est servi des cartes gravées dont le nom suit : l'*Allemagne* ou *Mittel-Europa*, de Gotthold; l'*Allemagne* de Weymar; la *Souabe* et le *Tyrol* du Dépôt de la guerre français; la *Bavière* du bureau topographique bavarois; l'*Autriche* de l'état-major autrichien, et celle de Louis Schmidt; la *Moravie* de Joseph Bayer; la *Hongrie* de Lipsky; la carte administrative du *royaume d'Italie*; celle du pays vénitien de Zach; les grandes cartes de *Pologne*, de *Bohême*.....

style, quoique sur cet article un soldat ait toujours besoin de quelques excuses. Mais lorsque ce soldat dit la vérité, lorsqu'il parle selon son honneur et sa conscience, avec des sentimens dignes de lui, son style est toujours assez bon. Quelqu'un a dit de César : *Eodem animo bellavit quo scripsit.* Heureux celui dont on pourrait en dire autant! Tel doit être le style d'un homme de guerre; fort de choses plutôt que de rhétorique. Là véritablement il est l'homme, puisqu'il se montre avec moins d'apprêt.

L'auteur a le projet d'écrire toutes les campagnes de Napoléon; cependant, comme il peut être interrompu au milieu de ses travaux, il proteste d'avance contre les jugemens portés sur ces campagnes dans les ouvrages déjà publiés. Après avoir fait les grandes guerres, après les avoir étudiées, il déclare que, si toutes ne sont pas aussi brillantes que celle de 1809, toutes du moins, même les plus malheureuses, sont dignes de la haute renommée de Napoléon, et au-dessus de tout objet de comparaison. Elles ont été mal jugées, parce que les projets et les détails ont été peu connus,

mal présentés, et souvent dans des intentions hostiles.

L'auteur est bien éloigné de vouloir offenser personne. Si quelquefois il a émis des jugemens rigoureux, il s'y est vu obligé par la manière injuste dont on a traité Napoléon, afin de faire valoir certains personnages. Il a donc été forcé de faire remarquer d'un côté ce qui était grand, de l'autre côté ce qu'il y avait de blâmable. Quelques contemporains pourront se plaindre de voir leur conduite mise en évidence, et en opposition avec celle du grand homme, mais on a pensé que pleins de vie, possédant presque tous l'avantage des grandeurs et de la fortune, contre celui qui a succombé sous le poids de tant d'adversités, ils avaient tous les moyens de faire connaître la vérité. Du reste, elle est le premier devoir de l'historien; mais on a cherché à concilier ce qu'elle réclame, avec les égards dus aux contemporains (1). Dans ces publications, l'accès sera toujours ouvert aux justes réclamations qui viendraient de France

(1) « Quis negat primam esse historici legem, ne quid falsi » dicere audeat, ne quid veri non audeat? » Cic., *de Orat.*

ou de l'étranger; elles seront mentionnées dans les Campagnes suivantes.

Le général Pelet a pris pour épigraphe de la Collection de ses Mémoires, ces mots qui expriment les sentimens les plus chers à son cœur: *Honneur et Patrie*, devise de la noble légion où il a été placé pour la première fois, il y a dix-neuf ans, et dont il a été nommé commandant sur le champ de bataille de Dresde. On a un peu abusé de cette belle épigraphe; l'auteur était d'abord arrêté par cette considération. Mais il y est revenu, parce que ce qui est grand reste toujours grand, parce qu'il a pensé qu'après tant de révolutions et de changemens, après tant de situations critiques et difficiles, où les hommes marquans se sont trouvés, il n'était pas si ordinaire de pouvoir arborer hautement cette devise sacrée, *Honneur et Patrie!* Elle sera la plus sûre garantie des sentimens et du travail de l'historien, comme elle a été la règle de toute sa vie.

Lorsque l'auteur voulait écrire le *Tableau des guerres de Napoléon*, il avait laissé les noms primitifs des généraux, afin qu'on ne vît pas dans deux volumes les mêmes hommes en chan-

ger jusqu'à trois fois. Quand il s'est décidé à publier des Mémoires séparés, il a laissé ces noms qu'il regarde comme aussi honorables et souvent plus que les autres, afin de ne pas refondre son travail, et de ne pas surcharger les phrases de cet embarras de titres. L'auteur cédait peut-être à l'entraînement de ses opinions personnelles; car il a constamment réduit à leur plus simple expression, les vains titres, lorsqu'ils sont dépouillés de hauts mérites. Il s'en est tenu éloigné, ayant toujours regardé comme le plus brillant, celui des grades militaires acquis au prix du sang versé pour la patrie. Mais Napoléon était forcé de prendre les hommes tels qu'il les trouvait (1); vainement aurait-il voulu faire de nous des Romains ou des Grecs. Assez d'événemens ont prouvé qu'il n'avait ni mal jugé ni traité sévèrement notre nation, qui auprès de lui s'affermissait dans sa grandeur. Obligé de se conformer à l'esprit du temps et aux faiblesses de l'humanité, il avait consacré le souvenir des actions

(1) « Imperaturus hominibus, qui nec totam libertatem » pati possunt, nec totam servitutem. » TAC., *Hist. I.*

éclatantes, en imposant de nouveaux devoirs; il avait opposé, au prestige non détruit des illustrations qui remontaient aux croisades, les gloires plébéiennes appuyées de services éminens, et accompagnées de prodiges réels vus de nous tous.

C'est un devoir pour l'historien et pour le soldat de proclamer les sentimens qui animaient la vieille armée, en face de ceux qui, les ayant partagés, y sont restés fidèles, et de ceux qui les oublient, ou qui les attaquent. Ces sentimens, et les motifs qui les faisaient naître, seront auprès de la postérité un irrécusable témoignage de ce dévoûment sans bornes mais éclairé, et une suffisante excuse de cette admiration excessive pour un grand homme, sans lesquels nous n'eussions été que d'avides stipendiés ou de méprisables machines. Car il faudrait que ceux qui pendant tant d'années, avec une telle ardeur et une telle persévérance, ont suivi et secondé l'Empereur, dans cette carrière d'expéditions périlleuses et lointaines, ou même dans ses gigantesques travaux civils et politiques, eussent été les derniers

des hommes, si Napoléon, à leurs yeux, n'en avait pas été constamment le premier, s'ils avaient cessé un instant de croire qu'ils travaillaient avec lui pour le bien de la France (1). Que ceux-là puissent au moins réclamer l'honneur d'être les fidèles défenseurs d'une glorieuse adversité, qu'on n'a pu voir à aucune époque, et qu'on ne verra jamais, parmi les courtisans de la puissance et de la fortune!!!

« Maxime solutum, et sine obtrectatore fuit,
» prodere de iis quos mors odio aut gratia exe-
» misset. » TACIT., *Ann.* 4.

5 mai 1824.

(1) Qu'auraient été sans cela les Tribuns qui ont élevé l'Empereur sur le pavois, les Sénateurs qui volaient au-devant de ses vœux, les Ambassadeurs qui l'ont représenté dans toutes les cours étrangères, les Prélats qui l'encensaient et le bénissaient, les Maréchaux qui briguaient ses lieutenances en sous-ordre, les Ministres qui l'ont servi si longtemps.....?

CAMPAGNE

DE 1809.

CHAPITRE PREMIER.

COALITION DE L'EUROPE PERMANENTE CONTRE LA FRANCE.

La coalition des souverains et de l'oligarchie contre la révolution française a commencé en 1791. — Son but est dévoilé par la note du 19 janvier 1805. — Napoléon s'occupe de maintenir la paix en Europe, et de guérir les maux de la révolution. — L'Angleterre, chef de la coalition, suscite les guerres de 1805 et 6. — Le continent est battu, mais l'Angleterre reste victorieuse sur les mers. — Les destinées de l'Europe dépendent de la mort de Pitt et de Fox. — Napoléon, vainqueur de l'Autriche et de la Prusse, accorde deux fois la paix, et dirige le traité de Tilsitt contre les Anglais. — L'Autriche, laissée trop forte à Presbourg, arme en 1806 et 7.

La coalition de l'Europe contre la France n'a cessé d'exister, soit ouvertement de la part de toutes les puissances, soit dans le secret des

cabinets et au fond du cœur de la haute aristocratie, depuis 1791 jusqu'en 1814; époque où ses desseins ayant été accomplis, elle ne s'est plus occupée, sous un nouveau nom, que de consolider son triomphe. La sainte alliance a proclamé hautement pendant la guerre, et dans son traité de novembre 1815, les principes qui, avec plus de mystère, avaient servi de base à la coalition, surtout depuis la fin de 1804.

L'Angleterre fut l'âme et le chef de la coalition contre la France; elle s'est maintenue jusqu'à la fin de 1815, en état permanent d'hostilités. Rivale de nos prospérités, notre ennemie de tous les temps, ne pouvant exister que par notre abaissement, soumise elle-même depuis un demi-siècle à l'influence de son oligarchie; l'Angleterre mesurait par les progrès qu'elle avait faits depuis sa révolution, le développement que nos nouvelles institutions allaient donner à la marine, au commerce, à l'industrie, à l'administration, tout l'accroissement de forces que notre belle France devait en retirer. Dès lors elle nous jura la *guerre perpétuelle*, qui a été avouée dans ses discussions parlementaires. Elle prit à sa solde les puissances de l'Europe; elle tarifa tous les cabinets et toutes les influences. La guerre se fit

constamment pour son compte; et les attaques particulières du continent, ne furent que des épisodes de la lutte entre ces deux anciennes rivales.

Il serait bien aisé de prouver que dès 1789, depuis que les intérêts de l'aristocratie ont été menacés dans tous les pays, elle s'est coalisée aussi contre les droits des peuples; qu'elle n'a cessé d'attaquer par toutes sortes de moyens, la France nouvelle, centre et foyer des institutions populaires. Dans ces momens de danger, les classes privilégiées s'étaient réunies à la ligue des ministères qui, sous l'influence de l'Angleterre, dominait les cours de l'Europe; qui a constamment soutenu la coalition des souverains, et lui a imprimé sa politique tenace et implacable contre la France; qui dirige encore ses projets contre les droits des nations. Mais le danger passé, ces classes privilégiées qui ne voient qu'elles dans l'Etat, qui ne travaillent que pour elles, se sont bientôt séparées des ministères, annonçant leurs prétentions anciennes et nouvelles; réclamant leur représentation isolée et leur part active dans les gouvernemens; si bien que dans certains pays, on les craint maintenant autant et plus que les masses du peuple. C'est par ces classes que la

révolution doit atteindre un jour les régimes absolus.

Avant d'en venir à des hostilités déclarées, l'Angleterre avait commencé dès 1789 cette guerre sourde que, par ses émissaires et par tous les moyens de corruption, elle a faite à la France et à tous ses gouvernemens, même à celui de l'infortuné Louis XVI, qui en est tombé victime. Les autres puissances envoyèrent successivement leurs agens à Paris et dans les provinces ; l'aristocratie de France et de l'étranger y joignit ses intrigues et ses influences ; le sacerdoce ses intérêts particuliers et sa toute-puissance : ainsi fut formée cette ligue générale contre les justes réclamations des peuples. C'est aux menées des émissaires de l'étranger, que les divers partis réunis en ce point seul, ainsi que les mémoires des personnages les plus opposés, attribuent les excès et les crimes de la révolution. L'Angleterre s'attacha surtout à détruire notre marine, dont Louis XVI avait été le restaurateur, et ce corps de marins qui venaient de l'humilier, qu'elle a sacrifiés en masse. Les classes privilégiées voulaient reconquérir les droits de leurs pères ou de leurs devanciers. Les puissances du continent désiraient donner à nos dépens, de fortes leçons à leurs peu-

ples, et arrêter par l'exemple des excès de la démocratie, les rapides progrès que ses théories faisaient en Europe. Tous jusqu'à ce moment, semblent avoir réussi dans ces projets, qui n'ont pas été un seul instant perdus de vue. Mais leur triomphe est-il assuré à jamais? et en resserrant cet impétueux torrent, qui roule ses flots à pleins bords, au lieu d'élargir son lit et de régulariser son cours, ont-ils prévenu ses ravages dans l'avenir?

Nous proposant de donner successivement toutes les campagnes épisodiques de la grande guerre de l'Angleterre et de la France, nous publions celle de 1809, dont la rédaction est la plus avancée, et dont nous avons à peu près complété les matériaux. Nous reviendrons ensuite sur les guerres antérieures. Mais avant de commencer le récit de cette campagne, il est absolument nécessaire de jeter un coup d'œil sur la situation générale de l'Europe à cette époque et un peu auparavant, soit sous les rapports de la politique, soit sous ceux des opinions en général; parce que cette situation a eu la plus grande influence sur le plan et la conduite des opérations militaires et insurrectionnelles de la coalition, en 1809 et jusqu'en 1814; surtout parce qu'elle nous paraît avoir été mal présentée jusqu'à ce moment.

Le but constant de la coalition n'était un mystère pour personne, quelque soin qu'elle prît de le cacher; mais il a été entièrement dévoilé en 1815, par la publication de cette fameuse Note du 19 janvier 1805, qui n'est pas assez connue, et qui a été la base de la diplomatie de notre époque. Il a été également constaté par les actes qui l'ont immédiatement précédée et suivie. Ce but était l'abaissement de la nouvelle France; le démembrement des provinces réunies par des traités, surtout vers les bouches de l'Escaut et de la Meuse; le renversement de la dynastie impériale et de toutes les institutions de la révolution, dont cette dynastie était la plus sûre garantie; partout le rétablissement le plus complet possible, et le raffermissement de l'ancien ordre de choses. C'étaient là les conditions irrévocables imposées à la France; aussi n'a-t-elle pu obtenir de la coalition que des trèves momentanées; jamais une paix générale et stable.

Napoléon avait succédé à la révolution; il voulait apaiser ses orages, consacrer ses bienfaits, mettre en œuvre celles de ses améliorations qui étaient exécutables; il la régularisait et l'organisait. La ligue des souverains et de l'aristocratie voyait mieux que la France, comment lui seul

pouvait obtenir et étendre ce grand résultat; mieux que nous elle calculait les moyens et les positions réciproques. Apercevant bientôt qu'elle n'avait affaire qu'à un seul homme, qui de tant de manières pouvait être atteint, dont la vie était nécessairement limitée, tandis que l'existence de la coalition se perpétuait comme celle de toutes les associations; elle était définitivement assurée de la victoire dans l'avenir, et n'avait à combattre que la consolidation ou les progrès du régime impérial. Un peu de temps gagné, un demi-succès, un obstacle quelconque opposé, étaient pour elle un triomphe. Dès lors elle ne s'occupe plus que de dénaturer le caractère et le système de Napoléon; d'isoler de la France et des nations européennes, le défenseur de leurs droits; de lui susciter toute sorte d'oppositions. Indifférente sur le choix des moyens, pour assurer des prétentions qu'elle regarde comme sacrées, la coalition s'attache tout entière à la perte d'un seul homme; elle voue à Napoléon la *guerre viagère*, cette guerre *perpétuelle et d'extermination*, que Pitt n'avait pas craint de proclamer en plein parlement, à la face de l'univers; et qui depuis n'a eu ni relâche ni trêve. Napoléon attaqué à chaque instant par la coalition, au dedans par les complots, au dehors

par les armées, forcé à la vaincre pour l'affaiblir, se vit contraint d'établir dans l'intérieur une dictature permanente contre des dangers sans cesse renaissans, et à l'extérieur d'arranger son terrain pour sa défense future. Il ne lui fut pas donné cependant de connaître toute l'opiniâtreté de ses ennemis; il espérait ramener les souverains par ses victoires, par les paix accordées et par les intérêts qui lui étaient communs avec eux. Toujours obligé de combattre et de vaincre, il voulut profiter de sa nouvelle puissance pour fonder en Europe la paix générale : il voulut aussi la consolider à jamais, en établissant une nouvelle balance des Etats; en opérant la réorganisation politique d'une partie du territoire, par des institutions conformes aux progrès de l'esprit humain, et par la réconciliation des peuples avec les trônes existans. Toujours la coalition fut inflexible. Lorsque les souverains cédaient; l'Angleterre maintenait la ligue de l'aristocratie. Elle a fini par l'emporter; et la guerre à mort a été poussée jusqu'à son terme.

Ainsi sous l'Empire et jusqu'en 1814, c'était encore la guerre réelle de la révolution qui se continuait; d'un côté on combattait pour le renversement de tous ses principes, de l'autre pour leur

conservation et leur établissement, autant que le comportait l'état des esprits et des mœurs, les besoins de l'humanité et la situation des divers peuples. Ces vérités ne sont pas assez connues. Le voile épais dont on s'est efforcé de les couvrir sera en partie levé, lorsque nous traiterons du commencement des guerres de l'Empire; et les preuves se multiplieront avec abondance, à mesure que nous avancerons dans le cours de cette histoire. Les hommes justes verront alors combien ils se sont laissé abuser; si déjà les faits n'ont parlé assez haut pour les convaincre.

En 1804 l'Angleterre menacée sur son territoire, où Napoléon allait chercher la paix, avait armé l'Europe entière contre la France. La note du 19 janvier 1805 et les articles secrets du *traité de concert*, du 11 avril, servirent de base à la ligue des puissances. Les projets contre la dynastie impériale étaient encore enveloppés de mystères; mais on a su depuis ce que les cabinets entendaient par *bouleversemens et usurpations*. On s'expliquait plus ouvertement sur le démembrement de la Belgique; sur sa réunion à la Hollande rendue à la maison d'Orange, les places de la Meuse, avec des garnisons russes et autrichiennes, devant servir de barrière contre nous; sur la res-

titution de Nice et de la Savoie au Piémont; enfin sur la cession de Lyon au roi de Sardaigne : ce dernier article est du reste moins constaté que les précédens. Mais aussi ne savons-nous pas jusqu'où l'Autriche poussait ses prétentions sur celles de nos provinces, qu'elle appelle encore des *démembremens du Saint-Empire*. L'Angleterre promit tout l'argent qu'on lui demanda; mais n'en donna que ce qu'il fallait pour mettre aux mains les puissances du continent. L'Autriche et la Russie étaient en ligne de bataille; la Prusse allait s'y mettre. Les plans de campagne des trois puissances continentales furent discutés; et tous sont connus maintenant. Naples, Rome et le Portugal se déclaraient pour la coalition; l'Espagne s'y préparait sourdement, pendant même que ses escadres combattaient avec nous. Ainsi la coalition de l'Europe était sous les armes en 1805, depuis la Baltique jusqu'à la Méditerranée. Dès le commencement de la guerre, son aile gauche fut presque détruite à Ulm et à Austerlitz. L'Autriche ayant perdu son territoire et ses armées, sacrifiée par ses alliés, dut sa conservation à la générosité et aux vues élevées de son vainqueur. La Russie demanda par écrit et obtint un sauf-conduit, pour retirer du champ de bataille son armée battue et

dispersée; mais le danger passé, elle éluda la conclusion du traité. La Prusse dont les troupes étaient déjà en Franconie, et dont l'adhésion à la coalition, depuis le commencement de 1805, est assez prouvée, se déroba à nos coups par ses négociations, et en échangeant quelques cantons de son territoire contre le Hanovre, dépouille de l'un des coalisés. Le continent était vaincu; mais l'Angleterre restait victorieuse sur toutes les mers. Aidée des tempêtes et secondée par l'inhabileté de notre amiral, peut-être par la perfidie de notre allié, elle avait détruit à Trafalgar ces escadres qui menaçaient son existence. Seule elle recueillait les fruits de cette troisième guerre de la coalition; et regagnait, par les profits de son commerce, bien au-delà de ce qu'elle avait sacrifié en subsides pour le continent. D'ailleurs chaque désastre que celui-ci éprouvait était, en définitif, un succès pour l'Angleterre, ennemie obligée de toute puissance continentale.

La mort de Pitt, qui à son dernier moment exprimait de vives craintes sur le sort de son pays, fut un plus grand échec qu'Ulm et Austerlitz, pour l'Angleterre, pour la coalition, pour l'oligarchie. Comment pourront-elles remplacer ce dictateur de l'Europe, qu'il gouver-

nait avec des subsides; ce chef de son aristocratie ministérielle, cet implacable ennemi de la France et de la liberté, ce moderne Sylla, qui a légué toute sa haine et ses projets, mais non ses talens et son caractère, aux héritiers de son pouvoir? A la mort de Pitt, tout perdit en Angleterre, dans le bien comme dans le mal, cet air de grandeur qu'il leur imprimait: avec lui cessèrent les grandes entreprises et les grands attentats. Napoléon fut délivré d'un ennemi, sous les coups secrets duquel il eût fini par succomber. Il est à remarquer que c'est après la mort de Pitt que l'Angleterre développa le plus de forces sur terre, et fit de moins grandes choses. Avec le ministère de Fox, l'Europe vit luire quelques espérances de paix générale et du triomphe des systèmes de gouvernemens plus libéraux; trop tôt évanouies aux approches de sa mort. Ainsi le sort de l'Europe et du monde entier, était abandonné aux intrigues de l'oligarchie britannique: en peu de mois la perte de ses deux plus célèbres ministres, de deux grands hommes qui avaient vécu en perpétuelle opposition, changea deux fois complétement la face des affaires et la destinée des nations.

Après la mort de Fox, cette oligarchie anglaise

fit recommencer en 1806, la quatrième guerre de la coalition, sans provocation aucune de la part de la France. L'aile gauche des armées coalisées avait été battue seule à Austerlitz; la Prusse restait avec ses armemens intacts; la Russie n'avait eu qu'une armée entamée. Ces deux puissances recommencèrent une lutte qui n'était que suspendue. La Prusse qui avait osé, dans son *ultimatum*, intimer des ordres à l'armée française, fut renversée en une seule bataille. La Russie, comme en 1805, arriva trop tard pour sauver son alliée. Ses retards étaient-ils des résultats de son éloignement ou de sa politique? Mais cette fois elle eut à soutenir tout le poids de la guerre. La modération de la France victorieuse, donna encore la paix au continent.

Napoléon et Alexandre se virent à Tilsitt, et purent s'entendre. Deux mots suffirent pour cela. « *Je suis autant que vous l'ennemi de l'Angleterre*, dit l'Empereur de Russie. — *Alors*, *la paix est faite*, » répondit l'Empereur des Français. Dans leurs conférences, la véritable situation de l'Europe fut mise dans son jour : et plût au ciel que tous les rois y eussent assisté! Il fut aisé à Napoléon de montrer l'Angleterre, seule intéressée à cette guerre, mettant aux prises les puis-

sances du continent, pour usurper sur elles l'empire des mers : en seconde ligne, l'aristocratie, qui remplissait les cabinets, les dirigeant pour ses intérêts particuliers, agitant les cours, obsédant les souverains, et disposant quelquefois des trônes : ces souverains ayant tout à gagner à se séparer d'elle, et à se rapprocher des peuples, en se mettant à la tête de la révolution morale qui, depuis un siècle, s'était opérée dans les esprits. Ces sentimens libéraux devaient trouver un facile accès dans l'âme encore jeune d'un prince élevé par un républicain. Il était tout aussi aisé de ramener au système de Catherine et de Paul, aux principes de la neutralité armée du Nord, qui consacraient la liberté de la navigation et les droits maritimes, la politique russe, qui n'en avait été momentanément détournée que par une épouvantable catastrophe, qu'on a aussi reprochée à l'Angleterre.

Les sentimens des deux Empereurs se trouvèrent conformes pour ce moment; ils résolurent de prendre les mesures les plus convenables pour forcer l'Angleterre à une paix générale sur mer comme sur terre. D'après l'assertion de personnages initiés le plus avant aux affaires de la diplomatie, ces détails sont authen-

tiques; et c'est là tout le secret des négociations de Tilsitt.

L'Autriche avait été laissée trop forte au traité de Presbourg : où Napoléon a sacrifié trop aux protestations et aux vertus de l'Empereur François, au constant désir de pacifier l'Europe. Le ministre Stadion restait à la tête du cabinet autrichien : il a été signalé comme l'un des chefs les plus actifs de la ligue aristocratique. C'était lui qui, pendant son ambassade en Russie, avait le plus contribué, dès la fin de 1804, à décider la troisième guerre de la coalition; qui, dès le commencement de 1805, avait négocié le marché de sa cour, pour son accession au traité du 11 avril, pour la part principale qu'elle devait prendre à la guerre et le plan d'opérations qui serait adopté, enfin, pour les subsides qu'elle recevrait de l'Angleterre. On dit qu'il travaillait à réarmer la coalition contre la France, depuis la fin de 1803, après la rupture du traité d'Amiens. Devenu ministre des affaires étrangères en Autriche, il fut constamment le ministre de la coalition. Toujours ardent pour la guerre, toujours à la tête du parti opposé aux Français, il quitta le ministère en 1809, à la paix de Presbourg; mais il reparut au quartier-général des souverains coalisés, lors-

que l'Autriche fut, en 1813, décidée de nouveau à la guerre. Nous retrouverons souvent, dans l'histoire de nos campagnes, parmi ceux qui nous ont accusés de vouloir la guerre perpétuelle, les mêmes hommes cherchant partout des ennemis à la France, et faisant partie de toutes les armées qui combattaient contre nous.

Dès le commencement de 1806, Napoléon eut à regretter d'avoir accordé à Presbourg des conditions trop favorables. La correspondance avec le major général resté à l'armée d'Allemagne, est remplie de plaintes très-vives sur la conduite de l'Autriche, sur ses armemens, sur l'occupation de la forteresse de Wurzbourg, sur la continuelle réunion des troupes russes. Napoléon y intime ses volontés d'une manière ferme et précise. On y trouve ces paroles remarquables : « *Montrez à M. de Lichstentein le* » *Moniteur du* 11 *février.* » Or celui-ci contenait l'observation que « *si les traités de la coalition* « *avaient été connus plus tôt* (tous ne l'étaient pas encore dans leur entier) *les résultats auraient* » *pu être plus funestes.* » Ce Moniteur désignait le ministre Stadion comme celui qui avait négocié les subsides.

L'aristocratie est bien plus puissante en Au-

triche que partout ailleurs, et son influence sur cette guerre s'est fait sentir plus fortement dans ce pays. Possédant une grande partie du territoire, elle tient les peuples dans sa dépendance, par des cessions de terrain à long bail. Elle exerce encore sur eux une sorte de souveraineté, comme chargée de lever les impôts, les fournitures en nature et les conscriptions d'hommes; ce qui met à son entière disposition, les personnes et les propriétés. Là, les plus petits seigneurs ont leur chancellerie et leur administration particulière. Quelquefois ils ont abusé cruellement de ces priviléges, quoiqu'en général ils traitent avec assez de bonté, ceux qu'ils appellent leurs *sujets*. S'attachant à les tenir dans une profonde ignorance sur leurs véritables intérêts, ils secondent merveilleusement les soins de leur gouvernement, qui met en cela le fond de sa politique intérieure. La haute aristocratie domine la cour de Vienne; elle s'y partage la direction des principales branches de l'administration et les grands emplois. C'est à son oligarchie, qui s'est recrutée en dernier lieu dans la noblesse immédiate de l'Empire (par les Metternich, les Stadion, les Schwarzenberg, etc.) que l'Autriche doit cette politique, qui résiste à tous les dangers, à toutes les humiliations; que rien ne

décourage et ne rebute; qui revient sans cesse à ses fins par toutes les voies; et à laquelle aucune sorte de sacrifice ne coûte. Cette aristocratie était alors exaspérée autant qu'alarmée, par tout ce que venait d'éprouver la noblesse immédiate dans la Confédération du Rhin, par tout ce qu'avaient essuyé la noblesse et le haut clergé dans d'autres pays. Aujourd'hui, revenue de ses craintes, elle cherche, comme celle de tous les Etats, à assurer ses droits de la manière la moins contraire à l'esprit du siècle; réclamant l'établissement de hautes pairies; et prête à faire pour cela des concessions en faveur des peuples. En Russie les choses vont encore plus loin. Dans ces cours on est plus effrayé des dangers des chambres hautes, que d'une tribune nationale, pour laquelle les peuples ne sont pas mûrs.

L'Autriche avait conservé en elle-même, après la paix de Presbourg, tout ce qu'il fallait pour réparer les pertes de la guerre; mais au lieu d'y travailler par les améliorations de la paix, par les bienfaits de l'administration intérieure, elle tenta d'y parvenir par la voie des armes, et de venger ainsi la honte de ses dernières défaites. Cachant plus soigneusement ses armemens, elle les avait cependant continués en 1806, à l'exemple et sans

doute à l'instigation de la Prusse et de la Russie. Comme ces puissances, elle avait porté vers le mois de juillet ses troupes sur la frontière de la Bohème; profitant des embarras occasionnés à Napoléon par la guerre qui se tramait. C'était immédiatement après la paix implorée et acceptée, les provinces rendues, la foi jurée! On trouve ici une nouvelle preuve que, malgré les traités les plus solennels, la coalition de l'Europe était toujours la même, toujours occupée de ses projets secrets; que la ligue aristocratique dirigeait les cabinets, contre les intérêts réels et les engagemens sacrés des souverains. Cette preuve résulte encore d'une manière plus évidente, de la correspondance confidentielle que nous avons déjà citée. L'Autriche, toujours lente dans ses résolutions et ses préparatifs, se trouvait encore plus en retard cette fois, par le défaut de tant de moyens, anéantis dans la campagne précédente. Elle fut ensuite retenue par les incroyables victoires qui signalèrent le début de la campagne de 1806, par chacun des succès qui la remplirent, et par la crainte de se voir abandonnée seule à nos vengeances, comme en 1805. Sa politique tortueuse fut souvent signalée, dans l'intervention qu'elle essaya, en offrant sa médiation pendant tout le cours de cette

guerre. Dès l'hiver de 1806, et dans le mois de janvier 1807; à l'époque où l'armée française s'établissait au-delà de Varsovie, et chassait les Russes vers le Niémen; lorsqu'elle battait les Prussiens dans la Silésie, prenait ou assiégeait leurs places; l'Autriche, nullement impliquée dans cette guerre, s'occupait de préparatifs bien plus graves que de simples dispositions de troupes, qui peuvent se modifier à chaque instant. Elle manifestait le fond de sa politique, par l'établissement d'un système de fortifications permanentes, faites à la hâte vers les pays que nous occupions en ce moment; négligeant ceux qui lui étaient bien plus importans. Elle augmentait considérablement les ouvrages de Comorn, elle travaillait à Jablunka et à Leopolstadt : places qui, par une de ces rapides révolutions, assez fréquentes dans le système de l'Europe, furent bientôt dirigées contre la Pologne et contre les fluctuations diplomatiques de la Russie. Cependant la douteuse bataille de Preuss-Éylau allait donner à l'Autriche quelque courage pour se déclarer; elle fut même sommée par les coalisés, d'accéder ouvertement aux résolutions de Barteinstein. Là, en avril 1807, on renouvelait les projets et les bases du *traité de concert;* et une des puissances con-

tractantes (la Suède), plus franche que les autres, fit entendre ses réclamations dans *l'intérêt de la cause légitime de la maison de Bourbon* (1); comme elle l'avait déjà fait en mars et novembre 1805. Mais avant que l'Autriche eût pu se décider, la prise de Dantzick, et cette glorieuse campagne de quinze jours, par laquelle Napoléon mit fin à la guerre, sauvèrent cette puissance des suites d'une déclaration trop tardive. Cependant elle restait avec sa haine au fond du cœur, et conservait ses derniers armemens, attendant l'occasion de les employer.

Lorsque tous les dangers de guerre furent cessés, Napoléon rendit aux Autrichiens la place de Braunau, qu'il avait retenue en compensation des bouches du Cattaro, livrées par eux à la Russie. L'occupation de Braunau, et quelques dispositions militaires sur les bords de l'Inn et de l'Isonzo, contribuèrent aussi à empêcher l'Autriche de violer les traités qu'elle venait de

(1) Voyez l'*Histoire des traités de paix de Schoell*, t. VII, pag. 335; t. VIII, pag. 456. Comment se fait-il que le roi Gustave, le plus ardent et constant défenseur de la *légitimité*, le seul des rois du continent qui n'ait pas reconnu les nouveaux souverains de la dynastie impériale, soit resté le seul exclu du trône?

conclure ; comme l'occupation des places de l'Oder maintint la Prusse dans le devoir, pendant la campagne de 1809. La mauvaise foi des cabinets n'a que trop justifié ces mesures de la prudence.

CHAPITRE II.

NAPOLÉON SE MET EN DÉFENSE CONTRE LE SYSTÈME DE GUERRE PERPÉTUELLE.

L'empire de la terre et de la mer semble partagé entre la France et l'Angleterre. — Napoléon, désirant toujours la paix, a deux moyens pour y parvenir : les arrangemens territoriaux pour se mettre en défense sur la frontière de terre ; le système continental. — Il doit détruire l'influence anglaise sur le continent, surtout dans le Midi. — Il fait la guerre à l'Espagne, que l'Angleterre soulève entièrement. — L'Autriche armant encore en 1808, traite avec Londres et les Espagnols. — L'Empereur réclame contre les préparatifs de la cour de Vienne. — Il va s'entendre à Erfurth avec Alexandre sur leurs communs projets. — Il renouvelle ses propositions de paix à l'Angleterre, et dissout la grande armée afin de rassurer l'Autriche. — Napoléon va en Espagne pour en chasser l'armée anglaise. — Il est rappelé à Paris par les armemens de l'Autriche et les intrigues de l'intérieur.

DANS cette guerre perpétuelle et d'extermination, que l'Angleterre avait hautement déclarée à la France, leur situation était entièrement différente. L'empire de la mer et de la terre se trouvait à peu près partagé entre elles. Mais l'Angleterre restait toujours inaccessible au milieu de l'océan qui l'entoure, surtout après la destruction successive de

nos forces navales; elle régnait seule sur son élément : tandis que la France exerçait sur le continent, une influence conquise les armes à la main, qui d'un moment à l'autre pouvait être contestée de nouveau, et qui semblait ne pouvoir se consolider que par la destruction complète de ses ennemis. Napoléon répugnait à ces mesures extrêmes : il voulait pacifier et organiser, bien plus que conquérir et détruire. Ainsi il devait chercher d'autres moyens pour arriver à la paix. Deux se présentaient : se mettre du côté de terre à l'abri de toute attaque, de la part des cabinets salariés par l'Angleterre; fermer à celle-ci le continent, et la bloquer sur les mers.

Napoléon, prévoyant que l'Angleterre réduite aux abois, ferait de perpétuelles tentatives sur le continent, pour le soulever contre la France, dut se mettre en mesure pour empêcher ou pour soutenir de nouvelles guerres. Les frontières de l'Empire accessibles du côté de la terre, sur une étendue de quatre cents lieues, pouvaient à chaque instant être attaquées par les diverses puissances de l'Europe, toujours liguées en secret contre nous, toujours soumises à l'influence britannique. L'Empereur devait surtout se tenir en garde contre les cours du Nord, qu'il avait appris à

connaître; dans lesquelles se trouvaient les plus grandes masses belligérantes, et celles qu'il fallait aller chercher ou poursuivre le plus loin. De ces déserts, devaient surgir désormais toutes les invasions dirigées contre le midi de l'Europe. Napoléon répétait souvent: *Mangeons les Russes, pour qu'ils ne mangent pas nos enfans.* Il devait donc, pendant la durée de ces paix temporaires, préparer autour de lui son terrain pour de nouvelles luttes.

L'agression de 1805, et l'exemple de tout ce qui s'était passé dans les guerres de la révolution, même dans celles du dernier siècle, avaient fait sentir à Napoléon la nécessité de couvrir les frontières de la France du côté du Rhin, et d'empêcher ainsi que la guerre ne fût portée rapidement dans son sein. Il résolut de régler et d'organiser cette influence de protection, que depuis deux siècles, la France n'avait cessé d'exercer sur les États de l'Allemagne méridionale; et de rendre enfin réciproquement avantageux aux deux pays, des rapports qui, sous Louis XIV et Louis XV, étaient restés entièrement à notre charge. C'était augmenter doublement notre puissance défensive, en diminuant la puissance offensive de l'Autriche, qui n'avait cessé réel-

lement d'opprimer les vassaux du Saint-Empire, et de les entraîner dans ses guerres particulières. C'était en même temps préparer autour de nous, l'établissement du système libéral des monarchies tempérées et représentatives. Quoique Napoléon n'ait pu faire que bien peu pour l'organisation de ces États, ils sont restés tellement imprégnés de ses codes, de son influence, et même de ses courtes apparitions; leurs armées tellement remplies de son esprit et des communs triomphes, que les institutions momentanées ont survécu à leur Protecteur. Les bons peuples allemands ne pourront méconnaître qu'ils doivent ces bienfaits à Napoléon, législateur et fondateur, bien plus que conquérant. L'Empereur profita de la paix de Presbourg, pour organiser *la Confédération du Rhin;* il agrandit les diverses puissances, décorées des titres de rois ou de grands-ducs; il fondit les souverainetés immédiates, vestiges informes de la féodalité, nullement en rapport avec l'état politique de l'Europe et avec sa situation morale. Tout fut juste et réciproque dans cette alliance du protecteur avec les protégés; tous les avantages furent réservés à ceux-ci: et s'il y a un reproche à adresser à Napoléon, c'est d'avoir

fait pour le moment la part des rois trop forte. Les nations s'en sont plaintes; et ceux-ci les en ont cruellement punies. Cette Confédération a créé des États puissans, devenus rivaux de l'empire autrichien, dont ils étaient constamment les victimes; mais qui, en 1813, n'ont montré ni vigueur, ni sagacité, ni reconnaissance dans leur politique.

Napoléon avait beau étendre sa puissance sur le continent ; l'Angleterre se dérobait à ses coups, l'inquiétait sur toute l'étendue des côtes; et par son blocus général, elle interdisait tout commerce : elle rendait la guerre éternelle. Napoléon qui cherchait toujours à conquérir la paix, résolut à son tour de bloquer son ennemie sur les mers, de lui couper tout accès avec la terre de l'Europe. Ne pouvant l'attaquer ni sur ses vaisseaux, ni sur son territoire, il voulut l'atteindre dans son commerce, base de sa prospérité et de sa politique, source et résultat de sa suprématie maritime : il voulut la forcer ainsi à donner au monde une paix générale, sur mer comme sur terre, avantageuse et honorable pour toutes les puissances. C'est encore dans ce grand but qu'avait été créé le *Système Continental*, unique mesure qui pût réussir contre

les Anglais, assez justifiée par l'expérience et par la terreur qu'elle leur inspira.

En effet, cette mesure qui prohibait à l'Angleterre toute communication avec l'Europe; qui lui interdisait la faculté d'agiter le continent par les intrigues de ses agens, et diminuait les moyens de leur fournir des subsides; qui reçut une grande extension par le traité de Tilsitt; à laquelle accédèrent toutes les puissances, l'Autriche elle-même : cette mesure avait, dès 1811, réduit les Anglais aux dernières extrémités. Elle leur a porté le coup mortel, sous lequel ils doivent succomber un jour, si les nouvelles colonies de l'Amérique ne les sauvent pas. Car le but de ce système était aussi de favoriser l'industrie et les manufactures du continent, en obligeant celui-ci à se pourvoir par lui-même, des objets qu'il ne pouvait plus tirer de l'Angleterre. Ce développement imprimé à l'industrie européenne, a été bien préjudiciable au commerce et à la puissance britannique. Le système continental, et la route de l'Inde montrée à l'Europe, ont porté des coups funestes à l'Angleterre. Du haut du rocher de Sainte-Hélène, la grande ombre suit les progrès du mal que l'opiniâtreté des oligarques anglais a fait à leur pays, en

refusant la paix au monde. Elle les voit déjà répudiés indignement par la Sainte-Alliance, et déchus de la dictature européenne usurpée pendant la guerre. Bientôt elle pourrait cesser d'être affligée par la vue de ces vaisseaux ennemis, qui allaient chercher les richesses de l'Inde, pour assouvir dans les cabinets, cette vénalité qui jusque là avait tout sacrifié à la politique anglaise.

Afin de remplir entièrement l'objet qu'on se proposait dans le système continental, il fallait qu'il fût généralement établi, et rigoureusement observé. Cependant il était presque impossible que ce système n'éprouvât quelques infractions, avec une aussi immense étendue de côtes, qui rendait la surveillance si difficile; avec tant de spéculations lésées dans le commerce de l'Europe; avec des ministères ligués entre eux, et qui sacrifiaient à des intérêts de caste, les grands intérêts des États et des nations; avec des gouvernemens ennemis au fond du cœur de la France et de ses institutions, variables selon leurs passions, et nullement stables dans leur politique. Ces infractions du système pouvaient devenir assez nombreuses, pour le rendre entièrement inutile. Il fallait, afin d'arrêter le mal, remonter jusqu'à sa source; il fallait poursuivre

et détruire partout, l'influence corruptrice de l'Angleterre; il fallait surtout empêcher que ces moyens de paix ne finissent par occasionner de nouvelles guerres. Cette influence s'était assez manifestée en Portugal, en Espagne et à Naples. Elle devait être combattue, et pour l'établissement du système continental, et aussi pour se mettre à l'abri d'une attaque à revers de la part de ces pays méridionaux, pendant qu'on pouvait avoir à soutenir des guerres décisives, dans les pays lointains du Nord.

L'Espagne avait dévoilé ses mauvais desseins contre la France à diverses époques; avant Marengo; pendant les négociations de 1803; et en 1806, par ses manifestes et ses armemens, que la victoire d'Iéna avait fait vite désavouer. Ainsi Napoléon avait en même temps, de justes griefs contre le cabinet espagnol, et des motifs de guerre réels pour la sûreté de l'Etat (1). Le Por-

(1) Après Tilsitt l'Empereur fut vivement sollicité par un de ses ministres, de faire l'expédition contre l'Espagne. On prétendait tout finir avec trente mille hommes. L'affaire fut discutée en conseil; on dit que le maréchal Moncey y fut appelé. C'était avant le traité secret de Fontainebleau (27 octobre), et les événemens survenus en Espagne à la fin de ce mois. Malgré les facilités présumées, Napoléon ne vou-

tugal était déjà occupé par l'armée de Junot; et la maison de Bragance réfugiée dans le Brésil. Les désordres de la famille royale d'Espagne, les événemens d'Aranjuez, les sollicitations du roi Charles, la cession des droits des divers princes, la soumission des grandes autorités et des premières classes de la nation, la demande qu'elles firent de Joseph pour roi, la conscience du bien qui devait résulter pour l'Espagne de ses nouvelles institutions; tout sembla se réunir pour inspirer à l'Empereur le désir et l'espoir de terminer ces affaires, en évitant une guerre, en épargnant le sang, et en gagnant le temps, qui était si précieux pour lui. Des événemens récens ont prouvé, que pour le plus grand des conquérans, et avec la première armée du monde, de telles espérances n'étaient pas sans fondement. Napoléon faisait alors, par nécessité démontrée, et pour sa défense, ce que Louis XIV avait fait cent ans auparavant par ambition et par vues d'agran-

lut pas consentir à l'exécution de ce projet; et il ne se détermina à faire entrer ses troupes en Espagne l'année suivante, qu'après les affaires d'Aranjuez, et une lettre du roi Charles, qui demandait de se retirer en France. Ce même ministre a prétendu depuis qu'il s'était opposé à toute guerre contre la péninsule.

dissement; d'abord avec l'assentiment d'une partie de l'Europe. Mais celle-ci était contre le souverain nouveau; et il lui fallait terminer en peu de mois, ce que la famille des Bourbons avait préparé pendant une partie du seizième siècle.

L'Espagne, étrangère par sa position géographique, par son climat, par sa nature, à la civilisation de l'Europe et du siècle, à tous les progrès de l'esprit humain; se croyant la première nation de l'univers; plongée dans les ténèbres d'une profonde et orgueilleuse ignorance; n'écoutant que ses moines et ses passions exaltées; quelquefois capable de tout par fierté nationale; vaillante (comme le dit son proverbe) à certains jours; peu affectionnée à la cour qui la gouvernait; l'Espagne se laissa d'abord subjuguer par des bienfaits, qu'elle ne pouvait apprécier, qu'elle dédaigna et qu'elle regrette depuis. Bientôt, égarée par les intrigues du dehors et du dedans, elle se soulève tout entière, comme se croyant insultée. L'Angleterre, qui y avait allumé et entretenu la discorde pendant les quatorze années de la guerre de la succession; qui à toutes les époques semble maîtresse, par son or, de souffler dans ce pays la guerre ou la paix; qui y avait conservé beaucoup d'influence et des relations très-

suivies malgré les apparences d'une guerre déclarée; l'Angleterre, qui fomentait ces insurrections, accourt pour les soutenir, aussitôt qu'elles éclatent. Apportant de l'or, des armes et des munitions, elle envoie des armées, qui s'élevèrent bientôt au-delà de 100,000 hommes, en comptant les corps auxiliaires. Elle étend ainsi sur toute la surface de la péninsule, cette guerre qui, sans son intervention et sans l'agression de l'Autriche, eût été terminée en une campagne; qui, sans une multitude de fautes particulières, ne se serait pas prolongée. Toute l'Espagne est en feu; mais l'Angleterre triomphe; car cet incendie qu'elle a allumé, qu'elle entretiendra soigneusement, est la plus importante de toutes les diversions qui pouvaient s'élever en faveur du plan de guerre perpétuelle. Bientôt elle ranimera la coalition, et essaiera de soulever, par l'exemple des Espagnols, les autres nations contre la France. Elle se hâte de traiter avec la junte; elle promet « de ne reconnaître aucun » autre roi en Espagne que Ferdinand, ou tel autre » que la nation espagnole reconnaîtrait » (ce qui est à remarquer en 1824) : mais en même temps elle fait offrir des escadres au prince Charles, comme prétendant à la couronne d'Espagne et

héritier des droits de l'empereur Charles VI, compétiteur de Philippe V.

Ainsi se trouva déjouée par les manœuvres de son ennemie, et même par les fautes de ses coopérateurs, la prévoyance de Napoléon, qui du reste ne s'était pas dissimulé la difficulté de cette entreprise, et avait ordonné les mesures qui devaient en assurer la réussite. Ainsi au lieu de consolider, vers ses frontières méridionales, la paix et la sécurité, il y ouvrait ce gouffre dévorateur, qui engloutit une partie des ressources de la France. Les peuples de l'Espagne et de l'Europe, ont été jusqu'ici égarés dans le jugement qu'ils ont porté sur cette guerre. Nous pensons qu'aujourd'hui, leur opinion aura subi des modifications; et qu'ils sont à même de juger les faits comme les intentions réelles de Napoléon et de la coalition qui, à l'exception de l'Angleterre, avait fini par reconnaître les changemens survenus dans la péninsule.

Tous les cabinets avaient l'œil ouvert sur cet épisode de la lutte des deux puissantes rivales, prêts à se déclarer aussitôt qu'ils y verraient la France assez engagée. L'Autriche était la plus animée; quoique depuis la restitution de Braunau, et la rectification des limites sur les bords de

l'Isonzo, elle n'eût cessé de se louer ouvertement de ses relations avec la France, et de manifester les dispositions les plus pacifiques. Elle examinait attentivement les progrès de nos troupes au-delà des Pyrénées : elle les voyait avec une secrète joie, s'éloigner des théâtres où elle pourrait porter la guerre; envahir le Portugal; s'étendre dans les provinces septentrionales de l'Espagne; occuper Rome, qu'il avait fallu fermer aux intrigues de l'étranger. L'Autriche reprit dès lors ses anciens projets; elle sentit se réveiller sa haine et ses regrets. L'Angleterre, toujours avertie de toutes les occasions de susciter des inimitiés à la France, renoue dès le commencement de 1808, ses négociations avec l'Autriche, et lui fournit quelques légers subsides. Bientôt la cour de Vienne ouvre des relations avec les Espagnols, qu'elle protége de tous ses moyens, auxquels elle s'engage à fournir cent mille fusils.

L'archiduc Charles, le plus sage et le plus habile des généraux autrichiens, dirigeait, depuis le traité de Presbourg, le ministère de la guerre, avec le titre de généralissime. Il avait porté dans son administration l'ordre, la réforme des abus, une réorganisation ferme et progressive des troupes autrichiennes; il s'était surtout fort oc-

cupé de l'infanterie, cette solide base des armées. Mais ces mesures lentes ne satisfaisaient pas les provocateurs de la guerre; il leur fallait des moyens prompts, violens, révolutionnaires en quelque sorte. Dans le commencement de 1807, malgré la paix de Tilsitt, le jeune archiduc Jean, qui n'était encore connu que par les désastres de Hohenlinden et du Tyrol, et qui paraît avoir été un des plus ardens promoteurs de la rupture, fut mis à la tête de plusieurs commissions, chargées d'organisations nouvelles. Elles travaillaient à former les landwehrs et les réserves nationales; à créer une défensive générale des États autrichiens, soit dans leur centre, à Comorn et dans la Hongrie, soit sur les frontières, par l'établissement de forts et de postes fermés, de barrières fortifiées, avec des correspondances télégraphiques. Là se discutaient de nouveaux systèmes de guerre; les uns d'invasion par les armées, les autres d'insurrection et de corruption par des émissaires; que la coalition semble avoir adoptés dès lors, et qu'en effet elle n'a cessé de diriger contre la France. Là se préparaient la défense par les corps de partisans et les détachemens insurgés, comme les guérillas d'Espagne; les retraites accompa-

gnées de dévastation complète des pays, comme celle de Wellington en Portugal, et de l'armée russe en 1812; la landsthurm telle que la voulaient les Prussiens (1), une sorte de *combat sacré des Osmanlis.*

Au mois de juin 1808, l'Autriche introduit dans ses États, sous prétexte de réformes dans son administration intérieure, la conscription et la garde nationale, si étrangères à son système politique. Mais elle déguise mal ses armemens; car, comme dans les périls extrêmes, ses princes parcourent eux-mêmes le pays, et pressent les levées en masse pour une époque fort rapprochée. Son armée de ligne devait être portée à quatre cent mille hommes; ses landwehrs d'Allemagne s'élevaient à trois cent mille. Soixante mille hommes allaient former des bataillons de réserve. La diète de Hongrie donnait douze mille recrues pour 1807, et quatre-vingt mille pour 1808; avec une insurrection permanente de quatre-vingt mille hommes, dont trente mille de cavalerie nationale. En même temps, l'Autriche achetait des chevaux pour l'artillerie,

(1) Des Erzherzogs Johann Feldzug im Jahre 1809, page 8.

réparait les forteresses de l'intérieur, en construisait de nouvelles en toute hâte, enfin faisait les préparatifs d'une guerre, mal dissimulée par ses protestations de parfaite intelligence avec la France. Bientôt elle se gêne moins : d'un côté, son orgueil s'irrite, sa prévoyance s'inquiète de voir un des premiers trônes du monde, entrer dans la nouvelle famille impériale de France ; de l'autre, elle apprend avec ivresse les désastres de Baylen et de Vimiero, l'abandon de Madrid ; elle dédaigne de chercher les causes de ces événemens, elle s'exagère leurs résultats. Tous les ennemis de la France se flattaient alors que l'heure était enfin arrivée de satisfaire leurs vengeances et leur ambition.

Cependant Napoléon suivait de l'œil, au milieu de ses voyages, les intrigues de ses ennemis. Des lettres parties de Bayonne, de Toulouse, de Bordeaux, demandaient (juillet 1808) des explications à l'Autriche, et une réponse prompte et catégorique : en même temps l'Empereur invitait la Confédération du Rhin « à préparer » ses contingens, pour éviter une guerre sans » prétextes comme sans motifs, en montrant à » l'Autriche qu'on est prêt à la soutenir. » La réponse du cabinet de Vienne est pleine de pro-

testations d'amitié, et de prétextes pour colorer ses armemens. Napoléon en demanda compte lui-même au cercle solennel du 15 août, à l'ambassadeur Metternich, en présence du corps diplomatique. Rappelant ce que l'empereur d'Autriche lui devait, ainsi que le roi de Prusse, après l'occupation de leurs Etats et de leurs capitales, après la dispersion de leurs armées, il proféra ces paroles prophétiques, auxquelles la coalition répondit peut-être tout bas : « *Croyez » vous que le vainqueur d'une armée française, » qui eût été maître de Paris, eût agi avec cette » modération?* » L'Autriche persista dans ses dénégations; mais n'en continua pas moins ses préparatifs. Nous ne suivrons pas tout le détail de ces négociations, qui se trouvent dans les papiers du temps; mais dans lesquelles les publicistes allemands reconnaissent que l'Autriche n'avait aucun grief nouveau, et n'était mue que par le désir de réparer ses pertes.

Erfurth vit alors un de ces congrès de souverains, auxquels l'Europe n'était plus accoutumée, depuis que ce sont les cabinets qui gouvernent. Les deux empereurs d'occident et d'orient, se réunissaient pour traiter des affaires de la paix et de la guerre, pour régler l'état de l'Eu-

rope, et arrêter leurs communes entreprises. Des personnes très-instruites affirment que la Russie déclara ne vouloir s'occuper nullement de ce qui se ferait en Espagne et en Italie; mais que la France se maintînt étrangère à toutes les questions qui concernaient les affaires de la Turquie. Le nouveau souverain d'Espagne y fut reconnu par la Russie. Les nouveaux rois et princes de l'Allemagne formèrent la cour des deux empereurs; l'Autriche et la Prusse ne furent pas admises à ce congrès. Schœll prétend qu'Alexandre mit obstacle à la présence de l'empereur François, qui désirait y venir; Metternich en fut également exclu. La Prusse y était représentée par le prince Guillaume et le comte de Goltz; à l'intercession de l'empereur de Russie, elle obtint de grandes diminutions, dans ce qu'elle devait encore à la France. L'empereur d'Autriche y envoya M. de Vincent, porteur d'une lettre à Napoléon, fort amicale et toute pacifique (1). Celui-ci qui avait été inquiété par les armemens

(1) Schoell, 9e vol., pag. 218, chap. 38, dit que l'Autriche n'étant pas prête, devait dissimuler; et donne une copie de cette lettre, où les protestations d'attachement et de dévouement sont si multipliées, qu'il est préférable de ne pas croire à son authenticité dans un tel moment.

de l'Autriche, s'empressa de donner des ordres pour lever les camps des troupes de la Confédération, et pour les faire rentrer dans leurs quartiers. La lettre qu'il écrivit à ces souverains était ainsi terminée : « Je pense qu'il est convenable » que le ministre de V. M. reçoive pour instruc- » tion de tenir ce langage : Que les camps seront » réformés, et que les troupes de la Confédé- » ration et du Protecteur seront remises en si- » tuation hostile, toutes les fois que l'Autriche » ferait des armemens extraordinaires et inusités; » que nous voulons enfin tranquillité et sûreté. » Napoléon répondit ensuite à l'empereur François « qu'il avait craint de voir les hostilités se » renouveler; que *la faction de la guerre* poussait » l'Autriche dans des mesures violentes et des » malheurs plus grands que les précédens; que » si les démarches de l'empereur François mon- » traient de la confiance, elles en inspireraient; » que la meilleure politique aujourd'hui était la » simplicité et la vérité; qu'il lui confiât ses inquié- » tudes, qu'elles seraient dissipées sur-le-champ; » qu'ayant été maître de démembrer ses États, il » ne l'avait pas fait; qu'ainsi tout compte se trou- » vait soldé; qu'il était toujours prêt à garantir » l'intégrité de la monarchie autrichienne, etc. »

Napoléon et Alexandre renouvelèrent à Erfurth les tentatives déjà faites à Tilsitt en commun, et à toutes les époques par l'empereur des Français, pour amener l'Angleterre à la paix. Ils écrivirent au roi Georges, une lettre forte de raisons et pleine de sentimens d'humanité. L'Europe put se livrer à l'espoir d'une longue paix, lorsqu'au milieu des plus brillantes fêtes, et en présence de tant d'augustes personnages, elle vit se multiplier tant de démonstrations d'attachement et d'enthousiasme, de la part de ses deux plus grands potentats. Elle se souviendra long-temps de cet éclatant hommage, rendu par l'empereur Alexandre à la France et à un homme plus grand par ses qualités que par son rang, lorsque le premier de nos tragédiens prononça ce vers du premier de nos poètes :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

On entendit alors une voix s'écrier : « Je l'é» prouve tous les jours. » Les deux souverains vivaient à Erfurth avec tout l'abandon de la plus complète intimité, dont on trouve des détails fort piquans dans les confidences du *prisonnier de Sainte-Hélène*. Avec les fêtes et les jeux scéniques tout finit.... Vaines espérances trop tôt

évanouies! nouvel et terrible exemple de fragilité dans l'amitié des grands : nouvelle preuve peut-être de la puissance des ministères de cette époque; car il serait trop cruel de devoir mettre en doute la bonne foi de ces momens ! Peu de jours semblent avoir détruit tout souvenir de ce qui s'était passé à Erfurth; et nous verrons que dès le commencement de janvier, la politique du Nord avait pris une direction contraire.

Avant de quitter Erfurth; Napoléon donna de son côté, toutes les garanties possibles du sincère désir de maintenir la paix, et de tranquilliser entièrement l'Autriche. Un décret du 12 octobre avait dissous la grande armée, encore composée : 1° du commandement du grand-duché de Varsovie et de la Silésie, sous les ordres du maréchal Davout, dont le quartier général était à Breslau, et les troupes cantonnées dans la Silésie ; 2° du commandement de la Prusse et de la Poméranie, sous les ordres du maréchal Soult, quartier général à Berlin, les troupes cantonnées dans ces pays ; 3° du corps du prince Bernadotte, établi à Altona et dans le Holstein, le Sleswik, l'Oldenbourg. Le total général de tous ces corps ne s'élevait pas au-delà de 139,983 hommes présens, et 41,052 chevaux,

sur un effectif de 162,467 hommes, et 43,234 chevaux dont 32,612 de troupes. Dans le nombre des hommes présens, il se trouvait 109,594 Français, 19,332 Polonais, 4,390 Saxons et 6,667 Hollandais. Le corps du maréchal Soult fut acheminé sur le Rhin, pour se rendre en Espagne et sur les côtes; il était composé des divisions Saint-Hilaire, Carra-Saint-Cyr, Legrand et Molitor. Ces trois dernières formèrent plus tard le corps de Masséna, et la première passa sous les ordres de Davout. Les grenadiers d'Oudinot se rendirent dans le pays de Bareuth, et de là à Hanau : la grosse cavalerie dans le Hanovre. Le troisième corps, fort de 69,170 hommes, et 19,322 chevaux, prit le nom d'armée du Rhin, sous le commandement du maréchal Davout, et alla se placer ainsi : le quartier général d'abord à Berlin au mois de novembre, à Erfurth dans le mois suivant; et les divisions, la première, Morand, à Magdebourg; la deuxième, Friant, à Bareuth, où elle resta jusqu'à la fin de mars; la troisième, Gudin, à Hanovre; la quatrième, Saint-Hilaire, à Stettin, tenant garnison dans les places de l'Oder. Ainsi les désirs de l'Autriche étaient exaucés, la Silésie évacuée, l'Allemagne dégarnie de troupes. Il ne restait

plus aucun motif pour les craintes que la cour de Vienne ne cessait de manifester, ni aucun prétexte d'armemens pour troubler la tranquillité de l'Europe.

Mais le ministère anglais s'occupait déjà de rompre cette union des deux grands souverains, trop dangereuse pour ses intérêts. Il employa les mêmes moyens qui lui réussirent trop souvent. Cependant il répondit, comme il l'avait fait à toutes les ouvertures précédentes, de manière à amener une rupture, sans paraître se refuser à la négociation. Assuré des dispositions de l'Autriche, des Espagnols insurgés, de la Suède, de la Sicile; comptant sur les partisans qu'il avait conservés dans les cours de Russie et de Prusse, et qui ne tardèrent pas à prouver leur crédit; il ne fut pas long-temps à annoncer la guerre et ses relations dans le continent, par sa déclaration du 15 décembre. Dans cette pièce il prétendit que les propositions faites à Erfurth « n'avaient » pour but, que de ralentir ses préparatifs, ou » d'ébranler les résolutions de ses alliés;... de se» mer la méfiance et la jalousie dans les conseils » de ceux qui s'étaient réunis pour résister à » l'oppression,..... et parmi les nations sur qui » pèse l'alliance de la France, etc. » L'Angleterre

poussait ses armemens de tous côtés, avec la plus grande activité; et faisait entrer en Espagne l'armée qu'elle avait en Portugal.

Napoléon avait profité des dispositions arrêtées à Erfurth, de l'impression qu'il avait pu y produire, et de l'hiver où la guerre d'Allemagne était moins présumable, pour aller en Espagne réparer les fautes commises, soumettre les insurgés, repousser les armées anglaises et replacer son frère sur le trône. Tout cela devait être l'affaire de quelques semaines. L'Empereur avait annoncé le 26 octobre, à l'ouverture du corps législatif, *qu'il était invariablement uni avec l'empereur Alexandre, pour la paix comme pour la guerre.* Entré en Espagne le 4 novembre, il était un mois après à Madrid; ayant défait les Espagnols en bataille rangée à Burgos, à Valmaseda, à Espinosa, à Tudela, à Sommosiera. Après avoir reçu les sermens des autorités de cette capitale et leur demande du retour de Joseph, il s'était mis à la poursuite de l'armée anglaise. Le retard de quarante-huit heures, occasionné par une terrible tourmente sur la Guadarama, fut d'un grand secours au général Moore, dont la marche allait être coupée; il se retira au plus vite sur la Corogne. Napoléon le suivait vivement, le rem-

plaçait chaque nuit dans son quartier général. Il allait enfin l'atteindre, lorsque la nouvelle des intrigues récentes de l'Angleterre, des changemens survenus dans la politique de l'Europe, des armemens et des dispositions de l'Autriche, le force de s'arrêter à Astorga (1). Il charge le ma-

(1) On m'a assuré que l'Empereur, retardé à Arevalo par le mauvais temps, dans les derniers jours de décembre 1808, reçut un courrier de France, qui lui annonçait de nouvelles menées des hommes *du mois de mars* 1814; ils préparaient alors ce qui a été exécuté depuis par d'autres moyens. On prétend que cet avis a dû contribuer au retour de l'Empereur en France. Était-ce une nouvelle intrigue de l'Angleterre, pour lui faire plus sûrement et plus vite abandonner l'Espagne? Cette même année 1808, pendant que Napoléon était à Bayonne, une autre conspiration devait éclater le 30 mai, par suite de laquelle Mallet fut mis dans une maison de reclusion, et beaucoup d'autres personnes pardonnées. Une minorité factieuse d'une grande autorité, était en conspiration permanente contre l'Empereur: qu'a-t-elle gagné a son renversement? Napoléon compte plus de trente conspirations ourdies contre lui; et cependant il restait constamment exposé à tous les coups, chez l'étranger, à l'armée, en France. Ces conspirations ne s'étendaient guère au-delà des salons. Ce n'est pas avec des calembourgs et des quolibets que, même en France, on peut renverser une puissance solidement établie; il faut que bien d'autres élémens se réunissent. Mais ces intrigues encourageaient l'étranger; en lui faisant consi-

réchal Soult de poursuivre les Anglais sur la Corogne; et repart pour Valladolid, d'où il expédie (15 janvier) aux souverains de la Confédération, l'invitation de compléter leur contingent. Bientôt, lorsqu'on s'y attend le moins, et lorsqu'on le croit encore occupé de la guerre d'Espagne, il arrive à Paris (23 janvier), pour travailler à la conservation de la paix, ou se préparer à la guerre d'Allemagne.

dérer l'Empire comme peu solidement établi, et toujours en danger.

CHAPITRE III.

SITUATION POLITIQUE ET MORALE DE L'EUROPE EN JANVIER 1819.

Le cabinet anglais est dirigé par le conseil occulte de sa haute oligarchie ; elle a deux politiques, l'une secrète, l'autre ostensible. — L'Angleterre a de grands motifs pour susciter cette nouvelle guerre. — Les écrivains étrangers reconnaissent que comme la coalition, elle n'agit que pour ses intérêts propres. — Elle fait de grands préparatifs et compte principalement sur ses machinations. — Deux grands partis, l'un anglais, ou de la guerre, l'autre français, ou de la paix, divisent les nations et les cours de l'Europe. — Celle de Vienne est aussi divisée par les coteries militaires. — L'Autriche, la Prusse, la Russie et une partie de l'Allemagne, sont déterminées à la guerre, mais chacune d'une manière différente. — La Russie est d'accord avec la Prusse ; elle négocie encore avec la France pour les affaires de l'Inde. — Depuis Tilsitt, elle se prépare à combattre un jour contre la France. — Napoléon, de l'aveu même des étrangers, fait tout ce qu'il peut pour éviter cette guerre, à laquelle il ne croit pas, comptant sur l'intervention de la Russie. — La cinquième agression de la coalition est décidée ; ouvertement par l'Angleterre, l'Autriche et leurs alliés, secrètement par les autres puissances.

Ceux qui connaissent l'intérieur du cabinet de Londres savent que, depuis plus d'un demi-siècle, il est dirigé par un *conseil secret*, qui a succédé au fameux comité écossais de lord Bute,

I. 4

ou conseil de la princesse de Galles, formé en 1740, à l'avénement de Georges III au trône. On a toujours considéré ce gouvernement occulte, comme une dictature concentrée dans la main des grandes familles : il a usurpé l'entière direction des affaires, et a manifesté surtout sa puissance pendant les maladies du roi, et en imposant de dures conditions à la régence. Le ministère n'est le plus souvent que son prête-nom ; n'étant presque jamais admis à l'honneur d'en faire partie. Ce conseil se maintient constamment sur la même ligne, malgré les variations apparentes des ministres, qui tentent quelquefois de se soustraire à son joug. On sait aussi qu'il faut distinguer dans ce cabinet deux politiques (1) : l'une secrète ou personnelle à la maison, librement appelée au trône par la nation ; l'autre publique

(1) A l'époque où se formait dans l'ombre, le conseil secret, Montesquieu écrivait que, « Si le ministère anglais, » obligé de rendre compte au parlement, devenait le centre » des négociations de l'Europe, il y mettrait un peu plus de » probité et de bonne foi que les autres, etc. » Le savant publiciste ne pouvait pas présumer qu'on accuserait ce ministère d'avoir toutes les pièces doubles, afin de garder les unes pour son usage, les autres pour les présenter au parlement, et à la nation anglaise.

et avouée ouvertement, dans ses rapports avec le parlement et les puissances étrangères. La première a pris une plus grande consistance et beaucoup de développemens, depuis que la mort du dernier des Stuarts a délivré la maison de Brunswick, de toute crainte de la part des prétendans. Cette politique secrète tend surtout à consolider le pouvoir de la couronne, celui de la grande aristocratie des Torys et de la riche prélature; à priver peu à peu la nation anglaise de ses garanties et de ses libertés; à affaiblir son admirable esprit public; à vicier son système parlementaire et électoral. Avec de l'or et des faveurs l'oligarchie convertit en un vain simulacre, tout l'appareil représentatif, pour rester maîtresse absolue de la machine à *bills* et à *budgets*. Triste condition des choses humaines, que les meilleures et les plus saintes puissent être aussi facilement perverties! funestes résultats de la mollesse et de la corruption de notre génération! Que sont les institutions sans la bonne foi qui les observe ou la force qui les maintient? De cette diversité dans les objets de sa politique intérieure et étrangère; de cette lutte des volontés et des devoirs des ministres, avec les injonctions du conseil secret et les

attaques de l'opposition; il résulte dans ce cabinet autant de variations et d'intrigues que dans les cours du continent, surtout pour la distribution des grands emplois. Nous ne parlons plus en ce moment de sa foi punique, et de la réputation de machiavélisme qu'il a si bien méritée. Cependant l'oligarchie et le ministère se maintiennent invariablement dans leur ligue contre les intérêts nationaux. Un de leurs principaux moyens a toujours été d'engager l'Angleterre, dans des guerres qui détournent son attention de la défense de ses droits; ils sacrifient tout pour maintenir la prépondérance maritime, qui donne à cette nation marchande le commerce et l'or de l'univers. Tant de prospérités enflent son orgueil; mais altèrent son esprit public. Laissée en possession d'une ombre de liberté et de quelques anciennes garanties; elle ne sait pas voir que son gouvernement attaque sur le continent, les droits des nations, pour parvenir à les détruire chez elle. Le conseil secret et le ministère se sont plus étroitement unis, depuis les progrès de la révolution française, depuis l'établissement de l'empire; afin de s'opposer à la consolidation des principes libéraux, et à tout ce qui pouvait augmenter la

puissance de la France. Leurs soins s'attachaient à réveiller les sentimens de rivalité et de haine, pour rendre la guerre nationale. En ce moment toutes leurs vues s'étaient tournées vers les rapides triomphes de Napoléon en Espagne.

L'Angleterre savait tout ce que la présence de l'Empereur pouvait produire d'effet dans la péninsule, sur ses troupes et même sur les habitans. Elle savait que lui seul pouvait imprimer à des opérations aussi disséminées, l'ensemble nécessaire pour les faire concourir à la soumission prompte et entière de ce pays; et que l'armée anglaise serait bientôt chassée ou détruite. Elle fit tous ses efforts pour la sauver des terribles coups d'un tel adversaire, et pour rappeler celui-ci sur un autre théâtre. La première et la plus forte des diversions, était cette déclaration du 15 décembre, publiée pendant le séjour de Napoléon à Madrid. L'Angleterre signalait ainsi et encourageait les membres de la coalition qui allaient se déclarer. Ses agens remplissaient toutes les cours : quelque rapide qu'eût été l'apparition de l'Empereur dans la péninsule, la situation de l'Europe avait été changée dans ce court espace. Tous les cabinets s'étaient tournés à la guerre contre la France; tous jusqu'à la

Porte, qui se raccommodait avec l'Angleterre par les soins de l'internonce autrichien, et qui promettait à la cour de Vienne des secours en hommes. Quelques publicistes affirment cette singulière condition, sur laquelle du reste il semblerait que les proclamations du prince Charles, du 6 avril, et particulièrement du 18 juin, ne devraient laisser nul doute.

Cependant aucun de ces cabinets n'avait de griefs nouveaux ni anciens contre la France; presque tous avaient reconnu les changemens survenus en Espagne; tous agissaient pour leur propre ambition. Les temps du mystère et de la dissimulation sont passés. On ne se gêne plus en Europe, pour avouer que pendant les guerres contre Napoléon, l'Angleterre et même les cours d'Autriche, de Prusse et de Russie s'occupaient de leurs intérêts politiques, bien plus et d'une manière bien différente que ne l'indiquaient leurs manifestes, pleins de déclamations en faveur *des droits des nations, de la liberté publique,* contre *l'ennemi du bonheur commun.* Quand on connaîtra toutes les pièces des négociations; quand on pourra comparer le langage public et les instructions secrètes, les principes proclamés hautement et le système de politique réelle;

on verra sur qui doivent peser les accusations de violence et de perfidie; on verra qui s'est trouvé plus en contradiction, dans la conduite ostensible, où il y a du moins la franchise de la force qui agit ouvertement, et dans la politique cachée et tortueuse, qui peut toujours être entachée de plus ou moins de duplicité. Quoi qu'il en soit, les publicistes étrangers les plus opposés à la cause des Français, ont tous reconnu jusqu'ici que les puissances de l'Europe cherchaient à réparer leurs pertes, à augmenter leurs possessions, à profiter de toutes les occasions qui pouvaient se présenter contre nous. Il faut prendre acte d'aveux aussi précieux; car tout est en faveur de Napoléon, s'il a été constamment attaqué et réduit à se défendre

L'Angleterre était déterminée à tous les sacrifices pour une nouvelle guerre; aussi s'en promettait-elle les plus grands avantages. Elle affaiblissait en même temps, et la France, et les puissances du continent : elle allait rouvrir à son commerce une partie des côtes fermées par le système continental; arrêter les progrès de l'industrie étrangère; s'assurer pendant cette lutte la suprématie des mers, l'empire de l'Inde, le commerce de l'univers. En effet, dans cette

année 1809, les Anglais enlevèrent une partie de nos colonies : Cayenne, la Martinique, le Sénégal, Santo-Domingo; ils s'emparèrent de l'Islande; et ils préparaient pour l'année suivante la prise de la Guadeloupe, avec Saint-Eustache et Saint-Martin, des îles de Bourbon et de France, d'Amboine, qui ne fut que le prélude de la conquête de Batavia. Enfin l'Angleterre voulait par-dessus tout tenter un nouvel effort, pour affaiblir la France et renverser Napoléon, en réunissant à la force des armes, celle encore plus terrible de ses machinations, dont elle venait de faire un tel essai dans les insurrections de l'Espagne. Si son grand projet ne réussissait pas entièrement, elle voulait du moins profiter de la guerre, pour détruire nos arsenaux maritimes de l'Escaut, et dévaster la Belgique. Ceci était pour elle un bien grand avantage; assez considérable pour la déterminer seul à entreprendre la guerre, puisqu'elle se voyait obligée de renoncer, au moins pour bien long-temps, à obtenir la séparation de ces pays d'avec la France. Aussi, ces secours puissans qu'elle promettait à l'Autriche, au lieu de les envoyer contre le nord de l'Allemagne, où la coopération eut été bien plus active et plus avantageuse à la cause commune, elle les dirigea,

selon ses intérêts particuliers, contre Anvers et la Belgique. Il est possible que, dès le commencement, elle leur ait réservé une destination vers le Midi, subordonnée au progrès de ses intrigues en Espagne et en France; car l'Angleterre comptait autant sur leur succès au milieu des nations de l'Europe, que sur la force des armées coalisées.

Jusqu'alors, les nations comme les cours, avaient été sur le continent, divisées en deux grands partis; avec cette différence, que celui qui se trouvait en majorité dans les unes, était en assez grande minorité dans les autres. Le parti anglais, ou de la guerre, dominait dans les cabinets et dans les cours; mais dans celles-ci les partis se combattaient encore, et prenaient alternativement le dessus, suivant que l'or britannique ou la force de nos armes, pesaient davantage dans la balance. Souvent ils agissaient en même temps; ce qui produisait ces négociations doubles, cette politique contradictoire, qu'on aperçoit quelquefois dans la conduite des gouvernemens. On voyait réunis dans le parti anglais, tous les ennemis de la France et de la révolution à un titre quelconque, les hommes tarifés et payés par l'Angleterre, tous les amis des priviléges, et ceux qui,

préférant l'intérêt particulier au bien général, fermaient obstinément les yeux aux progrès des lumières. Ceux-là dominaient, non-seulement dans les cours; mais à force de déceptions, ils commençaient à fasciner, à exalter l'esprit des peuples, à obtenir parmi eux une certaine influence. Le parti français, ou de la paix, comptait dans son sein tous les hommes qui croyaient devoir soumettre la politique au bien de l'humanité; ceux qui sentaient la nécessité de suivre la marche de l'esprit humain dans le perfectionnement des institutions sociales, en laissant de côté ce que de flatteuses théories ont d'impraticable; tous ceux enfin qui voulaient le repos public, la paix générale sur mer et sur terre. Ce parti se composait principalement de la classe moyenne et éclairée; de celle qui, supportant partout les charges de l'État, plus capable que personne d'en diriger les emplois, en est exclue par les priviléges et les prétentions de la noblesse. Mais dans cette honorable classe, de grandes séductions avaient été exercées; en lui représentant Napoléon et la France comme aspirant à la domination universelle, et voulant opprimer les nations, qui n'avaient pas en effet de plus chauds défenseurs. Depuis que la confédération du Rhin

avait été créée, les sujets de plainte que ces nouveaux gouvernemens donnaient aux peuples, étaient imputés à Napoléon, quelquefois par ces gouvernemens mêmes ; ce qui diminuait encore le nombre des partisans de la France.

À la cour de Vienne, comme dans toutes celles de l'Europe, on retrouve les deux partis de la guerre et de la paix. Nous devons entrer pour cette cour dans quelques détails. Là, ce n'étaient pas seulement de vaines théories et des opinions particulières, qui dirigaient ces partis : ils devaient discuter aussi les plus graves raisons d'État; car aucune puissance n'avait, autant que l'Autriche, souffert du poids de la guerre, qu'elle n'avait cessé de soutenir depuis dix-sept ans, et le plus souvent d'une manière peu heureuse. Nous trouvons, sur les intrigues de ces partis, des révélations précieuses dans une correspondance des généraux comte de Grünne et Mayer avec le vieux prince de Ligne et le ministre Stadion; laquelle a été publiée dans le journal politique de Hambourg, et dans la Campagne de l'archiduc Jean (1).

(1) Voyez la lettre d'un officier général autrichien aux pièces; et la Campagne de l'archiduc Jean en 1809. Leipsik, 1817, *déjà citée*.

S'il faut croire au contenu des lettres de ce général, attaché à l'archiduc Charles, ce prince aurait été entièrement opposé à la guerre, dont les *Stadions* (sans doute les deux frères et leur parti) étaient les ardens excitateurs. « Le prince, » d'après ces lettres, invité à se déclarer sur la » grande question de la paix ou de la guerre, » voulait qu'on lui prouvât les dangers réels de » la patrie..... Deux fois il avait empêché la » rupture; il n'a cédé la troisième fois qu'à la » puissance d'une opinion, appuyée avec tant » d'ardeur, que la guerre était enfin devenue » une affaire d'honneur..... Les Stadions (oc- » tobre 1808) vantaient l'appui qu'ils trouve- » raient dans les nations mécontentes, dans la » Prusse, la Russie, etc..... Au lieu d'améliorer » les finances par la réduction des armées, les » ministres ne songeaient qu'à augmenter celles- » ci, à irriter les mésintelligences avec la France: » peu après ils jetaient le masque, et annon- » çaient que toute discussion était superflue; » que le bien de l'état dépendait de la guerre. En- » fin, le souverain s'était déclaré pour elle, etc. » Pour exciter à la guerre, les Stadions préten- daient « que les Français n'avaient pas plus de » 60,000 conscrits en Allemagne. Le prince se

» plaignait de la légèreté du ministre, etc. » Selon d'autres rapports, l'Empereur François était mécontent des personnes de sa cour, qui avaient été opposées à la guerre. Il disait du comte Choteck, en l'exilant : *il a été pour la paix.* Ce souverain descendait dans sa conscience, pour s'y reposer sur les décisions que lui faisaient prendre ses ministres (1). Il disait aussi, à quelqu'un qui lui parlait des forces françaises en Allemagne : *Bah! ils sont tous en Espagne.* Et ensuite : *Il est vrai qu'on m'a toujours trompé sur le compte de la Russie.* C'est ainsi que la ligue oligarchique égarait la bonne foi de ce prince, pour le pousser à une guerre non provoquée, injuste, inconsidérée. Dès les mois de mars et avril 1808, un an avant la déclaration de guerre, on lui présentait le travail sur les systèmes de défense et d'attaque de l'Autriche.

La tête des deux grands partis dans cette cour, venait se grouper autour du ministère investi de tous les pouvoirs, et du prince Charles illustré par ses actions et ses connaissances militaires, encore plus que par son rang. La grande masse de l'aristocratie était pour la guerre; la

(1) Voyez le rapport du 9 novembre 1809.

bourgeoisie commençait à y incliner; à la fin la paix n'avait plus pour elle, que les hommes véritablement éclairés, qui malheureusement sont partout en très-faible minorité. Dans cette cour les deux partis étant en présence et en rapports continuels; il en résultait une lutte inévitable, qui a constamment gêné les opérations militaires; qui s'est fort envenimée au milieu des malheurs de l'Etat; et qui a fini par faire retirer à l'illustre généralissime ce commandement, dont lui seul s'était montré digne. Le ministre Stadion avait placé son frère, en qualité de commissaire général à la suite de l'armée autrichienne; celui-ci, ayant été ministre à Munich pendant les trois années que la guerre se préparait, y avait organisé les intelligences nécessaires pour le but que se proposait la coalition. Aussi le *Moniteur* l'a-t-il signalé comme *un commissaire de révolution en Bavière.*

Les rivalités de ces deux partis à Vienne, se compliquaient par la division qui existait entre ceux qui étaient appelés à diriger les affaires de la guerre; tous deux hommes de mérite, d'après ce que l'on en connaît, et dont chacun avait ses vues particulières. Le comte de Grünne, depuis long-temps attaché au prince Charles, était dans

son état-major en 1805, et faisait partie de son ministère comme directeur du département de la guerre : le général Mayer d'Heldenfeld, auquel on attribuait une grande part aux équivoques succès de la campagne de 1796, était quartier-maître-général de l'armée. Chacun de ces généraux avait son système de défense des États autrichiens, son plan d'attaque et de guerre; chacun, ses partisans qui le prônaient, le soutenaient, et se rattachaient aux deux grandes factions. Tous ces dissentimens ne pouvaient que nuire aux affaires; et ils leur firent beaucoup de tort. Il n'était pas inutile de les exposer avec quelques développemens, pour expliquer bien des choses, qui ont eu lieu au commencement et dans le cours de cette campagne.

A toutes les époques l'Autriche a été considérée comme la pierre angulaire de la coalition continentale. Toujours décidée pour la guerre; depuis le commencement de 1808 elle n'avait cessé d'armer; et pendant tout l'hiver elle avait continué à exercer ses levées et ses landwehrs. En janvier 1809 ses préparatifs étaient à peu près terminés. La plus grande fermentation régnait alors dans les États autrichiens, surtout dans les hauts rangs de la société. On répandait des li-

belles, de fausses nouvelles soit de nos prétendues défaites en Espagne, soit de cessions de territoire exigées par nous. On prodiguait les insultes aux citoyens français et à nos agens. Enfin l'Autriche mit vers le 20 février, ses troupes sur le pied de guerre. Même alors elle ne spécifiait pas de griefs contre la France, et déclarait dans les notes de son ambassadeur, qu'il n'en existait aucun. Les seuls prétextes qu'elle alléguait, étaient le retour de l'Empereur, l'ordre donné aux princes de la confédération de se tenir prêts à marcher, enfin quelques articles de journaux. Ainsi voilà l'Autriche faisant la guerre, uniquement parce qu'il était dans ses intentions et dans les intérêts de l'Angleterre de la faire ; la voulant absolument et sans retard, parce qu'elle se croyait tout-à-fait en mesure. Néanmoins elle prodiguait encore des protestations amicales; afin de prendre son ennemi au dépourvu, de le retenir loin du champ de bataille, et de porter à son armée des coups plus sûrs. Nous verrons bientôt que la politique autrichienne fut telle à cette époque, qu'elle s'est montrée dans toutes les occasions.

La Prusse qui venait d'obtenir de Napoléon à Erfurth l'évacuation de son territoire et une di-

minution de 20,000,000 dans les contributions imposées à Tilsitt, était déjà en négociation avec l'Autriche. Pour prix de son accession à la cinquième guerre de la coalition; elle demandait non-seulement la restitution de tout ce qu'elle avait perdu en dernier lieu, mais la cession de la Pologne autrichienne. Si le roi de Prusse hésitait encore; sa cour était prononcée pour la guerre, toujours agitée par les passions comme par les intrigues de ses ministres et de ses généraux, soit à Kœnigsberg où elle résidait depuis 1806, soit à Berlin où le comte de Goltz avait été établir le ministère, ce qui le rendait maître des affaires. On a prétendu qu'il n'était question de rien moins que de faire marcher l'armée, même sans la participation du Roi (1). Cette armée réduite

(1) Voyez aux pièces la lettre du général *Michaud*, 25 juillet; et celle du baron de *Linden*. On ne saurait trop recommander de lire dans son entier cette dernière pièce, qui jette un si grand jour sur les affaires du Nord à cette époque, et dont le contenu a été confirmé par la réclamation même de M. de *Linden*. On peut voir aussi la lettre de l'empereur *François* et du ministre *Stadion*. *Bucholz* dit qu'en mars 1813 l'armée prussienne fut portée de suite à 109,000 hommes, dont les denx tiers de vieux soldats, et bientôt à 128,000.

à 40,000 hommes par les traités, pouvait s'augmenter rapidement, au moyen de congés fictifs qui devaient cesser au besoin. Tout ce qui pouvait servir à la guerre, hommes, chevaux, moyens de toute espèce, était noté et préparé. On portait à 120,000 hommes, le nombre des troupes dont la Prusse pouvait réellement disposer dans le moment. Trois motifs la retinrent pendant long-temps : la crainte d'être abandonnée elle-même par l'Autriche ; comme elle l'avait abandonnée en 1805; le désir de marchander le prix de son accession; enfin ses engagemens particuliers avec la Russie. Mais ce qu'elle n'osait pas ouvertement, elle le faisait en secret. Il ne reste aucun doute maintenant, sur ses sentimens et ses projets de guerre, sur sa participation aux insurrections de l'Allemagne; les négociations du prince d'Orange, celles de Steigensteck, les lettres de l'empereur François et du comte de Stadion, en donnent des preuves certaines.

Les sentimens d'amitié manifestés avec tant de chaleur par Alexandre à Erfurth, ne durèrent pas long-temps. Une visite à Pétersbourg, de la reine et du roi de Prusse, au commencement de janvier 1809, marqua l'époque où on commença à y découvrir quelque altération. Des in-

quiétudes sur le projet de rétablir la Pologne avaient été, dès 1807, insinuées à Alexandre. On en trouve la preuve écrite dans la déclaration adressée au prince Kourakin, le 13 novembre suivant. La faible participation de la Russie à la guerre contre l'Autriche, le séjour de son escadre à Trieste au milieu des vaisseaux anglais, le retard qu'éprouva la marche de son corps d'armée, de beaucoup inférieur à ce qui avait été convenu, et surtout la conduite de ses commandans en chef, montrent assez les intentions réelles de cette puissance. Il paraît certain qu'il fut pris alors entre les souverains de Russie et de Prusse, des arrangemens secrets contraires aux intérêts de la France. Plus tard on manifesta à la cour de Saint-Pétersbourg, des sentimens favorables à l'insurrection de Schill. On a assuré aussi que la Russie avait des officiers sans uniforme au quartier-général autrichien, tandis que Czernicheff était en mission officielle auprès de Napoléon (1). Néanmoins la Russie montra encore pendant long-temps, tous les dehors d'une parfaite intelligence. A cette époque, son

(1) Même lettre, *ut suprà*. Ce bruit était généralement répandu en Autriche et dans l'armée française.

5.

ministre des affaires étrangères, Roumanzoff était à Paris, s'occupant en apparence de suivre les négociations entamées avec l'Angleterre. Mais on assure que des objets très-importans se traitaient entre la France et la Russie; qu'il était fortement question d'une expédition dans l'Inde, et même de la Turquie. On ne sait s'il existe encore des traces de certaines notes fort intéressantes, qui ont dû être écrites alors par le ministre russe. Comment concilier de telles négociations et de tels projets, avec la conduite de la Russie pendant cette guerre? On peut encore en trouver l'explication par l'influence alternative des deux partis, qui divisaient les cours de l'Europe, et qui avaient une politique opposée. Il serait très-possible que l'Angleterre, ayant eu connaissance de ces projets, eût brusqué la guerre en 1809, afin de les rompre. Quoi qu'il en soit, à la demande de Napoléon, le comte de Roumanzoff offrit à l'Autriche la médiation de sa cour pour empêcher la rupture.

Nous mettons la plus grande attention à ne rien avancer qui ne soit appuyé de preuves, ou qui n'ait été avoué par les puissances étrangères. Aujourd'hui tout homme impartial peut lire dans un ouvrage publié par le colonel

Boutourlin (1), dédié à l'empereur Alexandre dont il est l'aide-de camp, l'aveu de la plupart des faits énoncés dans nos mémoires, au travers de tous les ménagemens qu'exige la politique. La formation et la permanence de la coalition y sont déguisées le mieux possible. Mais on y voit les sentimens qu'avait inspirés, dès 1807, à la Russie, la création du duché de Varsovie, et sa cession au roi de Saxe, descendant des anciens rois de Pologne; les projets de cette puissance dès Tilsitt « pour se mettre à même » de soutenir la lutte qui devait se renouveler » un jour;.... et cette crise qui devait briser les » chaînes des peuples de l'Europe;.... le désir » sincère de Napoléon d'éviter la guerre de » 1809;.... l'espoir de l'Autriche de prendre alors » la France au dépourvu; sa dissimulation, ses » armemens;.... l'impossibilité où se trouvait la » Russie, par suite des affaires de Suède et de » Turquie, de soutenir l'Autriche à cette époque, » avec le faible corps disponible qui lui restait » vers la Gallicie;.... enfin l'offre de son intervention. » On y voit aussi dès 1810, les préparatifs secrets de la Russie pour nous faire

(1) Campagne de Russie en 1812; Paris et Pétersbourg, 1824, chap. I, pages 24 à 58.

la guerre, qui fut retardée par la nécessité de terminer celle de Turquie; la marche de ses cinq divisions sur le haut Dniester; et ses motifs pour ne pas commencer dès 1811 les hostilités qui, dans l'année suivante, ont été un si grave sujet de reproche envers Napoléon. On y voit la confirmation de ce que l'Empereur a répété si souvent : qu'il avait tout fait pour éviter cette guerre.

L'Allemagne était en grande partie soumise au système de la Confédération du Rhin; mais l'Autriche et la Prusse trouvèrent au milieu d'elle, de zélés auxiliaires dans cette foule de princes, de nobles et de membres de l'ordre équestre, qui venaient de perdre leurs priviléges. A cette époque l'Allemagne et surtout le nord de ce pays, était rempli d'associations secrètes : les unes organisées par des métaphysiciens exaltés, par des publicistes enthousiastes, dont les théories étaient dirigées contre toute espèce de domination, et avaient en général une tendance assez grande vers les idées républicaines. Ils s'étaient proposé de réformer par leurs leçons, la génération actuelle de notre vieille Europe; et portaient d'abord le nom *d'Union morale et scientifique*. D'autres sociétés voulaient

travailler par des moyens violens, à ce qu'elles appelaient l'indépendance de la patrie allemande, de l'ancienne *Teutonie*; mais leur but secret était de renverser la Confédération du Rhin, et de rétablir l'empire germanique. La majeure partie de la jeunesse, et surtout les étudians étaient affiliés à ces associations. Chacune d'elles avait ses projets particuliers pour la future organisation de l'Allemagne; mais par les soins des ennemis de la France, elles avaient été réunies en un seul point, le renversement de notre influence. Elles ont participé vivement aux mouvemens de 1809; et ont surtout contribué en 1813 aux malheurs de nos armes. Alors et depuis elles ont pris une telle extension, elles ont poussé si loin leurs théories, et surtout l'essai de leurs forces, que les souverains délivrés et restaurés par elles, ont fini par en être effrayés et les ont persécutées. On les connaissait d'abord sous le nom de *Tugendbund*, *Tugendverein*, *Burschenschaft :* le premier de ces noms a prévalu. Plus tard on a divisé ces sociétaires, en *Chevaliers noirs*, sous le docteur prussien Jahn; en *Concordistes*, sous M. Lang; en *Réunion de Louise*, sous M. de Nostitz, décoré par la reine de

Prusse d'une chaîne d'argent. Le premier exerçait son influence sur les provinces prussiennes; le second, sur le midi de l'Allemagne; le troisième, sur le nord de ce pays. Les barons de Stein et de Hardenberg contribuèrent beaucoup à la propagation et à l'organisation de ces sociétés. En 1809, l'ancien électeur de Hesse avait de grands rapports avec elles. Cependant leur chef direct semble avoir été alors le fils du fameux duc de Brunswick, relégué dans sa principauté d'OEls en Silésie. Ce prince qui, à la suite des malheurs de sa famille, avait juré haine éternelle à la France; qui a couru, comme plusieurs membres de la noblesse immédiate, dans toutes les cours et les armées de l'Europe pour combattre contre nous; ce prince devint alors une sorte de puissance en Allemagne, et seconda fortement le projet géneral de soulèvement. Lorsque la guerre dut commencer, l'Autriche traita avec lui comme prince de l'Empire. Il s'engagea à lever à ses frais un corps de 2000 hommes, qu'il forma à Nachod, sur les frontières de la Silésie, d'où il espérait recevoir beaucoup de sujets prussiens. A la même époque, il entretenait des correspondances partout; il organisait les in-

surrections militaires; celles de Katt dans la vieille-Marche, de Dornberg à Cassel, de Schill à Berlin; celles des habitans de Bareuth, de Mergentheim, du Tyrol, etc.

Il a fallu entrer dans ces détails et expliquer, trop longuement peut-être, quelle était la situation des esprits en Europe, en même temps que celle de la politique des cabinets; car tous ces élémens sont entrés dans la guerre qu'ils préparaient contre nous. La coalition préludait ainsi à ce système de guerre générale, de défection et d'insurrection, par lequel en 1813, sans plus de griefs qu'à cette époque, elle a soulevé et lancé sur nous les peuples, pleins de regrets aujourd'hui en voyant contre qui et pour qui ils ont combattu.

Tous les écrivains étrangers reconnaissent aussi qu'en 1809, Napoléon avait le plus grand intérêt à ce que la guerre d'Autriche n'eût pas lieu, au moins en ce moment où il était fort occupé contre l'Angleterre et l'Espagne : ce qui prouve suffisamment qu'il a dû faire tout pour l'éloigner, sans négliger pourtant aucun de ces préparatifs devenus indispensables, et dont l'animosité de ses ennemis lui avait fait prendre l'usage. Cependant nous trouvons souvent dans la correspon-

dance particulière de l'Empereur et du major général avec les maréchaux, que Napoléon lui-même ne croyait point à cette guerre, qui ne lui paraissait pas dans les intérêts de l'Autriche. On lit dans ces lettres : « Rien ne prouve que, même » vers la fin d'avril les Autrichiens soient dans » l'intention d'agir; car ils n'ont fait aucune dé- » claration, ni manifesté aucun grief; *d'ailleurs » la Russie pourrait agir contre eux* (21 mars). » L'Empereur ne croit pas les Autrichiens décidés » à une agression, qui leur attirerait l'*animadver- » sion de la Russie*, qui a des armées vers la » Gallicie et la Transilvanie (27 mars). Pourquoi » les Autrichiens attaqueraient-ils sans déclaration » de guerre?... D'ailleurs ils s'exposeraient *à s'at- » tirer la guerre avec la Russie* (30 mars). » Il faut bien croire à la vérité du contenu de ces lettres, qui n'étaient pas destinées à voir le jour; car elles pouvaient induire en erreur les chefs de l'armée, et endormir leur vigilance. Nous avons vu que Napoléon essaya de l'intervention de la Russie; et fit proposer, par le ministre des affaires étrangères russe, une triple alliance entre les trois empires, et la garantie réciproque de leur territoire. Le cabinet autrichien ne voulut pas admettre cette proposition, bien rassurante

s'il avait eu des craintes réelles. Cette puissance était-elle déjà assez certaine de l'influence du parti anglais en Russie, pour refuser de telles offres, et ne pas craindre les menaces qui les accompagnaient? La Russie était-elle déjà assez avancée dans les intérêts de la coalition, pour se prêter à entraîner son allié dans la guerre, avec l'intention d'y prendre part? Enfin la Russie, l'Autriche et l'Angleterre étaient-elles d'accord pour prolonger l'aveuglement de Napoléon, en l'absence duquel on voulait porter les premiers coups en Allemagne? Tout semble avoir été calculé dans ce but. Nous ne décidons pas ces questions, qui nous semblent suffisamment résolues pendant le cours de cette campagne.

Ainsi la cinquième guerre de la coalition se trouva décidée, et la ligue générale de l'Europe hautement déclarée contre la France. Seulement l'Angleterre, l'Autriche, l'Espagne et le Portugal agissaient ostensiblement; tandis que la Prusse, se mettant en mesure, attendait d'avoir vu porter les premiers coups; et que la Russie, dirigeant la Prusse, devait probablement suivre sa déclaration. Ainsi pour peu que les événemens de la guerre eussent été favorables à la coalition, on aurait vu sans doute ce qui est arrivé en 1813; et

la Russie agir en 1809, comme le fit l'Autriche à l'autre époque. L'Angleterre, devenue puissance militaire, mettait sur le pied de guerre une armée de plus de 100,000 Anglais, sans compter les corps auxiliaires; ses troupes commencèrent à se montrer avec honneur sur les champs de bataille. Elle dépensait un milliard pour cette campagne, et couvrait la mer de ses escadres.

CHAPITRE IV.

ATTAQUES MILITAIRES ET POLITIQUES DE LA COALITION.

Le plan d'attaque de la coalition est politique autant que militaire. — Elle adopte contre Napoléon le système de guerre viagère, d'extermination et d'insurrection. — Le Moniteur accuse l'Autriche d'avoir voulu révolutionner les États confédérés. — Des émissaires sont répandus de tous côtés, pour pervertir l'opinion. — Ils réussissent en partie dans l'Allemagne et l'Italie. — L'Autriche avoue et nomme les siens. — Les agens de l'étranger pénètrent en France et dans nos armées. — La coalition veut porter en même temps l'offensive de tous côtés. — Elle combine les opérations des Autrichiens sur le Rhin, par la Franconie, avec celles des Anglais, au travers de la Belgique. — Dans l'intérieur, Fouché sert le parti des Bourbons. — L'Angleterre a des correspondances avec la Vendée. — Elle ourdit une conspiration dans l'armée de Portugal, pour mettre Moreau à la tête des affaires. — L'Autriche provoque, par ses proclamations, les peuples à la révolte.

Il faut rechercher d'assez loin le plan de guerre qui fut adopté par la coalition en 1809; car, politique autant que militaire, ce plan fort compliqué s'étendait au loin. Ses principes et ses dispositions sont restés au fond du secret des

cabinets; mais les faits parlent assez clairement. D'ailleurs les opérations principales et accessoires sont connues; les proclamations et beaucoup de documens existent; le temps a amené beaucoup d'aveux : le reste est facile à deviner. Si on se bornait comme les Autrichiens à donner le plan des dispositions militaires en 1809 (ce qu'ils font pour de bonnes raisons), on ne ferait connaître qu'une très-faible partie de la vérité; et ce ne serait pas la plus intéressante ni la plus utile. Il faut chercher cet enchaînement de moyens, tous non honorables, que la coalition n'a cessé d'employer, surtout depuis 1809; et par lesquels elle est parvenue à son but, mais cinq ans après l'époque dont nous nous occupons. Il est même indispensable d'indiquer ces moyens, qui ont eu presque toujours la plus grande influence sur la conduite des deux armées. Quand on réunit les diverses parties de ce plan si compliqué; on voit la coalition admettant contre Napoléon, et appliquant dans toute leur extension, les principes ouvertement adoptés par le machiavélisme anglais: la *guerre viagère et d'extermination, l'emploi de tous les moyens quelconques de nuire à l'ennemi commun, le système des soulèvemens, des révoltes*, etc. On la voit projeter en même temps

les opérations des armées régulières, agissant directement sur les frontières et contre le cœur de la France; toute sorte de diversions sur les points les plus éloignés de notre territoire; les insurrections des peuples alliés; celles même de nos armées et de nos départemens. Tout cela est reconnu aujourd'hui, et peut se prouver facilement. Ainsi la coalition va employer dans cette guerre deux principaux moyens : les opérations politiques ou insurrectionnelles, et les opérations purement militaires.

Le *Moniteur* (1) accuse les puissances de l'Europe, et particulièrement l'Autriche, d'avoir adopté à cette époque un système révolutionnaire, qu'il compare à celui de notre Convention Nationale; d'avoir ourdi par ses émissaires une guerre intérieure, et voulu soulever les peuples étrangers; d'avoir organisé à Vienne « le plan » général d'insurrection et d'anarchie dans toute

(1) Le numéro 234 du *Moniteur,* année 1809, contient un article fort bien fait, que nous engageons nos lecteurs à consulter, et que nous indiquons surtout aux ennemis du système politique de Napoléon. Il renferme aussi des extraits d'un ouvrage allemand fort curieux, intitulé : *Matériaux pour l'histoire du système révolutionnaire de l'Autriche*, *pendant le cours de la guerre de* 1809.

» l'Europe, confié au zèle ardent des princes de
» la maison d'Autriche; propagé par les procla-
» mations de ses généraux; et répandu par des
» détachemens à plus de deux cents lieues des
» armées. Cette feuille désigne comme le trait
» caractéristique du système adopté, le terrorisme
» mis à l'ordre du jour par les généraux autri-
» chiens, pour réaliser de vive force cette révo-
» lution. » Elle ajoute à l'appui de ses assertions, les détails de ce qui s'est passé en Bavière et dans beaucoup d'autres pays. Nous citons notre autorité : le lecteur pourra juger ses allégations, surtout lorsqu'il aura lu ce que les puissances ont avoué elles-mêmes.

En soulevant les peuples toujours tenus hors de cette querelle, entièrement contraire à leurs intérêts; la coalition avait voulu augmenter ses forces militaires et diminuer les moyens défensifs de la France à l'extérieur. Pour parvenir à son but, elle avait dû travailler les esprits et pervertir les opinions. L'Autriche et la Prusse s'étaient plus particulièrement chargées de l'Allemagne, du Tyrol, de la Suisse et de l'Italie. L'Angleterre avait dès long-temps répandu ses agens et son or, sur tous les points de l'Europe; elle avait des intelligences dans tous les pays, des

dépôts d'armes et de munitions en Sicile, à Gibraltar, à Héligoland et sur ses escadres. Depuis long-temps, on attaquait tout ce qui s'était montré favorable à la révolution française et à la régénération de l'Europe. Depuis qu'à la suite de tant de provocations, les armes triomphantes de la France avaient parcouru les divers Etats, on n'avait perdu aucune occasion d'irriter l'orgueil humilié, les intérêts froissés, les haines particulières; d'exciter des querelles et des rivalités. Depuis l'empire, tous ces griefs avaient été reportés sur l'Empereur et sur l'armée. Napoléon toujours provoqué par les puissances, ayant évidemment le plus grand intérêt à la paix, pour consolider sa domination et fermer les plaies de la révolution; Napoléon était représenté partout, comme le seul auteur de la guerre perpétuelle, comme insatiable de conquêtes, et aspirant à la monarchie universelle : ses adversaires les plus acharnés, étaient les victimes de la liberté générale et d'une juste opposition (1); ses

(1) Le cabinet britannique, l'incendiaire de Copenhague et de Moskow, le fauteur de la guerre perpétuelle, l'oppresseur de l'univers, osait se dire, *le défenseur de la civilisation, de l'indépendance de l'Europe, contre les invasions et le despotisme du nouvel Attila!!!* il inondait le continent

partisans, des courtisans ambitieux, ennemis de tous les droits des nations, et de toutes les libertés. Chacun de ses actes était une oppression; la défense à laquelle on le réduisait constamment, une offensive perpétuelle; les gouvernemens qu'il avait vaincus, bien que toujours épargnés, étaient peints comme les objets de sa haine et les vengeurs des nations. Ces inculpations étaient soigneusement répandues dans les pays étrangers, par ceux qui tenaient au parti de la guerre et des priviléges; par les agens des puissances, qui prenaient le langage et les nuances des divers partis, et employaient tous les moyens pour arriver à leurs fins. Le venin s'étendait sourdement : il atteignait particulière-

de ses moyens de corruption, et de pamphlets adressés à toutes les classes, depuis les souverains jusqu'au dernier de leurs sujets. A la suite des Mémoires de Dumouriez, on vient de publier un des plus curieux de ces pamphlets; précieux, comme renfermant déjà ce plan de guerre générale et insurrectionnelle, exécuté deux ans plus tard. Il paraît aussi avoir servi de circulaire aux cours de l'Europe, en avril 1807; lors des négociations de Bartenstein; lorsque l'Angleterre voulait faire pénétrer au centre de l'Allemagne, 20,000 Anglais, 20,000 Suédois ou Prussiens et un corps de royalistes français, sous Gustave (v. p. 21). C'est par erreur que ce pamphlet est indiqué à la date de 1809.

ment les esprits nourris de chimères flatteuses; qui s'obstinent à voir les hommes et les choses autrement qu'ils ne sont, et de bonne foi s'occupent d'idées républicaines, au milieu de la mollesse et de la corruption de notre vieille Europe : tous ces hommes repoussaient un bras vigoureux renforçant et rajeunissant les monarchies.

Les peuples d'Allemagne étaient généralement portés pour la France et pour Napoléon; mais dans l'établissement de la Confédération du Rhin, ils trouvèrent trop faible la part faite aux nations. Ils auraient voulu des formes de gouvernement plus libérales. Mais tant que la lutte durait, tant qu'elle suspendait l'établissement complet du système représentatif en France, pouvait-on espérer, exiger davantage chez l'étranger? On assure que les principaux d'entre les libéraux allemands, firent demander à l'Empereur des constitutions représentatives; que des ouvertures furent faites à des ministres français près des princes de la Confédération; et que par ce moyen Napoléon pouvait prendre une haute influence sur leurs associations secrètes. Mais c'était se mettre à la tête d'un parti, et les armer les uns contre les autres: c'était ranimer les dis-

sensions civiles, au lieu de les éteindre et d'établir un ordre général. Napoléon fit alors, selon ce qui nous a été dit, une réponse qui s'adressait à tous les peuples : « *Le temps des institutions n'est pas encore venu. Elles suivront la paix générale. Je ne veux pas tromper les peuples : je ne veux imiter ni les déceptions ni les corruptions du ministère anglais. Ceci est partout une affaire de personnes : on en fait à tort une affaire de principes. Je suis le véritable représentant de la cause des peuples : depuis* 15 *ans, je leur donne assez de garanties, pour qu'ils puissent attendre celles des institutions écrites.* » On proposait aussi à Napoléon un remède dans l'établissement d'une chambre austregale ou de recours à Paris, afin de juger les différends des peuples et des rois. Il crut ne pas devoir se mêler de l'administration intérieure des autres Etats; afin d'éviter le genre de reproches, qu'on n'aurait pas manqué de lui adresser : de vouloir tout faire et tout diriger par lui-même. « *Il faut, dit-il, que chaque gouvernement agisse librement chez lui, puisque seul il est responsable.* Pourrait-on blâmer l'Empereur d'une telle modération; et en 1824 décider la question contre lui, lorsqu'on a examiné les événemens des dernières années?

En Italie, dans ce pays illustré, mais amolli par les arts; le premier de l'Europe qui ait atteint, et, par la faute de ses gouvernemens, outrepassé la civilisation moderne ; également amolli par cet excès, et par les richesses du sol; dégradé par la domination papale et par l'habitude de l'asservissement étranger : dans cette belle Italie, d'anciens souvenirs et d'anciens vœux se renouvelaient, à mesure qu'elle se voyait régénérée. Les idées républicaines toujours chères à toutes les époques, apparaissaient de nouveau. Le rêve perpétuel de *la patrie italienne*, et de l'*expulsion des barbares*, se présentait plus vivement, à mesure que les peuples se sentaient plus de force, et qu'ils acquéraient plus de gloire. Ils voulaient y arriver vite, et oubliaient qu'ils devaient à Napoléon d'avoir osé lever les yeux sur ce brillant avenir; ils ne savaient pas voir que lui seul pouvait les y amener, que tel était le vœu le plus ardent de son cœur. L'Italie était sa première création, l'œuvre de sa jeunesse, l'espoir de sa nouvelle famille. C'est là qu'après ses immortelles campagnes, il avait fait ses premiers essais de l'*ère représentative* comme il le disait au Directoire en 1797. Mais il était forcé de travailler de loin à la réunion de

l'Italie entière, et en quelque sorte à l'insu d'elle-même. Depuis que Napoléon nous a révélé ses projets, pour la *patrie italienne;* qu'il fallait reconstruire, sous la discipline et au milieu de la force du grand empire; dont il fallait broyer tous les élémens hétérogènes et réfractaires, avant de les amener à l'état de fusion complète : que de regrets doivent avoir conçus les Italiens! Parmi eux il y avait aussi des associations non moins étendues, non moins puissantes que celles de l'Allemagne; quoique d'après la différence des caractères, on en ait vu des effets bien différens. Les *Carbonari,* les *Adelphes* ou frères, ont travaillé des premiers, à secouer le *joug* des Français; à préparer la révolution de Milan en avril 1814, et l'établissement de la puissance tudesque. Dans leur fatale erreur, ces imaginations ardentes se jetaient au-devant de tout ce qui n'était pas Napoléon : ils tendaient les bras à Joachim, incapable de faire et de vouloir quelque chose en leur faveur; à Bellegarde qui n'eût jamais d'autre autorisation que de les tromper. Parmi les plus chauds partisans de l'Autriche contre la France, on compte les principaux condamnés récemment pour cause de *carbonarisme* ou d'*adelphisme.* Hélas! faute de confiance dans

leur véritable restaurateur, ils se sont précipités sous le fer des Gibelins, au milieu desquels ils ont cru trouver la liberté!! quel prix ils reçoivent maintenant de tant d'efforts et d'ingratitude!! L'erreur des peuples venait de ce qu'ils ont toujours confondu le provisoire avec le définitif, l'état de guerre avec l'état de paix; que tous jugent aujourd'hui entre le passé et le présent!

Les manœuvres de nos ennemis sont tellement contraires à la morale publique et au droit des gens, que même pour y croire entièrement, pour oser les signaler à la postérité, il faut en trouver la preuve dans leurs aveux. On lit dans un ouvrage intitulé : *L'Armée de l'Autriche intérieure, sous le commandement de l'archiduc Jean dans la guerre de* 1809 (1), des renseignemens précieux sur ces machinations en Italie. « L'archiduc Jean, est-il dit dans cet ou-» vrage, qu'en Allemagne on attribue au baron » d'Hormayr, préparait pendant l'été de 1808, » dans l'Autriche intérieure et le pays de Salz-

(1) Das heere von Inneröstreich unter den befehlen des erzherzogs Johann im kriege von 1809, in Italien, Tyrol und Ungarn, Leipsig et Altenbourg, 1817. (E)

» bourg, tout ce qui pouvait favoriser ses pro-
» jets. Les liaisons secrètes dans le Tyrol et dans
» les pays voisins, furent exclusivement confiées
» au baron d'Hormayr, l'historien de sa nation,
» et pendant plusieurs années référendaire des
» affaires de Salzbourg, du Tyrol, de la Souabe
» autrichienne, et de Suisse, dans le ministère
» des affaires étrangères, sous les comtes de Co-
» bentzl et Stadion : par ce motif, très-fami-
» lier avec toutes les intrigues de ce genre. Le ma-
» jor Saint-Ambrois alla, en novembre, à Palerme
» et à Cagliari, pour concerter, avec les cours de
» Sicile et de Sardaigne, des diversions sur Na-
» ples et Gênes, et une insurrection en Piémont,
» pour laquelle tout était aussi bien préparé que
» dans le Tyrol. Le comte Rodolphe Paravicini
» (qui par la suite fut délivré miraculeusement de
» sa prison d'État, à Mantoue, par la fidélité de
» deux serviteurs), et son beau-frère Juvalta,
» puissamment secondés par leurs partisans,
» travaillaient, dans la Valteline, pour le réta-
» blissement de l'ancien ordre de choses, et pour
» les intérêts de l'Autriche. Leur influence s'é-
» tendait dans les riches vallées Camonica et
» Trompia. Le marquis Asseretto, connu dans

» la guerre de Gênes, de 1799 à 1800 (1), suivit » le major Saint-Ambrois; bientôt aussi arriva » le lieutenant-colonel Latour, de l'état-major, » dont l'éloquence et le zèle, unis aux efforts » de la reine Caroline, ne purent obtenir du » général Stuart, que la promesse d'une forte » diversion en Calabre, dans les golfes de Naples » et d'Ancône; lorsqu'elle deviendrait inutile, » lorsque les aigles autrichiennes seraient arbo» rées à Venise et à Milan. Le colonel Maccarelli, » le major Dabovich, et le provincial des Fran» ciscains Dorotich, rendirent de grands services » parmi les Dalmates et les Albanais. L'archiduc » Jean prépara et envoya un système de réquisi» tion et d'organisation de ces pays étrangers; » excellent pour satisfaire aux besoins de la guerre » qu'il allait y porter; mais éloigné de toute op» pression et de tout arbitraire, etc. » Pourquoi ne pouvons-nous pas fournir sur les autres parties de ce plan général d'insurrection, en Allemagne, en Espagne, et même en France, des détails aussi précieux? Mais les événemens et les hommes nous révélaient encore beaucoup de mystères.

(1) Voyez *le Siége de Gênes*, par le général Thiébaut, pag. 64, 92 et 229.

Ces machinations de l'étranger s'étendaient jusque dans notre France : ses agens s'y étaient glissés, et cherchaient à y produire le mécontentement, le dégoût et la fatigue de la guerre, l'esprit de blâme et d'opposition. A toutes les époques de la révolution et dès son berceau, nous trouvons la fatale influence de ces émissaires de l'étranger. Chaque puissance avait les siens; mais l'Angleterre s'était signalée par le choix et la multitude de ses agens, par l'énormité des sommes qu'elle leur distribuait, par tous les moyens qu'elle mettait à leur disposition. C'est à ces coupables menées, que nous pouvons attribuer les excès de la révolution (1); sur elles que nous pouvons rejeter tous

(1) Les mémoires du temps sont pleins des preuves de ces faits : on les retrouve dans les révélations des hommes qui appartiennent à tous les partis; *Toulongeon*, *Besenval*, *Bouillé*, *Dulaure*, *Turreau*, etc. Enfin, on lit dans les Mémoires de madame Campan ce que lui disait la reine de France : voici ses propres expressions : *Je ne prononce pas le nom de Pitt, que la petite mort ne me passe sur le dos..... Cet homme est l'ennemi mortel de la France..... Il veut par notre destruction garantir à jamais la puissance maritime de son pays.....* Deux fois la Reine avait empêché madame Campan d'aller à Paris : *N'y allez pas tel jour,* lui disait-elle,

ses crimes ; sans admettre pourtant l'extrême extension de leur influence sur ses principaux chefs, comme le font plusieurs historiens. Les lois draconiennes du régime de la terreur n'avaient pu en purger le sol de la république ; l'administration modérée de Napoléon méprisa trop leurs obscures trames. Ces agens pénétraient partout, dénaturaient et pervertissaient en les exagérant, les opinions et les sentimens des diverses classes ; ils prenaient toutes les couleurs et tous les masques, pour répandre leurs allégations contre Napoléon. Celles-ci étaient particulièrement accueillies par les hommes qui s'égarent dans l'idéalité des théories et le vague de la métaphysique ; et ce qui doit le plus étonner, par les chauds partisans de la révolution et les vétérans de la république. Ils s'occupaient follement des garanties sociales et de vaines abstractions, ou de quelques prétentions et inimitiés personnelles, lorsque l'existence de la patrie était directement attaquée par des forces immenses et par toutes sortes de machinations ;

les Anglais ont versé de l'or : nous aurons du bruit. — *Mémoires de madame Campan*, et *Esquisses de Dulaure*, tom. I, p. 272, etc. ; tom. III, p. 186, etc.

lorsqu'il s'agissait de préserver leurs têtes même des vengeances de leurs ennemis. Rien n'a jamais pu les corriger. Les uns comme les Grecs du Bas-Empire, n'ont cessé d'argumenter, pendant que le bélier des Turcs frappait les murailles de la cité. Parmi les autres, plusieurs ont fait assurément de grandes choses; mais l'expérience leur a manqué. Parvenus de bonne heure au maniement des plus hautes affaires, y ayant apporté avec beaucoup de talens et de connaissances, la fougue du jeune âge, ces nouveaux hommes d'État croyaient pouvoir tout terminer à la hâte par quelque décret ou quelque violente mesure. Ils ont été la dupe des ministres vieillis au milieu des cours, dans l'habitude de l'intrigue, dans les doctrines machiavéliques et les traditions des cabinets. Ces ministres ont fait la part de l'incendie, l'ont nourri et activé; assurés qu'après l'avoir fait se dévorer lui-même, ils pourraient rebâtir sur l'ancien plan.

Oserons-nous dire enfin que ces intrigues et ces accusations des émissaires étrangers, pénétraient même jusqu'au milieu de nos glorieuses bandes; et que tous les enfans de la victoire ne savaient pas s'en préserver. Indépendamment des folles passions qui se trouvent partout, d'un

sot orgueil qui fait naître les prétentions les plus exagérées; de cette habitude d'égalité qui chez nos Français, est bien plus portée à regarder au-dessus qu'au-dessous de soi; de tout ce qui excitait l'envie, dans ces prééminences créées avec plus ou moins de raison; nos armées s'étaient intéressées au sort des habitans de l'Allemagne et de l'Italie, à la suite d'une longue occupation de ces pays. Celles qui guerroyaient en Espagne, étaient mues par d'autres sentimens : une généreuse commisération pour cette nation qui se disait opprimée; l'éloignement de la présence de l'Empereur, source de toute gloire et de toute faveur; enfin l'obligation de rester dans cette péninsule, qu'il fallait nécessairement tenir fermée à ceux qui seraient tentés de s'en éloigner. Si nos militaires ne partageaient pas les sentimens des nations étrangères; du moins ne savaient-ils pas assez s'en défendre : ce qui chez elles faisait naître la haine et la vengeance, produisait chez nous du refroidissement. Il était accru dans la masse par la fatigue d'un service trop prolongé, pour le fond de notre caractère français; et dans les chefs par le désir du repos, même par le regret de ne pas jouir des avantages acquis, après cet âge

où le mouvement n'est plus un besoin. Car dans notre histoire, il faut souvent considérer la progression de l'âge, dans l'héroïque génération, dont la jeunesse avait opéré les merveilles de la révolution : à cette époque elle atteignait déjà la maturité moins propre aux grandes choses, et pour la plupart des individus le terme probable des espérances.

Il ne faut pas trop s'étonner maintenant, si la vérité était méconnue, et si les intrigues et les allégations des agens ennemis trouvaient quelque crédit : lorsque les négociations de la coalition restant dans le secret des cabinets, (à tel point même qu'à peine le temps écoulé nous a fait connaître quelques-uns de leurs documens) chaque gouvernement pouvait, pour la justification de ses agressions, avancer des motifs qu'on n'était pas à même d'éclaircir : lorsque Napoléon ignorant une partie de ces actes des coalisés, ne pouvait les leur opposer publiquement; et qu'au contraire il était obligé de cacher aux siens, pour ménager leur courage et leur dévouement, les complots dirigés contre lui et les projets homicides de ses ennemis : lorsque dédaignant aussi de se justifier, il croyait répondre suffisamment par des triomphes et par

les bienfaits de son administration. Cependant il faut le dire, on fermait aussi les yeux à la vérité : elle se trouvait dans les rapports diplomatiques adressés au sénat, autant que les secrets de la politique étrangère ou les intérêts de la nôtre permettaient de la dire. La meilleure justification de Napoléon et de la France se trouve dans les *Moniteurs :* les historiens iront chercher la vérité, où nous n'avons pas voulu l'apercevoir.

La coalition après avoir ainsi préparé les esprits et organisé dans tous les pays une insurrection générale, établit son plan d'opérations purement militaires. Celles-ci servent encore à dévoiler par des dispositions extraordinaires, la partie secrète du plan général : car pendant que l'Autriche était encore seule sur la scène, elle prit contre toutes les règles, l'offensive sur tous les points; elle projeta de porter ses principales masses au milieu de l'Allemagne, ce qui lui assurait d'abord la plus grande partie de ce vaste pays. Cette fois les armées autrichiennes devaient attaquer de front, et marcher droit sur nos frontières; non comme en 1799, 1805 ou 1814 en cherchant les endroits faibles, mais comme ne craignant pas au contraire les parties les plus

fortes, assurées qu'elles étaient d'y trouver des appuis. Au même moment l'archiduc Jean envahissait la haute Italie, dans l'espoir de se lier aux armées que les Anglais devaient débarquer sur les côtes de Naples, et aux mécontens dispersés sur tous les points de la péninsule. L'archiduc Ferdinand allait couvrir de ses troupes le duché de Varsovie, et arriver jusqu'à Thorn; où l'on assure qu'il devait amener un parc de cent pièces de canon, dont la Prusse avait besoin avant de se déclarer (1). En même temps on devait détacher au loin des corps autrichiens, dans la Prusse méridionale, dans la Saxe, dans la Bavière, dans le Tyrol et le Voralberg, où des intelligences avaient été préparées. Ainsi partout à la fois on appelait à l'insurrection les habitans, surtout les anciens sujets prussiens, plus exaspérés que les autres, et excités secrètement par la cour de Kœnigsberg. La coalition comptait que les souverains de la Confédération du Rhin, se joindraient à elle, soit de gré, soit de force, à mesure que les armées autrichiennes s'avanceraient sur leur territoire.

(1) *Histoire des Traités de paix du conseiller prussien Schœll*, tom. IX, p. 250.

Des promesses et des menaces leur avaient été déjà adressées; et s'il faut juger de cette époque par celles qui ont suivi, les espérances des coalisés n'étaient pas entièrement dénuées de fondement. Un tel développement de forces avait exigé que, contre l'usage constant de la maison d'Autriche, toutes ses troupes fussent mises en première ligne; aucune réserve n'était préparée dans l'intérieur, du moins assez complétement organisée, pour couvrir la capitale. Aussi Vienne fut-elle envahie, dès que cette première ligne eut été percée par une seule manœuvre. Un tel système d'opérations adopté par l'Autriche, prouve suffisamment qu'elle comptait sur d'autres moyens; comme elle l'a annoncé d'ailleurs dans ses manifestes.

En effet l'Angleterre devait coopérer directement à la principale attaque en Allemagne; et faire de tous côtés de fortes diversions. Jamais l'empire britannique n'avait eu tant de troupes; il rivalisait avec les puissances continentales. Un armement, le plus considérable qu'il eût rassemblé, était dans ses ports de la Manche. Il pouvait jeter une armée de plus de quarante mille hommes, soit dans le nord de l'Allemagne, soit dans la Hollande, ou dans la Bel-

gique qu'on supposait mécontente, et qui à toutes les époques avait eu sa part séparée dans les projets de la coalition. Cette armée marchant audevant de la grande armée autrichienne, pouvait se joindre à elle sur le Rhin, au travers des pays qu'on voulait insurger. Des troubles éclatèrent effectivement, dans tout le nord de l'Allemagne, en Hollande et dans l'ancien électorat de Trèves : ces pays étaient les plus favorablement situés pour une telle opération; car des bouches du Weser et des côtes de la Hollande aux frontières de la Bohème, il n'y a guère plus de cent lieues de distance. Il suffisait donc de quelques succès et de peu de jours, pour accomplir cette jonction. Diverses circonstances retardant le départ de ces troupes, empêchèrent l'exécution de ce plan trop étendu. Une autre armée de quinze mille hommes, réunie en Sicile, devait débarquer à Naples, faire soulever l'Italie méridionale, et aider ainsi aux opérations de l'armée autrichienne dans la Lombardie. Une troisième armée anglaise, soutenant la défense des insurgés Espagnols, empêchait la soumission de ce pays, combattant pour un faux point d'honneur contre ses véritables intérêts. Cette armée faisait la plus puissante de toutes les diversions,

en faveur de la coalition; elle ourdissait en même temps un complot, duquel pouvait résulter contre la France, la plus dangereuse de toutes les attaques, au travers de la frontière des Pyrénées tout-à-fait indéfendue, et par des lignes qui menaçaient directement le centre de notre territoire.

A l'aide de ces divers projets des armées et des insurrections étrangères, il se tramait dans l'intérieur de la France, des machinations encore plus terribles contre Napoléon. Les agens de la coalition avaient renoué les fils de toutes les anciennes intrigues; et s'étaient adressés aux hommes de tous les partis. Le conventionnel Fouché qui s'était formé une immense clientelle, en disposant d'une partie des emplois du gouvernement, réunissait alors les ministères de l'intérieur et de la police; ce qui mettait dans sa main une grande partie de la France. Il est à peu près reconnu maintenant que, depuis long-temps, il servait la famille des Bourbons. Chaque semaine, il lui adressait le bulletin secret de l'Empire, destiné à Napoléon seul. On a prétendu aussi que Fouché *voulait se saisir du pouvoir*, lors des nouvelles de la bataille d'Essling et de la rupture des ponts du

Danube. D'autres disent que par ses soins, la couronne impériale devait être déférée au prince Bernadotte (1). Il est plus aisé de pressentir que de connaître exactement, les intrigues auxquelles se livra ce ministre, investi de si grands pouvoirs, et ayant des relations si étendues : il traitait avec tous les partis, toujours prêt à les sacrifier à celui d'entre eux, qui lui assurerait le plus d'avantages et de garanties.

D'un autre côté l'Angleterre n'avait jamais cessé d'entretenir d'obscures correspondances dans la Vendée; et quoique ce pays fût entièrement soumis par une administration douce et éclairée, les agens de l'étranger y trouvaient toujours quelques accès. Pendant la campagne de 1807, lors des douteuses affaires d'Eylau, on

(1) Le temps a dévoilé beaucoup d'intrigues secrètes, sans compter ce qu'il nous fera connaître un jour. Pour la *conspiration de Portugal,* voyez les pièces... consultez Lenoble, *Campagne de Galice et Portugal en* 1809; et l'*Histoire de la situation de l'Angleterre*, par Montvéran, tom. V, pag. 57. On trouvera aussi quelques éclaircissemens dans la correspondance rapportée par Rocca, dans Sarrazin, dans Naylies, etc. Pour les *intrigues de Fouché* le même ouvrage de Montvéran, tom. V, p. 42; et la *Galerie des Contemporains*, tom. II, pag. 49; tom. IV, pag. 427 et 428.

avait tenté de la soulever. « On voulait dans la supposition où « Napoléon viendrait à être défait » dans une grande bataille, prendre les armes et » recevoir le duc de Berry.... Dix mille conscrits » réfractaires étaient prêts, à se soulever..... De » la Vendée le complot s'étendait dans la Breta- » gne, le Maine, la Basse-Normandie...... Bor- » deaux n'y était pas étranger...... Au moindre » revers des armées de Napoléon et à la moin- » dre crise politique, le feu de l'insurrection » laissait échapper ses étincelles......... Le parti » de l'opposition même avait dans la Vendée » ses points de correspondance et de rallie- » ment..... (1). » Ainsi on travaillait de tout côté à renouveler dans ces pays les horreurs de la guerre civile.

Nous avons vu que l'Angleterre préparait sa principale machination en Espagne : c'était une conspiration toute militaire. Des écrivains dignes de confiance, ont dit qu'elle avait été ourdie dans l'armée française de Portugal, qui se trouvait alors à Oporto en face des Anglais (mai 1809). On mettait en avant le nom de Moreau; on promettait son arrivée aussitôt que les régimens

(1) *Beauchamps*, tom. IV, pag. 526, 527 et 530.

se seraient déclarés; on voulait le placer à la tête des armées et du gouvernement, marcher de concert avec les troupes de Wellington vers les Pyrénées, où l'on trouverait une autre armée anglaise de 60,000 hommes, et s'avancer ensuite vers Paris. On devait engager les autres corps d'Espagne à suivre cet exemple. Nous n'avons pas encore des renseignemens suffisans, sur ce qui a pu se tramer dans les autres parties de la péninsule. Mais vers cette époque deux conspirations assez constatées éclatèrent dans la Catalogne. Cette province, par son rapprochement du midi de la France, et ses rapports avec le bassin de la Méditerranée, plein des vaisseaux de l'Angleterre et entouré de ses intrigues, offrait plus d'avantages et de facilités aux desseins de la coalition : la Catalogne a dû fixer particulièrement son attention. Les Anglais avaient fait circuler dans le nord du Portugal, et parvenir dans l'armée du maréchal Soult, le manifeste et les proclamations de l'Autriche; ils exagéraient ses forces et ses préparatifs; ils annonçaient déjà des succès. Ils avaient aussi répandu de l'or. Des officiers étaient gagnés, et avaient déjà communiqué avec Wellington et Beresford. Un crédit de 600,000 francs avait été déjà ouvert par

l'Angleterre. On ajoutait même que si le maréchal qui commandait en chef *faisait l'entêté*, le commandement serait donné à un autre. On avait enfin l'espoir de se concerter avec les armées d'Allemagne, d'Italie, etc...

Nous usons de la liberté que les mémoires autorisent, pour rapporter les bruits qui ont couru, sans les affirmer et sous la garantie d'auteurs dignes de foi. Ces bruits sont appuyés du reste sur des circonstances remarquables, sur le jugement et la condamnation de d'Argentou. La conduite des hommes éclaircit tous les jours tant de choses, que nous avons droit de n'être surpris de rien. En mettant de côté ce sentiment intime d'honneur, qui nous persuade qu'il eût fallu tromper complétement nos soldats, pour obtenir leur coopération à de tels projets; il faut reconnaître que le plan en lui-même est loin de se montrer inexécutable. Reportons-nous d'abord à cette époque. Le nom de Moreau était encore de quelque poids en France, dans l'armée et parmi les autorités civiles. Certaines personnes étaient enthousiastes de la réputation de celui qu'un écrivain plein de sagacité, assure avoir *été enlevé par les batteries de l'armée française*, *aux desseins de la minorité du*

Sénat (1) : minorité dont on a vu deux membres faire publiquement l'éloge de Moreau, l'année après sa mort dans les rangs ennemis. Ce nom pouvait donc servir encore à abuser l'armée et la France. La Vendée et Bordeaux, pays les plus travaillés par nos ennemis, à portée des côtes infestées par leur marine, et désolées en ce moment par leurs incendies et par le triomphe récent de l'île d'Aix, étaient sur le chemin des armées d'Espagne pour se rendre à Paris. Or de cette capitale à Bayonne et Augsbourg, la distance est la même : ainsi à mesure que Napoléon dépassait cette dernière ville, les chances augmentaient en faveur de la conspiration d'Espagne. Si Napoléon s'avançait dans la Bavière et en Autriche, il s'éloignait d'autant du centre de la France, et le laissait exposé aux tentatives de tous ses ennemis; pendant que les derrières de la grande armée étaient menacés par les soulèvemens de l'Allemagne. Si même dès le

(1) *Montvéran*, tom. VI, pag. 493, où il dit aussi que : « vers le 15 septembre 1813 le roi de Suède était montré » à ce parti (qui maintenait ses relations avec les étrangers) » comme le plus digne d'être à la tête du gouvernement de » la France. »

commencement, il eût voulu revenir sur ses pas pour s'opposer à cette entreprise; sa marche eût été retardée par les attaques combinées des Autrichiens et des insurgés allemands; tandis que celle des armées d'Espagne à peu près libre, et même favorisée par tant d'intrigues, eût été bien plus rapide. Elles pouvaient donc arriver bien avant l'Empereur à Paris, où elles trouvaient le secours de Fouché et de tant d'autres. Ne fussent-elles parvenues que sur la Dordogne ou vers la Loire, la diversion était faite; Napoléon était rappelé dans l'intérieur, ou forcé de partager son armée, et par conséquent affaibli devant les Autrichiens. L'Espagne, l'Allemagne et l'Italie abandonnées par nos troupes, augmentaient la masse et les ressources de la coalition. Si enfin ce projet échouait entièrement, qu'importait au machiavélique gouvernement d'Angleterre? Il y avait toujours quelques gouttes de sang français répandues, et des semences de trahison qui pouvaient fructifier plus tard.

Tels étaient les projets de nos ennemis, et les horribles apprêts de cette guerre, que nous suscitaient sur toute la surface de l'Europe ses légitimes puissances. Le signal fut donné par des proclamations excitant à la révolte et à l'insur-

rection; moyens peu honorables autant que dangereux, dont jusqu'à cette époque s'étaient abstenus les gouvernemens monarchiques, et dont les preuves restent pour leur condamnation. On fut encore plus étonné de retrouver dans la bouche des princes autrichiens, ces provocations adressées à des peuples, qui avaient été de tous temps étrangers à l'Autriche, et dont elle avait reconnu les gouvernemens. *C'est*, disaient-ils, *pour la liberté de l'Europe, pour la délivrance des Allemands, pour l'indépendance de l'Italie, que l'Autriche combat... sa cause est celle de l'Allemagne, et elle ne reconnait pour ennemi que celui qui oublie qu'il est allemand.... Levez-vous, suivez le grand exemple des Espagnols*, etc. La coalition aveuglée par sa haine, puisait ses armes dans l'arsenal révolutionnaire, imitait l'exaltation et les fureurs des insurgés espagnols. Ainsi après avoir employé tant de temps et de moyens, versé tant de sang, pour combattre la révolution française; elle en invoquait les plus violens principes, en empruntait le langage. L'histoire remarquera que c'est du conseil aulique de Vienne, que partirent ces premiers cris de *liberté*, d'*indépendance*, d'*insurrection*, qu'ont répété depuis en 1813 et 1814, tous les rois de

l'Europe, contre celui qui voulait raffermir les trônes ébranlés. Ces rois tentaient de soulever les nations, de corrompre les armées : ils livraient au Nord et au Midi (en Portugal, en Suède, en Prusse, comme ils l'ont fait depuis en Allemagne et ailleurs) le sort des peuples et des souverains, à des troupes aveuglées, à des chefs parjures, à des conspirateurs condamnés par des jugemens publics.

Cependant qui assurait ces souverains qu'ils pourraient disposer à leur gré des armées rebelles et des peuples insurgés ; que les maréchaux ayant tous leurs prétentions et leurs partisans, que les vétérans de la république instruits et aigris par de cruelles expériences, ne refuseraient pas de se soumettre à Moreau, à Bernadotte, à tout autre, ne renouvelleraient pas de nos jours, les déchiremens de l'empire romain, les guerres civiles modernes, enfin ne susciteraient pas de nouvelles révolutions, qui pouvaient s'étendre bien loin? Quels moyens ! quels exemples donnés pour le présent, et surtout pour l'avenir! Lequel d'entre ces rois pouvait se confier assez en lui-même, et dans ses alentours de famille ou de cour, dans ses peuples même, pour risquer de telles épreuves? Le-

quel pourrait désormais s'assurer contre les projets d'un général victorieux, ou d'un prince réellement cher à sa nation? Un ministère insulaire, et à l'abri de tels dangers de la part de ses flottes, pouvait seul conseiller de telles mesures. Singulier contraste! pendant que l'homme de la démocratie et des nations, peut-être en faisant taire par conviction les impressions si vives de sa jeunesse, employait tous ses efforts pour éteindre les révolutions; les anciens gouvernemens en semaient sur la surface de l'Europe, les germes à pleines mains. En vain prétendront-ils les comprimer éternellement? Ces provocations à l'*insurrection*, ces promesses de *liberté*, de *garanties*, d'*institutions libérales*, ces *appels aux droits des nations*, ne seront plus oubliés. Ils fermentent dans tous les cœurs; ces cabinets doivent recueillir tôt ou tard les fruits de leurs imprudens travaux.

Comment Napoléon pouvait-il prévoir ou combattre ces projets aussi coupables qu'inconsidérés, lorsque tant d'intérêts communs, tant de protestations, tant de désaveux devaient l'empêcher d'y croire. Ce n'est qu'en 1813, lorsqu'on a pu dire : *Le lion est blessé, il faut l'assommer;* que la coalition a montré ouvertement ses in-

tentions et ses moyens. Alors il était trop tard. Si dès 1809 Napoléon avait usé de représailles, s'il avait soulevé la démocratie de l'Europe contre les vieux gouvernemens, où en serions-nous maintenant? Voyons quelle vengeance il va tirer d'eux? Vainqueur pour la seconde fois de l'Autriche, tenté par l'un de ses princes (1), il sait qu'elle est nécessaire à l'organisation de l'Europe; et il la conservera à peu près telle qu'il l'avait laissée à Presbourg.

Ainsi la France pouvait être assaillie sur toutes les frontières, pendant qu'elle était menacée au cœur de sa puissance, et au sein même de ses armées, par les plus odieux complots. Nos troupes étant disséminées sur tous les points de l'Europe, de l'Oder aux bouches du Rhin, du golfe de Tarente aux rives du Tage et du Douro; la coalition espérait non-seulement tenir tête à nos armées du Rhin, mais prendre hautement la supériorité avec les forces qu'elle accumulait depuis si long-temps; et pousser l'offensive de toutes parts. Elle presse le commencement des opérations en Allemagne : c'était là le point capital. Si les corps autrichiens obtenaient le

(1) *Las-Cases*, tom. III, pag. 130.

moindre avantage, s'ils parvenaient seulement à se réunir au milieu de la Franconie; les insurrections préparées dans toute l'Allemagne, éclataient derrière eux; les souverains de la confédération se trouvaient forcés à s'enfuir ou à se soumettre. Peut-être ceux-ci ou leurs ministres n'attendaient-ils que le moment favorable; peut-être même leurs armées se déclareraient-elles sans eux comme en 1813? Alors les forces de l'Autriche se trouvaient doublées sur-le-champ; les nôtres diminuées d'autant. Une vive attaque suivait aussitôt contre la principale armée française; la Prusse et la Russie marchaient contre nous. Napoléon assez occupé devant lui, ne pouvait songer à ce qui se passait au loin. Les ennemis surgissaient et accouraient de toutes parts... Ainsi tout va dépendre des premiers coups portés en Allemagne.

CHAPITRE V.

DERNIÈRES NÉGOCIATIONS ENTRE LA FRANCE ET L'AUTRICHE.

Les cabinets de Vienne et de Londres sont divisés par des intrigues de cour et par divers projets sur la conduite des opérations militaires. — Le ministère britannique remplit en 1809 les vues secrètes de l'oligarchie anglaise, mais il succombe sous les attaques de l'opinion publique. — L'Autriche change ses plans au moment de l'exécution. — Elle continue à protester de son désir de conserver la paix, et retarde l'émission de la déclaration insignifiante du 27 mars. — Elle cherche à endormir Napoléon, pour attaquer l'armée française pendant son absence. — Celui-ci découvre très-tard les nouveaux desseins de la coalition, en enlevant par représailles un courrier autrichien. — Dès le premier avis de la mise sur pied de guerre des troupes autrichiennes, il donne ses ordres à l'armée d'Espagne. — Il nomme le major-général, et règle l'organisation de l'armée d'Allemagne. — Il attend à Paris l'agression de nos ennemis.

PENDANT que la coalition termine les préparatifs ostensibles ou secrets, d'une guerre la plus violente qui jamais ait été faite, avec des mesures qui semblent annoncer de si vigoureuses résolutions; lorsqu'il semble qu'elle n'a plus qu'à saisir les armes et fondre sur l'ennemi : elle se

livre dans l'intérieur des cabinets aux fluctuations de la faiblesse, à de misérables intrigues de cour. Partout manquent une décision ferme, des lumières sûres; partout un homme capable de diriger cette hydre aux cent têtes. De notre côté c'est le contraire : une seule main conduit et dirige tout. Ici se présente à la fois un grand spectacle et une grande leçon : en France on voit la toute-puissance d'une volonté forte et éclairée, enfantant des prodiges; chez l'ennemi, nous verrons à la longue la puissance encore plus forte du temps et de la corruption qui surmonte tout.

La cour de Vienne qui s'est mise à la tête de la coalition continentale, qui depuis ne cesse de provoquer son ennemi, veut la guerre de tout temps; la veut terrible; tout est prêt, tout, excepté le plan d'après lequel on doit agir. Le moment est venu où l'on va mettre les troupes en campagne; et les deux partis de la cour se disputent où l'on doit les faire marcher, encore plus d'après leurs passions et leur animosité, que d'après les lumières de la raison. Deux grands projets se présentent : l'un d'une offensive franche et vive, au travers de la partie la plus saillante des frontières (la Bohème), pour arriver le plus vite possible sur le Rhin; l'autre d'une

offensive méthodique, cheminant par le centre, s'échelonnant sur le Danube, et couvrant toujours le cœur de la monarchie : projet sage, mais exagéré comme tout ce qui est systématique; car il ne laissait qu'un corps d'armée peu considérable en Italie. Le premier était plus conforme aux vues politiques de la coalition; il pouvait avoir les plus grands résultats : le second était meilleur et plus sûr. Cependant il fallait se décider à temps, et choisir l'un ou l'autre. On ne peut être qu'assez difficilement instruit de ces débats, surtout des détails et des époques. Il faut en quelque sorte les deviner au milieu des correspondances auxquelles ils ont donné lieu; mais on dirait que chaque parti adopta le projet qui paraissait le plus opposé à ses vues et à ses principes : il semble que le général Grünne, et par conséquent le prince Charles, se prononçaient en faveur du premier projet; le général Mayer et les ministres pour le second.

Au moment où les troupes se trouvaient ainsi sur le pied de guerre, le 20 février, Mayer dont les plans étaient rejetés, perdit la place de quartier-maître général et partit le 22 pour Brod sur la Save; soit que ce fût une disgrâce, soit plutôt qu'il allât comme il le dit lui-même, *s'occuper des affaires*

de l'Orient. En effet il se trouvait à portée de l'Adriatique pleine d'Anglais, et de la Turquie où la Russie négociant encore à Jassi, combattait bientôt sur le Danube. Mayer était donc au centre de relations fort importantes pour la coalition, entre les insurrections projetées en Italie, les intrigues des Anglais et celles des Russes; peut-être même traitait-il avec la Porte pour les secours promis.

On nous dit à Vienne que le public vit avec peine le triomphe de Grünne; que le général Mayer fut très-regretté, lorsqu'il quitta l'état-major général, dont il reprit la direction, dès que l'empereur François eut jugé convenable de remplacer son frère dans le commandement de l'armée. On nous assurait aussi que dans un conseil de guerre, où l'on discutait le plan d'opérations avant le commencement de la campagne; le général Mayer ayant dit de celui qui fut présenté et préféré: Il est *mauvais;* l'archiduc répondit qu'il était de lui; Mayer répliqua : *J'en ai bien du regret, mais le mot est prononcé.* Jusqu'au 20 février les troupes avaient marché vers la Bohème; du 20 février au 19 mars elles continuèrent à s'y porter. Mais le champ de l'intrigue resta ouvert jusqu'au dernier moment; et les ministres firent

abandonner ce projet, lorsqu'il allait être exécuté, pour revenir à celui qui, sous le manteau de la prudence, convenait mieux à leur faiblesse.

Le ministère anglais, ce directeur suprême de toutes les guerres de l'Europe, uni en ce point, n'était pas moins divisé sur tout le reste. Ici nous trouverons bien plus de lumières, parce que dans ce simulacre de gouvernement représentatif, le ministère du moins en apparence, responsable et soumis au contrôle des Chambres, voyait quelques parties de sa conduite dévoilées et accusées dans les débats du Parlement. Soumis à la *Camarilla* britannique, il avait obéi à l'ordre de faire la guerre, et était ensuite resté dans la fluctuation des intérêts privés. Les forces anglaises destinées au débarquement, prêtes dès le mois d'avril, étaient inactives dans les ports, pendant la discussion sur le choix du commandant, que le parti de la Reine finit par leur donner : l'année précédente on avait vu l'armée de Portugal changer cinq fois de général en chef, en moins de deux mois. Ce ministère de 1809 n'ayant de consistance en lui-même, ni par ses talens et par ses alliances de famille, ni par sa popularité, ni enfin par l'appui des véritables hommes d'Etat qui s'en

tenaient éloignés, s'était vu dénoncé par l'opposition pour défaut d'habileté et de prévoyance dans les affaires d'Espagne et de Suède; pour ses profusions, pour les désordres dans les finances et dans toutes les branches des dépenses publiques; pour concussions particulières; enfin pour trafic de siéges et de votes parlementaires, le plus grand des crimes politiques dans un gouvernement national. Bientôt il avait été réduit par la force de l'opinion, qui du moins peut en ce pays se soulever contre lui, à donner sa démission; mais il n'en avait pas moins rempli, pour la session de 1809, le but permanent du *Conseil secret*, celui d'éloigner par la guerre toute réforme parlementaire et les propositions de Mrs Maddock, Withbread, Burdett. Il avait obtenu dans ce moment l'objet particulier de priver le duc d'Yorck, du commandement général des troupes anglaises dans la péninsule, qui « devait lui frayer les voies aux trônes d'Espagne » ou de Portugal, qu'on regardait comme va» cans (1) » en le laissant compromettre au mi-

(1) On trouve aussi dans l'ouvrage de M. de Montveran, fécond en faits curieux et en observations piquantes, *que l'aristocratie anglaise avait le dessein malheureusement*

lieu du Parlement et à la face de la nation anglaise, dans l'affaire de la dame Clarke et du colonel Wardle.

Telle était au moment où ils se préparaient à la guerre, la situation intérieure des deux cabinets, qui devaient y prendre la plus grande part. L'Autriche retardait maintenant le moment de se déclarer: elle voulait ne le faire qu'après avoir déloyalement commencé les hostilités. De telles variations dans ses plans militaires et l'attente de la coopération des autres puissances, ajoutant encore à ses lenteurs ordinaires, firent beaucoup de tort à ses projets et à ceux de la coalition. Des notes s'étaient échangées de nouveau, après le retour de Napoléon. Dans ces notes l'Autriche continuait à protester du désir de la paix, et de l'obligation où elle se croyait de terminer ses préparatifs purement défensifs. Quand elle eut mis ses troupes sur le pied de guerre, elle le communiqua assez tard au ministre des relations extérieures, dans une simple conversation de son ambassadeur.

Mais il faut désormais rapprocher la marche de sa diplomatie de celle de ses opérations mi-

trop démontré d'avilir les membres de la famille régnante, et même le pouvoir royal. Tom. V, Pag. 15.

litaires, afin d'éclairer l'une par l'autre. Le cabinet autrichien, croyant avoir gagné par ses négociations le temps de renvoyer au 8 avril, l'ouverture de la campagne et l'exécution de ses nouveaux projets, retarda jusqu'au 27 mars, la publication d'une sorte de déclaration, qui présentait un exposé adroit, mais fort inexact de sa conduite. Ce n'était pas une déclaration de guerre ; car elle n'énonçait aucun grief, ne contenait rien de positif, et finissait par des vœux pour que « Napoléon restât dans des bornes » compatibles avec le repos de l'Autriche. » Peu après, elle fut suivie d'un manifeste du gouvernement autrichien. Cette déclaration n'était pas même une réponse à la dernière note du ministre français (10 mars), donnée après la notification de Metternich ; puisqu'on avoue qu'elle a été dressée avant l'arrivée de celle-ci, et qu'on n'a pas cru devoir y rien changer. Son émission avait pour but de prolonger la négociation ; et on retardait encore jusqu'après le 31, son départ de Vienne, pour la faire arriver à Paris (en 9 ou 10 jours), lorsque les hostilités seraient commencées. Rien n'empêche de croire que l'ambassadeur Metternich ne dût en différer la communication. Il avait ordre de ne

pas demander ses passe-ports, si on voulait le laisser tranquillement à Paris; et d'y attendre le commencement des hostilités. On lui disait que les personnes de l'ambassade française à Vienne répondaient de sa sûreté; qu'il devait rejoindre ensuite le *quartier où serait l'Empereur*, qu'on se proposait de faire suivre en arrière des armées. Metternich était remercié des renseignemens qu'il avait envoyés par un courrier russe; ces renseignemens ou ceux qui les avaient précédés, ont pu être utiles aux changemens faits dans le système d'opérations de l'Autriche. Ainsi cette puissance prenait toutes ses mesures pour porter à son ennemi des coups d'autant plus sûrs, qu'elle croyait avoir endormi sa vigilance, et être parvenue à le retenir jusqu'au dernier moment loin des champs de bataille. Elle croyait surprendre l'armée française hors de mesure dans ses cantonnemens étendus, et la battre ou la disperser pendant l'absence de l'Empereur.

Mais Napoléon veillait de tous côtés. Il avait fait différer d'une huitaine de jours, la réponse de son ministre à l'ambassadeur autrichien; (10 mars), sans doute pour gagner du temps et expédier ses premiers ordres. Dans cette note il se plaint du triomphe de la faction anglaise à

Vienne, des armemens qui l'ont suivi; d'avoir dû « opposer des armées à des armées, lorsque au» cun différend, aucun sujet de litige n'existent » entre les deux cours......: l'initiative des me» sures et des armemens sera provenue de l'Au» triche, etc. » Metternich y répondit le 12 en reconnaissant « le fait certain que depuis l'éva» cuation de Braunau, il n'existe nul sujet de » litige entre ces deux puissances, et qu'il règne » au contraire des relations amicales; il an» nonce que son cabinet, fidèle au vœu d'entre» tenir les meilleures relations envers la France, » fait faire des enquêtes sur deux plaintes de peu » d'importance:» il présente pourtant une sorte de tableau de la conduite de l'Autriche, depuis le mois de janvier, pour excuser ses préparatifs, etc.

Bientôt, par quelque motif secret, ou pour cacher le dernier mouvement de ses troupes, la cour de Vienne rompit toute mesure; et donna un funeste exemple de la violation des correspondances officielles, par l'arrestation à Braunau, le 17 mars, d'un officier français, portant des dépêches authentiques de notre légation. Napoléon voulut user de représailles, et s'assurer en même temps des véritables intentions de l'Autriche, peut-être même de la Russie; car nous avons

vu que jusqu'au 30 mars, il avait compté que la guerre pourrait ne pas avoir lieu, surtout d'après l'intervention de la Russie. Désirant néanmoins respecter le territoire de France, il donna l'ordre, le 24 mars, d'arrêter en Allemagne un courrier autrichien. Enfin il se décida à en faire enlever un à Nancy, dans la première semaine d'avril. Ce courrier était porteur de diverses instructions, de la déclaration du 27 mars, des dépêches particulières du ministre Stadion, et de quelques lettres qui dévoilaient les intentions du ministère autrichien et les sentimens de la cour de Vienne, ainsi que le peu d'égards qu'on y conservait pour les rois de la Confédération du Rhin. Un des correspondans intimes de Metternich qui trouvait « qu'il fallait aux Autrichiens 15 ans » pour se préparer et que leur courage était celui » d'une femme qui accouche, lui écrivait de se » faire chasser de Paris, parce que la politique » à présent dépend uniquement des canons. » Napoléon s'étant assuré par la lecture de ces pièces, que la guerre était imminente, expédia par le télégraphe les premiers ordres de mouvement au major-général le 10 avril : cette date indique probablement celle de l'enlèvement du courrier.

Cependant après la conversation de Metternich avec le ministre (2 mars), Napoléon qui savait à quels ennemis il avait affaire, et qui connaissait toute l'étendue des dangers qui pouvaient menacer la France, avait pourvu de tous côtés aux besoins et aux préparatifs de la guerre. Ce même jour il donne des ordres à l'armée d'Espagne. Il prescrit au maréchal Jourdan, major-général dans la péninsule, de réunir autour de Madrid les divisions Dessoles, Sébastiani, Valence, Milhaud et la garde du Roi; forces suffisantes pour tenir tête à tous les corps Espagnols; de nettoyer les environs de Cuença et les plaines en-deça de la Sierra-Morena; de se mettre en mesure d'opérer sur ces montagnes, pour faire une diversion en faveur du maréchal Victor, qui était sur la Guadiana. Le major-général avait trois mois avant les fortes chaleurs, dont il pouvait profiter pour occuper l'Andalousie, ce qui lui était recommandé fortement. Napoléon accorde beaucoup de récompenses aux troupes du maréchal Lannes, qui venait de prendre Saragosse. Lui annonçant que le commandement du 3me corps et le gouvernement militaire de l'Aragon sont confiés à Junot, il lui ordonne de prendre Jaca, pour ouvrir cette communication directe

avec la France, au rétablissement des relations commerciales; et de préparer l'expédition de Valence. Le 5e corps devait avoir une destination particulière : c'était de former sur l'Èbre, entre l'Espagne et la France, une réserve contre tout événement. Napoléon ordonne à Bessières de réunir de la cavalerie, pour éclairer les plaines de Valladolid; de diriger sur Bayonne la garde impériale qui était encore en Espagne, et qui ne put rejoindre la grande armée que sur l'Inn ou à Vienne. A cette époque Soult partait d'Orense pour entrer en Portugal; Ney restait en Galice; Saint-Cyr occupait la Catalogne et couvrait le siége de Gironne.

Le deuxième jour après l'annonce de la mise sur pied de guerre des troupes autrichiennes, le 4 mars, Napoléon a déjà préparé ses mesures pour l'Allemagne. C'est à ce jour que commence sa correspondance, relative à cette armée avec le prince Berthier, qui prend le titre de major-général, et remet au ministre de la guerre la correspondance avec l'armée d'Espagne. Napoléon se fait présenter la composition et la situation des corps, qui étaient en Allemagne; il fait donner au maréchal Davoust l'ordre de concentrer l'armée du Rhin sur Bamberg, et de porter son

quartier-général à Wurtzbourg : au maréchal Masséna de se rendre à Strasbourg; et ensuite, (7 mars), de réunir le 20, à Ulm, son corps d'observation de l'armée du Rhin, composé des divisions stationnées jusqu'à ce moment sur la Saône et la Meurthe, destinées pour l'armée d'Espagne ou pour des expéditions maritimes : au général Oudinot, de se porter sur le Lech à Augsbourg, avec son corps cantonnné d'abord à Hanau : au maréchal Lefèvre d'aller prendre, le 20, à Munich le commandement de l'armée bavaroise : au prince Bernadotte d'être le même jour à Dresde, où il aura sous ses ordres deux divisions saxonnes et celle de Dupas; il est prévenu que l'ambassadeur français presse la réunion de trois divisions polonaises à Varsovie, pour couvrir la Gallicie et menacer Cracovie.

Le 7 mars, Napoléon fait inviter les souverains de la confédération, à rassembler leurs troupes pour le 20 : les Bavarois à Straubing, Landshutt et Munich; les Saxons à Dresde; les Wurtembergeois à Ellwangen et Aalen; les Badois à Pfortzheim; les Hessois à Darmstadt; les autres petits princes à Wurtzbourg. Dès le commencement (6 mars) Napoléon donne à la for-

mation des magasins et à l'établissement de ses bases d'opérations, des soins qu'il faut bien faire remarquer; puisque, selon certains écrivains, il ne s'occupait nullement de ces parties importantes. Il réunit une grande quantité de biscuit, de souliers, d'habillemens, de cartouches arrivant de toutes parts, sur Ulm et Donawerth. Ce dernier point était le grand magasin de l'armée, d'où l'on pouvait diriger tout par le Danube. Dès le 7, Napoléon demande au roi de Bavière de faire travailler avec activité à Passau; appréciant son importance dans une guerre disputée, comme dans la brillante offensive qu'il prépare. Il y envoie même le général du génie Chambarlhac, et offre les sapeurs de l'armée pour presser les travaux. Il demande en même temps à son ambassadeur Otto et au général Oudinot, dans quel état se trouvent les diverses défenses du Lech: il ordonne de reconnaître avec le plus grand détail les frontières de la Bohème, les bords du Danube, etc. Enfin il s'occupe de tout ce qui peut être nécessaire à l'artillerie si considérable de son armée; au génie auquel il prescrit un grand approvisionnement en outils; aux pontonniers qu'il augmente*, et auxquels il joint 1200 marins de

l'équipage de la flottille de Boulogne, pour le passage des rivières et leur navigation.

Napoléon ne donnait pourtant ses ordres que jour par jour : le 7 seulement, il indique les derniers points de rassemblement des corps, et il fait rester les troupes des petits princes dans leurs premiers cantonnemens, jusque vers la fin de mars. Le 11, le lendemain de la note remise à Metternich, il envoie des ordres de mouvement au troisième corps, qui ne peut commencer à les exécuter que le 17; et il prescrit la concentration générale sur le Danube, en cas d'attaque imprévue des Autrichiens. Il prend ainsi ses mesures pour prolonger l'incertitude de l'ennemi sur ses projets; ne pouvant compter entièrement sur la discrétion des cabinets d'Allemagne. Il paraît du reste que l'Autriche avait eu connaissance dans le commencement de mars, de quelques dispositions qui occasionnèrent les changemens survenus dans ses plans. Mais d'où lui vinrent ces communications ? était-ce de l'Allemagne ou de Paris ?

Toutes ces mesures de Napoléon étaient de simple précaution et de pure défense; elles répondaient seulement à la mise sur pied de guerre des troupes autrichiennes. Toute *initia-*

tive, comme il le dit, *restait sur le compte de la cour de Vienne.* Napoléon menacé de toutes parts; prévenu des intentions de ses ennemis par leurs mouvemens et par la correspondance interceptée; voyant depuis ce moment les hostilités imminentes; veut prouver à la France et à l'Europe, que tous les torts sont de leur côté : il attend dans sa capitale la nouvelle d'une agression que rien ne justifie, que rien n'annonce. Vaine prudence ! l'Europe l'accusera d'avoir été le provocateur en toute occasion, même dans celle-ci; et la France qui a tant vu le contraire, qui aurait dû lui reprocher trop de longanimité, finira par croire à ces absurdes inculpations, ou du moins les laissera répéter sans en faire justice.

CHAPITRE VI.

COUP D'ŒIL SUR LE THÉATRE DE LA GUERRE EN 1809.

La guerre de la coalition s'étendait constamment sur une grande partie de l'Europe. — Le véritable théâtre de la guerre entre la France et l'Autriche, était sur la direction de Paris à Vienne. — La frontière de l'Autriche présente à l'ouest, un front bastionné, dont les saillans, entourés de montagnes, maîtrisent la Bavière et les plaines. — La frontière de la France régulière alors, autour de Paris, s'étendait par ses extrémités, et embrassait celle de l'Autriche. — L'échiquier particulier de l'Allemagne méridionale est entre les deux Etats, les Alpes et les montagnes de la Thuringe. — Le Danube le divise en deux théâtres particuliers, sur les deux rives. — Tout s'y rattache à ce grand fleuve. — Chacune des puissances exerçait de l'influence sur les pays intermédiaires. — Des bases française et autrichienne, la première était la plus favorable à l'offensive; la seconde à la défensive. — La véritable ligne d'opérations est celle d'Ulm à Braunau et Vienne. — Les rapports de distance et du terrain étaient en faveur de la France. — Le système des manœuvres doit s'établir sur la ligne d'opérations du midi, et se rattacher au Danube. — Parmi les points militaires, Ratisbonne est le plus important. — Le théâtre d'Italie, présentait des combinaisons en général plus favorables à la France qu'à l'Autriche. — La clef des plaines de la Pologne est au confluent de la Narew.

JAMAIS les opérations militaires conduites par un seul plan, et se proposant un même but, n'ont embrassé une si vaste étendue de terrain.

L'Europe entière est sous les armes : partout on voit des camps et des préparatifs de guerre; des bords de la Baltique à ceux de la Méditerranée et de l'Océan, des ports de l'Angleterre aux rives de la Dwina et du Borysthène. Il faut jeter sur l'ensemble de cet immense théâtre un coup-d'œil rapide, afin de saisir les rapports généraux du grand plan de la coalition. Mais nous traiterons avec quelques détails, le terrain où ont eu lieu les opérations des grandes armées (1).

(1) Cette description est en partie extraite, d'un mémoire que j'ai remis au maréchal Masséna à Ulm, le 11 mars 1809, intitulé : *Système de défense et d'attaque de la frontière occidentale des Etats autrichiens;* de diverses notes que je lui ai remises à différentes époques de cette campagne; des reconnaissances faites d'après les ordres de l'Empereur, du *Lech et du Danube,* le 31 mars; du *pays en avant d'Augsbourg,* le 17 avril; des bords de *l'Inn et de Passau,* le 28 avril; du *Danube et de l'île de Lobau,* journellement depuis le 20 mai jusqu'au 4 juillet; des *routes de la Moravie dans la Bohème,* 18 septembre. (Voyez la lettre de l'Empereur du 15 septembre.) Le prince Charles a traité ces mêmes matières dans ses *Principes de Stratégie.* Il m'a été impossible de me procurer un exemplaire de l'édition française faite à Vienne; et je viens d'en avoir seulement un de l'édition allemande. Je ne possédais que celle publiée en France, où l'on trouve une telle quantité de fautes, qu'après les avoir corrigées à la lecture, je n'ai pu avoir assez de

Que l'on considère les capitales comme centres d'action des puissances belligérantes, ou comme but des opérations de leurs ennemis, elles ont maintenant une grande influence sur les affaires de la guerre. Examinons sous ce double rapport la position de Paris, qui surtout depuis la révolution, est plus que toute autre capitale de l'Europe, le centre de l'organisation, des richesses, du commerce, de la vie enfin de l'Etat; et contre lequel ont toujours été dirigées les attaques de la coalition européenne.

Paris est bien loin de se trouver au centre du Royaume; il est placé vers le nord, aux trois quarts de la longueur d'une ligne tirée de Dunkerque à Perpignan; très-rapproché des côtes de la Manche, et à quarante-cinq lieues de la

confiance dans une édition aussi informe, pour travailler sur ce sujet important. Plus tard je comparerai et je me permettrai de discuter les deux *Echiquiers Stratégiques*. J'ai cherché à éviter dans mon coup-d'œil purement militaire, les détails géographiques qui peuvent se lire dans les livres, ou se voir sur la carte : ce qui est l'écueil ordinaire de ceux qui s'occupent de ces matières. J'ai présenté seulement les rapports militaires des principales parties de ce vaste terrain. Ce chapitre étant commun à toutes les campagnes d'Allemagne, il servira pour toutes.

frontière actuelle de la Belgique: ce qui rend aujourd'hui la défensive de la France si défavorable et si difficile. En 1809, la situation était bien différente. La distance de Paris aux frontières de l'Allemagne et de la Suisse, étant d'environ cent lieues sur tous les points (Nimègue, Coblentz, Strasbourg, Genève), les limites s'arrondissaient, à peu près régulièrement autour de la capitale; mais nous venons de remarquer que son éloignement de l'ancienne frontière du Nord, était un peu moins de moitié. Il y a aussi loin de Paris à Bayonne et à Nice (portes de l'Espagne et de l'Italie) qu'à Augsbourg, à Gotha et Embden, environ cent soixante lieues: de Paris à Madrid deux cent soixante lieues, comme de Paris à Rome, Vienne, Breslau (porte de la Russie), Stralsund; Berlin et Dresde sont un peu plus rapprochés. Enfin la distance de Paris à Londres n'est que de quatre-vingts lieues; comme celle d'Anvers, de Nantes et des pays de l'ancienne Vendée.

Ainsi Paris était au milieu de plusieurs cercles passant, soit sur les frontières ou sur les lignes qui devaient le couvrir, soit sur les capitales de la coalition. Les armées françaises avaient l'avantage d'une position centrale, tant qu'elles pouvaient faire face de divers côtés. Mais à mesure

que les lignes d'opérations des nombreuses armées ennemies se multipliaient et s'écartaient, l'offensive nous devenait plus difficile. Il fallait opposer partout des armées; et si nos forces principales s'avançaient sur un point, elles découvraient nécessairement le reste de l'Empire. Nous devions donc nous trouver successivement réduits à la défensive, et enfin resserrés sur la ligne de la frontière du nord, qui, prolongée circulairement vers Lyon et le Cantal, abandonnait à l'ennemi les provinces du midi. La coalition a fini par calculer sur ces données, son plan d'invasion. Elle a attaqué Napoléon sur plusieurs points à la fois, pour le vaincre là où il ne pouvait commander lui-même. A cette époque elle établissait deux systèmes d'opérations diamétralement opposés, en Allemagne et en Espagne, tandis qu'elle assiégeait la France par les côtes, par la Belgique, ou par les révoltes préparées au dehors. Une observation glorieuse pour la France d'alors, est que l'Angleterre, si rapprochée de nous, pouvant arriver avec ses nombreuses escadres jusqu'à 35 lieues de Paris, y jeter des armées, n'osa jamais malgré ses intelligences, en approcher plus près que Flessingue; pendant que nos troupes étaient toutes en Au-

triche, en Andalousie, à Naples : tant le sol français, même dégarni de soldats, imprimait alors de crainte et de respect à nos ennemis!

De la Baltique à la Méditerranée, la coalition voulait attaquer en 1809, sur un front presque continu, nos frontières de l'est; l'Autriche en 1re ligne; la Prusse se préparant à former la droite de l'attaque; la Russie assurant une grande réserve. Les Anglais allaient marcher du fond de la péninsule Italique, dans la Lombardie et même contre la Provence. En avant de la frontière du Rhin, étaient des alliés douteux, comblés de nos bienfaits, que le moindre revers a tournés contre nous en 1813. Vers l'ouest et le nord, les armemens de l'Angleterre menaçaient nos côtes et Paris à travers la Belgique. Au midi, nos armées combattaient les Anglais et les Espagnols; mais elles étaient attaquées elles-mêmes dans leur fidélité et leur dévouement. Cette vaste zone d'ennemis, qui entoura et menaça la France pendant 22 ans, a toujours eu pour but général de ses opérations, la conquête de Paris. On verra dans le volume suivant, notre opinion sur les mesures à prendre, pour la conservation de cette capitale.

Tel est l'échiquier général de cette guerre, lequel embrassait effectivement une grande partie

de l'Europe. Entouré de tant d'ennemis déclarés ou secrets, Napoléon, dont les forces se trouvent tellement partagées en ce moment, se gardera bien de les disséminer encore. Son plan général est de tomber rapidement sur l'ennemi le plus voisin et le plus menaçant; de l'écraser d'abord, afin de revenir sur les autres, si toutefois les premières victoires n'ont pas détruit leur ligue toujours renaissante. Tel a été pendant long-temps son avantage sur la coalition, divisée par de grandes distances et encore plus par ses intérêts; il la gagnait toujours de vitesse, et dispersait successivement ses forces, aussitôt qu'il avait pu les atteindre. Mais il devait finir par succomber un jour.

En ce moment l'ennemi le plus rapproché était l'Autriche : c'était donc par elle qu'il fallait commencer. Examinons les rapports stratégiques de son territoire avec la France d'alors, surtout ceux des centres d'action des deux États. Nous occupions en effet par nos troupes ou celles de nos alliés toujours douteux, le grand-duché de Varsovie, la Saxe, la Bavière, la Lombardie, des places dans la Silésie. Mais ce n'est pas sur des occupations précaires ou éloignées, que de tels rapports peuvent être établis; ils ne doivent l'être qu'entre les frontières et les capitales des

puissances. L'observation de cette regle était d'autant plus essentielle alors, que la France se trouvait engagée dans une guerre qui couvrait toute l'Espagne, et menacée d'une invasion générale, qui ne lui permettait pas de disséminer ses forces, au-delà d'un certain rayon. C'est donc par une faute qui se conçoit peu, quoique bien fréquente à cette époque surtout chez nos ennemis, que les Autrichiens paraissent avoir supposé dans leurs calculs, et persistent à considérer le théâtre des opérations principales, comme embrassant toute la surface des bassins de l'Elbe et du Dânube, ou même depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique. C'était sur la direction réelle de Paris à Vienne, ou peu loin à droite et à gauche, qu'il fallait alors établir les combinaisons : là devaient se porter les grands coups, et se décider le sort des pays plus éloignés.

La frontière de l'Autriche, tournée directement vers nous, s'étendant de la pointe occidentale de la Bohême à l'embouchure de l'Isonzo, était d'abord parallèle à peu près à la partie méridionale de l'Alsace; mais en descendant vers le midi, elle s'écartait obliquement de notre frontière orientale. Cependant elle se trouvait placée en face du centre de celle-ci,

qui la débordait au nord et au sud. L'Autriche s'avançait vers l'ouest par deux grands saillans, entourés de hautes montagnes : la Bohème, couverte par une chaîne continue vers le Palatinat, la Saxe et la Silésie; très-fortifiée au dedans, et présentant des trois côtés une grande masse de résistance : le pays de Salzbourg et la Carinthie, appuyés aux Grandes-Alpes et au pays dévoué du Tyrol; également forts, et prenant des révers sur la Bavière comme sur l'Italie; opposant du côté de l'Isonzo plusieurs lignes de défense assez redoutables. Entre ces deux saillans se trouvait le bas Inn, formant un rentrant très-prononcé, qui avait derrière lui un défilé continuel jusqu'à Vienne. Ce serait sortir entièrement du cadre actuel, que de nous occuper de la Moravie et de la Hongrie, qui font face au nord, et sur lesquelles pourtant s'était tournée toute l'attention de leur gouvernement : car pendant que nos troupes cantonnaient en Silésie, il dépensa ses trésors pour élever à Comorn une place centrale. Nous reviendrons sur cette partie des États autrichiens, lorsque nous donnerons la campagne de 1813.

La frontière de l'Empire était établie alors suivant la nature du terrain et le système de dé-

fense le mieux approprié à une juste balance de l'Europe; car la défense de la France étant aisée et régulière, rien ne la poussait qu'accidentellement à porter la guerre au dehors. Nous avons vu que le Rhin formait une ceinture autour de Paris; elle était appuyée par un grand nombre de forteresses, en partie nouvelles et très-remarquables par leurs travaux, qu'avait créés la prévoyance si contestée de l'Empereur, dont les soins s'étendaient aussi à la conservation et à l'amélioration de l'ancienne frontière de Vauban. Le Rhin était doublé en arrière par plusieurs rivières et par les Vosges, présentant une seconde ligne. Vers le Jura la frontière s'arrondissait; elle était défendue par ces montagnes, par le Doubs, par plusieurs places; et couverte par la neutralité encore intacte de la Suisse. Elle devenait de plus en plus forte, à mesure qu'elle s'éloignait davantage de la capitale; et jusqu'à la mer elle était formée par la grande chaîne des Alpes; précédée par le Piémont, devenu le camp militaire de la France vers l'Italie et l'Autriche méridionale. Il avait pour réduit les admirables fortifications d'Alexandrie, qui se liaient à celles non moins remarquables de Mantoue, de Peschiera, de Legnago, de Rocca d'Anfo, etc.,

toutes créations nouvelles de Napoléon. Entre le lac de Genève et les bouches du Vahal, cette frontière s'avançait vers l'Allemagne : le centre ou la partie la plus saillante était à l'embouchure du Necker à Manheim; à peu près en face du saillant de la Bohême, à une distance de soixante-dix lieues; tandis que la partie de l'ancienne France, reculée vers les bords du Var, s'éloignait obliquement de l'Isonzo, à cent cinquante lieues.

Les pays qui se trouvaient entre les frontières des deux empires, étaient sous l'influence politique de la France, par nos précédens triomphes, par leur position, encore plus par leurs intérêts de tous les temps; mais ils ne lui étaient pas également affectionnés. Les anciennes possessions de la Prusse, quelques cantons de la Souabe, manifestaient leur éloignement pour nous. Le Tyrol et le Voralberg avaient conservé leur antique attachement pour la maison d'Autriche, et supportaient impatiemment leur réunion avec la Bavière. La Suisse touchait au Tyrol : redevable de tant de bienfaits à la France, elle renfermait dans son aristocratie des partisans ardens de l'oligarchie féodale. Ces pays intermédiaires, qui devenaient naturellement les

théâtres de la guerre, sont traversés de l'ouest à l'est par deux chaînes de montagnes, qui les divisent en trois théâtres particuliers d'opérations : les Alpes qui présentent les plus grands obstacles et de bien rares passages; les monts de la Thuringe et de la Hesse, où tous les courans d'eau se dirigent vers le nord, où les grandes communications sont très-rares, et qui n'en présentent presque aucune de l'est à l'ouest. Le théâtre de la guerre au nord de ces montagnes s'étend vers la Westphalie, l'Yssel et le bas Rhin; il menaçait la Hollande, mais prêtait le flanc au centre de nos frontières : ayant une direction oblique et divergente, il était accessoire et d'une importance secondaire. Le théâtre au midi des Alpes comprenait les plaines de la Lombardie, qui, de tout temps, ont fort tenté l'avidité de l'Autriche; elles lui offraient une riche conquête, de puissans secours, mais ne conduisaient l'invasion que vers l'extrémité méridionale de notre territoire. Entre les deux chaînes, s'étendait le véritable théâtre de la guerre d'Allemagne, dans les bassins du Danube, du Necker, du Mein et du haut Elbe.

Considérons maintenant avec quelque détail ce grand champ de bataille de l'Allemagne où

vont se décider encore une fois les destinées du continent, où vont lutter deux grands capitaines; car dans les rangs ennemis, le prince Charles est le seul qui ait mérité, quoique de loin, une telle assimilation. Dans la campagne de 1809, les opérations n'ont embrassé que l'Allemagne méridionale; bornées au nord, non comme nous l'avons déjà vu, par la ligne de neutralité établie jadis sous l'influence prussienne, mais par la seule nature de ce terrain montagneux et difficile. Telles étaient donc jusqu'au moment où la Prusse se déclarerait, les limites de ce vaste théâtre de guerre : au nord et au sud les Grandes-Alpes et les montagnes de la Thuringe, qui peuvent les unes et les autres, quoique de nature bien différente, servir de barrière aux opérations militaires; les limites occidentales et orientales étaient alors les frontières même des deux États; le Rhin et le Jura d'un côté; de l'autre la ligne formée par les saillans de la Bohème et du Tyrol, et par le rentrant de l'Inn.

Ces limites diverses, nord et sud, est et ouest, encadrent le théâtre de guerre, et forment une espèce de carré. Entre la frontière de France et l'Iller (avec le Rauhe-Alp), le pays est mon-

tueux et très-défendable. Mais de là au bas Inn, s'étend une vaste plaine longue de 60 lieues, large de 50 vers le milieu; entourée de montagnes, et fermée à son entrée comme à sa sortie (à Ulm et à Passau) par deux grands défilés, où passe le Danube, et où vont se diriger la plupart des grandes routes. Au travers de cette plaine se trouve un accident de terrain fort remarquable; le *Danube* qui la divise en deux théâtres d'opérations, par l'étendue de son lit, la violence et le volume de ses eaux, le nombre de ses affluens. La largeur, la profondeur, la vitesse du Danube varient beaucoup: dans sa partie supérieure vers Ulm, n'ayant encore reçu aucune grande rivière, il a déjà 50 toises de large; à Ratisbonne, environ 70; à Lintz, à peu près 100; à Vienne et aux environs, le grand courant est en général de 200 à 250 toises; souvent le fleuve se subdivise en plusieurs bras, quelquefois dans un lit qui a plus d'une lieue de largeur. Vers la partie supérieure les ponts sont assez nombreux : les plus remarquables se trouvent à Ulm, Lavingen, Donawerth, Neubourg, Ingolstadt, Neustadt, Kelheim, (celui-ci avait été enlevé par les glaces) Ratisbonne beau pont en pierre, Straubing, Passau, Lintz et

Vienne. Le cours de ce fleuve doit être bien attentivement étudié. Entrant à Ulm dans la plaine, il la coupe obliquement du sud-ouest au nord-est, jusqu'à Ratisbonne : là, changeant de direction, il coule en sens opposé; ce qui produit vers cette ville, un angle bien moins éloigné des montagnes du nord que de celles du midi, et surtout fort rapproché du saillant de la Bohème. La chaîne du *Rauhe-Alp* qui se détache de la forêt Noire, cotoie et resserre la rive gauche du Danube; elle s'en écarte après avoir entouré l'Altmuhl, en se dirigeant sur le saillant d'Egra, où elle se lie par le *Schnee-Berg* aux montagnes de la Bohème et de la Thuringe. Cette chaîne de hautes collines, traversant obliquement le théâtre de guerre, le divise en deux bassins : celui du Danube sur sa pente méridionale, ceux du Mein et du Necker sur le revers septentrional. Cependant cette chaîne peu élevée, croisée par plusieurs routes, ne forme d'obstacle que comme grande berge du Danube, et disparaît en quelque sorte dans la vaste plaine dont nous nous occupons. Celle-ci, voiturable dans tous les sens, est croisée par une grande quantité de bons chemins. Mais dans ce théâtre de guerre, on ne trouve entre les

deux bases française et autrichienne, que deux directions principales de routes pour de *grandes lignes d'opérations:* l'une du bassin du Mein par la Bohème sur Vienne, au travers de pays assez difficiles; l'autre par le bassin du Danube. Dans cette seconde direction, d'Ulm à Lintz, on peut s'avancer sur la rive méridionale du fleuve, en ligne droite, et même par plusieurs routes; tandis que sur la rive opposée, il faudrait faire un grand détour par de mauvais chemins, qui presque entièrement interrompus au-dessous de Ratisbonne, rentrent dans la Bohème. Celle-ci n'a aucune bonne communication, arrivant sur le Danube, entre Ratisbonne et Lintz. Vers le nord tous les chemins se terminent à la grande route de Dresde à Mayence, et encore sont-ils assez rares et difficiles. Vers le midi on trouve les Alpes à traverser; et pour communiquer avec le théâtre de guerre en Italie, on a seulement les chemins voiturables de la Carinthie et du Tyrol; par Klagenfurth et Villach, par Inspruck, le Brenner et Trente: Inspruck est un point de réunion des routes, partant du Danube depuis Ulm jusqu'à Lintz, et se répandant également dans le bassin du Pô.

Dans ce théâtre de guerre d'Allemagne, tout

se rattache au Danube : c'est sur lui et ses affluens, que s'établissent toutes les combinaisons. Ce grand fleuve reçoit par sa rive droite un grand nombre de tributaires assez considérables et descendant du versant septentrional des Grandes-Alpes : l'*Iller*, la *Gunz*, le *Lech*, tombent directement dans son lit; et traversant ainsi la Bavière, présentent d'assez bonnes lignes de défense. L'*Iser*, l'*Inn* et la *Traun* formant une sorte d'angle en entrant dans la plaine, ont la partie basse de leur cours presque parallèle au Danube. D'après cela ces rivières sont indéfendables en ligne continue, et présentent à leurs embouchures comme de grands *culs-de-sac*, où les armées peuvent être refoulées, mais où elles peuvent aussi appuyer leurs ailes de deux côtés. Les mêmes particularités et les mêmes résultats se font remarquer dans le bassin du Pô, par suite de la contre-pente de son lit et des Alpes; ses affluens de la rive gauche prennent symétriquement les mêmes directions, que ceux de la rive droite du Danube. Sur la rive gauche de ce dernier fleuve, on ne voit que des ruisseaux qui descendent des crêtes voisines de la Souabe. Au nord entre le Danube et les montagnes de la Thuringe, se trouve le bassin du *Mein*, par-

tout accessible et traversé par plusieurs bonnes routes, mais bientôt borné à l'est par la chaine de la Bohème. La nature de ces mémoires ne permet pas d'entrer dans de plus grands détails sur ces diverses rivières, qui ne sont que d'une importance secondaire.

Si les pays compris entre les limites, étaient soumis alors à la politique de la France, tous ne l'étaient pas également sous les rapports militaires. On pouvait considérer comme annexée à son système de guerre, environ la moitié de ce terrain jusqu'à l'Iller et Rauhe-Alp, ou même jusqu'au Lech et Rednitz; quoique la droite de la ligne du Lech fût prise à revers par le Tyrol depuis Inspruck. Ces deux rivières (le Lech et l'Iller) formaient nos premières bases d'opérations, doublées en arrière par la forêt Noire et le Rhin. Nous avions à notre disposition les forteresses créées dans ce pays par une sorte de hasard. Elles n'étaient point assujetties à un plan régulier de défense ; mais n'en assuraient pas moins l'occupation du terrain : Augsbourg et Rain, les deux portes du Lech; Ingolstadt et Donawerth, points importans du Danube, auxquels on travaillait; Forchheim, poste sur la Rednitz; Amberg, nœud de routes sur la Vils, pro-

longement de la Nab; Kronach sur une des routes de la Thuringe à Bamberg; Wurtzbourg, nœud de routes principales et pont sur le Mein; Kufstein dans la vallée de l'Inn, à l'entrée du Tyrol, éloigné des grandes communications, considéré cependant comme la citadelle de ce pays. A l'extrémité de la plaine nous avions une garnison bavaroise à Passau, clef des confluens du Danube, de l'Inn et de l'Ilm.

L'Autriche exerçait de son côté une influence militaire plus directe encore, sur la majeure partie des plaines de la Bavière, à cause des saillans de la Bohème, de Salzbourg et même du Tyrol, qu'elle eut bientôt insurgé. Cette influence s'étendait jusque sur la Nab, le haut et le bas Iser, enfin jusqu'à une ligne tirée par Weyden, Ratisbonne et Munich; les saillans prenant de revers tous les pays enclavés, de manière à compromettre les troupes qui s'y trouvaient. De notre côté nous ne pouvions y avancer qu'avec les plus grands ménagemens; afin de ne pas précipiter la déclaration de guerre, de ne pas en encourir la responsabilité, et même afin d'attendre la réunion de toutes nos troupes. Mais si l'Autriche trouvait tant de facilités pour envahir ces pays, elle éprouvait autant de diffi-

cultés pour les conserver, à cause de l'obliquité de tous les affluens du Danube, qui coulant parallèlement a ce grand fleuve, ne se prêtent nullement à l'établissement de ces longues lignes qu'emploient les Autrichiens et leurs imitateurs. Ils ne pouvaient les défendre qu'avec des manœuvres actives; à moins qu'ils ne se portassent sur les lignes du Lech et Rednitz, ou Iller et Rauhe-Alp. Ces désavantages des plaines de Bavière pour la défensive, se prolongeaient encore du côté de l'Autriche, et en arrière de sa frontière. L'Inn même, malgré la largeur de son lit et la rapidité de son cours, qui dans cette partie rivalise avec le Danube, ne pouvait lui servir de barrière; car à son embouchure la forteresse bavaroise de Passau, où nous faisions travailler activement, nous donnait une double tête de pont sur la rive droite de l'Inn et sur la rive gauche du Danube, à cinquante lieues de Vienne; tandis que la place autrichienne de Braunau avait été démantelée. Cette première ligne de défense dépassée, il semble difficile d'en rétablir parallèlement de nouvelles, du moins sur une même étendue. Cependant on trouve en allant à Vienne une sorte de ligne formée par la Moldava et l'Ens, depuis l'Elbe jusqu'aux Alpes;

ligne de communication et de défense, qu'il serait utile de fortifier; au-delà sont les positions de la Trasen et du Riederberg. Mais de Passau, et surtout de Lintz à Vienne, le défilé dans lequel coule le Danube, et qui renferme l'unique route de cette capitale, resserré par les montagnes de la Bohème et les appendices des Alpes, est tellement étroit; il est coupé d'une telle multitude de rivières, de torrens, de contre-forts, qu'une armée y rencontre à chaque pas des positions très-avantageuses, pour défendre le terrain pied à pied. C'est là que doit être établi le véritable système de défense, destiné à couvrir le centre de l'Autriche.

Cette puissance n'avait pour elle aucune place ni au dehors ni sur ses limites; et dans ses projets d'offensive, elle semblait dédaigner de se créer des postes ou des camps retranchés, pour les remplacer. Quelque temps auparavant elle s'était pourtant occupée de fortifier sa frontière occidentale. Les intrigues de cour et d'état-major avaient contrarié les divers systèmes. On voulait alors élever au Confluent de l'Ens, une place du premier rang, avec une tête de pont à Mauthausen sur la rive gauche du Danube, et un fort dans l'île de Spilberg; pour maîtriser en même temps

le fleuve, les deux rives, la principale ligne d'opérations contre Vienne, et former un centre général de défense entre la Bohême et la Styrie. A notre arrivée en Bavière nous entendîmes beaucoup parler de ce projet : nous croyions qu'il avait déjà reçu un commencement d'exécution; ce qui influa sur les opérations du quatrième corps dans cette partie. L'Autriche voulant aussi construire une forteresse du second rang à Bruck, confluent de la Mur et de la Murz; nœud obligé des routes de la Carniole, de la Carinthie, de la Styrie sur Vienne; et ligne principale de communication de l'Italie avec cette capitale. Enfin on avait projeté un fort poste à Contrabruck près d'Altenmarck, dans la vallée de l'Ens, à égale distance d'Ens et de Bruck; pour occuper la seule route qui fasse communiquer entre elles ces deux places, ainsi que l'Autriche avec la Styrie; et pour intercepter quelques débouchés de Salzbourg. Ce poste aurait lié les places d'Ens et de Bruck, au moyen du cours de l'Ens et des montagnes qui le bordent; il aurait séparé les armées ennemies, agissant de concert dans les bassins du Danube et de la Mur. Ce système de fortification très-bien entendu, prolongé par le château de Gratz sur la Mur,

barrait les pays entre la Hongrie et les forteresses de la Bohème. Il fait honneur aux talens du général Mayer, qui s'en est déclaré l'auteur. D'abord opposé à la fortification de Salzbourg comme trop isolé, surtout depuis le démantèlement de Braunau, ce général proposait des postes à Valsée et à Tuln; il avait visité les lieux avec l'archiduc Jean. Mais le gouvernement portait toute son attention vers la défense du nord, où il faisait travailler, principalement à Comorn : place qu'il créait pour renforcer cette frontière, plutôt que pour former un réduit central; car dans ce dernier but, il semblait préférable sous beaucoup de rapports de choisir Vienne. Il faut remarquer pour l'instruction de tous, que trente ans auparavant, l'imprévoyance de Joseph II avait démantelé Comorn; la seule place de la Hongrie que les Turcs n'eussent jamais prise. Il faut insister sur cet exemple, à une époque où l'on voit des esprits inconsidérés, et n'entendant rien à ces questions, proposer si légèrement la démolition de nos forteresses. Nous verrons plus tard quels services Comorn a rendus à l'Autriche; et nous ferons observer qu'en des temps fort rapprochés, trois misérables bicoques, Landrecies,

Soissons et Vitry, ont décidé du sort de la France.

L'influence offensive des deux saillans de la Bohème et du Voralberg, ne s'étend guère plus loin que la plaine du Danube. Ils menacent d'assez près notre frontière; mais ces pays sont montagneux et difficiles; le dernier est de plus pauvre et peu propre à de grands rassemblemens de troupes. Les lignes d'opérations qui sortent de ces deux saillans, par des défilés, sont fort écartées, séparées de celles du Bas-Inn; elles peuvent difficilement se rejoindre et se combiner, même au moyen de cette dernière; ce qui est un inconvénient très-grave. Enfin ces lignes laissent inoccupées des plaines où il est aisé de manœuvrer contre chacune d'elles, et d'empêcher leur réunion.

Les *bases réciproques d'opérations* entre la France et l'Autriche sont ainsi établies : les premières qu'on pourrait nommer *fondamentales*, sur les frontières de chaque puissance; les secondes *accidentelles*, dans les pays intermédiaires, suivant les progrès de l'une ou l'autre armée. Il faut remarquer dans les premières, cette différence que la base de la France fort étendue, embrasse beaucoup de terrain par un front vaste et

continu, où nos débouchés sont très-multipliés; tandis que celle de l'Autriche, bien moins longue, se trouve resserrée au centre dans le défilé du Danube, flanquée par les montagnes du Tyrol et de la Bohème; ce qui présente comme une sorte de front bastionné. Ces deux conformations de terrain avaient des avantages divers. La première était plus favorable à l'offensive; la seconde l'était tellement à la défensive, qu'il est difficile de concevoir qu'une armée supérieure en nombre n'ait pas su la défendre.

Pour mieux établir quelles étaient les *lignes d'opérations* des deux armées dans ce théâtre de guerre, il faut chercher quel était l'*objet* que chacune d'elles se proposait. L'ennemi annonce que le sien était de battre l'armée française, de s'avancer entre le Mein et la forêt Noire; *et là d'agir selon ses forces et les circonstances*, c'est-à-dire de porter en France la guerre d'invasion et ses suites. Le nôtre était d'abord de réunir les corps de l'armée le plus avant possible sur le Danube, à Donawerth, Ingolstadt ou Ratisbonne; et de profiter ensuite de Passau, pour traverser l'Inn et aller chercher la paix dans Vienne. L'Autriche avait tous ces points du Danube sous la main : nous n'avons pu les gagner

de notre côté qu'avec beaucoup de ménagemens. Nous avons vu comment le Danube divise le théâtre de la guerre dans l'Allemagne méridionale, en deux parties bien distinctes, et assez inégales, qui présentent chacune leur *ligne d'opérations*. Celle du *nord*, longue d'environ quatre-vingts lieues, conduit de la Bohème dans le bas Palatinat du Rhin, entre les bouches du Mein et du Necker: elle peut suivre deux routes; l'une d'Egra à Bareuth, Bamberg, Wurtzbourg, et Manheim; l'autre de Teinitz à Waldmunchen, Amberg, Nuremberg, Mergentheim et Manheim: la première traverse les diverses sinuosités du Mein; la deuxième la Vils, la Rednitz; toutes deux un assez bon pays. Le prolongement de cette ligne d'opérations sur Vienne est oblique, et passe au milieu de pays difficiles dans la Bohème; ce qui empêche qu'elle ne devienne ligne d'invasion contre cette capitale. La ligne du nord ne peut communiquer avec le haut Danube et avec celle du midi, qu'à partir de Ratisbonne; les montagnes de la Bohème n'ayant que de mauvais chemins en face de l'intervalle de Ratisbonne à Lintz. Avant cette dernière ville, on trouve les routes de Stadt-Gmund et Stadt-Zwettel, sur Melk et sur Krems.

La *ligne d'opérations du midi* conduit directement de Vienne au travers de la Bavière, de la Souabe, dans le Brisgau et l'Alsace. Resserrée dans les deux défilés du Danube, vers Ulm et Passau; elle se divise dans la plaine en plusieurs routes, depuis le Chiemsée et l'Ammersée jusqu'à Ratisbonne; et peut passer par Landshut, par Haag, par Wasserbourg ou par Rosenheim. La route la plus courte est celle d'Ulm à Augsbourg, Munich, Braunau et Lintz. Cette ligne d'opérations du midi, est celle des grands mouvemens, de Vienne sur le haut Rhin, entre Bâle et Strasbourg, et réciproquement. Le but principal de la campagne dans ce théâtre de guerre, est de maîtriser cette ligne par des dispositions et des manœuvres, plutôt que par la vive force, dont les résultats sont toujours incertains; en même temps de s'assurer et des ponts du Danube, et du fleuve comme barrière ou appui, afin de ne pas rester étranger aux opérations qui peuvent être conduites sur l'autre rive.

Entre ces deux lignes d'opérations, se trouvent quelques *routes transversales* qui, les faisant communiquer, coupent les bassins du Danube. Les principales sont celles de Budweiss, par Lintz à Salzbourg; d'Egra ou de Bareuth, par Ratis-

bonne, à Munich; de Bamberg et Nuremberg, par Donawerth, à Augsbourg et Landsberg. Il y a aussi quelques *routes obliques* qui lient les deux grandes lignes, ou qui les prolongent dans l'une et l'autre direction; telles que de Donawerth à Stuttgard, Heilbron, ou Wurzbourg; d'Ingolstadt sur les mêmes points et sur Nuremberg, (nœud principal des routes qui vont sur Francfort, Manheim ou Carlsruhe, et qui communique avec toutes celles de la Bohême); de Passau à Ratisbonne et Nuremberg; enfin de Braunau à Landshut, Neustadt, Beilengries sur l'Altmuhl, Nuremberg, etc., route de poste, qui paraît avoir été la ligne d'opérations de l'archiduc dans cette campagne.

Tels sont les traits principaux qui dessinent l'échiquier militaire de ce pays. Il faut, pour le compléter, examiner les rapports des *distances* des parties les plus importantes. Alors on remarquera que la moitié du chemin du bas Inn au Rhin (90 lieues), est sur le Lech; et celle du saillant d'Egra au Rhin (70 lieues), vers Schweinfurt : par conséquent que l'une et l'autre se trouvent dans les terrains soumis à notre influence militaire. D'un autre côté il y a infiniment moins loin de Passau sur le bas Inn (frontière

de Bavière) à Vienne (50 lieues), que de Passau au Rhin; et même que d'Egra (point le plus saillant du pays autrichien), au Rhin; enfin presque pas plus loin que de l'extrémité du Voralberg, au territoire francais (45 lieues). Du Lech, première base d'opération de Napoléon sur Vienne, la distance (90 lieues) est la même que celle du bas Inn au Rhin; et seulement plus longue d'un tiers que celle d'Egra au Rhin. Du Lech au bas Inn (d'Augsbourg à Scharding) on compte 42 lieues (Landshut sur l'Iser se trouvant à moitié chemin); tandis que de Landsberg à Rosenheim, on ne compte qu'une vingtaine de lieues; et que plus haut les sources du Lech et de l'Iser touchent à l'Inn supérieur : ce qui indique suffisamment l'écartement vers l'est de ces deux dernières rivières.

Remarquons encore que du champ de bataille entre Landshut et Ratisbonne, la distance est la même à Mayence et à Huningue; et que ces trois points forment à peu près un triangle équilatéral, qui, selon les *méthodistes,* donne la base d'opérations la plus solide : que ce triangle s'ouvre de plus en plus, et que par conséquent les avantages augmentent, à mesure qu'on se rapproche de Donawerth et d'Ulm : enfin que

de Vienne à Mayence, il y a à peu près la même distance, que de cette capitale à Mantoue : et que ces trois points font presque un triangle équilatéral; comme Vienne, Landshut et Tarvis (moitié chemin de Mantoue) le forment également.

D'après tous ces rapports, les armées françaises avaient beaucoup moins de chemin à faire que celles de l'Autriche, pour pénétrer sur son territoire, et même pour approcher de la capitale, objet de toutes les opérations. Celle-ci pouvait être menacée directement par une manœuvre solidement basée; dans ce même espace de temps, où les armées autrichiennes, marchant de leur côté au travers de la Franconie, librement mais non aussi solidement, n'auraient pu arriver que sur notre frontière du Rhin. Vienne pouvait être l'*objet* d'opérations combinées en Allemagne et en Italie, soit depuis le Rhin et le Mincio, soit depuis l'Isonzo et l'Iser. L'extrémité de Voralberg a été dans cette campagne, la partie ennemie la plus voisine de notre frontière; mais cette pointe de l'ancien territoire autrichien, ne présentait pas des moyens suffisans pour une invasion. Ainsi tous les rapports du terrain, pour la configuration, pour les dis-

tances, pour les calculs stratégiques, étaient à cette époque à l'avantage de la France contre l'Autriche.

Les deux grandes *lignes d'opérations du nord et du midi,* sont éloignées entre Augsbourg et Nuremberg, d'une trentaine de lieues de distance moyenne; qui s'étendrait bien au-delà, si on embrassait tout le terrain, depuis les montagnes de la Thuringe, jusqu'au pied des Alpes. On peut agir sur chacune de ces lignes, ou passer de l'une à l'autre. Mais observons encore qu'il est dangereux d'opérer sur les deux à la fois; parce que celle des armées belligérantes qui parviendrait à se réunir au milieu des deux lignes, pourrait, avec des forces inférieures, détruire successivement les deux parties de l'armée opposée, ou deviendrait du moins maîtresse des opérations. Ces inconvéniens sont d'autant plus grands, que les deux lignes étant séparées par un obstacle aussi considérable que le Danube, l'armée ainsi concentrée sur les bords du fleuve, et maîtresse de le passer, arrête les mouvemens de son ennemi, sur les derrières duquel elle peut manœuvrer.

De ce qui précède, il résulte que les *points militaires* les plus importans de ce théâtre sont

ceux qui occupent les passages du Danube, surtout là où aboutissent les grandes communications, et où se trouvent les confluens des rivières, qui latéralement forment obstacle ou servent de lignes de défense. Ensuite viennent les principaux passages sur les grands affluens du Danube, les capitales, les places fortes, les villes les plus considérables, les nœuds de routes, les accidens de terrain les plus remarquables, etc. Parmi ces points il faut distinguer d'abord *Ratisbonne*, centre de tout l'échiquier : *Ulm* et *Passau*, qui maîtrisent les deux défilés de l'est et de l'ouest, aux deux extrémités de la grande ligne d'opérations sur Vienne, ainsi que la défense de l'Iller et de l'Inn : *Donawerth*, point intermédiaire entre Ratisbonne et Ulm, tête de pont sur la rive gauche du Danube, qui lie la défense du Lech avec celle de la Rednitz : *Ingolstadt,* autre échelle d'opérations sur le Danube, et double tête de pont sur les deux rives du fleuve : *Augsbourg*, principal passage sur la ligne du Lech, centre de sa défense, et de celle du pays entre l'Iller, l'Iser, le Danube et le Tyrol : *Rhain*, autre petit passage sur l'importante ligne du Lech : *Landshut,* principal passage sur l'Iser, qui détermine la direction

des opérations entre cette rivière et le Danube, etc. (1).

Nous avons déjà eu occasion de remarquer les rapports militaires qui existent entre les théâtres de la guerre en Italie et dans l'Allemagne méridionale (2). Ces rapports avaient éprouvé des modifications par le traité de Presbourg. La frontière du royaume d'Italie, ayant été poussée jusqu'à l'Isonzo et au col de Tarvis, se trouvait à la même distance de Vienne que Landshut et Straubing; et par conséquent plus près de cette capitale que la base militaire du Lech.

Du royaume d'Italie on pouvait marcher directement contre Vienne, par Villach et Bruck, ou par Laybach, Gratz, et Œdembourg. Il y avait cette différence essentielle entre les armées françaises et autrichiennes, agissant sur les deux théâtres de guerre, que les premières étaient nécessairement et directement convergentes sur Vienne, tandis que les autres opérant

(1) Afin de ne pas allonger ce chapitre, déjà bien plus long que nous ne l'avions voulu, et de conserver des détails que les militaires retrouveront avec plaisir, nous avons placé en note à la fin du volume, ce qui concerne ces principaux points stratégiques.

(2) Campagnes précédentes.

contre la France, ne pouvaient se réunir que dans la Suisse ou bien au-delà de ce pays. Les Alpes helvétiques et tyroliennes, séparent ces deux théâtres de guerre, par leurs masses, leur stérilité et les difficultés de leurs passages. On a été jusqu'à prétendre au contraire que ces montagnes devaient servir à lier les opérations sur le Danube et sur le Pô. Mais la guerre d'Allemagne peut être terminée dans ses vastes plaines, si on agit un peu vivement, avant que les armées aient franchi l'immense chaîne des Alpes. Nous en verrons la preuve dans la conduite de Napoléon. Il en a tenu son armée constamment éloignée, pendant ses campagnes manœuvrières; il annonce même dans sa correspondance de 1809, que tel était son système: s'il fit traverser le Tyrol, ce fut seulement pour rouvrir cette communication, et tranquilliser les pays qu'il laissait derrière lui.

En 1809, la guerre devait s'étendre sur toute l'Italie: les projets, les intrigues de l'Autriche et de l'Angleterre embrassaient sa surface, depuis l'extrémité de la péninsule, jusqu'au fond du Piémont. Nous avons déjà traité de ce théâtre dans les campagnes de 1805 et 1806, pour la Lombardie et Naples.

Ce n'est pas le moment de nous étendre sur la partie de l'Autriche qui regarde la Pologne; nous aurons occasion d'y revenir, et de compléter ainsi dans nos divers mémoires la *Balance Stratégique* de tous les États de l'Europe, ou pour parler plus simplement, le fort et le faible de chacun d'eux, dont nos divers travaux nous ont forcés de nous occuper successivement. Nous attendrons aussi pour tracer le système de défense central de l'Autriche, la fin de cette campagne, lorsque pendant l'armistice, les deux armées semblaient se disposer à recommencer la guerre. Maintenant il est inutile de prolonger cette si longue description, et de chercher quelques rapports militaires, au milieu des plaines de la Pologne, pour la *pointe* qu'y faisait l'Autriche. Elle marchait sur Varsovie et sur Thorn, afin d'envahir et d'insurger ces pays. Si elle n'avait pas eu des espérances fondées de déterminer la déclaration des cours de Russie et de Prusse; cette ligne si divergente des opérations principales, eût été la plus grande de toutes les absurdités. Cependant il était plus convenable dans toute supposition, de diriger Ferdinand au travers de la Saxe, et de le porter plutôt sur Berlin; où l'on aurait soulevé la Prusse, même malgré le roi, pour lequel on ne montrait

alors nuls ménagemens. Les Autrichiens ont cru tout terminer, en s'emparant du grand-duché, en occupant Varsovie, et en rejetant l'armée polonaise de l'autre côté de la Vistule, entre ce fleuve, la Narew et la frontière de la Gallicie, qui s'avançait alors à quatre ou cinq lieues. Il faut remarquer soigneusement ce petit triangle de terrain, où la prévoyance de Napoléon avait créé, au confluent de la Vistule et de la Narew, la forteresse de Modlin, véritable clef de la Pologne et des opérations militaires de ce vaste théâtre de plaine; indiquée depuis long-temps par le maréchal de Saxe. Elle avait été soutenue par Siérosk au confluent du Bug. La tête fortifiée de Praga, était la porte de cette sorte de camp retranché. Dans ce petit triangle se refugia le patriotisme des Polonais; il se montra brillant de tout son éclat à cette époque, et annonça à la coalition une nouvelle France, sur les confins orientaux de l'Europe. Les Polonais toujours dignes de cette noble confraternité, ont conservé l'affection et l'estime des soldats français, et tous leurs droits à un absolu dévouement, de la part de ceux qui ont eu l'honneur de combattre avec leurs braves troupes.

La Pologne qui a préservé pendant long-temps

l'Europe de l'invasion des Barbares, qui l'a sauvée au dix-septième siècle de celle des Turcs, qui était destinée à contenir les irruptions du nord; la Pologne, après avoir été indignement partagée par trois souverains qui se disaient philosophes, est envahie maintenant par la Russie. Cette puissance colossale s'est depuis un siècle, avancée de 300 lieues vers le centre de l'Europe. Aujourd'hui elle touche à l'Oder et à Breslau, que nous avons appelé l'une de ses portes, et qui n'est pas plus éloigné de Paris que Vienne et Rome. Aujourd'hui les frontières de la Russie sont à moins de quinze marches de Berlin, Dresde et Vienne: elles touchent presque aux Dardanelles et à la Grèce. Sujet de réflexion pour les puissances européennes, et de comparaison entre l'ambition de la France et celle de la Russie!!!

Tel était cet échiquier stratégique, sur lequel les deux armées allaient commencer le terrible jeu de la guerre : ses principaux traits déterminent d'une manière assez précise, leurmarche principale et les grandes chances. Le génie est obligé de se soumettre parfois à ces règles; mais il lui est donné aussi de les franchir, de les ployer à ses desseins. L'art consiste à s'emparer des avantages du terrain, pour en tirer tout le parti possible, et en opposer les obstacles à son adversaire.

CHAPITRE VII.

COMPOSITION DES ARMÉES FRANÇAISES ET AUTRICHIENNES.

L'Autriche réunit en 1809 des forces considérables et les organise en corps d'armée.—Elle forme en Allemagne huit corps sous le prince Charles, deux corps en Italie sous le prince Jean, un corps dans le Tyrol. — Elle envoie une armée en Pologne sous le prince Ferdinand. —Les troupes françaises moins nombreuses, sont divisées depuis le mois de janvier jusqu'au mois de mars, en trois grands corps. — Elles occupent par des garnisons, les places de la Prusse. —La Confédération du Rhin met ses troupes sur pied. — La Russie fournit un faible contingent. — L'armée française en Allemagne et en Italie, est partagée en plusieurs corps. — Elle renferme beaucoup de jeunes soldats, et a moins d'artillerie que les Autrichiens.

Au commencement de 1809 toutes les probabilités, toutes les chances de la guerre et de la politique, semblaient être contre la France. Dès le mois de février, l'Autriche avait sous les armes, deux cent soixante-trois bataillons et deux cent cinquante-deux escadrons, qu'à raison de 1100 hommes par bataillon et 120 par escadron, on évaluait à 290,000 hommes d'infanterie et 30,000 hommes de cavalerie; en tout 320,000 hommes,

sans compter les troupes d'artillerie et autres accessoires : cette armée avait sept cent quatre-vingt-onze pièces de canon, dont cent trente et un obusiers. L'archiduc Charles, ministre de la guerre, s'était fort occupé depuis long-temps de l'organisation de l'armée. Celle-ci avait été divisée, comme celle des Français, en corps séparés, qui, composés de troupes de diverses armes, avaient en eux tous les moyens d'exécution et d'administration, de manière à pouvoir agir isolément ou combinés. Il y avait neuf corps et deux réserves. Derrière ces forces entièrement disponibles, et formées en ligne sur les frontières, était une réserve imposante, préparée depuis long-temps, non entièrement organisée, mais qui pendant la guerre fournit aux régimens d'abondans renforts. Les landwehrs ou défenseurs de la patrie devaient former cent cinquante-quatre bataillons, les dépôts d'infanterie et de cavalerie cent soixante-deux compagnies et trente-quatre escadrons; enfin l'insurrection hongroise comptait dix-neuf bataillons et quatre-vingt-dix-huit escadrons. On évaluait tout cela à 224,000 hommes. Ainsi l'Autriche était assurée pour le début de la campagne, d'une armée de plus de 320,000 hommes, et en total d'une masse

de 544,000, qui bientôt pouvaient prendre part aux opérations; car elle espérait que ses premiers succès lui donneraient les moyens de terminer l'organisation de sa réserve. Suivant le général Stutterheim, les bureaux de la guerre autrichiens comptaient le nombre de bataillons et d'escadrons déjà indiqué, mais dont ils portaient la force à 302,869 fantassins et 32,799 cavaliers, non compris l'artillerie et les autres corps pour le service intérieur de l'armée : calculs sur lesquels ce général prétend qu'une assez grande diminution doit être faite.

Le prince ministre de la guerre, avait été nommé généralissime, avec le pouvoir d'agir de lui-même, sans attendre de nouveaux ordres de sa cour : pouvoir accordé très-rarement en Autriche. Les trois armées d'Allemagne, d'Italie et de Pologne, furent commandées par trois archiducs; tous les princes de cette maison prirent une vive part à la guerre.

Le prince Charles dirigeait la principale armée, destinée à agir en Allemagne et formée de huit corps. Voici leur composition, avec l'indication du premier lieu de rassemblement dès le 20 mars, et de celui qui fut indiqué au 8 avril.
Le *premier* corps sous les ordres du général de

cavalerie comte de Bellegarde (vingt-quatre bataillons, quatorze escadrons, 25,700 fantassins et 2,100 cavaliers) réuni à Saatz en Bohème, ensuite à Kolten, Tachen et Fravenreith; le *deuxième*, général d'artillerie comte de Kollowrath (dix-neuf bataillons, vingt escadrons, 23,300 fantassins, 2,700 cavaliers), vers Pilsen, ensuite à Frauenberg, Sainte-Catherine et Rosshaupt : le comte de Bellegarde commandait ces deux corps, qui formaient la droite de la grande armée en Bohème. Le *troisième* corps, lieutenant-général prince de Hohenzollern (vingt-trois bataillons, huit escadrons, 23,913 fantassins, 1,010 cavaliers), ayant été rassemblé à Prague, marchait ensuite vers Antishofen, Reigenberg, etc. : le *quatrième* corps, lieutenant-général prince de Rosemberg (vingt-deux bataillons, vingt-quatre escadrons, 24,914 fantassins, 2,894 cavaliers), vers Piseck, plus tard autour de Scharding : le *cinquième* corps, archiduc Louis (vingt-trois bataillons, seize escadrons, 24,383 fantassins, 2,042 cavaliers), d'abord vers Budweis, puis entre Obernberg et Braunau : le *sixième* corps, général Hiller (vingt bataillons, seize escadrons, 23,374 fantassins, 2,139 cavaliers), d'abord près de Wels, ensuite à Braunau : le

premier corps de réserve, général de cavalerie prince Jean de Lichtenstein (douze bataillons de grenadiers et vingt-quatre escadrons de cuirassiers, 12,998 grenadiers et 2,564 cavaliers), à Iglau et Neuhauss, plus tard à Taufkirchen : le *deuxième corps de réserve*, général Kienmayer (cinq bataillons de grenadiers, vingt-quatre escadrons, dont moitié de cuirassiers, 6,950 grenadiers, 2,460 cavaliers), d'abord près d'Ens, enfin près de Braunau. Le général Jellachich avait près de Salzbourg, une *division* de huit bataillons et huit escadrons (9,962 fantassins, 1,009 cavaliers), dépendant du sixième corps, mais bien mal à propos dirigée vers Munich; son avant-garde était déjà à Dittmaning : il devait avoir de plus six bataillons de landwehrs; sa destination première avait été de marcher sur Inspruck. Le général Hiller commandait séparément jusqu'à la fin de mars, le sixième corps et le deuxième de réserve, sur la rive droite du Danube; plus tard le cinquième (du prince Louis) fut mis sous ses ordres. Les autres corps sous le commandement immédiat de l'archiduc Charles, devaient agir d'abord de la Bohème dans le Palatinat; à la fin de mars ils passèrent, après un long circuit, le Danube à Lintz, pour se porter

des bords de l'Inn dans la Bavière. Le total général de cette armée était de 156,576 hommes d'infanterie et 18,918 cavaliers; en tout 175,494 hommes, dont 126,494 sous l'archiduc Charles, à la rive droite du Danube, dans le commencement d'avril. Il faut joindre à ces nombres 12,976 hommes d'artillerie, ayant 518 pièces de canon.

L'archiduc Jean fut chargé du commandement de l'armée d'Italie, formée des huitième et neuvième corps : son premier ordre portait d'envoyer un corps séparé dans le Tyrol, et de s'établir ensuite en position défensive sur les frontières du Frioul, jusqu'à ce qu'il crût pouvoir prendre l'offensive avec succès. Le prince Jean voyant le moment favorable, demanda de pénétrer en Italie par Prédil, Caporetto et Cividale, pendant qu'avec un détachement il attirerait l'attention des Français sur la route de la Ponteba. Le *huitième* corps sous les ordres du général marquis de Chateler, ensuite sous ceux du lieutenant-général comte Albert Giulay, réuni à Klagenfurth et à Villach, enfin près de Tarvis (dix-huit bataillons et seize escadrons, 18,250 fantassins, et 1,942 cavaliers), avait trois bataillons et deux escadrons détachés dans la vallée de la Fella, pour marcher sur Venzone. Le *neuvième* commandé

par le lieutenant-général Ignace Giulay, ban de Croatie, réuni près de Laybach, ensuite près de Wurgen et Kronau, composé de vingt et un bataillons et vingt-quatre escadrons (24,348 fantassins, 2,758 cavaliers), avait cinq bataillons et deux escadrons sous les ordres du général Cavassini, vers l'Isonzo et Goricia, et quatre bataillons à Saya et Caporetto. Le total de l'armée d'Italie était de 47,298 hommes avec cent quarante-huit pièces d'artillerie, dont huit de douze et vingt obusiers. Il faut joindre à cette force trente-trois bataillons (26,000 hommes) de landwehrs de Carinthie, de Carniole et d'Istrie, destinés d'abord aux travaux de Tarvis, Malborghetto, Prédil, Laybach, Sachsenbourg, etc., qui rejoignirent en Italie ou dans le Tyrol. Ainsi le prince Jean avait un total de 73,278 hommes. La brigade du général Stoïchevitz (six bataillons, quatre escadrons), détachée du neuvième corps en Croatie, pour agir contre la Dalmatie, se trouvait le 27 mars près de Gratchacz avec deux batteries d'artillerie.

Le marquis de Chateler fut chargé d'entrer dans le Tyrol et de l'insurger, avec un corps particulier de neuf bataillons, trois escadrons et dix-sept pièces d'artillerie, placé à Oberdrau-

bourg dans le Pustherthal. L'Autriche comptait fort sur les intelligences préparées depuis long-temps dans ce pays; et qui ne tardèrent pas à se manifester avec éclat. Plusieurs bataillons de landwehrs allèrent appuyer les opérations de Chateler. Ses instructions portaient de marcher sur Brixen, et de couper la communication la plus courte entre nos armées d'Allemagne et d'Italie, pour se rendre ensuite vers l'un ou l'autre pays. On a vu que Jellachih devait marcher vers Inspruck. Ainsi on réunissait dans le Tyrol plus de 20,000 hommes de troupes de ligne, qui, aidés des landwehrs et des insurrections, étaient probablement destinés à se porter par le Voralberg sur les derrières de la Grande Armée : projet qu'ils n'eurent pas le temps d'accomplir, comme il arrive toujours, quand on veut combiner des opérations avec des corps détachés au loin.

Le *septième* corps d'armée autrichien devait envahir le grand-duché de Varsovie, sous le commandement de l'archiduc Ferdinand : d'abord rassemblé à Cracovie, Konski et Radom, plus tard à Odrzywol pour passer la Piliça à Novemiasto, il était composé de vingt-cinq bataillons, quarante-quatre escadrons (30,200 fantassins et 5,200 cavaliers), avec quatre-vingt-

quatorze pièces d'artillerie : une brigade détachée à Olfutz et Slaukovo (deux bataillons, huit escadrons) marchait sur Czenstochaw. La force de ce corps, qui n'était nullement en rapport avec l'objet apparent qu'on lui supposait, prouve qu'il avait le but secret, que Schoell nous a révélé, de faire déclarer la Prusse. Ferdinand n'a commencé son mouvement que le 15 avril, époque où Charles devait se trouver maître des passages du Danube. Les Autrichiens crurent même ne pas rencontrer l'armée polonaise, qu'ils croyaient devoir se joindre à la grande armée avec les Saxons.

La récapitulation générale des armées autrichiennes en troupes de ligne, à l'ouverture de la campagne, donne donc deux cent trente-huit bataillons, deux cent quarante-trois escadrons (265,092 fantassins, 29,488 cavaliers) : il ne faut pas perdre de vue, surtout pour les corps d'Italie et de Pologne, que les Autrichiens comptent toujours séparément les artilleurs, sapeurs, etc. En comprenant ceux-ci, Stutterheim fait monter le nombre total de l'armée offensive d'Autriche au-delà de 300,000 hommes, avec près de 800 pièces d'artillerie.

Indépendamment de ces forces, on s'occupait de

rassembler dans l'intérieur de l'Autriche, au commencement de la guerre, les troupes de réserve déjà mentionnées; et que Stutterheim porte à 188,528 fantassins et 3,318 cavaliers. L'armée de l'insurrection hongroise, sous les ordres de l'archiduc palatin Joseph, aurait dû former dans ses quatre districts dix-huit bataillons, plus deux régimens d'infanterie, et quatre-vingt-dix-huit escadrons; ou 22,844 fantassins et 15107 cavaliers: les plus rapprochés devaient être réunis sur-le-champ, et les plus éloignés, au plus tard à la mi-mai. Ils ne le furent pas entièrement à l'approche des Français. Ce calcul donne pour total général de la réserve 229,794 hommes; et pour total général des forces autrichiennes, tant en première qu'en seconde ligne, plus de 500,000 hommes. Tous ces détails sont extraits de l'ouvrage de Stutterheim; ils confirment les autres évaluations qui nous sont parvenues. Nous allons voir quel parti on sut tirer de cette masse imposante, tant dans le projet général d'opérations que dans l'exécution des mouvemens.

Les principales armées de la maison d'Autriche, devaient agir en Allemagne. C'est là qu'allaient se décider les grandes affaires. Tout le reste était accessoire, quoique tout fût of-

fensif. Les troupes françaises n'étaient nulle part en mesure de résister à de pareilles forces. En Allemagne où il y avait le plus à craindre; surtout à cause des sentimens et des intérêts des peuples voisins de notre frontière, et de la Belgique, nous n'eûmes pendant long-temps que le corps du maréchal Davout, qui avait pris le nom d'*Armée du Rhin*. Il passa l'hiver dans la Prusse, le Hanovre, la Thuringe et la principauté de Bareuth. Pendant les mois de janvier et de février, le quartier-général resta établi à Erfurth; la 1re division à Magdebourg; 2e à Bareuth; 3e à Hanovre; 4e à Stettin. En janvier cette armée était de 80,032 hommes sur un effectif de 93,570; et à la fin de février de 93,114 hommes présens; effectif 108,458 hommes, et 26,933 chevaux: sur le nombre des hommes présens, il y avait 88,866 Français. Le *Corps d'observation de la Baltique* ou *du gouvernement des villes anséatiques*, sous les ordres du prince Bernadotte, était composé de deux divisions; dont l'une française à Lubeck; l'autre hollandaise à Bremen. Ce corps fort de 12,933 hommes présens, au commencement de janvier, était à la fin de février de 11,507 hommes présens; dont 4,936 Français sous le général Dupas, et 5,958 Hol-

landais. Il fut d'abord destiné à agir contre la Suède, avec les Danois et les troupes Espagnoles de la Romana. Celui-ci au milieu des plus vives protestations de dévouement envers le roi Joseph, s'était échappé en s'embarquant sur une escadre anglaise, pour retourner en Espagne (17 août). On dut être surpris de la désertion d'un corps assez considérable, à l'insu de son commandant en chef et de nos alliés les Danois. On saura peut-être un jour comment cela s'est passé. La révolution militaire qui, à l'approche des troupes russes, avait détrôné le roi Gustave, beau-frère de l'empereur de Russie, et qui avait changé l'ordre de succession dans ce royaume, terminant la guerre de ce côté, laissait libre le corps de Bernadotte. La *Réserve de Cavalerie* dont la force se trouvait comprise dans l'évaluation de l'armée du Rhin, était composée de trois divisions de grosse cavalerie; les deux premières à Verden sur le bas Weser; la troisième à Erlang en Bavière; et de trois brigades de cavalerie légère, dont les deux premières étaient à Erfurth et Ascherleben. Le *Corps de réserve* (ou *d'observation*) du général Oudinot, avait dès le mois de janvier son quartier général à Hanau; ses trois divisions devaient partir vers la mi-

février de Darmstadt, pour être rendues à la fin du mois à Augsbourg; il était fort alors de 26,480 hommes présens, sur un effectif de 28,861, et de 2,646 chevaux : la troisième division de grosse cavalerie et la troisième brigade de cavalerie légère, devaient rejoindre ce corps. A la fin de ce mois, le total général des troupes françaises dans l'Allemagne était, en *présens* de 131,103 hommes et 34,281 chevaux, (dans ce nombre d'hommes se trouvaient 120,897 Français et 8,421 Polonais, Hollandais ou Saxons) en *effectif* de 149,742 hommes, dont 8,636 détachés, 9,997 aux hôpitaux, 6 prisonniers de guerre. Cette armée s'étendait dans toute l'Allemagne septentrionale; de l'Oder et même de la Vistule, jusqu'à la Baltique, la mer du Nord et le Danube : elle était très-disséminée, surtout pour la force dont elle se composait.

A cette époque nos troupes occupaient aussi quelques places de la Prusse et de la Westphalie : l'armée du Rhin en formait les garnisons. Vers le mois de mars, lorsque Davout se mit en mouvement, ces garnisons furent réduites au nombre suivant : celle de Dantzick, la plus considérable de toutes, général Rapp, gouverneur, 4,751 hommes présens,

de diverses nations : Magdebourg, général Michaud, 599 hommes : Glogau, général Rhinwald, 156 hommes : Custrin, colonel Armand, 168 hommes : Stettin, général Liebert, 202 hommes : Stralsund, général Candras, 748 hommes. Des corps alliés durent renforcer ces faibles détachemens, en partie composés des canonniers nécessaires au service des places : ainsi les troupes du prince de Mecklenbourg, furent destinées à garder la Poméranie suédoise.

Nous trouvons la force des armées de la Confédération du Rhin établie seulement par aperçu : celle de Bavière de trente-quatre bataillons et vingt-quatre escadrons, formant 30,800 hommes, en trois divisions de onze bataillons, huit escadrons, avec dix-huit pièces d'artillerie, était ainsi placée : quartier-général et première division Deroy, à Munich ; deuxième division de Wrede, à Augsbourg ; troisième division Sieben, depuis Prince royal, à Altdorf; douze bouches à feu étaient en réserve, et trois bataillons répartis dans les places. L'armée saxonne de 15,800 hommes, en deux divisions de huit bataillons, huit escadrons, avec dix-huit canons et huit pièces de réserve, était réunie autour de Dresde. L'armée polonaise de 19,200 hommes, en trois

divisions de six bataillons, huit escadrons, avec quatorze canons et une réserve de dix pièces, se trouvait autour de Varsovie et dans le grand duché. L'armée westphalienne de 14,000 hommes, avait deux divisions de huit bataillons, huit escadrons et quatorze canons, avec une réserve de huit pièces. Celle de Wurtemberg comptait 12,000 hommes. Tous ces corps alliés avaient dans leur parc d'artillerie, un approvisionnement en réserve. Enfin les troupes des petits princes, devaient d'abord former un *Corps d'armée de la Confédération du Rhin*, qu'on portait à 29,240 hommes, en trois divisions : la première de Badois; la deuxième placée au quatrième corps; la troisième sous le commandement du général Rouyer. Mais une partie des troupes de la deuxième division étant en Espagne, ce corps ne fut pas réuni. Il y a de grandes déductions à faire sur ces troupes alliées, dont la récapitulation par aperçu se monterait à 121,040 hommes; toutes ne purent se compléter à ce degré de force, parce que la guerre interrompit leur formation. Quelques-unes même ne prirent part que très-tard aux opérations de la campagne, ou occupèrent seulement les derrières, comme les Saxons,

les Westphaliens, la division Rouyer, les Meklenbourgeois, etc. Enfin les princes allemands gardaient le plus qu'ils pouvaient de leurs troupes, auprès d'eux.

Il est presque inutile de faire entrer en ligne de compte, le corps russe qui agit en Gallicie. Selon le rapport du ministre des relations extérieures du 21 juin 1812, dont les assertions seront assez démontrées dans la suite de cette campagne : « Ce corps, contre le texte précis des » traités, ne fut d'aucun secours à la France. Au » lieu de 150,000 hommes, que la Russie pouvait » faire marcher, et qui devaient seconder l'armée » française, 15,000 hommes seulement entrèrent » en campagne; et lorsqu'ils dépassèrent la fron» tière russe, le sort de la guerre était déjà dé» cidé. » Nous verrons en effet quelle fut la conduite de ce corps, contre lequel l'Autriche ne paraît pas avoir pris de dispositions; car l'archiduc Ferdinand était assez occupé par les Polonais.

Plus tard et vers la fin du mois d'avril, fut réuni à Hanau le corps d'observation de l'Elbe, qui finit par s'élever à 13,788 hommes, et dont nous donnerons la composition.

En Italie les troupes françaises étaient dissé-

minées depuis l'Isonzo et les Grandes-Alpes, jusque dans le Piémont et au fond du royaume de Naples. Une armée devait se former sous les ordres du prince Eugène; mais il n'avait encore à opposer à l'archiduc Jean, que les divisions Broussier et Serras : la première sur la Lœdra, la deuxième entre Udine et Cividale. Du reste il n'était pas désavantageux au plan général des opérations, que le prince Jean se laissât entraîner par l'appât de cette riche conquête : plus il s'avancerait vers l'Adige, plus sa retraite serait difficile, moins il pourrait prendre part aux grands événemens.

Bientôt les renforts arrivèrent de tous côtés, aux troupes qui étaient cantonnées en Allemagne et en Italie. Les régimens qui se trouvaient dans l'intérieur, et qui avaient été arrêtés sur la Meurthe et sur la Saône, allèrent directement rejoindre les armées de l'Est. Celles-ci furent divisées en corps séparés, dont voici les dispositions projetées, qui subirent plus tard divers changemens. Il n'y eut pas de corps avec le nº 1er. Le *deuxième*, sous le commandement du maréchal Launes, et ensuite du général Oudinot, fut formé par dix-huit bataillons de grenadiers anciens et nouveaux, dans lesquels étaient en-

trés beaucoup de soldats de la ligne et même de conscrits (divisions Claparède et Conroux), stationnés à Hanau et sur le Mein; par la division Dupas, qui arriva de la Baltique; par 2000 Portugais venant de Toulouse; et 3000 hommes de cavalerie légère, sous le général Colbert. L'armée du Rhin, divisions Morand, Friand, Gudin et Saint-Hilaire, division de réserve Demont composée des quatrièmes bataillons des trois premières divisions, cavalerie légère Montbrun, forma le *troisième* corps sous les ordres du maréchal Davout. Le *quatrième* renfermait les divisions Legrand, Saint-Cyr, Molitor, qui avaient appartenu à l'ancien quatrième corps de l'armée d'Allemagne, la division Boudet du corps de Bernadotte, et la cavalerie légère de Marulaz. Ce corps commandé par le maréchal Masséna, fut renforcé par les contingents de Hesse et de Bade. La réserve de grosse cavalerie, qui comprenait les deux régimens de carabiniers et les douze de cuirassiers, répartis dans les divisions Nansouty, Espagne et Saint-Sulpice, était sous les ordres du maréchal Bessières; une des divisions de grosse cavalerie, fut attachée alternativement aux deuxième et quatrième corps.

La division Dupas, restée long-temps en arrière, fut remplacée au deuxième corps par la division Saint-Hilaire.

La Confédération du Rhin directement menacée par les Autrichiens, fidèle en ce moment aux traités qui la liaient à la France, son ancienne protectrice, contre ses anciens ennemis, tenait depuis l'année précédente ses troupes prêtes à entrer en campagne. Le *septième* corps fut formé par les trois divisions bavaroises, Prince royal, de Wrede et Deroy, sous le commandement du maréchal Lefebvre; elles avaient été placées en première ligne à Straubing, Landshut et Munich. Les Wurtembergeois (*huitième corps*) qui furent commandés par le général Vandamme, se réunissaient à Neresheim, Elvangen et Aallen. La politique et la raison de guerre n'avaient pas permis à Napoléon, de laisser les alliés s'avancer davantage, dans l'intérieur des saillans (Bohème et Salzbourg) occupés par l'Autriche : car pourquoi n'aurait-on pas vu alors, ce qui est arrivé en octobre 1813? Et cependant les souverains de la Confédération étaient aussi intéressés que Napoléon dans la querelle, comme nouvellement revêtus, et par lui, de la pourpre royale. Les Saxons s'organisèrent

plus tard en *neuvième corps*, sous les ordres du maréchal prince Bernadotte : il fut momentanément question d'y réunir les Polonais; ce qui fit croire à l'ennemi que ceux-ci allaient quitter le grand duché, pour se joindre à l'armée d'Allemagne. Enfin le *dixième corps*, composé de troupes westphaliennes, et d'un corps de 4000 Français, ne quitta pas ce royaume et la Franconie; il formait la garnison des places, ou défendait le pays contre les insurgés et les détachemens autrichiens. Notre armée, bien moins forte que celle de l'ennemi, n'avait pas tous ses corps en ligne; la garde ne rejoignit que sur l'Inn, et sa cavalerie après Essling. On assure que Napoléon avait près de 40,000 hommes de moins que son adversaire, quand les opérations commencèrent dans la Bavière. Le général Stutterheim porte le total des troupes autrichiennes à 175,000 hommes, et celui des Français ou confédérés seulement à 140,000. Pour la force des deux armées, il faudra consulter les états de situation.

En Italie le prince Eugène devait avoir quatre divisions françaises et une italienne d'infanterie, trois de cavalerie, au plus 60,000 hommes. Mais quelque temps après le commencement des

hostilités, il ne pouvait encore disposer que de 45,000; le reste se trouvait à Naples, dans le Piémont, ou dans l'intérieur de la France. Le *onzième* corps en Dalmatie, était de 12,000 hommes. Ainsi l'archiduc Jean n'eut en totalité, devant lui que 57,000 hommes. En Pologne, le prince Poniatowski n'avait pas 18,000 hommes disponibles, à opposer au septième corps autrichien, bien plus considérable : on levait en toute hâte 9,000 conscrits et une garde à cheval, mais ils ne purent être d'une grande utilité dans cette campagne. Les armées d'Italie et de Pologne conservèrent seules leur nom.

Nous devons observer que les cadres de nos régimens d'infanterie, étaient en très-grande partie remplis de conscrits, levés peu de mois auparavant, et n'ayant jamais vu le feu. Le nerf de notre armée, nos vieilles bandes du camp de Boulogne, d'Austerlitz, d'Iéna, étaient alors en Espagne. Il y avait aussi beaucoup de corps de nouvelle formation, organisés pour les besoins pressans du service. Il eût été nécessaire de soutenir des troupes encore bien jeunes, par une bonne artillerie. Cependant l'armée française n'avait en tout que 428 pièces de tous calibres, nombre inférieur à celui que possédait l'armée autri-

chienne, quoiqu'à peu près dans les rapports ordinaires. Il fallut suppléer encore à l'infériorité numérique des pièces qui devaient entrer en ligne, par leur bonne disposition, leur excessive mobilité et le courage des artilleurs.

CHAPITRE VIII.

PLAN D'OPÉRATIONS DES ARMÉES FRANÇAISES ET AUTRICHIENNES.

L'Autriche concentre ses troupes en Bohême, pour se diriger sur le Rhin au travers de la Franconie, en soulevant ces pays. — Elle se méprend sur les avantages de cette position centrale, en face de la ligne fort étendue des troupes françaises. — Elle compte s'avancer vers l'embouchure du Mein, pour agir ensuite selon les circonstances. — Les opérations des corps d'Italie et du Tyrol, sont subordonnées à celles de l'Allemagne. — Ferdinand est chargé d'envahir la Pologne. — Ces projets du général Grünne présentent plusieurs inconvéniens. — Le prince Charles les aperçoit, et se porte sur l'Inn. — Son nouveau plan est de marcher par la ligne centrale, sur le Danube, au-dessus de Ratisbonne. — Napoléon veut établir son armée sur le fleuve, entre cette ville et Donaverth. — Il donne ses ordres, du 4 au 27 mars. — Dans ses instructions au major-général du 30 de ce mois, il établit deux suppositions : de l'attaque des Autrichiens, et de la réunion de notre armée vers Ratisbonne, avant ou après le 15 avril. — Du 1er au 10 de ce mois, il fait avancer des troupes vers cette ville. — Les armées françaises et autrichiennes se rapprochent successivement de l'Iser.

Nous avons vu la part qui, dans le plan général de la coalition, était destinée à la grande armée autrichienne : il est nécessaire d'expli-

quer avec quelques détails son projet d'opérations. L'Autriche avait conservé des relations avec la Belgique et avec les pays allemands d'outre-Rhin, cédés depuis long-temps à la France. Ayant à son service beaucoup de membres de l'ordre équestre et de la haute noblesse allemande; ayant maintenu avec les souverains dépossédés et autres *médiatisés*, une partie des liens qui de tout temps, les avaient attachés à la maison impériale; l'Autriche croyait soulever facilement, contre la France, les pays où elle ferait entrer ses armées. Pour cela, d'après le premier plan arrêté, les principales forces autrichiennes débouchant de la Bohème, suivaient d'abord la ligne d'opérations du Nord, par la Franconie. En quinze ou dix-huit marches, elles devaient atteindre aisément l'embouchure du Mein. Pénétrant au travers des cantonnemens de l'armée du Rhin, elles pouvaient espérer avec leurs masses supérieures, de les battre en détail, et d'empêcher ainsi la réunion des divers corps français du Nord et du Midi: c'était un succès capital; il était aussi avantageux de gagner rapidement du terrain, pour faire déclarer les souverains de la Confédération et insurger les peuples.

Rappelons d'abord quels furent les points et les époques de rassemblement des corps autrichiens. Pendant le mois de février, cette armée s'acheminait presque entière en Bohème. Le premier corps fut rendu à Saatz le 10 mars; le deuxième à Pilsen le 1[er] de ce mois; le troisième à Prague le 17; le quatrième devait être à Piseck le 27, et arriver jusqu'à Budweiss, où le cinquième était dès le 19; le premier corps de réserve était à Iglau et Neuhauss le 17. A la rive droite du Danube, les sixième corps et deuxième réserve se réunissaient à Wels et près d'Enns le 18, sous les ordres du général Hiller. Le 19 tous les corps étaient en ligne, à l'exception du quatrième. La grande armée autrichienne devait avoir à la fin de mars, cent cinquante-sept bataillons et cent cinquante-quatre escadrons, sur la frontière de Bohème. Mais dès le 10 mars, elle avait à Saatz et à Pilsen, cinquante-quatre bataillons et trente-deux escadrons, menaçant la Franconie; ils pouvaient être promptement rejoints, par les vingt-huit bataillons et les seize escadrons du troisième corps, qui arrivait le 17 à Prague, et par les vingt-huit bataillons et les seize escadrons du cinquième corps à Budweiss: ce qui fait en Bohème, cent dix bataillons et soixante-

quatre escadrons, ou 128,000 hommes. Ce même jour trente-six bataillons et quarante-huit escadrons étaient sur la Traun. Ainsi le 17 mars au plus tard, l'Autriche avait cent quarante-six bataillons et cent douze escadrons, ou 174,000 hommes, sur les deux rives du Danube, à six ou huit marches de Ratisbonne, pouvant donc y être rendus en entier dans autant de jours; et dont la tête y serait arrivée en moitié moins de temps. Le 17, Davout levait ses cantonnemens du nord; Masséna passait le Rhin; Oudinot se trouvait seul à Augsbourg; les Bavarois sur l'Iser. Il était donc facile à l'ennemi de nous prévenir à Ratisbonne, et même sur la Rednitz pour empêcher la jonction de nos corps.

Les avantages de la position centrale de la Bohême paraissent avoir fortement frappé l'esprit de l'Archiduc : ce pays joue un grand rôle dans cette campagne, à son début et à la fin. En effet, situé au centre de l'Allemagne, dont il est comme le réduit; semblable à un vaste camp retranché de montagnes et de forteresses, d'où l'on peut se diriger de tous côtés, contre la Pologne, la Prusse, la France, la Bavière; ancien champ de bataille de la maison d'Autriche, quelquefois heureux

contre Frédéric : ce royaume présentait encore des considérations politiques, qui venaient se joindre à ces calculs militaires. Toujours l'Autriche avait porté ses principales vues en Allemagne, et avait sacrifié pour s'y agrandir, toutes ses possessions lointaines. Maintenant elle faisait la guerre pour reconquérir l'influence et l'empire, qu'elle-même avait abdiqués. Son orgueil mettait ses possessions héréditaires au-dessus de la couronne élective de Hongrie souvent disputée, malgré les grands avantages qui s'offraient à elle du côté de l'orient, où du reste elle avait deux terribles adversaires : la Russie, et la Turquie presque toujours victorieuse de ses armées.

La Bohème était choisie par les Autrichiens pour le rassemblement de leur armée, entre l'Eger, l'Elbe, la Moldava et la Wittawa, comme point central de l'Allemagne, d'où ils étaient maîtres de sortir dans toutes les directions; pendant que nos troupes occupaient des cantonnemens étendus, depuis l'Oder et la Baltique jusqu'au-delà du Danube. C'est sur cette disposition, absolument passagère, dont le centre était momentanément sur l'Elbe, mais qui pouvait changer d'un instant à l'autre, que l'Autriche établit son

plan d'opérations; plutôt que sur la base du terrain, et sur les rapports fondamentaux entre les deux États. Le but principal de l'armée autrichienne reconnu par elle, était de s'avancer rapidement par le pays de Bareuth, vers nos frontières; de chercher à atteindre l'armée du maréchal Davout; et de la battre avant qu'elle eût reçu ses renforts de France. Les Autrichiens calculaient que sur cette vaste ligne, le maréchal avait à choisir entre plusieurs systèmes de concentration : sur l'Elbe, dans la Saxe; entre l'Elbe et les montagnes de la Thüringe, le long des rives de la Saal; sur le Haut-Mein, vers Bamberg ou Bareuth; sur la Nab, en avant d'Amberg; enfin sur le Danube, autour de Ratisbonne. Nous ne saurions nous empêcher de remarquer que les deux premières suppositions avaient peu de probabilités en leur faveur : car de telles lignes d'opérations n'auraient pu se rattacher de notre côté, et même fort obliquement, qu'avec l'extrémité de la frontière du Rhin; et laissaient entièrement à découvert, la partie au midi de Mayence. D'ailleurs ces théâtres étaient trop éloignés du bassin du Danube et du Pô, qu'il nous importait par dessus tout d'occuper, et avec lesquels il fallait conserver des relations. Si nous avons dé-

fendu en 1813 les deux rives de l'Elbe; c'était par nécessité et non par choix : encore a-t-il fallu les abandonner, dès que les hostilités ont commencé en Bavière. On ne reconnaît pas dans ces combinaisons, le savant auteur des *Principes de la Stratégie* : science du reste qu'il est bien difficile de réduire en axiomes. Malgré ses pouvoirs presque illimités, l'archiduc était contrarié, sinon dominé par les intrigues de la cour de Vienne; car dans les cours il se trouve toujours des gens bien étrangers au métier de la guerre, qui veulent se mêler d'en diriger les opérations. Peut-être aussi la politique quintessenciée de l'Autriche, espérait-elle attirer nos armées sur ces parties éloignées, afin d'exercer avec plus de liberté son influence sur la Bavière, et de la forcer, comme à diverses époques, à se déclarer contre nous.

Le développement de ce plan général, portait que l'armée autrichienne marcherait rapidement, sur la plus grande masse des troupes françaises, pour la combattre, soit qu'elle se réunît sur l'Elbe ou sur le haut Mein, soit sur la Nab ou le Danube; pendant qu'un corps détaché agirait secondairement, sur les pays non occupés par nous. Si un corps français entrait dans la Bavière, la grande armée autrichienne n'en de-

vait pas moins continuer sa pointe; espérant arrêter l'opération contre la Bavière, par une manœuvre de flanc sur Ratisbonne ou Donawerth. Si enfin le maréchal Davout se retirait, pour éviter tout engagement avant l'arrivée de ses renforts; l'armée autrichienne le faisait suivre par un corps d'observation et continuait son « mouvement avec célérité, pour aller » prendre une position centrale entre la forêt » Noire et le Mein » (c'est-à-dire en face de Manheim). « Le général autrichien comptait » alors régler sa conduite sur les chances et les » combinaisons qui s'offriraient à lui, et qui naîtraient des mouvemens de l'ennemi, du résultat » des premières opérations, et enfin du *calcul » général des forces qu'il aurait à sa disposition, » tant en Allemagne que dans le Tyrol et l'Italie.* » Ici le secret de la politique est conservé; mais on devine facilement qu'il s'agit des forces que les insurrections et les défections auraient fournies à l'archiduc. Nous trouvons d'ailleurs dans la correspondance du comte de Grünne, que «l'armée autrichienne sortant de la » Bavière, tendait les mains aux mécontens de » Bareuth, contenait la Saxe; et que l'issue de cette » guerre était calculée sur la première victoire,

» et sur les armemens, en faveur de l'Autriche,
» de la Confédération du Rhin, qui s'était décla-
» rée contre elle. »

On voit que ce plan avait été établi trop à l'avance, et dans la supposition d'une seule armée française du Rhin, pouvant être renforcée directement, ou appuyée plus tard par un corps se rendant en Bavière. L'arrivée d'Oudinot sur le Lech, à la fin de février, et surtout les ordres donnés pour la réunion du corps de Masséna et des troupes alliées le 20 mars, firent changer les dispositions de ce plan. S'il eût été exécuté vivement vers la mi-mars, lorsque l'armée autrichienne était en ligne, ou lorsqu'elle allait y entrer, les troupes françaises auraient eu beaucoup de peine à se rejoindre sur la Rednitz ou le Lech. Mais à cette époque l'archiduc était encore à Vienne; il fallait que son armée attendît ses ordres. Une fois décidée à l'offensive, et après avoir mis ses troupes en mouvement, l'Autriche aurait dû déployer plus d'activité. Aussi cherchait-elle à remédier à ses lenteurs, par ses déceptions ordinaires.

Le plan de l'ennemi coordonnait les opérations de l'Italie avec celles de l'Allemagne. Les troupes destinées au premier pays « devaient se con-

» centrer entre Willach et Klagenfurth, et s'a-
» vancer sur deux colonnes : l'une par le Pus-
» therthal, dans le Tyrol, sur le Brenner et sur
» Trente; l'autre par la Ponteba, sur Bassano;
» tandis que l'insurrection de Croatie et la land-
» wehr d'Istrie observeraient le bas Isonzo. Les
» Autrichiens comptaient sur les soulèvemens du
» Tyrol (où il n'y avait que 4,000 Bavarois), pour
» seconder puissamment les opérations des deux
» corps, dont nous venons de parler (1). » On a déjà vu que l'archiduc Charles attendait aussi la coopération des forces du Tyrol, lorsqu'il serait parvenu en face du Rhin. Cette partie du plan des Autrichiens en Italie, doit avoir reçu quelques altérations, attribuées au peu d'harmonie, qu'on prétend avoir existé entre l'Archiduc Jean et son frère. Du reste, quoi qu'en

(1) Ces détails ainsi que ceux qui précèdent, sont extraits de *la Guerre de* 1809, *Vienne* 1811, ouvrage attribué au général Stutterheim. Nous n'avons pu nous procurer que la première partie, qui s'arrête à l'affaire de Neumark, 24 avril. On ne peut l'avoir à Vienne qu'avec l'autorisation du conseil de guerre. Nous regrettons d'être privés d'un guide aussi sûr, pour le reste de la campagne. La mort du général Stutterheim a interrompu ce travail, à l'époque de notre entrée à Vienne.

disent certains stratégistes modernes, toute combinaison était bien illusoire, entre les armées descendant des saillans de la Bohème et du Tyrol, (encore plus avec celles de la Lombardie) liées seulement dans la plaine du Danube, par deux faibles corps. Telle était aussi l'opinion du général Mayer. Il fallait dès le commencement faire le contraire de ce qui a été exécuté; il fallait réunir les deux masses autrichiennes autour de ces deux saillans, menaçant les pays situés directement devant eux; les faire rejoindre obliquement entre le Danube et l'Iser, de Ratisbonne à Landshut, ou d'Ingolstadt à Munich, en conduisant le long du Danube la grosse artillerie : on pouvait marcher ensuite vers le Rhin. On revint à cette concentration, mais trop tard et par de trop longs détours.

Le septième corps de vingt-cinq bataillons et quarante-deux escadrons, ou Armée de Pologne, cantonnait dans la nouvelle Gallicie, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand. Elle était destinée selon les Autrichiens, à occuper Varsovie; « afin » de tenir ce pays en respect, et d'empêcher les » troubles que les Polonais voudraient susciter » en Gallicie. Elle devait agir avec la plus grande » célérité, pour prévenir les différentes complica-

» tions qui pourraient survenir, et être employée
» ensuite selon qu'il serait jugé convenable.
» L'armée russe rassemblée à Dubno, donnait de
» justes alarmes à la cour de Vienne; et le com-
» mandant du septième corps autrichien, reçut
» des instructions à cet égard. » Il serait curieux de connaître ces instructions, et quels rapports pouvaient exister entre le corps de Ferdinand, qui s'étendit de Varsovie sur Thorn vers le nord, et les Russes placés à Dubno, à cent cinquante lieues de ces villes, et dans des directions entièrement opposées. On verrait que les *alarmes* de l'Autriche n'étaient pas bien vives, ou plutôt quels étaient les sentimens véritables qui existaient entre ces deux puissances. Nos lecteurs n'ont pas oublié le but politique que le Prussien Schoell prête à cette expédition de Ferdinand.

On attribue au général comte de Grünne ces dispositions militaires : elles reçurent un commencement d'exécution; puisque six corps d'armée étaient déjà en Bohème, tandis que deux seulement se trouvaient en face de la Bavière. Ce plan était bon, et aurait peut-être réussi, s'il eût été exécuté sans retard. Il n'est pas difficile d'établir des projets, ni d'en reconnaître les défauts : le

caractère qui décide leur exécution, qui franchit les difficultés, est plus rare, et manque le plus souvent. Ce plan avait pourtant des inconvéniens, qui ne pouvaient échapper à un général aussi habile que le prince Charles. L'Archiduc connaissait parfaitement son terrain et son adversaire. Pendant que la grande armée autrichienne aurait marché par la ligne d'opérations du nord, sur les frontières de France, éloignées de 70 lieues, où elle eût trouvé nos réserves et la défense nationale; le centre de la monarchie autrichienne, et la capitale même, restaient à découvert par la ligne du midi longue de 50 lieues(1), devant un ennemi si actif: l'Empereur pouvait y diriger, en même temps que l'armée réunie en Bavière, une seconde armée par les Alpes noriques, n'ayant guère plus de chemin à faire que la première. L'Archiduc n'aurait certainement pas arrêté, ni détourné Napoléon, en l'inquiétant sur ses flancs, surtout lorsqu'il s'ouvrait une nouvelle ligne par Bruck et Klagenfurth. D'après les grands rapports du terrain déjà établis, entre les frontières et les capitales respectives de France et d'Autriche,

(1) Cinquante lieues à partir de Passau jusqu'à Vienne, et quatre-vingt-dix depuis le Lech.

d'après la grande courbure du Danube, l'armée autrichienne était bien plus exposée aux manœuvres de Napoléon. Maître de la rive droite du fleuve, il pouvait marcher contre l'unique ligne d'opérations de la Bohème; soit par Straubing, après avoir battu les corps de Hiller; soit par un des ponts du Danube, sur les directions de Bamberg, de Wurtzbourg, de Hanau. Les chances n'étaient pas égales : car il restait toujours à l'armée française, la ligne de retraite par le haut Danube et Huningue; tandis que l'armée autrichienne eût été facilement coupée du saillant isolé de la Bohème. Le prince Charles n'avait pas oublié la poursuite du Tagliamento jusqu'au-delà de Leoben en 1796; la prise de Vienne, une vingtaine de jours après la capitulation d'Ulm en 1805; la destruction des armées prussiennes à Iéna, opérée en quelques instans, par une seule manœuvre de flanc. Il ne voulait pas se placer, presque sur le même terrain, et dans la même position, que les Prussiens. L'archiduc savait bien qu'il n'était plus en présence de Moreau, qui sans se mouvoir, le laissait aller tranquillement, de l'Iser sur le bas Rhin (1).

(1) Lorsque je donnerai les campagnes de Napoléon en 1796 et en 1800, je présenterai sur l'ensemble des manœu-

Ces inconvéniens du plan de Grünne étaient réels, mais il y en avait peut-être davantage à le changer, au moment de l'exécuter. C'était une de ces circonstances assez ordinaires à la guerre, où le plus sûr est d'agir avec vigueur, même contre les règles de l'art. Il fallait faire déboucher de la Bohème l'armée autrichienne le 18 ou 20 mars, et la porter rapidement sur la haute Rednitz ; tandis qu'en occupant Ratisbonne, et Ingolstadt ou Donawerth, par le corps de la rive droite du Danube, on se rendait maître de ce fleuve. Au lieu de cette résolution vigoureuse, dont l'exécution aurait trouvé l'armée française inférieure en nombre, autour des

vres dans les bassins du Danube et du Pô, quelques réflexions avec des rapprochemens, qui répandront sur ces événemens des lumières nouvelles; je crois qu'ils opéreront d'assez grands changemens, dans l'opinion qu'on peut se former sur le mérite des deux généraux autrichiens et français, qui ont commandé en chef à la rive droite du Danube en 1796. Je n'ai pas fait cette guerre d'Italie, mais je l'ai étudiée à fond pendant mes levers comme ingénieur géographe; ce que j'en ai écrit et dessiné dans mes travaux topographiques, déposés depuis vingt ans au ministère de la guerre, a été copié par ceux qui ont traité cette campagne.

points de Wurtzbourg, Ulm et Augsbourg; le prince Charles suivit les conseils de la prudence, ou plutôt les injonctions du ministère. Le général Grünne accuse le général Mayer d'avoir exercé, sur cette détermination d'entrer en Bavière, une influence dont celui-ci s'est défendu.

Quoi qu'il en soit, le prince Charles fit à cette époque, un mouvement pour repasser le Danube à Lintz, avec la majeure partie de son armée, ne laissant en Bohème que les 1er et 2e corps. L'Archiduc avait senti la nécessité d'occuper avant tout, la ligne d'opérations sur la rive droite du Danube: il revint au projet d'une offensive directe, qui le tenait sur le chemin de la capitale, et qui était réellement mieux appropriée au terrain et aux règles de l'art. Mais ayant fait un circuit considérable, il perdit un temps précieux que Napoléon employa bien; il finit par ne pas se maintenir sur cette ligne, se laissant repousser dans la Bohème qu'il venait de quitter.

Les Autrichiens prétendent s'être décidés aux changemens opérés dans leur premier plan, d'après les avis de la concentration des forces françaises à la rive droite du Danube : ils ont même cru alors que nos armées devaient se réunir sur le Lech. Si tel est leur véritable motif, ils doi-

vent avoir eu communication des ordres donnés à nos corps ou à nos alliés; car celui d'Oudinot arriva seul vers la fin de février à Augsbourg; et il n'y eut de mouvement dans la position de l'armée bavaroise, que celui de la division de Wrede portée d'Augsbourg à Straubing. Le corps de Masséna ne fut rassemblé à Ulm que dans les derniers jours de mars, et celui de Davout arrivait à la même époque dans la Franconie. Ces rapports et les ordres auraient dû aller et revenir de la Bohême à Vienne; et la contremarche de l'armée ennemie a commencé le 19. Ces variations furent très-préjudiciables aux intérêts de la maison d'Autriche. Cette puissance semble être tombée dans le piége, où elle voulait précipiter son adversaire. Quand il faut agir pour le surprendre, elle hésite : elle croit pouvoir à sa volonté commencer ou retarder la guerre; et changer au moment de l'exécution, par une manœuvre de seize marches, qui a employé vingt et un jours, un projet dont la réussite était dans la célérité. Grande faute de ce cabinet! sur laquelle on ne saurait trop insister, afin qu'elle serve de leçon pour toutes les circonstances de la guerre.

Le nouveau plan des Autrichiens n'est pas

aussi clairement énoncé que le précédent. Voici ce qu'en dit Stutterheim : « L'armée autrichienne » d'Allemagne » (formée des 3e, 4e, 5e, 6e corps, 1re et 2e réserves), « devait passer l'Inn, entrer » en Bavière et agir le long du Danube. Deux » corps d'armées (1er et 2e) devaient déboucher » de la Bohème dans le haut Palatinat; s'avancer » et attaquer les armées françaises, qu'ils rencon- » treraient; mais dans tous les cas diriger les opé- » rations, de manière à ne pas trop s'éloigner du » Danube. Ces corps étaient destinés principale- » ment à couvrir la Bohème, et à s'assurer des » communications qui conduisent vers le Da- » nube...... Celui des deux partis qui était maî- » tre des deux rives du fleuve, depuis Ratis- » bonne jusqu'à Donawerth, devenant également » maître de la Bavière :..... l'archiduc ayant senti » en 1796, l'importance de Donawerth, clef » d'une partie de l'Allemagne :.... le but des deux » parties de l'armée autrichienne, rassemblées sur » l'Inn et sur la frontière de la Bohème (9 avril), » devait être de se réunir sur le Danube, et de » chercher pendant leur marche, à battre en dé- » tail les différens corps de l'armée française, qui » pourraient se trouver sur leur chemin. » Du reste l'Autriche s'attendait tellement au succès

de son offensive, que nulle précaution n'avait été prise, pour assurer les divers points de la frontière. Seulement à Lintz, nous trouvâmes les hauteurs de l'ouest, occupées par quelques retranchemens informes, qui avaient pu être commencés depuis les premiers revers de l'armée autrichienne. Ses généraux ont mentionné des camps retranchés, mais à peine ébauchés, dans les pays de Salzbourg, en Carinthie, en Carniole, etc. L'armée de réserve qui devait les occuper, n'eut pas non plus le temps de se former.

Ces retards furent aussi funestes à l'exécution du plan général de la coalition, qu'au succès des entreprises particulières de l'Autriche : car les insurrections qui éclatèrent dans le mois d'avril en Allemagne, et qui pouvaient embraser le nord de l'Europe, se trouvèrent dénuées d'appui. Le départ de la grande expédition anglaise, dont les préparatifs étaient terminés depuis le mois d'avril, fut aussi différé. On ne sait si ces changemens dans l'exécution des deux parties de ce grand projet, réagirent l'un sur l'autre; ni quel est celui des alliés qui exerça la plus grande influence, et qui manqua à ses engagemens : mais la coalition pouvait-elle espé-

rer mieux, lorsqu'elle violait tous les traités qu'elle avait faits? lorsque dans ce marché, il fallait concilier les intérêts et les vues particulières, réunir les efforts, de tant de puissances et de tant de cabinets?

Dès le commencement de la campagne, il nous fut facile de voir quels étaient les desseins de Napoléon. Ayant résolu de battre la grande armée autrichienne, et de revenir à Vienne pour y dissoudre la nouvelle coalition, punir cette attaque injuste, et dicter encore une fois la paix; il rapproche successivement ses corps d'armée, de la ligne d'opérations du midi et des bords du Danube : il veut se concentrer sur l'une ou l'autre rive, le plus avant possible, entre Donawerth et Ratisbonne. De là maîtrisant le terrain et les manœuvres, il ira chercher son ennemi, et en peu de temps il terminera la lutte. Tels sont les secrets de sa stratégie. En partant du Danube vers le bas Iser, il suffira d'un seul mouvement sur le flanc: s'il était parti de ses bases du Rhin ou de la forêt Noire, il aurait fallu dix opérations de front et autant de batailles. Il attend à Paris que l'agression soit bien constatée, et que les projets du général ennemi soient démasqués, pour venir à la tête de ses troupes donner ses

derniers ordres; et le prendre, comme il le dit lui-même, *en flagrant délit.* Contre les idées reçues, il abandonne entièrement les montagnes, dont il deviendra maître quand il le sera des plaines : là est le chemin de Vienne, vers lequel il fera voler rapidement ses masses, lorsqu'il aura dispersé celles de l'ennemi. Sans s'inquiéter de la force et de la composition de son armée, des conscrits qui s'y trouvent en grand nombre, des corps allemands avec lesquels il devra agir; il a résolu de ne pas retirer un seul homme de ses vieilles bandes d'Espagne, où il combat plus directement nos véritables ennemis, les Anglais.

Voici cependant les dispositions successives qu'on retrouve dans sa correspondance. Le 4 mars, il avait organisé ses corps; réglé le 6, ses magasins à Ulm, Donawerth et Ingolstadt; le 7, il ordonne de presser les fortifications de Passau, de relever les têtes du Lech, de réunir le corps de Masséna à Ulm, les Saxons à Dresde, etc.; le 11, il prescrit le mouvement général de concentration de l'armée, sur les deux rives du Danube, à Ingolstadt ou Donawerth. Jusqu'au 27 mars, la correspondance nous a prouvé que l'Empereur ne croyait pas encore à la guerre. Cependant il doit se précautionner : et en cas d'agression

imprévue, les maréchaux Davout, Masséna et Lefebvre, le général Oudinot, reçurent les ordres suivans. Au 20 mars le troisième corps devait être ainsi placé : le quartier-général à Wurtzbourg; la division Friant qui n'avait pas quitté Bareuth depuis la fin de 1808, couvrait de là tous les mouvemens de l'armée du Rhin; Morand était venu de Magdebourg à Bamberg; Gudin, de Hanovre à Amberg et Nuremberg; la division Saint-Hilaire arrivait de Stettin, et devait, avec la grosse cavalerie, s'étendre comme une réserve cachée à l'ennemi, depuis Nuremberg jusqu'au Danube vers Ingolstadt. Ainsi ce corps d'armée occupait les deux routes de la Bohème, vers Francfort et Manheim; ses forces principales étaient réunies vers la gauche, sur la route d'Egra à Wurtzbourg par Bareuth; les places de Kronach, Forcheim, Amberg, Wurtzbourg, avaient été armées et approvisionnées: les dépôts et les magasins étaient dans la dernière. Le 3e corps avait ordre de se rassembler à Bamberg vers le 1er avril, la droite se prolongeant vers le Danube; la division Friant restant toujours à Bareuth, en face d'Egra, afin d'en imposer à l'ennemi. Dans le cas d'une attaque soudaine, l'instruction du maréchal Davout portait, de mettre tous ses soins à

maintenir libre sa communication avec le Danube, et de manœuvrer de manière à se joindre aux troupes de la rive droite, à Ingolstadt ou à Donawerth.

A la rive droite du Danube, les corps occupaient les positions suivantes. Les Bavarois, cantonnés à Straubing, Landshut et Munich, avaient ordre, s'ils étaient attaqués, de se concentrer sur le Lech, au-dessous d'Augsbourg. Le corps d'Oudinot s'était rendu de Hanau à Augsbourg. Celui de Masséna devait arriver autour d'Ulm, ayant son quartier-général et une division dans cette ville; une division à Memmingen; une au-delà de Gunzbourg, route d'Augsbourg; une du côté de Donawerth: formation adoptée par l'Empereur, afin que la tête des corps gagnât une marche, de quelque côté qu'ils dussent se porter. Les Wurtembergeois étaient toujours en arrière d'Ulm, à Heidenheim, Neresheim, Elwangen, etc. Tous ces corps devaient agir de manière à opérer leur jonction sur le Danube, avec ceux de la rive gauche, vers les points déjà indiqués. Ainsi l'armée française, qui s'étendait d'abord de la Baltique aux bords du Rhône; qui se resserrait successivement depuis les montagnes de la Thuringe jusqu'au pied des Alpes; et dont les deux

masses principales gardaient en dernier lieu, les lignes d'opérations du nord et du midi, dans la Franconie et dans la Souabe : cette armée était soumise d'avance, dès le 11 mars, à un plan général de concentration sur le Danube, là où elle pouvait le mieux manœuvrer sur l'une ou l'autre rive. Mais son mouvement était gradué selon les circonstances.

Le 21, Napoléon prescrit de nouveau à Davout et à Masséna, de se reployer, en cas d'agression, sur les deux rives du Danube à la hauteur du Lech; la droite à Augsbourg, la gauche à Neubourg. L'armée devait y être concentrée, et présenter une masse de 180,000 hommes. L'arrestation du courrier français à Braunau, faisant craindre à l'Empereur des hostilités imminentes, il ordonna le 24 de se tenir prêt, mais de ne pas attaquer. Le lendemain 25 et le 27, il fait renouveler à Davout les instructions pour la marche sur le Danube, vers Ratisbonne ou Donawerth, suivant les événemens. « Peu importe, écrit le major-général, que l'ennemi » débouche en Silésie, en Saxe, dans le Hanovre » ou ailleurs; le point important est de se réunir » sur le Danube : que Davout ne détache pas un » seul homme sur Dresde; et qu'en s'emparant

» de ces pays, l'ennemi ne puisse prendre un » seul Français. » Le major-général discute les projets des Autrichiens, et recommande surtout d'éviter qu'ils ne se placent entre le Danube et le troisième corps. Il prévient Davout de la formation du deuxième corps, des Bavarois, de la réserve de cavalerie. Il prescrit à Masséna d'avoir huit jours de vivres prêts à emporter; et de ménager les fourrages du Lech, que nous serions peut-être obligés de défendre.

Mais c'est dans les instructions de l'Empereur au major-général (1) du 30 mars, qu'il faut chercher son véritable plan de campagne : là tout se trouve annoncé, préparé, développé à l'avance. Les bases de ces instructions étaient éventuellement arrêtées, pour le commencement des opérations au 15 avril; puisque « les Autrichiens n'avaient pas » encore déclaré la guerre, et qu'ils devaient être » retenus par la Russie. » Le 15 avril seulement une partie de la garde et les équipages de l'Empereur pouvaient être rendus à Strasbourg. « Le » 1er avril, dit Napoléon, le corps de Davout (mis en marche vers le 15 ou 17 mars des bords de l'Oder et du bas Elbe) pourra être établi entre

(1) Voyez les pièces.

» Nuremberg, Bamberg et Bareuth; la division
» Saint-Hilaire, entre Nuremberg et Ratisbonne:
» le corps de Masséna, autour d'Ulm : Oudinot,
» entre Augsbourg et Donawerth. Du 1er au 15,
» il y aura donc trois corps d'armée de 130,000
» Français et 10,000 alliés » (sans compter les Bavarois en première ligne sur l'Iser, et les Wurtembergeois encore en réserve), « en tout
» 140,000 hommes, qu'il faudra réunir sur le
» Danube, soit à Ratisbonne, soit à Ingolstadt...
» Il faut faire travailler à Augsbourg, aux têtes
» du pont du Lech, à Ingolstadt, pour pou-
» voir déboucher sur la rive gauche du Danube;
» et surtout à Passau, afin que cette place im-
» portante puisse tenir deux ou trois mois.... Il
» faut réunir beaucoup de magasins à Dona-
» werth, qui sera le quartier-général de l'armée,
» si l'ennemi attaque de suite... Ce quartier-général
» et la position à prendre sur le Lech, ne sont
» que dans le cas où l'Empereur serait prévenu
» par les Autrichiens..... Son but est de porter le
» quartier-général à Ratisbonne, et d'y centrali-
» ser l'armée... Saint-Hilaire et Oudinot doivent y
» être vers le 10 » (ce qui formait le 2e corps). Le maréchal Bessières y arrivait le même jour, et rassemblait la réserve de cavalerie; Davout venait

à Nuremberg, n'occupant Bareuth que par l'extrémité de la gauche; Masséna, à Augsbourg; Lefebvre, à une ou deux journées de Ratisbonne, etc. « Le quartier-général se trouverait alors dans » cette ville, au milieu de 200,000 hommes, à » cheval sur une grande rivière; gardant depuis » Ratisbonne jusqu'à Passau, la rive droite du » Danube, qui apporterait promptement à l'ar» mée tout ce qui lui serait nécessaire. » Que fera alors l'ennemi? marchera-t-il à Cham, à Nuremberg, à Bamberg, sur Dresde, dans le Tyrol? partout il sera contenu, coupé ou poursuivi. « Si » l'ennemi veut agir par les extrémités de la gau» che ou de la droite; il faut accepter le centre, » ayant sa retraite sur le Lech et Augsbourg..... » Que peut-il entreprendre aujourd'hui qu'il » est prêt?...... » Se porter de la Bohême sur Ratisbonne? Alors Davout et Lefebvre se reploient sur Ingolstadt ou Donawerth, dans lequel s'établit le quartier-général, etc. Ensuite viennent les ordres pour les magasins, pour les divers services, le génie, les reconnaissances du Danube, des ponts, des positions autour de Ratisbonne, pour la formation des corps d'armée dans tous leurs détails, la destination de tous ceux qui sont détachés, etc. Il faut remarquer cette habile dis-

position de l'armée, placée en triangle à Ratisbonne, Augsbourg et Nuremberg; pouvant se réunir en trois marches, sur le saillant très-avancé de Ratisbonne. Elle faisait en même temps face par les côtés à la Bohême et à l'Iser; prenait de revers tout ce qui marcherait au-delà de l'un comme de l'autre; atteignait jusqu'à Passau par la rive droite du Danube, et s'ouvrait par là le chemin de Vienne.

Telles étaient les instructions que le major-général emporta à son départ de Paris. Claires et précises, elles reposaient sur deux suppositions: l'ennemi attaquerait ou non, avant le 15 avril; l'armée pouvait occuper ou non avant les hostilités, les pays autour de Ratisbonne. Dans la supposition de l'agression avant le 15, et l'armée n'étant pas rendue à Ratisbonne; elle devait se concentrer autour de Donawerth et du Lech. Une des principales conditions de ces problèmes, était toujours la présence de l'Empereur pour remuer ces masses : il comptait se rendre sous peu au quartier-général. En attendant, comme il paraissait probable que les Autrichiens ne commenceraient pas la guerre, le prince Berthier devait inspecter les cantonnemens : s'ils attaquaient, il avait été autorisé à former deux

grands commandemens sur les deux rives du Danube, et à les remettre aux maréchaux Masséna et Davout.

L'Autriche en interceptant nos courriers, avait aussi voulu cacher ses derniers mouvemens. L'Empereur ne dut être prévenu de ceux-ci, même imparfaitement, que dans les premiers jours d'avril. Le major-général était parti avec ses instructions; cependant la direction des affaires venait toujours de Paris. La correspondance de Napoléon continue de presser l'exécution de ses ordres. Il fait prescrire successivement au maréchal Davout (1er avril), d'envoyer les divisions Saint-Hilaire, Nansouty, et Montbrun à Ratisbonne; de porter son quartier-général à Nuremberg; et d'établir son corps entre cette ville et Ratisbonne, en laissant la division Friant à Bareuth, toujours destinée à couvrir son mouvement. Il hâte la marche des troupes sur Ratisbonne; ordonne le 6, de rapprocher le troisième corps de ce point important, de manière à pouvoir s'y rendre en un jour. Quand Ratisbonne sera occupé par les troupes de Saint-Hilaire et par la cavalerie, le quartier-général et les parcs se rendront à Ingolstadt et à Donawerth. Enfin le 8, Napoléon décide qu'à partir du 1er avril, les

troupes prendront le titre d'armée d'Allemagne: le dépôt général est à Strasbourg; le deuxième à Ulm, d'où les lignes de communications se dirigent sur Nuremberg et sur Augsbourg; les troisième et quatrième dépôts sont à Donawerth et à Ingolstadt. Cet ordre du 8 fut expédié aux corps d'armée, par le major-général le 11, de Strasbourg : c'est le dernier qu'il dut recevoir, avant le commencement des hostilités.

Telles furent les dispositions prescrites. En les lisant dans les pièces, on pourra se convaincre qu'elles ne laissaient rien à désirer, ni à interpréter; que tout y était conforme aux véritables principes de l'art, malgré les assertions des écrivains légers ou partiaux. Voici quelle était à ces diverses époques, la position exacte des divisions de l'armée française. Le 1er avril, le quartier-général du troisième corps était à Bamberg: la première division sur la route de Nuremberg à Ratisbonne, la gauche à la première ville; la deuxième division à Bareuth, Turnau et Culmbach, ayant pour points de rassemblement Bareuth et Berneck; la troisième à Forcheim, Erlang et Bamberg; la quatrième entre Bamberg, Forcheim et Mulhausen; la division de réserve à Auspach; la grosse cavalerie vers Schwabach et

Schweinfurth. Le 8 avril, le quartier-général de Davout avait été porté à Nuremberg, depuis la veille; la division Morand, en route pour Ratisbonne, était à Neumarck; Friant n'avait pas quitté ses cantonnemens; Gudin, en marche sur Amberg, était ce jour-là entre Erlang et Nuremberg; Saint-Hilaire avait le 10e régiment à Ratisbonne depuis le 4, le reste à Kelheim, Irnzing, Kosching et en route; la grosse cavalerie était à Monheim et Neukircheim, etc. Le 10 avril, la première division était sur la Nab, entre Penck et la Vils; la deuxième vers Amberg, où elle allait se concentrer momentanément; la troisième entre Neumarck et Amberg; la quatrième autour de Ratisbonne; la grosse cavalerie à Vilkehausen et Salzkirchen; la cavalerie légère à Nittenau, Hirschau, Mulhausen.

Pendant que le troisième corps tendait ainsi à se rapprocher du Danube, les corps de la rive droite restaient dans leurs quartiers. Du 1er au 10 avril, les Bavarois étaient toujours à Straubing, Landshut et Munich; le corps d'Oudinot à la rive droite du Lech, occupant Augsbourg; les divisions de Masséna à Ulm, Gunzbourg, Gundelfingen et Memmingen. Celles-ci, renforcées par les corps alliés de Bade et Darmstadt, ne se mirent en

marche que le 11. Le 12, elles se trouvaient à Schwabmünchen, Zusmarshausen, Ursberg et Landsberg, où était une partie de la cavalerie légère; le quartier-général du maréchal s'établit à Augsbourg.

Examinons la position de l'armée autrichienne aux époques correspondantes. Nous avons vu que le 19 mars, elle avait dans la Bohème, le premier corps à Saatz, le deuxième à Pilsen, le troisième à Prague, le quatrième à Wodnian au sud de Piseck, le cinquième à Budweis, le premier corps de réserve à Iglau : dans l'Autriche, le sixième corps à Wels, le deuxième de réserve à Enns. Ce jour-là, commençait le mouvement que le centre opéra sur Lintz, par la route de Freystadt. Le 1er avril, les premier et deuxième corps étaient encore à Saatz et Pilsen, d'où ils ne partirent que le 5 et le 8 : le troisième corps était à Lintz, le quatrième à Galluenkirchen (une marche avant d'arriver à Lintz), le premier corps de réserve à Sandl, le cinquième à Lambach : le sixième et le deuxième corps de réserve à Vocklabruck. Le 6, cette armée s'étant rapprochée de l'Inn, se trouvait : le sixième corps et deuxième de réserve à Mattighoffen; le cinquième corps à Aurolz et à Munster, le quatrième à Riedau, les

prèmier et deuxième corps de réserve à Weizenkirchen et à Haag. Dès lors les avant-gardes éclairaient l'Inn, en face du territoire bavarois. Le 8 l'armée autrichienne bordait l'Inn à Braunau, Obernberg et Scharding; elle commença le passage et les derniers préparatifs des ponts ce jour même : les corps de Bellegarde s'étendaient le long des frontières de la Bohème.

CHAPITRE IX.

LES HOSTILITÉS COMMENCENT : LE PRINCE BERTHIER SE TROUVE OPPOSÉ AU PRINCE CHARLES.

Le 8, les Autrichiens commencent l'agression sur tous les points, et répandent des proclamations. — La Bavière y répond. — L'archiduc est combattu, entre son patriotisme et ses théories militaires. — Il a le plus grand intérêt à se porter rapidement sur le haut Danube. — Cependant le sixième jour, l'armée autrichienne n'a fait encore que six lieues. — Le 13, elle est sur la Rott : Napoléon part de Paris ; le prince Berthier arrive à Donawerth ; les deux masses françaises sont à Ingolstadt et à Augsbourg. — Le prince Charles ne passe l'Iser que le 16, et marche sur Neustadt. — Il ordonne à Bellegarde de se réunir à lui vers Eichstedt. — Le prince Berthier prend le commandement de l'armée. — Il donne des ordres contradictoires à ceux de l'Empereur. — Il renvoie Davout à Ratisbonne, malgré ses représentations ; et écarte ainsi les deux masses de l'armée, aux extrémités de sa longue ligne. — Le prince Berthier voit l'ennemi partout. — Il reçoit enfin les derniers ordres de l'Empereur, et va à Augsbourg. — Le prince Berthier se montre fort au-dessous de ce commandement temporaire. — L'Empereur arrive à Stuttgard le 16.

Aussitôt que la grande armée autrichienne d'Allemagne eut achevé son mouvement circulaire, et que ses avant-gardes furent arrivées sur

l'Inn ; elle commença les hostilités, sans aucune de ces formalités en usage chez les nations policées. Il faut répéter encore que ce fut sans motif : car le manifeste publié n'énonçait aucun grief positif, et qui eût été mis en discussion. Le 1er avril, l'archiduc Charles quitta Vienne. Le 6, il dénonça la guerre dans sa proclamation à l'armée autrichienne, dont les avant-gardes bordaient l'Inn ce jour-là, et commençaient les préparatifs de passage. « Le salut de la patrie nous appelle à de » nouveaux exploits, dit l'archiduc ; la liberté de » l'Europe s'est réfugiée sous vos bannières....... » Vos frères les Allemands, qui sont forcés de se » placer dans les rangs ennemis, attendent de » vous leur délivrance....... Notre monarque ne » veut pas opprimer les peuples voisins, mais les » délivrer de leur oppresseur..... Bientôt des trou» pes étrangères, étroitement alliées avec nous, » combattront avec nous l'ennemi commun, etc. » Quel long commentaire mériteraient ces mots ! Bientôt les princes de la Confédération y répondront pour nous. Le 8, l'empereur François quitta solennellement sa capitale, annonçant qu'il allait se mettre *à la tête des défenseurs de la patrie.* Le quartier-général de l'archiduc était ce jour à Ried, à une quarantaine de lieues de Munich. Le len-

demain, un de ses aides-de-camp remet au roi de Bavière et au maréchal Lefebvre à Munich, des dépêches en date du 9, et probablement écrites sur le territoire bavarois. Le billet du prince au général français, est ainsi conçu : « D'a-» près une déclaration de Sa Majesté l'empereur » d'Autriche à l'empereur Napoléon, je préviens » monsieur le général en chef de l'armée fran-» çaise, que j'ai l'ordre de me porter en avant, » avec les troupes sous mes ordres, et de traiter » en ennemies toutes celles qui me feront résis-» tance. » La déclaration dont il est question dans ce billet, doit être celle du 27 mars, qui, comme nous l'avons vu, n'avait pu encore parvenir à Paris; et n'exprimait ni plainte, ni même la volonté de faire la guerre. Des billets semblables furent envoyés par les archiducs commandant les armées d'Italie et de Pologne, aux avant-postes qui étaient en face d'eux. La lettre adressée au roi de Bavière, l'engageait à accéder au prétendu vœu de son peuple, « qui ne voit que » des libérateurs dans l'armée autrichienne, et à » ne pas faire peser sur ses Etats, les charges » d'une guerre entreprise pour la liberté géné-» rale. » Le Roi répondit par la proclamation suivante, adressée aux Bavarois, le 17 avril, de

Dillingen : « Sans déclaration de guerre, sans au-
» cune explication préalable, notre territoire a
» été envahi le 9 de ce mois; et nous avons été
» contraints de quitter notre capitale, qui a été
» occupée par les troupes autrichiennes..... Cette
» violation du droit des gens sera punie..... Leurs
» projets injustes et insensés seront confondus.....
» Nous répondrons par des victoires, aux procla-
» mations insidieuses répandues en Bavière, ten-
» dantes à détruire les droits des souverains, et
» à fomenter partout un esprit de vertige des-
» tructif de l'ordre social, etc. » Chaque souve-
rain de la Confédération protesta contre cette
agression et ces provocations, par des procla-
mations non moins vigoureuses.

Le 8, l'Autriche violant la foi des traités, commence la guerre, en prenant l'offensive sur tous les points. Elle fait envahir la Bavière, la Franconie, le Tyrol, l'Italie et la Pologne. L'empereur François arrive à Lintz, à la suite de son armée. Par quel manque de respect, par quel oubli de tous les devoirs et de toutes les convenances, se fait-il que le général Stutterheim n'ait pas, du moins dans la première partie de son histoire, fait mention d'une circonstance telle, que la présence de son souverain auprès de l'ar-

mée, quoiqu'elle soit assez constatée et proclamée par ses manifestes et les bulletins officiels : comme si tous les monarques étaient obligés de se tenir aux avant-postes, et d'aller exposer leur personne sacrée, aux coups de fusil et de lance, ainsi que le faisait Napoléon. Il est vrai que Stutterheim écrivait en 1811, temps de relâchement, où les hérésies du rigorisme politique, et même de l'égalité, se glissaient jusque dans les anciennes cours!

Pour nous qui sommes pénétrés de la sévérité de nos devoirs, nous nous croyons obligés de mentionner toutes les circonstances, et de juger les hommes indépendamment du rang qu'ils occupent dans le monde. Nous nous croyons aussi obligés d'examiner non-seulement la conduite et les actions des chefs, mais leurs systèmes et leurs théories; car si les premières établissent leur réputation, les autres servent de base à la science de la guerre, composée d'expériences et d'observations, bien plus que de règles et de principes. Nous sommes donc forcés d'émettre notre opinion, à mesure que les généraux se présentent sur la scène, même pour de courts instans. Ici le prince Berthier est momentanément opposé au prince Charles. On trouvera à

la fin de ce chapitre des observations sur la manière dont le major-général a exercé ce commandement de cinq jours. Nos réflexions sur la conduite de l'archiduc, sont placées après les journées d'Eckmuhl. Rappelons cependant que le généralissime avait été, dès le principe, opposé à la guerre; qu'il n'avait ni approuvé les moyens adoptés, ni partagé les espérances de réunir les puissances de l'Europe; que par suite de ses sentimens, il avait dû choisir le système d'opérations le moins hasardeux. L'archiduc a donc pu se trouver pendant cette campagne, constamment combattu entre ses théories militaires et son patriotisme; il a pu se laisser dominer par le désir de conserver, autant que possible cette armée, à laquelle était attaché le sort de l'Empire. Mais nos rigoureux devoirs nous permettent seulement d'énoncer ces motifs honorables, sans pouvoir les faire entrer dans la balance des opérations militaires.

Essayons maintenant de pénétrer dans les calculs du prince Charles, et d'examiner les ordres qu'il donne, pour l'exécution du projet dont nous avons indiqué les principales dispositions. Nous savons que ce prince renonçant à manœuvrer par la ligne d'opérations du nord, et s'étant

reporté vers celle du midi, va agir par le centre, pour se rendre maître du Danube, entre Ratisbonne et Donawerth. De là il va accomplir sans doute la dernière partie du premier plan, et après s'être avancé entre la forêt Noire et le Mein, commencer un nouveau système d'opérations. L'Autriche a pris toutes ses mesures pour cacher son attaque, et pendant l'absence de Napoléon, tomber sur les corps français. Alors elle ne saurait mettre trop de célérité et de vigueur dans ses premières opérations, pour avoir gagné le Danube et dispersé nos troupes, avant que l'Empereur ne puisse être prévenu et arrivé de Paris.

Le prince Charles savait que les deux grandes masses de l'armée française étaient le 1er avril, à Bamberg et à Ulm, leurs avant-gardes à Augsbourg et à Bareuth. Au commencement des hostilités, il devait les croire à peu près dans la même position; puisque le quartier-général de Davout ne s'est porté que le 7 à Nuremberg. L'archiduc est sur le bas Inn, plus rapproché que Davout et Masséna, du Danube au-dessus de Ratisbonne, là où passe sa nouvelle ligne d'opérations, où il a tant d'intérêt d'atteindre ce fleuve. Il en est surtout bien plus près, par les troupes qu'il a en face de

Waldmünchen. Les divers corps français qui, par leurs mouvemens depuis un mois, tendent constamment vers le Danube et le Lech, doivent avoir nécessairement pour instructions, de se rejoindre sur ce fleuve, vers l'embouchure du Lech. Napoléon qui est encore à Paris, va accourir à la tête de l'une des grandes masses, ou sur le point indiqué pour leur jonction. L'archiduc n'a devant lui que des Bavarois. Il doit donc se porter vivement sur l'Iser, le passer avec son armée à Landshut, et gagner rapidement les deux ponts de Kelheim et de Neustadt sur le Danube; de là marcher sur l'Altmuhl, vers lequel il dirigera Bellegarde et Kollowrath, par Tirchenreidt et Waldmünchen; après s'être assuré du point important de Ratisbonne. De cette nouvelle base de l'Altmuhl, doublée par le Danube, il manœuvrera sur la Rednitz et sur la route de Nuremberg à Donawerth; afin de pénétrer par le centre entre Masséna et Davout. Peut-être ne leur laissera-t-il de probabilités de réunion que vers Dinkelsbuhl; lorsque son armée sera entièrement rassemblée, la Bavière occupée par ses troupes unies au corps et aux insurgés du Tyrol. Supposons même que l'archiduc arrive trop tard, et trouve les maréchaux français autour de Dona-

werth : maître des passages du bas Danube, à partir de Neustadt ou d'Ingolstaldt, il l'est aussi de la plaine jusqu'à la rive droite du Lech; il peut le devenir facilement des opérations.

Pour obtenir tant d'avantages, l'archiduc a moins de trente lieues à faire (dix-huit lieues depuis l'Inn jusqu'à Landshut; de là, douze jusqu'à Neustadt et Kehleim) : il ne lui faut que quatre marches de guerre, cinq au plus, pour atteindre ces points importans. Plus que jamais il lui est avantageux de frapper, dès le commencement de la guerre, quelque grand coup, afin d'entraîner les alliés incertains, et les peuples préparés à l'insurrection. Toutefois dans le début de la campagne, après avoir fait à sa volonté toutes les dispositions, l'armée autrichienne est tellement embarrassée par ses *magasins mobiles*, par ses équipages, par son ordinaire lourdeur; elle va marcher avec une telle lenteur, que le huitième jour après le commencement des hostilités et du passage de l'Inn, elle n'aura fait que dix-huit lieues, et arrivera seulement le 15 au soir sur les bords de l'Iser.

Nous avons vu que le général Stutterheim porte à cent cinquante-sept bataillons et cent cinquante-quatre escadrons (ou 175,494 hommes,

dont 18,000 de cavalerie) les forces autrichiennes en Allemagne: cent treize bataillons et cent vingt escadrons, 126,494 hommes, dont 14,000 de cavalerie, sous l'archiduc; 49,000, sous Bellegarde. Ce même général évalue à 100,000 Français et 40,000 confédérés, les troupes qui furent d'abord sous les ordres de l'empereur Napoléon. Elles étaient encore cantonnées à Bamberg et à Ulm, lorsque le 6 avril, les avant-gardes autrichiennes bordaient la frontière, et terminaient les préparatifs de l'invasion. Le 8, l'armée ennemie est sur l'Inn, et en commence le passage. On a dit que ce même jour, le pont de Mulheim vers Ehring, était déjà construit. Le 9, on *donne séjour.* Le 10, les corps passent : le sixième (vingt bataillons et seize escadrons), le cinquième (vingt-trois bataillons et seize escadrons), le deuxième corps de réserve (cinq bataillons, vingt-quatre escadrons), traversent l'Inn à Braunau. Du côté de Weissembourg, est la division de huit bataillons et huit escadrons, sous les ordres du général Jellachich, partant de Salzbourg, et se dirigeant sur Munich. Le troisième corps (vingt-trois bataillons huit escadrons) passe au pont de Mulheim; le quatrième corps (vingt-deux bataillons et vingt-quatre escadrons), le premier

corps de réserve (douze bataillons de grenadiers et vingt-quatre escadrons), à Scharding. Le total des troupes qui passent l'Inn le 8, est de cent treize bataillons et cent vingt escadrons. Ce jour, le premier corps était à Plan; il traversait la frontière le 10, à Tirchenreidt; le deuxième à Frauenberg, d'où il suivait la route de Veinberg.

Le 12, le sixième corps, retardé par la reconstruction du pont de N-Œting, se trouvait sur les bords de l'Isen; le cinquième corps avec le quartier-général, à N-Œting; le troisième, à Turnstein; le quatrième, à Eggenfelden; le premier corps de réserve, à Pfarkirchen. Ainsi le 12, cette armée n'était encore que sur la Rott; ses avant-gardes, à deux ou trois lieues en avant; la brigade Veczay, destinée à éclairer la droite, et à établir la communication avec Bellegarde, était ce jour-là à Euchendorf, envoyant des détachemens sur le bas Iser : trois bataillons avaient été détachés sur Passau, pour bloquer cette place. Le lendemain 13, sixième jour des hostilités, l'armée autrichienne, ayant fait six lieues environ en pays ennemi, prit méthodiquement un nouveau *séjour*, qu'elle a attribué aux mauvais chemins et au besoin d'attendre ses *magasins*

mobiles, qui devaient la suivre. Tant de méthode dérangea entièrement l'exécution du plan arrêté.

Pendant que les Autrichiens pensaient avoir retenu Napoléon loin de son armée; il était déjà ce même jour 13, à moitié chemin de Strasbourg. Nous avons vu que comptant sur la Russie, il n'avait cru à la guerre qu'au dernier moment, et qu'il avait voulu rester à Paris, afin de constater l'injuste agression de ses ennemis. Pour tout autre, ces retards pouvaient être bien funestes. Mais prévenu le 12 à huit heures du soir par le télégraphe, il part deux heures après, sans équipage, sans garde, presque sans suite. L'impératrice Joséphine l'accompagna jusqu'à Strasbourg, où elle s'arrêta pendant une partie de la campagne.

Napoléon se fit précéder par une dépêche, qui renouvelait les anciens ordres de centraliser l'armée sur le Lech. Le major-général était encore à Strasbourg le 11, lorsqu'il fut averti du passage de l'Inn. Il l'annonça à l'Empereur; et expédia à Davout ainsi qu'à Masséna, l'ordre de prendre le commandement des forces qui étaient sur les deux rives du Danube, et de les réunir d'un côté sur le Lech, la droite à Augsbourg,

de l'autre à Ingolstadt; la concentration générale de l'armée devant avoir lieu vers Donawerth, selon le premier ordre du 21 mars. Le prince Berthier arriva dans cette ville, le 13 avril au soir. Ce jour, l'armée française était rapprochée à droite et à gauche du Danube. Le maréchal Davout, commandant toutes les troupes qui se trouvaient à la rive gauche, se rendait de Nuremberg (où il était depuis le 7), à Ingolstadt, en passant par Neumarck. La quatrième division logeait dans Ratisbonne, et y attendait son dernier régiment, couchant cette nuit à Hemau. La première division de grosse cavalerie, s'était portée depuis le 10, en avant de Ratisbonne, sur les deux rives du Danube; les première et troisième divisions d'infanterie et la division de réserve Demont, autour d'Ingolstadt. La deuxième ayant quitté Bareuth, se concentrait sur Amberg; et avait eu le 11 et le 13 deux engagemens avec l'ennemi à Hirschau et Amberg. Suivant le mouvement général sur Ingolstadt, elle venait se placer le 13, la droite à Neumarck, la gauche à Castel. Ce même jour, Masséna prenant le commandement des troupes à la rive droite, arrivait à Augsbourg avec le quatrième corps, dont les divisions étaient can-

tonnées: la première et cavalerie légère, à Schwabmunchen; deuxième, à Zusmarhausen; troisième, à Ursberg; quatrième et cavalerie légère, à Landsberg. Le corps d'Oudinot qui bordait le Lech, fut porté ensuite à Aicha, et sa cavalerie à Dachau. Les Wurtembergeois occupaient Rain, et l'embouchure du Lech. Les Bavarois tenaient la première ligne de l'armée, à Munich, Landshut et Straubing; ils avaient eu d'abord ordre de marcher sur Augsbourg, ensuite sur l'Abens.

Ainsi le 13, les deux masses de l'armée française se trouvaient, selon les premières dispositions de l'Empereur, à Ingolstadt et Augsbourg. Le point important de Ratisbonne, occupé à l'extrême gauche par une division d'infanterie et une de cavalerie, était fort exposé d'après la direction générale du gros de l'armée ennemie et de son corps de droite. Cependant la division Saint-Hilaire avait encore pour se retirer sur l'armée, à choisir son chemin par l'une et l'autre rive du Danube; quoique ceux de la rive gauche fussent très-mauvais jusqu'à Wohbourg. Il pouvait être utile de conserver Ratisbonne jusqu'au dernier moment; car si le prince Charles s'en emparait, il nous primait sur le Danube, y réunissait toutes ses forces, était maître de manœu-

vrer sur l'une et l'autre rive : il ne restait plus que la ressource toujours incertaine d'une bataille générale, pour décider les affaires et s'emparer des plaines de la Bavière. D'un autre côté, en y laissant une division, on courait le risque de la compromettre; ou en la renforçant, de disséminer l'armée et de l'exposer à des combats partiels. L'occupation de Ratisbonne devait donc être subordonnée, à la vitesse des mouvemens de l'ennemi sur les deux rives, à la possibilité de défendre cette ville et Stadt-am-hof, ainsi que le cours du Danube jusqu'au Lech. Au fond cette occupation était contraire aux instructions de l'Empereur, qui avait voulu concentrer l'armée sur Ratisbonne ou sur Donawerth, pour l'avoir dans sa main et commencer de suite les grandes opérations.

L'armée autrichienne aurait dû arriver avant le 13, autour de Ratisbonne, par le bas Iser et surtout par la Bohême. Le 14 seulement, les corps de l'archiduc recommençant leur mouvement, se portent à Neumarck et Gankofen; leurs postes arrivent sur la Vils. L'avant-garde de Veczay et celle de Stutterheim (quatrième corps), entrent dans Landau et Dingelfing sur l'Iser.: elles traversent cette rivière

le 15 au matin, et poursuivent des chevau-légers bavarois chargés de couper les ponts. Ce fut de ce côté le premier engagement de la campagne. L'ennemi fut prévenu alors que le corps de Davout marchait en même temps, sur Ratisbonne et sur Ingolstadt.

Le 15, l'armée autrichienne alla cantonner sur la grande Vils, depuis Velden jusqu'à Frontenhausen; les réserves en arrière; et le cinquième corps au-delà, sur la grande route de Landshut. Ses avant-gardes bordaient les rives de l'Iser; à sa droite, les ponts de Dingelfing et de Landau étaient déjà dépassés; à sa gauche, on réparait celui de Mosbourg. L'Iser était par lui-même facile à traverser, surtout dans les environs de Landshut, à cause de la multiplicité de ses ponts, qui n'avaient pas été tous rompus ni assez ruinés, et des collines de la rive droite qui dominent beaucoup les bords opposés. Cependant à Landshut, le lit de la rivière est large de 2,000 toises; d'un bord à l'autre, l'Iser en a au moins 60; mais il est divisé en deux bras, qui entourent une partie de la ville, et dont le plus large est à la rive droite, où se trouve aussi la partie la plus considérable de Landshut. Le château de Trausnits couronne les

hauteurs. Le faubourg de Seiligenthal est hors la rive gauche qui s'étend au loin, basse, remplie d'alluvions et de prairies marécageuses, traversée par deux chaussées fort élevées, qui forment deux défilés de 1800 toises. A l'extrémité de celles-ci, se trouvent les villages d'Ergoltingen et d'Altdorf, au pied des collines qui bordent la rive gauche de l'Iser. Le général bavarois Deroi, chargé de la défense de Landshut, avait établi sa division en bataille sur leur crête; et fait occuper par les régimens d'Isenbourg et de Presing, les approches du grand pont, ainsi que Seiligenthal.

Voici quelles furent les dispositions du prince Charles pour le 16 au matin : à la droite, le quatrième corps débouche de Dingelfing, envoie son avant-garde sur Erbelsbach; il menace ainsi les derrières du général Deroi, et lui coupe la communication avec Ratisbonne : Veczay s'étend par Mengkofen jusque vers la Laber, et reconnaît le pont de Straubing, pour communiquer avec Bellegarde. A la gauche, Hiller a ordre de s'avancer par Mosbourg, d'observer la route de Munich et d'avoir des nouvelles de l'ennemi. Le prince Charles marche au centre, à la tête des colonnes du cinquième, troisième corps et des deux

réserves, par la chaussée de Landshut. L'avant-garde était arrivée de grand matin près de la ville. Vers onze heures seulement, le prince ordonna d'attaquer, afin de reconstruire le pont. L'artillerie des Autrichiens, supérieure en nombre et en calibre, avantageusement placée sur les hauteurs, fit taire les pièces bavaroises, et délogea l'infanterie qui défendait les maisons voisines du pont. Quelques compagnies de *Gradiscans* passèrent à la faveur de cette canonnade; et bientôt le pont fut raccommodé. Vers deux heures l'avant-garde le traversa, suivie du cinquième corps; ces troupes se ployèrent en colonne sur la chaussée, et établirent leur artillerie. Après une courte canonnade et quelque tiraillerie, le général Deroi prévenu des mouvemens que faisait l'ennemi sur sa gauche par le pont de Dingelfing; menacé par celui de Werdt, qui était bien plus rapproché; se retira avec ordre et en échiquier par brigades, sur la route de Pfeffenhausen. La cavalerie autrichienne suivit son mouvement; son avant-garde occupa Pfetrach; ses postes, Weichmihl. Le cinquième corps était à Seiligenthal et Ergoltingen; le troisième, à Landshut; les réserves, en arrière. Le quatrième corps avait passé l'Iser à Dingelfing, et remon-

tait cette rivière par le chemin de Worth, pour aller s'établir à Och. Son avant-garde le côtoyant par la chaussée de Straubing, chassait de Weng quelque cavalerie bavaroise; et arrivant dans la soirée à Altheim, poussait jusqu'à Erbelsbach. Le même jour, Hiller avec le sixième corps, n'avait pu atteindre Mosbourg, que ses coureurs avaient pourtant dépassé. Jellachich entrait à Munich : on lui a reproché de n'avoir pas battu le pays jusqu'au Lech.

L'archiduc devait, plus que personne, souffrir de tous ces retards, et sentir la nécessité de se hâter. Mais il avait à craindre de désorganiser par trop d'activité, cette lourde machine, accoutumée à ne se mouvoir qu'avec lenteur. Le 17, ce prince fit faire à son armée une marche de deux à trois lieues, et se porta avec le cinquième corps à Weichmihl, sur la chaussée de Landshut à Nuremberg (par Pfeffenhausen et le pont de Neustadt); les troisième et quatrième corps, suivant la route de Kehleim par Rottenbourg, s'arrêtèrent, l'un à Hohentham, l'autre à Essebach; les réserves, à Altdorf et Ergoltingen; les avant-gardes, vers les deux Laber. Les coureurs du cinquième corps s'engagèrent avec les Bavarois, vers Hornpach, et s'avan-

cèrent jusque sur les hauteurs de Siegenbourg : ceux du quatrième corps s'approchant à trois lieues de Ratisbonne, annoncèrent qu'ils avaient trouvé des troupes françaises à Koffering, et que le corps de Davout était à Ratisbonne. Ces rapports importans furent envoyés aux quartiers-généraux des corps d'armée. Ce jour 17, le sixième corps arrivait à Mosbourg, ses avant-gardes s'étendaient jusqu'à Mainbourg, Nandlstadt et Zollin : il poussait un fort détachement sur Pfaffenhofen. Ce corps qui suivait sa direction par Au, pour contenir et observer ce qui sortirait d'Augsbourg, devait être rejoint par Jellachich, à mesure qu'il s'avancerait vers le bas Lech.

Ces mouvemens du 17 et ceux de la veille, avaient évidemment pour but de diriger l'armée autrichienne sur le Danube, par les deux routes et sur les deux ponts de Neustadt et Kelheim : soit que l'archiduc voulût se porter ensuite sur la Rednitz, soit plutôt qu'il désirât se réunir sur les bords de l'Altmuhl, afin de consolider son établissement en Bavière, et de voir de quel côté il devrait ensuite tourner ses opérations. Une lettre adressée à Bellegarde, indique pour « motif de ce mouvement, la dispersion des

» corps ennemis; et pour but, de percer au mi-
» lieu de ces corps, afin de traverser le Danube
» entre Ingolstadt et Ratisbonne, et de prendre
» la direction d'Eichstedt, où le deuxième corps
» se porterait par Beilengries, et le premier par
» Neumarck. » Cet ordre avait dû être donné d'après l'avis de la position du maréchal Davout, le 12 vers Nuremberg, avant son départ pour Ingolstadt. Le 18, l'armée autrichienne devait continuer à se diriger sur l'Abens, par les deux grandes routes de Neustadt et de Kelheim; lorsque la nouvelle inattendue de la concentration de Davout sur Ratisbonne, ou plutôt de l'arrivée de Napoléon, détermina l'ennemi à faire un faux mouvement vers sa droite.

Heureusement pour l'armée française, les Autrichiens marchaient sur elle à pas de tortue. Mettant neuf jours à parcourir le chemin qu'ils auraient dû franchir en deux ou trois, ils donnaient à l'Empereur le temps de venir de Paris, et de réparer les fautes que le major-général multipliait chaque jour. Le mal aurait pu être sans remède avec d'autres ennemis; mais ceux-ci semblaient rejeter tous les avantages que leur offraient leur bonne fortune et l'insuffisance du prince Berthier.

Arrêtons-nous ici quelques instans; et sans écouter de pusillanimes considérations, disons des vérités dures, mais nécessaires. Il faut qu'on sache combien de dangers courent les armées et les empires, lorsque les commandemens tombent, même pour peu d'instans, dans des mains faibles ou inhabiles; combien peu l'habitude des grandes affaires, supplée aux qualités si rares du général en chef; enfin ce que les rois et les peuples doivent apprécier l'épée qui peut défendre et sauver l'Etat. On ne saurait trop insister sur ces vérités, parce que maintenant moins que jamais, elles ne sont assez connues, ni assez senties d'aucun parti. Examinons donc la réputation militaire d'un homme que, dans l'étranger comme en France, la légèreté, la malveillance ou une aveugle amitié, ont voulu non-seulement trop rapprocher de Napoléon, mais même élever au-dessus de lui, comme le conseiller de ses grandes actions, comme le prophète de ses catastrophes. Jugeons par ses actes et sa conduite, le prince Berthier, momentanément livré à lui-même. Ce généralat de cinq jours, dont notre mauvaise fortune l'avait investi, contre toutes les apparences et probablement contre les intentions de l'Empereur, pou-

vait compromettre l'Empire, si nos ennemis avaient montré autant d'activité que d'acharnement (1).

Le major-général qui devait seulement parcourir les cantonnemens et visiter l'armée, en prit le commandement, sans que l'on trouve aucun ordre qui l'y ait autorisé. Mais il s'attendait à voir arriver promptement l'Empereur; il croyait aussi que les Autrichiens marcheraient encore plus lentement qu'ils ne firent. Arrivé à Donawerth le 13 au soir, le prince dut y apprendre la situation exacte des deux armées. Les dispositions formelles de l'Empereur, ses instructions si claires et si précises, la raison de guerre, le terrain, les circonstances, tout voulait que l'armée fût concentrée entre Augsbourg et Neubourg ou Ingolstadt. Cependant Berthier expédie à Davout et à Oudinot, l'ordre de marcher sur Ratisbonne. Il se plaint que Lefebvre ne s'y soit pas rendu, et l'envoie à Landshut, quoiqu'il suppose cette ville occupée par l'ennemi. Il veut y diriger aussi Saint-Hilaire, auquel il donne à chaque instant des ordres différens. Le major-

(1) Nous avons placé à la note deuxième, le détail des dispositions du prince Berthier dans ces cinq journées.

général se montre dans cette journée, plein du désir d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Mais le 14, se trouvant sans nouvelle direction de Paris, le prince Berthier ploie déjà sous ce fardeau de quelques heures. Jamais on n'a tant écrit, jamais si peu fait. Chacune de ces lettres atteste la grande différence qui existait, entre sa correspondance propre, et celle qui lui était dictée (1). Les expéditionnaires envoyaient de tous côtés une foule de dépêches. Ce jour il n'en fut pas adressé moins de quatre au maréchal Davout, établi à Ingolstadt. Le major-général lui prescrivait de se rendre à Ratisbonne; et malgré ses sages observations, il l'obligea à faire ce mouvement. En même temps il donnait des ordres à Masséna, comme s'il devait défendre les bords du Lech, pour quelques dispositions de l'ennemi sur le moyen Inn. Ainsi il écartait les deux corps de l'armée française, en les poussant aux deux extrémités d'une ligne de trente-cinq lieues;

(1) Le major-général ne faisait ordinairement qu'extraire et copier le plus textuellement possible, les lettres d'ordres qu'il recevait de l'Empereur, ou qu'il écrivait sous sa dictée; comme on peut s'en convaincre dans les pièces justificatives. On peut y voir aussi quelques-uns des ordres qu'il a donnés, pendant son court commandement.

lorsque les masses de l'ennemi, réunies en face du centre, le menaçaient d'une prompte attaque. Au moment où le major-général allait partir pour Augsbourg, l'apparition d'un détachement autrichien en face de Ratisbonne, sur la rive gauche du Danube, le fait courir à Neustadt pour conférer avec le maréchal Davout. Il persiste pourtant dans la séparation et l'isolement des deux grands corps de l'armée. Le 16, il change les ordres donnés à Lefebvre, à Wrede et à Oudinot : il les place sur trois lignes, où leur droite est en l'air et fort exposée.

Toutes ces dispositions étaient tellement fautives, elles surprirent tellement les chefs de l'armée, qu'on a pu entendre, il y a encore bien peu de temps, un des maréchaux qui commandait, les attribuer à une défection, qu'il prétendait n'être pas nouvelle (1). Le major-général reçut

(1) Ce maréchal n'est pas le seul qui ait inculpé le dévouement du prince Berthier. Il y a eu réellement des lettres écrites et des paroles dites : mais ce prince paraît entièrement à l'abri de telles inculpations. Il n'avait contre lui que beaucoup d'indécision et son insuffisance pour les hautes parties de la guerre. Nous l'avons vu seul, pendant quelques heures, à Châlons en 1814 ; il était encore plus embarrassé qu'à Donawerth.

enfin des ordres de l'Empereur, qui lui montraient « l'espoir de trouver l'armée réunie sur le » Lech, et le quartier-général à Augsbourg. » Berthier se hâte de s'y rendre, après avoir donné de nouveaux ordres à Davout et à Lefebvre, toujours dans le même système.

Le 16, nous vîmes arriver le prince au quartier-général de Masséna. Jamais homme ne se montra aussi étranger aux grands commandemens. Fort inquiet de quelques légers mouvemens de l'ennemi sur le haut Lech, vers Schongau et Landsberg; il l'était beaucoup moins de ce qui se passait vers Neustadt et Ratisbonne, à plus de six marches d'Augsbourg; dans ces points où le prince Charles pouvait nous porter les coups les plus funestes, partager l'armée, détruire un des corps, et poussant vivement ses avantages, nous ramener sur le Rhin, en soulevant tout le pays derrière lui.

Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous traitons aussi sévèrement un homme qui a occupé une des premières places dans l'armée impériale, qui n'étant pas dépourvu de hautes qualités, a mérité la confiance et l'amitié d'un grand homme, et a su conserver l'attachement de ses anciens amis; qui en second rang, a

rendu beaucoup de services, et qui s'est trouvé mêlé à tant de grandes choses. Mais nous serions au-dessous de la tâche que nous nous sommes imposée, si nous avions laissé échapper cette occasion unique, de juger ce prince qui jamais ne fut investi d'un commandement pareil, en présence de l'ennemi. Irrésolu et faible dans le cabinet, il l'était bien davantage sur le champ de bataille, quoique d'une bravoure à l'épreuve qu'il déployait au milieu des plus grands dangers. D'un autre côté, si nous reconnaissons que le prince Berthier avait, au physique et au moral, toutes les qualités *spéciales* pour être le chef d'état-major de l'Empereur, l'expéditionnaire de ses ordres, et qu'il aurait été difficile de trouver mieux que lui pour cela : il faut aussi répondre au reproche qui a été adressé souvent à Napoléon, d'avoir voulu, par calcul d'amour-propre, placer un homme médiocre auprès de lui. Qu'on ne s'y méprenne pas : les grands mérites militaires sont bien moins communs qu'on ne le pense, dans ce degré d'accomplissement, où il faut une réunion si considérable d'éminentes qualités et de hauts talens. On peut les compter dans l'histoire des deux derniers siècles. Celle de nos guerres nous fournira, chez l'ennemi, de

nombreuses preuves de ce que nous avançons; et dans nos armées, nous en verrons les exemples se multiplier, partout où Napoléon ne dirigera pas les opérations. Ne pouvant accuser l'Empereur du choix qu'il avait fait du prince Berthier, avec le soin qu'il eut de le tenir toujours éloigné des grands commandemens; voudra-t-on lui faire un reproche d'avoir comblé de faveurs, son plus fidèle et constant compagnon; celui qui n'a cessé, pendant tant d'années, de contribuer aux miracles de notre époque, autant qu'il était en lui, et sur le champ de bataille où il se montrait si brave, et dans le cabinet où il travaillait presque sans nul repos? Nous demanderions qui en Europe, a mérité ces récompenses, mieux que le major-général de nos grandes armées? Enfin accusera-t-on Napoléon d'ingratitude envers Berthier, pour ce jugement que l'amitié a porté sur le compte de celui-ci, et qu'on a si sévèrement blâmé? Fontainebleau a décidé qui des deux fut l'ingrat.

Les chefs comme les soldats appelaient de leurs vœux la présence de l'Empereur: car dans les momens de crise, tout le monde se rendait justice; tous savaient bien que lui seul était capable de remuer une telle armée. Les grands dangers font toujours taire les rivalités et les prétentions. Enfin

Napoléon arriva en trois jours de Paris à Stuttgard. Il était temps qu'il vînt mettre de l'ordre, dans les corps bouleversés par le major-général. Aussi Napoléon dit-il à un de ses ministres, qui le rejoignit peu de jours après : *Vous ne pouvez vous figurer dans quel état se trouvait l'armée, et à combien de malheurs nous étions exposés, si on avait eu affaire à un ennemi entreprenant. On ne me surprendra plus ainsi.* De Stuttgard, où il arrive le 16 dans la nuit, il se plaint amèrement au major-général, des mouvemens ordonnés à Oudinot sur Ratisbonne, à Lefebvre et à Saint-Hilaire sur Landshut. Il rappelle ses dispositions de tous les temps, pour tenir l'armée dans sa main, pour la réunir entre Ratisbonne, Ingolstadt et Augsbourg. Napoléon envoie ses ordres directement aux maréchaux; mais il est encore retenu par l'incertitude des mouvemens de l'ennemi. Il va dans la soirée à Dillingen; il rassure le roi de Bavière, en lui promettant de le remettre avant peu de temps sur son trône, et de le faire plus grand que jamais ne le fut aucun de ses ancêtres. Le 17, à deux heures du matin, il arrive à Donawerth, et n'y trouve pas le major-général : celui-ci qui était allé l'attendre à Augsbourg, où l'Empereur avait eu le projet de

se rendre, revient aussitôt. Napoléon n'a pas de rapport positif sur la situation des deux armées ; il ne sait où est le troisième corps ; Vandamme assure que l'ennemi est maître de Ratisbonne. De tous côtés l'Empereur avait demandé des nouvelles de l'armée autrichienne. « Quel corps a débouché de Landshut : où sont » les autres colonnes, etc.? » Il attend des renseignemens, en fait chercher partout ; et reste à Donawerth, indiqué toujours comme le point de concentration de nos troupes.

Nous venons de voir momentanément, à la tête des deux armées opposées, un prince, savant tacticien, déjà illustré par ses hauts faits, par un long généralat ; et un homme qui joignait à une ancienne expérience, plus de théorie et de capacité, que la plupart des généraux en chef, mais qui manquant des qualités propres au commandement, allait faire battre ou écraser la meilleure de toutes les armées. Un autre spectacle, le plus brillant de nos guerres, va se présenter à nos yeux ; car de nos grandes campagnes, celle-ci est la seule qui ait été disputée entre des forces à peu près égales. Nous allons contempler la lutte du plus beau génie militaire qui ait existé depuis des siècles, apparaissant

sur le champ de bataille, comme le dieu des victoires; contre un des plus habiles et des plus sages guerriers des temps modernes, qui mettait ses efforts et son honneur à se défendre, et à conserver ses soldats, pour sauver sa patrie des fautes de la cour et des ministres : d'une armée passionnée pour la gloire, pleine de sentimens généreux, accoutumée à vaincre; contre une armée qui sait résister aux défaites et aux revers, que rien ne décourage, et qui se maintient sans passions comme sans intérêts individuels, par les liens d'une forte et rigoureuse discipline. Nous allons voir la lutte d'une politique loyale, magnanime, toujours provoquée, toujours prête à pardonner, qui après avoir triomphé si long-temps, a fini par succomber; contre une politique pleine de déceptions et d'intrigues, ne se rebutant jamais, et qui a fini par écraser sa rivale. Nous dirions presque le combat du génie du bien contre celui du mal, si nous n'avions reconnu dans l'armée qui nous était opposée, et dans le peuple que nous avons vaincu, plus de vertus, de qualités, et surtout de patriotisme, qu'on ne devait en attendre sous un tel gouvernement. Ce spectacle si im-

posant est encore plus instructif : le militaire comme le politique, les nations ainsi que ceux qui les gouvernent, y trouveront de grandes et utiles leçons.

CHAPITRE X.

L'EMPEREUR ARRIVE LE 17 A DONAWERTH, ET DONNE SES PREMIERS ORDRES.

La guerre est un jeu des passions, basé sur des combinaisons morales autant que stratégiques. — Napoléon est le grand maître de ces hautes parties. — Mais les avantages du terrain et de la position sont en faveur de l'archiduc. — Napoléon arrivant le 17 à Donawerth, trouve l'armée divisée à Augsbourg et à Ratisbonne. — Celle de l'ennemi est en face du centre de cette longue ligne, plus près du Danube que Davout. — L'Empereur projette d'abord, de réunir les corps sous le canon de l'archiduc. — Il étend ensuite sa manœuvre par sa droite sur Landshut. — Il en explique l'esprit à Masséna, et lui en prédit le succès. — Il annonce aux troupes sa présence, par une belle proclamation. — Le prince Charles concentre ses masses vers Rohr. — Il donne l'ordre de marcher vers Kelheim, et ensuite sur Ratisbonne, d'après la nouvelle de l'arrivée de Napoléon. — Malgré les précautions prises, l'exécution des ordres de l'Empereur est retardée. — Le 18, Davout et Masséna sont à Ratisbonne et à Augsbourg; mais ils ont des divisions à Dasswang et à Landsberg.

Le tacticien et l'homme ordinaire ne voient dans la guerre, que les détails et l'organisation des armées, les mouvemens et l'emploi de for-

ces aveugles, des calculs ou des lignes stratégiques; l'homme de génie et le philosophe y découvrent encore, le plus vaste champ de combinaisons morales, dont la base est l'homme avec ses passions, ses sentimens, ses intérêts. Pour les uns, la guerre est une science assujétie à des règles fixes, à des méthodes régulières; pour les autres, c'est l'art le plus étendu, le plus sublime, dans lequel ils font entrer avec l'homme et ses passions, l'espace, les élémens, la politique plus variable qu'eux, le monde physique et moral. Avec des ordonnances et des années, le tacticien fait des soldats, machines suffisantes pour les temps ordinaires; avec les passions, le génie crée des héros. Cependant les passions étant passagères, comme tout ce qui est excessif, on ne doit pas négliger les secours d'une discipline généreuse, qui formant et maintenant les armées, y organise l'héroïsme.

La guerre est en effet un immense jeu des passions humaines, où elles se développent avec le plus d'impétuosité. L'homme étant, dans tous les degrés, le mobile de ses opérations, l'instrument de ses succès comme de ses revers; les résultats dépendent nécessairement de la force avec laquelle il agit, et par conséquent de la ma-

nière dont il est impressionné, autant que des diverses organisations auxquelles il est soumis. C'est donc sur lui et sur sa nature, que tout doit être basé. Aussi faut-il d'abord étudier dans tous ses rapports, cet inexplicable phénomène : né avec l'instinct du courage, il devient par l'émulation, capable des miracles de dévouement et d'audace qui surmontent tout; mais il peut retomber l'instant d'après, dans le plus extrême découragement. Il faut connaître et le pouvoir qu'on prend sur cet être de si ondoyante nature, et l'action qu'il exerce sur ses semblables : action qui s'accroît prodigieusement en raison de la grandeur des masses, où les passions sont bien plus violentes et bien plus variables.

Chaque siècle a sa passion particulière. Mais celle-ci dominant les autres, se fait entendre et obéir, comme s'il n'en existait qu'une seule; généreuse ou non, elle produit toujours la même exaltation. Heureuse notre époque, d'avoir eu pour passion, cette liberté et cette gloire, qui se confondaient dans nos cœurs, et pour lesquelles nous avons versé tant de notre sang! Certes, si, en écrivant ces lignes, nos sentimens nous égarent; si nous généralisons trop ces asser-

tions, du moins pouvons-nous affirmer que jamais aucune armée ne s'est montrée autant que celle des Français, susceptible de passions généreuses, capable d'héroïsme, depuis nos soldats qui luttaient de dévouement avec les plus hauts rangs, et ont prouvé si souvent qu'ils préféraient l'honneur à la vie.

Par la nature même des choses, la guerre a peu changé, depuis l'existence des sociétés. Le grand homme nous le disait, il y a déjà longues années (1811): *La guerre a toujours été la même.* A quelques rares exceptions près, nous tenons cette vérité pour constante, malgré les variations des mœurs, des armes, des systèmes : car la base fondamentale, l'homme, ne change pas; il reste soumis à l'influence des mêmes passions et des mêmes besoins. Comme il est toujours l'instrument de la guerre, dont la victoire est le but, la tactique et l'audace, les moyens; le génie a pu modifier ceux-ci, suivant les temps et les lieux. Mais avec des méthodes diverses, le fond est toujours le même. En effet, quoique la guerre, suivant les progrès de l'esprit humain, se soit rendue toutes les sciences tributaires; quoiqu'elle ait singulièrement perfectionné tous ses ressorts; cependant comme les divers peuples s'avancent vers la civi-

lisation avec des progrès à peu près égaux, et comme les rapports entre les hommes restent ainsi les mêmes; la guerre, pour avoir employé des instrumens plus parfaits, n'a pas changé dans son principe. De nos jours, au milieu de ces longues lignes de feu, qui se meuvent et vomissent la mort avec tant de précision; ce sont encore l'audace et le dévouement qui détermi-nent la victoire. Le génie bien plus maître de diriger tous les mouvemens de cette machine si régulière, peut mieux dans le moment décisif, électriser et précipiter ces masses qui renversent les masses opposées. Ainsi ce sont encore les passions de l'homme qui, de l'un et l'autre côté, décident des succès ou des revers; ce sont elles qu'avant tout il faut interroger. L'invention de la poudre, qui a tout simplifié et régularisé dans le métier de la guerre, y a produit une révolution immense, et qui doit avoir les suites les plus étendues. L'esprit et les moyens militaires se sont tellement popularisés, surtout pendant ces longues luttes où les nations sont intervenues, que celles-ci pourront, quand elles le voudront, prendre part aux guerres et devenir d'immenses et véritables armées, qui ne craindront plus les invasions et les armées régulières. C'est une vé-

rité sur laquelle tout le monde devrait réfléchir profondément, et qui a été prouvée par un exemple trop mémorable, pour que nous ayons besoin de la développer.

On s'est demandé s'il faut être passionné soi-même, pour passionner les autres. Nous n'hésitons pas à nous prononcer pour l'affirmative. Il faut qu'un chef suprême ait la passion du grand et du beau; il faut qu'il soit animé par tous les sentimens généreux. L'homme froid et dépourvu d'élévation, ne fera jamais dans notre noble métier, rien de transcendant. Il faut, avant tout, dans ces hauts rangs, un cœur chaud, une âme de feu, maîtrisés par une tête froide. Il faut ensuite, comme le *Maître* l'a dit, le parfait *équilibre entre l'esprit et le caractère ou le courage*. Si à tout cela, si au génie de l'art qu'on tient de la nature, se joignent les connaissances fondamentales de la science, les théories de ses principales branches, les qualités physiques qui peuvent développer ces dons; si enfin les circonstances favorables se rencontrent: alors apparaît sur la scène du monde, un de ces prodiges qui se montrent à de rares époques, et qui jettent tant d'éclat.

Tel était Napoléon. De là venait surtout l'é-

norme distance qui existait entre lui et les généraux des temps modernes. Maître des parties sublimes de la guerre, possédant à fond tous ses détails; il fut plus passionné que tout autre; et c'est une grande erreur de lui avoir cru une âme froide et insensible. Malheur à ceux qui l'ont approché, et qui n'ont pas su lire dans cette âme ardente! Là était le foyer du feu sacré, qu'il répandait sur les masses. Plus qu'aucun guerrier, il sut d'un mot, d'un regard, enflammer les passions; il sut maintenir et diriger l'ardeur des armées, par ces ordres du jour qui serviront de modèle. Dominant les cœurs et les esprits, il agrandissait à sa volonté, les efforts du soldat, suivant les nécessités et les résistances. Nul ne prit jamais un tel ascendant sur les troupes nationales, étrangères et même ennemies. Aucun n'a pu comme lui, établir et conserver dans nos corps, cette discipline digne du nom français, qui avait l'honneur pour principe et la gloire pour récompense.

Jamais les hauts talens de Napoléon ne se sont manifestés avec plus d'éclat, qu'en 1809. Il nous a prévenus lui-même plusieurs fois, que les batailles d'*Abensberg, de Lansdhut et d'Eckmuhl*

sont ses plus belles, ses plus hardies, ses plus savantes manœuvres. Nulle époque en effet n'a présenté d'aussi beaux exemples, d'aussi utiles leçons, un cours aussi complet de l'art de la guerre et, si nous osons le dire, de théorie morale des passions militaires. Nous devons développer avec soin, cette merveilleuse campagne de cinq jours, dont chacun est marqué par un trait de génie, par de brillantes dispositions, par un nouveau triomphe.

En arrivant à Donawerth, l'Empereur étend ses combinaisons sur les armées en présence, sur l'esprit qui les anime, sur tous les élémens qui les composent, depuis les soldats jusqu'aux chefs. Il connaît parfaitement son adversaire; il l'a jugé dans de courts instans d'entrevue, en 1805 près de Vienne; il connaît aussi la plupart des généraux de son armée. Au milieu de ce chaos qui a bouleversé tous nos corps, Napoléon va ramener l'ordre et la victoire.

Il n'est pas hors de propos de jeter un coup d'œil rapide, sur *l'échiquier* particulier du pays qui, entre l'Iser et l'Altmuhl, borde les deux rives du Danube, et qui va servir de théâtre aux opérations de ces immortelles journées. Nous allons le rattacher à ce grand fleuve, qui est

la base de tout le système militaire de l'Allemagne méridionale (1).

Nous avons vu que le Danube fait à Ratisbonne, un angle de cent trente degrés, ouvert au midi; que le Lech s'y rend en ligne directe; tandis que l'Iser, après Munich, coule parallèlement au fleuve, avant de s'y jeter au-dessous de Ratisbonne. L'Inn suit les mêmes inflexions. Il en résulte, à la rive droite du Danube, et à l'embouchure de chacune de ces deux rivières, de grands *cul-de-sacs*, larges d'une dixaine de lieues; nous ne nous occuperons pour le moment, que de celui du bas Iser. Une fois engagée au-delà de l'Iser, surtout au-dessous de Freysing, une armée ne peut s'avancer de l'est à l'ouest, qu'en traver-le Danube ou le Lech.

La ligne formée par l'Iser, en opposition avec celle du Danube, est courbe, plus propre à la concentration, et plus courte que l'autre : le milieu est à Landshut. Au-dessus de cette ville, se trouvent les marais d'Erding. De Landshut, la route directe en venant de Braunau et d'Œtting, se prolonge vers Neustadt : c'est celle

(1) Nous avons rejeté aussi à la fin du volume, note 3, les détails de ce champ de bataille, qui ne peuvent intéresser que les militaires.

de Nuremberg. D'autres routes conduisent à Kelheim, à Ratisbonne, à Munich; aucune directement sur Ingolstadt. Le terrain entre l'Iser et le Danube, est assez boisé et coupé de petites vallées; mais le plateau de Rohr s'avance, sans présenter d'obstacles, entre la Laber et l'Abens, jusqu'au pont de Kelheim.

De Neustadt à Ratisbonne et Landshut, la distance est à peu près la même; mais jusqu'à Augsbourg, elle est presque triple. Ainsi les masses de l'archiduc, qui avaient dépassé Landshut le 16, étaient plus près de Neustadt, point obligé de jonction sur la rive droite du Danube, que le corps de Davout, placé autour de Ratisbonne: celui de Masséna en était à une trentaine de lieues, vers Augsbourg.

Sur la rive gauche du Danube, l'Altmuhl, ruisseau facile à défendre, coule dans un vallon profond et encaissé, à peu près parallèlement au fleuve, dont il s'approche à Eichstedt, s'éloigne à Beilngries, et dans lequel il se jette à Kelheim, à quatre lieues au-dessus de Ratisbonne. L'archiduc comptait réunir ses corps derrière l'Altmuhl, d'où il aurait menacé tous les points des bassins du Mein et du Necker. Près de Kelheim se jettent aussi la Laber, la Nab, la Regenz, dont les

cours s'étendent en éventail vers le nord. Leur rapprochement rend la rive gauche du Danube difficile à parcourir, et force la communication entre Ratisbonne et Ingolstadt, à faire un long détour par Dietfurth et Hemau.

En définitif, les avantages du terrain étaient pour l'archiduc, autant que ceux de la position réciproque des deux armées. Nous avons vu qu'avec un peu d'activité, il aurait pu dès le 13 ou le 14, s'emparer des ponts du Danube; même en ne passant l'Iser que le 16, être le lendemain sur les bords du fleuve : c'était se rendre maître des opérations pour la campagne. Ainsi tous les moyens de succès se réunissaient en faveur de l'archiduc : il pouvait tirer le meilleur parti des accidens du terrain, qui lui ont été le plus nuisibles. Nous croyons inutile de chercher comment il eût été préférable d'établir les lignes d'opérations de l'archiduc, sur la rive droite du Danube, à cause des rapports que son plan lui imposait à la rive gauche. On va voir avec quelle rapidité, quelle audace, quelle précision, Napoléon s'empara des circonstances et surmonta les obstacles.

Depuis les premiers préparatifs de cette guerre, tous les soins de l'Empereur avaient

tendu à concentrer son armée sur un des points du Danube. Il voulait la tenir dans sa main, de manière à prévenir l'ennemi partout, et manœuvrer contre ses corps, au milieu de leurs mouvemens, soit sur leurs flancs, soit par le centre. Cependant à son arrivée dans la nuit du 16 au 17, l'Empereur trouve l'armée partagée en deux masses, à peu près égales, éloignées de trente-cinq lieues, et offrant au milieu d'elles un vide effrayant, par où la ligne pouvait être bien facilement coupée. Ces deux masses étaient rangées, comme nous venons de l'indiquer, autour d'Augsbourg et de Ratisbonne. Le 15, Berthier ayant fait repartir des environs d'Ingolstadt et de Vohbourg, le 3e corps qui avait quitté la veille les bords de la Regenz; celui-ci avait dû refaire ce long détour, par les mauvais chemins de Dietfurth et Hemau, de Riedenbourg et Pointen. Le 16 au soir, le quartier-général et la 4e division étaient à Ratisbonne; la grosse cavalerie, autour de cette ville; la 1re division, à Eterhausen et Nittendorf sur la Nab; la 3e, à Hemau; la 2e, à Dasswang, venant de Castel et auparavant d'Amberg. L'ennemi ayant tenté vainement de couper la division Friant, s'était jeté ensuite sur la Regenz et l'Altmuhl: il y avait

eu encore à Amberg le 14, un engagement sans résultats comme les précédens. La division ducale commandée par le général Rouyer, était restée avec le grand parc à Ingolstadt, où se rendait la division Demont. Les troupes de la droite réunies sous les ordres de Masséna, étaient dans les positions déjà détaillées autour d'Augsbourg. Contre toutes les raisons politiques et militaires, les confédérés gardaient seuls le centre de la ligne française, barrée à la vérité par le Danube et le Lech : encore les Bavarois ayant eu l'ordre de se retirer, allaient-ils repasser le fleuve.

Le 17, Napoléon reçoit en même temps, des rapports sur la position de l'armée et quelques renseignemens sur l'ennemi. Il apprend que les Autrichiens ont prononcé leur mouvement, entre la rive droite du Danube et le bas Iser : ils ne peuvent plus sortir de ce vaste *cul-de-sac*, et atteindre la rive gauche du Danube, qu'en forçant le passage du fleuve ou du Lech, dont l'armée française a retranché et occupe les ponts à Landsberg, Augsbourg, Rain, Ingolstadt et Ratisbonne. L'ennemi se montre sur une ligne étendue, depuis Landau jusqu'à Munich, et débouche avec de grandes forces, dans le bas Iser par Landshut, en face du centre de notre ligne,

si dégarni, et fort important pour l'une et l'autre armée. A la rive gauche du Danube, Bellegarde avec deux corps considérables, concentrés d'abord à Wernberg, ensuite à Schwandorf et Schwarzenfels, menace l'Altmuhl, la ligne de communication de l'armée, et fait battre par ses coureurs la route de Nuremberg à Neustadt. L'archiduc Charles, marchant de son côté sur cette direction, par les deux routes de Neustadt et de Kelheim, est déjà à Weinting et Essebach, plus près du premier de ces ponts, que la masse française de gauche. Celle-ci, arrivant à Ratisbonne, se trouve placée entre Charles et Bellegarde; tandis que notre masse de droite est à Augsbourg, entièrement isolée. Tout dépend de la réunion des forces et de la concentration des deux armées sur les bords du Danube. Les Autrichiens touchent au moment de l'opérer. Mais y sommes-nous à temps désormais? Pouvons-nous surtout espérer d'y réussir par la rive droite: osera-t-on seulement le tenter? Ne faut-il pas d'abord s'opposer à Bellegarde qui, sur la rive gauche, menace les derrières et les dépôts de l'armée? En manœuvrant sur cette rive, il faudra faire un détour considérable par Hemau, abandonner le pays jusqu'au Lech, et plus tard

exécuter un grand passage de fleuve, devant les forces autrichiennes réunies. Cependant l'archiduc, outre les avantages de son rapprochement, s'avance par une de ces marches de front, toujours solides et régulières; tandis que Napoléon ne peut faire rejoindre ses ailes, que par des marches de flanc : ordre si faible et si décousu.

Au milieu de tant de circonstances défavorables, Napoléon combine rapidement les diverses chances de succès et de revers, la situation des deux armées, surtout leur caractère et leur composition : il compte sur l'activité et le dévouement du soldat français, sur la lenteur de l'ennemi dont il mesure la progression depuis huit jours. Il calcule que dans la journée du 18, Davout peut être rendu de Ratisbonne à Neustadt (huit lieues); Masséna d'Augsbourg, auprès de Pfaffenhofen (douze à treize lieues). A toutes ces combinaisons, il ajoute celle de l'effet que doit produire sur l'ennemi, sa présence inattendue. Alors il n'hésite plus : et en de tels momens, c'est peut-être la plus hardie et la plus belle résolution d'une vie, dans laquelle ont été prises tant de grandes décisions. Il ordonne aux deux maréchaux le mouvement général de concentration, par la rive droite et par des marches de

flanc. Lui-même il se porte au centre, au poste du danger et des difficultés, à la tête des confédérés allemands, pour arrêter les colonnes autrichiennes, et laisser le temps à ses rapides ailes de se rejoindre. Pour tout autre, et avec d'autres troupes, cette manœuvre eût été difficile autant que périlleuse. Mais pour Napoléon et avec de tels soldats, *c'est,* comme il le disait, *un calcul d'heures :* c'est aussi un calcul de terrain. Mais il ne faut se tromper, ni de quelques minutes ni de quelques toises; car il y va du salut de l'armée et de l'Allemagne. Enfin c'est par dessus tout un calcul moral.

Par ses habiles mesures, Napoléon va se rendre cet audacieux mouvement parfaitement assuré. Si l'ennemi s'avance sur le centre, Napoléon gagnera du temps par ses dispositions, dans ce pays difficile, pour attendre une partie de son armée; et il livrera une de ces batailles savantes, où il est presque sûr de la victoire. Si l'archiduc Charles cherche à le tourner par Augsbourg, cette place est fortifiée de manière à tenir tête à son armée entière. S'il veut atteindre Ratisbonne, il doit la trouver aussi en défense. Dans ces deux dernières suppositions, Napoléon tombait sur les derrières du prince, et le poussait sur le Danube ou sur

les Alpes. Ainsi la manœuvre contre l'archiduc, qui finit par se diriger sur Ratisbonne, sera aussi désastreuse pour lui, que brillante pour nous; car avec son armée portée entre le Danube et l'Iser, Napoléon va refouler dans le *cul-de-sac* entre les deux rivières, l'ennemi qui s'y est si imprudemment enfoncé. Il pouvait en résulter la destruction totale de l'armée autrichienne, si les ponts de Ratisbonne et de Landshut ne s'étaient pas trouvés libres.

Tels durent être les calculs de l'Empereur. Nous allons en donner la preuve, par les ordres qu'il fit expédier à ses maréchaux. Le 17 à deux heures du matin, il écrit à Davout « de se mettre » en marche sur Ingolstadt, par la rive droite, » en passant à Neustadt, où il peut être le 18, » et où il recevra de nouveaux ordres... Dans tous » les cas, il se prolongerait sur Geissenfels... l'ob- » jet du mouvement étant de rapprocher l'armée » du Lech, comme il en avait toujours eu l'in- » tention, et de la réunir entre Ingolstadt et » Augsbourg. » Cet ordre fut envoyé de nouveau à onze heures, par un officier d'ordonnance; enfin le major-général le fit passer encore à midi, par le général Wrede. Celui-ci qui était en pleine retraite sur Vohbourg, fut arrêté

à Neustadt par l'ordre de l'Empereur, portant de reprendre sa position derrière l'Abens : Lefebvre qui se retirait également, reçut celui « d'aller auprès de Wrede à Bibourg, d'y réu- » nir le corps bavarois, et de manœuvrer entre » l'Iser et Neustadt, pour contenir la tête des » colonnes ennemies, et favoriser la marche de » Davout sur Ingolstadt. » Afin de gagner le plus de temps possible, Napoléon envoyait l'avis de ces dispositions à Masséna, qui devait se tenir prêt à marcher.

Jusqu'alors, il n'était question que de rapprocher les deux ailes de l'armée, par une longue et audacieuse marche, couverte par les troupes alliées que le hasard mettait dans le centre, sous la main de l'Empereur. Les deux points de direction indiqués aux deux ailes, étaient Geissenfels et Pfaffenhofen, où l'armée allait se concentrer derrière l'Ilm, en face des débouchés de l'Iser. Ces ordres partis rapidement, ne pouvaient être aussi rapidement exécutés : car dans ce moment, la division Friant du troisième corps, marchait de Dasswang sur Hemau ; et la division Boudet du quatrième corps, se trouvait à Landsberg et Schongau, à huit ou dix lieues d'Augsbourg.

A midi (le 17) Napoléon prévient de nouveau Masséna, « de se tenir prêt à marcher avec qua-» tre jours de vivres, pour faire un mouvement » combiné avec le reste de l'armée... il lui recom-» mande fortement Augsbourg, qui doit être mis » en état de résister à l'armée autrichienne tout » entière. » A sept heures du soir, le major-général lui développe le mouvement, et lui annonce, « qu'il doit se porter rapidement par » Aicha sur Pfaffenhofen; que Davout débouche » sur Neustadt, et que les Bavarois sont entre » Bibourg et Pfeffenhausen. » Le général Vandamme reçoit l'ordre « de partir le 18 de Donawerth pour Augsbourg... il doit laisser un ré-» giment de cavalerie wurtembergeoise, pour la » garde de l'Empereur... et remettre les postes » de Donawerth au général Rouyer qui arrivait, » avec ordre de repasser le Danube, et de brûler » les ponts, si l'ennemi se présentait. » Le major-général prescrit au général Marion, qui conduisait un détachement de huit bataillons de marche, de s'acheminer sur Augsbourg; et à un officier de confiance, placé au commandement de Dillingen, de diriger tout sans distinction sur cette même ville.

Il régnait encore quelques incertitudes sur les

projets des Autrichiens. L'Empereur savait seulement que ceux-ci ayant débouché de Landshut et de Freysing, se portaient vers le Danube. Il fallait découvrir le reste du mouvement, et surtout sa véritable direction. Ces conjectures ne sont pas bien difficiles, quand des deux côtés on manœuvre en règle : elles le devenaient, au milieu des fautes qui se commettaient de part et d'autre. Pendant la nuit du 17 au 18, l'Empereur reçoit de nouveaux renseignemens : il sait exactement, où se trouvent les colonnes ennemies, comment et par où elles marchent. Malgré toutes les apparences, il juge l'opération sur Neustadt et sur notre centre, trop hardie depuis son arrivée pour ses adversaires, trop étendue pour leur lenteur; il devine que l'archiduc se portera sur Ratisbonne; il examine les mouvemens de Bellegarde, et les réduit à leur juste valeur. Voyant d'un coup d'œil ce qu'il doit faire, tout ce qu'il peut tenter, Napoléon agrandit la manœuvre déjà commencée. Il ne s'agit plus seulement de réunir l'armée française : elle va gagner en combattant, la gauche, les derrières et la base de l'ennemi.

Laissons l'Empereur donner encore lui-même les preuves de ce que nous avançons, et s'ex-

pliquer de manière à lever tous les doutes. Il écrit à Masséna de Donawerth le 18 : « Dans » un seul mot vous allez comprendre ce dont » il s'agit : l'archiduc Charles a débouché de » Landshut sur Ratisbonne, avec trois corps éva- » lués à 80,000 hommes... Davout partant de Ra- » tisbonne marche vers Neustadt... Ce maréchal » agira avec les Bavarois, contre l'armée autri- » chienne, et peut s'en tirer honorablement... » Mais l'ennemi est perdu, si votre corps et celui » d'Oudinot débouchent avant le jour par Pfaf- » fenhofen, et tombent sur les derrières de » Charles, ou sur ce qui sort de Freysing...... » *Ainsi entre le* 18, *le* 19 *et le* 20, *toutes les* » *affaires de l'Allemagne seront décidées....* » Napoléon ajoute encore, « que l'importance de ce » mouvement est telle, qu'il pourra venir se » mettre à la tête du corps de Masséna. » Il écrit de sa main à la fin de sa lettre : « *activité, activité,* » *vitesse; je me recommande à vous.* » L'Empereur fait donner l'ordre à Nansouty, de se rendre de Donawerth à Ingolstadt, et de se hâter s'il entend le canon. Il part ensuite pour cette dernière ville, escorté du régiment wurtembergeois des chasseurs du duc Louis.

L'arrivée de Napoléon fut annoncée à l'armée, par cette belle proclamation :

« Soldats,

» Le territoire de la Confédération a été violé. » Le général autrichien veut que nous fuyions » à l'aspect de ses armes, et que nous lui abandonnions nos alliés. J'arrive avec la rapidité de » l'éclair.

» Soldats ! j'étais entouré de vous, lorsque le » souverain de l'Autriche vint à mon bivouac de » Moravie : vous l'avez entendu implorer ma » clémence, et me jurer une amitié éternelle. » Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû » tout à notre générosité : trois fois elle a été » parjure !!! Nos succès passés nous sont un sûr » garant de la victoire qui nous attend.

» Marchons donc, et qu'à notre aspect l'en» nemi reconnaisse son vainqueur. »

Si les corps de l'archiduc Charles et surtout ceux de Bellegarde, étaient arrivés même le 14 avril à Ratisbonne, ils auraient trouvé ce point tellement dégarni, qu'il n'aurait pu se défendre contre aucune des deux masses autrichiennes. L'archiduc serait parvenu sur le Danube, vers Neustadt et Kelheim, avant le 16, et aurait surpris avec son armée réunie, les trou-

pes françaises encore dispersées. Plus ce prince mettait de lenteur dans ses mouvemens, plus étaient grands les changemens qui s'opéraient autour de lui, dans la position respective des deux partis. Cet intervalle entre Masséna et Davout, au milieu duquel l'archiduc comptait manœuvrer, allait se rétrécir et se renforcer à chaque instant. Charles aurait dû penser qu'il avait peu de temps à lui, pour profiter de l'absence de son redoutable adversaire. Mais il présuma que Napoléon, trompé par les négociations de Metternich, retenu par ses préparatifs et par ceux de sa garde, irait ensuite se mettre à la tête de l'une des deux masses françaises. L'archiduc devait s'attendre à le trouver partout ailleurs qu'au centre, avec les troupes allemandes.

L'avant-garde du cinquième corps autrichien, avait poursuivi le 17 au-delà de Schwambach, les troupes de la division de Wrede, qui protégeaient la retraite du général Deroi. Les Bavarois ayant reçu ordre de se retirer sur Vohbourg, les Autrichiens avaient occupé Siegenbourg dans la soirée, et s'étaient portés au-delà de l'Abens jusqu'à Mulhausen. Si au lieu d'une petite avant-garde, l'archiduc avait poussé sur ce point un corps d'armée ou une seule division; il fallait

peut-être renoncer à réunir l'armée française, sur la rive droite du Danube; peut-être n'y aurait-on réussi que loin de ce fleuve. Nous perdions à cela beaucoup de terrain et de grands avantages; de plus grands encore étaient assurés à l'ennemi.

Le 18, troisième jour après le passage de Landshut, l'armée autrichienne n'était encore qu'à sept ou huit lieues de l'Iser. Dans cette journée, elle avait continué son mouvement de Veichmühl et Hohenthan, vers le Danube et l'Abens; le 5e corps et les deux réserves, sur Pfeffenhausen; les 3e et 4e, sur Rottenbourg. Pendant la marche, un nouvel avis de l'arrivée du corps de Davout à Ratisbonne, apporta des changemens dans les dispositions premières. Les deux réserves, avec les 3e et 4e corps, allèrent à Rohr. Le 5e corps resté seul sur la route de Siegenbourg, prit position sur les hauteurs en avant de ce bourg. Le général Mesko fut envoyé à Mainbourg, au-devant de Hiller, qui avait ordre de venir appuyer le prince Louis. Onze bataillons avaient été séparés du 5e corps, et joints au 1er de réserve.

Les troupes campées à Rohr, avaient des avant-gardes à Langqwait et Bachel, avec des détache-

mens qui s'approchèrent de Ratisbonne, et se portèrent sur la route de cette ville à Abensberg. Ces détachemens enlevèrent, à Abach une ambulance du 3e corps, qui se rendait vers Neustadt, et à Reising une dépêche du maréchal Lefebvre au maréchal Davout. Le premier prévenait l'autre, « de son arrivée à Neustadt et sur l'Abens, » pour le soutenir et attirer l'attention de l'en» nemi.... » Cette lettre, qui devait certainement contenir la nouvelle de l'arrivée de l'Empereur, fit changer toutes les dispositions de l'archiduc. Les généraux autrichiens rassemblés au quartier-général de Rohr, avaient déjà reçu des ordres pour continuer le lendemain leur mouvement, pendant un espace d'environ deux lieues au-delà de ce village, dans la direction de Kelheim, « entre » l'Abens et le Danube, pour empêcher la jonc» tion des Français et des Bavarois. » L'armée devait se former sur trois lignes, dont la première borderait la route de Ratisbonne à Abensberg : elle était ainsi liée avec le 5e corps. Ces ordres furent retirés; et on marcha le 19 de grand matin, en trois colonnes par Tengen, Dinzling et Eglofsheim, vers Ratisbonne.

L'archiduc n'avait encore devant lui dans la soirée du 18, que le corps bavarois, qui après

avoir disputé le terrain et retardé les progrès de l'ennemi, se trouvait appuyé seulement par les Wurtembergeois; tandis que les cinq corps autrichiens, étaient réunis à Rohr et Siegenbourg, à deux ou trois lieues de distance. L'archiduc avait donc en ce moment sur nous, la supériorité du nombre et l'avantage des lignes intérieures; il pouvait à son choix, attaquer ce faible corps du centre pour atteindre le Danube, se porter contre Masséna ou contre Davout. Comment se fait-il qu'arrivant si près des points sur lesquels il s'était dirigé jusque là, à moins de trois lieues du Danube, des ponts de Kelheim et de Neustadt; dans l'intervalle des deux corps français, avec la majeure partie de son armée; le prince Charles la divise et change subitement de direction pour marcher sur Ratisbonne? Ce prince que nous verrons si valeureux, voulait-il éviter une bataille générale : terreur et écueil des grandes réputations; véritable pierre de touche des talens du chef suprême; où rien d'étranger ne peut suppléer aux ordres qui, à tout instant, doivent jaillir directement de lui? L'archiduc a-t-il craint, comme il l'écrit dans la journée du 19 au prince Louis, *d'être attaqué par Davout sur tous les points,* pendant qu'il forcerait

le centre de la ligne, et qu'il exécuterait le passage du Danube? A-t-il voulu profiter de l'isolement de notre gauche, de son éloignement de la droite, pour la cerner sur les deux rives? Alors pourquoi ne pas s'avancer rapidement sur Davout : pourquoi ne pas l'attaquer aussitôt, le battre, et ensuite revenir sur l'autre aile, comme le fit si bien Napoléon? Charles averti de l'évacuation de Ratisbonne, a-t-il voulu s'en emparer? mais dans quel but, puisqu'il ne s'est servi du pont de cette ville, ni pour manœuvrer, ni pour concentrer son armée? Ce prince avait-il eu toujours l'intention de se porter dans cette direction? il aurait alors marché par la route d'Eckmuhl, et envoyé une colonne par Plattling et Straubing. N'est-il pas plus convenable de croire qu'à la première nouvelle de l'arrivée de Napoléon, l'archiduc avait suspendu tout projet d'offensive : que cette fois, comme toutes les autres, il avait choisi le parti le plus prudent et le plus sûr pour conserver son armée, au milieu de toutes ces manœuvres : enfin que ce prince, avant de continuer son opération calculée sur l'absence de l'Empereur, avait au moins voulu s'assurer d'un point aussi important que Ratisbonne, et de sa communication avec le

corps de Bellegarde? Quoi qu'il en soit, au tort d'avoir arrêté leur mouvement lorsqu'il touchait au but, comme un mois auparavant, les Autrichiens ont joint celui d'avoir recommencé ce mouvement, en laissant encore leur armée séparée par le Danube, au lieu de la rassembler sur l'une des deux rives.

Malgré la précaution prise par Napoléon, de prévenir ses corps, les ordres éprouvèrent quelques retards. Davout dut attendre la deuxième division (Friant) qui arriva d'Hémau à Ratisbonne dans la soirée du 18, peu avant l'attaque faite par les Autrichiens, et qui alla de suite prendre position en avant de la ville, sur les routes de Neustadt et de Landshut. La quatrième division était dans Ratisbonne; la première et la troisième se trouvaient déjà à une petite lieue à Grass et Weinting; la cavalerie légère, au-delà d'Eglofsheim. Les divisions de Masséna étant à six ou huit lieues en arrière d'Augsbourg, ne pouvaient y être réunies que dans la nuit du 18 au 19. Elles ne furent rendues à Pfaffenhofen que du 19 au 20; car elles avaient à faire une vingtaine de lieues pour y parvenir. Mais le corps d'Oudinot déjà campé à Aicha, put arriver le 19

au matin à Pfaffenhofen, où il formait la tête du quatrième corps.

Le général de Wrede avait exécuté le 18 les ordres reçus la veille. Se mettant à la tête de ses troupes légères, il attaqua une avant-garde autrichienne, déjà postée sur les hauteurs de Mulhausen, entre l'Abens et Neustadt; il la culbuta de l'autre côté du ruisseau, reprit le pont de Siegenbourg, et s'établit à Bibourg, bordant la rive gauche avec sa division. Lefebvre ne tarda pas à le suivre, et l'appuya avec les deux autres divisions placées à Neustadt. Cette opération était fort importante, afin de nettoyer et d'élargir le terrain, où devait se faire pendant la nuit, la jonction du troisième corps. L'ennemi sentit probablement la faute qu'il avait faite, de ne pas assurer ce point si essentiel, en y portant des forces plus considérables. Il tenta pendant la nuit quelques attaques, pour repasser l'Abens et regagner la position perdue : il fut repoussé partout.

CHAPITRE XI.

L'ARMÉE FRANÇAISE SE RÉUNIT EN COMBATTANT LE 19 A THANN, ARNHOFEN ET PFAFFENHOFEN.

La présence de Napoléon déconcerte les projets de la coalition et de l'Autriche. — Il donne le 19, des ordres aux corps pour la manœuvre qu'il fait exécuter. — Il peint à Masséna le *véritable état des choses*, en lui prescrivant le mouvement sur Landshut. — Davout et Charles s'avancent l'un contre l'autre, sur un terrain fort rétréci. — Le maréchal gagne une marche de nuit, et s'appuie au Danube. — Le prince part à six heures du matin, et s'étend à droite; il laisse Hiller devant les Bavarois. — Un engagement général prépare la réunion de l'armée, et la manœuvre sur la gauche de l'ennemi. — A Thann, le combat commence entre la queue des colonnes du centre français, et la tête du centre autrichien. — Le prince Charles s'arrête sur les hauteurs de Grub, avec la réserve de grenadiers, et fait filer le reste des colonnes vers la droite. — A Arnhofen, Lefebvre bat le général Thierry. — A Pfaffenhofen, Masséna culbute un détachement d'Hiller. — L'archiduc Charles écrit au prince Louis de le rejoindre. — Le soir, les Français occupent une position concentrée, devant l'intervalle de la gauche et du centre de l'ennemi, sur la ligne d'opérations de Landshut. — Il est difficile d'expliquer la conduite de l'archiduc dans cette journée.

La subite arrivée de l'Empereur exerça beaucoup d'influence sur les opérations des Autri-

chiens; ils se trouvèrent battus en quelque sorte, et désorganisés du moins dans leur plan, avant d'avoir été attaqués. On peut mesurer cette influence, sur le soin qu'ils prirent de cacher le moment où ils furent instruits de sa présence. Stutterheim, qui développe soigneusement tous les détails, n'en donne aucun sur cette nouvelle importante. Le comte de Grunne indique pour époque, «le 19, sur le champ de bataille.» Cependant il paraît impossible que la lettre du maréchal Lefebvre au maréchal Davout, écrite après les ordres que ce premier avoit reçus, dans les journées du 17 et 18, interceptée dans la nuit du 18 au 19, n'ait fait nulle mention de la présence de Napoléon; que l'archiduc ne l'ait apprise, ni par l'ambulance enlevée à Abbach, ni par les divers prisonniers, lorsqu'elle avait été annoncée à l'armée dans la proclamation du 17. La soudaine apparition de l'Empereur, produisit l'effet de la tête de Méduse, et déconcerta l'ennemi; elle prouva combien les puissances coalisées avaient compté sur les avantages qu'elles trouveraient dans son absence, et tout ce qu'ont pu faire divers cabinets, pour le retenir à Paris.

Nous allons suivre Napoléon pas à pas, et en quelque sorte heure par heure, dans cette cam-

pagne, surtout pendant ces cinq mémorables journées. A quel général, l'histoire a-t-elle jamais pu demander compte de tous ses instans et de chacun de ses mouvemens? L'Empereur avait été enfin prévenu, par une lettre de Davout, que le troisième corps se mettrait en marche le 18 à neuf heures du soir; et comme le maréchal n'avait pas plus de six lieues à faire, pour atteindre les bords de l'Abens, il devait y être rendu de bonne heure le lendemain. D'un autre côté Napoléon n'avait pas encore de nouvelles de Masséna et d'Oudinot, qui arrivant le 19 de grand matin à Pfaffenhofen, avaient l'ennemi devant eux. Napoléon se trouvait ainsi à Ingolstadt, au centre de la manœuvre générale qu'exécutait l'armée sur Abensberg et Pfaffenhofen; attendant de savoir, de quel côté il devait se porter, où auraient lieu les premiers et les plus forts engagemens. Quoique dès la veille il eût deviné, ainsi que nous l'avons vu, les projets de l'archiduc; cependant comme le mouvement de l'ennemi s'opérait derrière l'Abens et le rideau du cinquième corps; et comme les coureurs de Bellegarde attaquant nos postes de l'autre côté du Danube, se rapprochaient de l'Altmuhl; l'attention devait s'étendre sur ces divers points.

Au milieu de la nuit du 18 au 19, le major-général écrit à Masséna au nom de l'Empereur, « de manœuvrer dans un double but, en portant des renforts à Abensberg, et en se dirigeant » sur Landshut. » A trois heures du matin Napoléon ordonne à Lefebvre « de prendre une bonne » position pour combattre l'ennemi à nombre » égal; de faire jouer au besoin ses soixante-douze » pièces d'artillerie... Il lui annonce qu'il arrivera » au premier coup de canon, avec les Wurtembergeois, les cuirassiers et la division Demont... » Il recommande de faire des ponts sur l'Abens » au-dessous d'Abensberg; de tenir fortement et » à tout prix le pont de ce bourg, sur lequel doit » s'opérer la jonction du maréchal Davout; de » combattre en masse et réunis.... d'attaquer fortement, quand on verra la tête du troisième » corps, qui rejoindra de bonne heure. » Il renouvelle plusieurs fois les mêmes ordres; et à une heure, informant Lefebvre ainsi que Wrede, du petit succès de la droite à Pfaffenhofen, il se plaint d'être sans nouvelles et de ne pas entendre le canon. Cependant vers midi le 19, Napoléon prescrit à Masséna, qui dès six heures était à Pfaffenhofen, « d'envoyer une division d'Oudinot » sur Neustadt, » (ce fut la division Boudet du qua-

trième corps qui s'y rendit, comme étant la plus rapprochée), «et l'autre division sur Freysing... » de tenir ses quatre divisions autour de Pfaffen- » hofen, sur les directions de Neustadt, Freysing » et Au, de manière à gagner du temps et du » terrain des divers côtés, et que chacune puisse » servir de tête de colonne. »

L'Empereur va nous indiquer lui-même la situation des affaires, et l'esprit des manœuvres qu'il exécute : « Les opérations se dessinent: » (dit-il à Masséna dans cette même lettre) « voici » le véritable état des choses. Le prince Charles » avec toute son armée était ce matin à une jour- » née de Ratisbonne, ayant sa ligne d'opérations » sur Landshut... Davout a évacué Ratisbonne, » pour se porter sur Neustadt et se joindre aux » Bavarois. Je m'attendais donc aujourd'hui à » une affaire; cependant il est midi, et le canon » ne se fait pas entendre... Vous voyez que par » cette manœuvre, je retire ma gauche, voulant » avancer ma droite que vous formez, et qui dès » aujourd'hui entre en jeu... Poussez Oudinot sur » Au et Freysing; » (dans le *post-scriptum* il fait marcher Oudinot vers Neustadt, pour renforcer le centre) « de là, selon les renseignemens que je » recevrai, je dirigerai le 4e corps sur Landshut;

» et alors le prince Charles attaqué sur la gauche, » se trouverait avoir perdu sa ligne d'opérations » et sa protection qui est l'Iser... Je vous dis de » porter une division vers Au, parce que si la » gauche était engagée plus que je ne le désire, » cette division *aura fait une marche, pour aller* » *au secours de la gauche*... Tout ceci doit s'éclair- » cir dans la journée; les momens sont précieux: » ici tout est calcul d'heures. Douze ou quinze » mille hommes de cette canaille, *que vous avez* » *battue ce matin*, doivent être attaqués tête bais- » sée par six mille de nos gens... » Cette lettre si remarquable, est surchargée de corrections de l'Empereur (1).

Après avoir pourvu à ce qu'exige la partie de l'armée qu'il met en mouvement, Napoléon écrit à Dresde à M. Bourgoing, et lui annonce « avant » sept ou huit jours des événemens, qui confon- » dront l'orgueil et l'ingratitude de l'Autriche. » Il expédie à Bernadotte, des ordres sur lesquels nous devons revenir plus tard. A une heure il monte à cheval, parcourt et étudie ce terrain difficile et couvert, qui va devenir le théâtre

(1) Voyez la lettre aux pièces : les mots en italique sont écrits de la main de Napoléon.

d'opérations si importantes ; dans lequel l'ennemi montre encore des têtes de colonne, sur chaque route, le long de l'Abens, depuis Pfaffenhofen jusqu'à Abensberg, et même depuis Dachau jusqu'à la route de Kelheim.

Tous les généraux ne donnent pas, comme Napoléon, des ordres qui sont le programme détaillé de leurs opérations et qui indiquent clairement leurs motifs. Il est difficile de connaître ceux qui font agir les commandans en chef, en toute occasion, et principalement quand ils ont été battus. Nous ignorons donc ce qui a pu déterminer le changement de direction du prince Charles. Son nouveau projet semblait lui présenter encore quelques espérances de succès. L'archiduc n'avoit d'abord devant lui dans le centre, que Lefebvre avec les Bavarois : les dispositions furent faites sur cette supposition. Il leur opposa les corps de Louis et d'Hiller. En se jetant vers la droite, il s'éloignait des corps français, venant du côté d'Augsbourg, et qu'il croyait rendre ainsi inutiles. L'armée ennemie marchait, comme en tuyaux d'orgues; la colonne droite en avant; les têtes des autres colonnes successivement en arrière, et formant un front oblique. Le prince Charles

maintenait autant que possible, la ligne d'opérations et la base de son armée, sur Landshut. Cependant celles-ci restaient exposées aux attaques de notre centre, et surtout de la droite. Puisque le prince supposait la possibilité de la retraite du cinquième corps, il aurait dû changer sa ligne et sa base, en les portant sur Dingelfing, Landau ou Plattling : ainsi il remédiait à tout. Deux choses ont manqué aux Autrichiens; le bon emploi du temps, si précieux à la guerre, élément des succès et des revers, que l'activité double et semble fixer; la décision ferme, pour exécuter les dispositions arrêtées d'après le terrain et les mouvemens. Jamais on ne vit un exemple plus frappant de tout ce que peuvent l'à-propos, le caractère et le coup d'œil. Quelques minutes et quelques toises de terrain, décidèrent du sort des deux monarchies. Les armées allaient l'une vers l'autre, dans un espace étroit, qui n'a pas quatre lieues entre le Danube et la Laber, sur les mêmes directions, presque vers les mêmes points de départ, et le long d'un obstacle qui ne permettait nul détour. Les corps de Charles étaient du double plus forts que l'aile gauche de Napoléon. Celle-ci fit lestement sa marche pen-

dant la nuit. Au moment où l'ennemi commençait à se mouvoir; la tête de nos colonnes était déjà arrivée, la jonction déjà opérée par la droite. Le reste du troisième corps put se mettre sur une ligne, que prolongea le centre de l'armée française. Cette matinée vit nos forces réunies et plusieurs victoires obtenues en marchant, à Pfaffenhofen, Arnhofen et Thann. Développons ces événemens qui méritent d'être examinés en détail.

Nous avons vu que l'armée française s'avançait par ses deux ailes, de Ratisbonne et d'Augsbourg, ou même de Dasswang et de Schongau, pour se masser au centre, soit sur l'Abens entre Abensberg et Au, soit sur l'Ilm entre Geissenfeld et Pfaffenhofen. Napoléon avait pris ses mesures pour que cette jonction, surtout de la part de la gauche qui était la plus exposée, fût commencée dès le 18. Elle se trouvait retardée de quelques heures, par l'éloignement de la division Friant, et par les soins qu'exigeait la marche difficile de Davout, au milieu des corps autrichiens. Ce maréchal avait fait reconnaître l'ennemi sur la route de Landshut, par l'avant-garde du général Montbrun, qui ayant rencontré des forces supérieures, à une lieue d'Eglofsheim, s'arrêta et prit position. Une autre

reconnaissance du onzième de chasseurs, poussée sur la route de Straubing, y perdit dix-sept prisonniers. Davout avait laissé à Ratisbonne, le soixante-cinquième régiment de trois bataillons et de dix-huit cents hommes, pour garder le pont, jusqu'après l'exécution de son mouvement. Il avait fait occuper par un bataillon, l'important défilé d'Abach, resserré pendant l'espace de deux lieues, entre le Danube et des collines roides et boisées; au milieu de ce défilé passe la chaussée de Ratisbonne à Neustadt : c'était la clef du terrain et des manœuvres.

Dans la nuit du 18 au 19, le troisième corps se mit en marche sur quatre colonnes. Celle des bagages et du parc, qui était la quatrième, suivit la chaussée; la troisième, composée des divisions Morand et Saint-Hilaire, se dirigea de Grass, par Gebraching, Peising, Tengen et Feeking: la deuxième (divisions Gudin et Friant), de Weinting, par Weichenloe, Salhaupt et Ober-Feeking: la première, ou l'avant-garde aux ordres du général Montbrun (brigades de cavalerie légère Pajol et Jacquinot, avec deux bataillons du dix-septième léger) partant d'Eglofsheim, couvrait la manœuvre sur la droite, par Lukepoint et Dinzling. La cavalerie légère du corps d'armée et la divi-

sion de cuirassiers, étaient réparties autour des deuxième et troisième colonnes, pour éclairer le pays en avant et en arrière. La quatrième colonne et la tête des troisième et deuxième, composée des divisions Morand et Gudin, avec les premier et deuxième régimens de chasseurs et la division de cuirassiers Saint-Sulpice, étaient déjà arrivées peu loin de l'Abens, vers six heures du matin. Les divisions Friant et Saint-Hilaire suivaient; mais ayant dû sortir la veille de Ratisbonne, elles ne pouvaient être aussi avancées. Dès neuf heures elles rencontrèrent l'ennemi. Vers cette heure, l'armée bavaroise était ainsi placée : la deuxième division près de Bibourg, sur les bords de l'Abens; la première en avant de Mulhausen; la troisième près de Neustadt. Lefebvre était encore à Alt-durnbach, en retard pour déboucher d'Abensberg, avec les première et troisième divisions. Les Wurtembergeois se trouvaient en arrière de Neustadt, à la croisière des routes de Munschmünster; la division Demont, à Vohbourg; Nansouty, en avant de cette ville.

Le 19, à six heures du matin, les corps du prince Charles exécutèrent le nouvel ordre qui les portait vers Ratisbonne, dans cette même

direction que suivaient de leur côté les troupes de Davout, mais lorsque le maréchal avait à moitié terminé son mouvement. L'armée autrichienne était sur trois colonnes. Celle de gauche, 3e corps (19,000 hommes), se portait de Rohr et Bachel vers les hauteurs d'Abach, par Grosmuss, Thann, Hausen et Tengen, où elle devait se diviser pour attaquer Abach, par Deutchhof et Peising : le prince Hohenzollern détachait le général Thierry avec 6,000 hommes, sur les collines en face d'Abensberg, pour surveiller ce débouché et assurer la communication avec l'archiduc Louis. La colonne du centre, sous le prince de Rosemberg, 4e corps avec les douze bataillons de grenadiers de la 1re réserve (28,300 hommes), marchait de Rohr, par Langquaid, sur Dinzling et Weichenloe. La 3e colonne, division Lindenau du 5e corps et cuirassiers de la réserve, sous le prince de Liechteinstein (20,000 hommes), se dirigeait par Langquaid, Schierling, Eckmuhl et Eglofsheim, sur la chaussée de Landshut à Ratisbonne. Ainsi 73,300 Autrichiens auraient pu opérer contre notre 3e corps, qui n'avait qu'un peu plus de moitié de cette force à leur opposer. L'archiduc Louis resté en face de Siegenbourg, destiné à contenir les Bavarois, n'avait

plus que 14,000 hommes, sans compter les troupes envoyées à Mainbourg; la 2e réserve qui l'appuyait à Pfeffenhausen, était de 4,200. Une masse de 92,000 Autrichiens, selon les calculs même de Stutterheim, s'est donc trouvée réunie dans la soirée du 18, entre Rohr et Siegenbourg, sans qu'on ait tiré de cette circonstance aucun des avantages immenses qu'elle offrait. On pouvait augmenter encore ces forces, avec le 6e corps parti de Mosbourg pour Au, et qui avait reçu l'ordre de rejoindre au plus tôt le 5e, par Lutmansdorf. Le général Hiller devait prendre le commandement des deux corps et de la réserve. En cas de retraite, ces forces devaient se diriger sur Landshut; Louis par la chaussée de Pfeffenhausen, Hiller par le plus court chemin. A la rive gauche du Danube, le 2e corps était en ce moment devant Ratisbonne qu'il attaquait; le 1er à Amberg, marchant le lendemain sur Neumarkt; mais l'ordre lui avait été adressé de se rendre aussi à Ratisbonne.

Ainsi se préparait sur toute la ligne de l'Abens, un engagement général qui n'était que le prélude d'affaires plus importantes, et le développement des premières dispositions de Napoléon, pour la concentration de son armée, et pour la manœuvre qu'il exécutait par sa droite, sur la gauche et les der-

rières de l'Archiduc, à mesure qu'il voyait celui-ci se masser sur Ratisbonne. Davout allait résister glorieusement, avec deux divisions, à la majeure partie de l'armée autrichienne. Lefebvre poussait le corps de Thierry au-delà d'Offenstetten, et commençait la séparation du centre et de la gauche ennemie. Masséna, à la tête des divisions d'Oudinot, dispersait les flanqueurs du général Hiller, les rejetait sur le 6ᵉ corps arrêté à Au, et formait ainsi l'*aile marchante* de cette grande opération, qui allait dès les premiers coups, s'emparer des bases du prince Charles et le repousser entre l'Iser et le Danube.

Le maréchal Davout avait habilement échelonné ses colonnes, la droite en avant, le long du Danube et du défilé d'Abach. L'Archiduc aurait dû, pour combattre, s'échelonner dans un ordre inverse. Mais ce mouvement de tactique aurait été en contradiction avec son mouvement de stratégie, ou pour parler plus simplement, la disposition particulière, en opposition avec la disposition générale, toujours soumise, dans les calculs de l'Archiduc, à la base de Landshut. Ce prince laissait donc à son adversaire, le débouché de Postsaal ouvert, et de plus, le temps de devancer sa marche. Sa colonne de gauche était encore fort

en arrière; celle de droite déjà en avant; lorsqu'au centre, vers les neuf heures, eut lieu la première rencontre.

Des éclaireurs de la deuxième colonne autrichienne, ayant découvert vers Schneidert des patrouilles françaises, la fusillade s'engagea, et augmenta rapidement. Le quatrième corps, où était l'Archiduc, s'arrêta sur les hauteurs de Grub, et attendit long-temps l'arrivée de la colonne de gauche (troisième corps), qui parut enfin devant Hausen, débouchant de Thann : village qui, sans motif, a donné son nom à cette affaire. Le maréchal Davout prévenu vers Salhaupt, par ses coureurs, de l'approche de l'ennemi, se porta en avant; fit placer la division Saint-Hilaire sur les hauteurs de Tengen; et lui fit occuper Hausen. A mesure que la division Friant, la plus retardée de toutes, arrivait, le maréchal fit entrer ses régimens en ligne, à la gauche de Saint-Hilaire, et se prépara à soutenir un combat, plus difficile en apparence qu'en réalité. Les circonstances en ont été dénaturées dans l'étranger, comme en France. L'ennemi avait le plus grand intérêt à faire de cette rencontre une affaire importante, afin de couvrir les fautes qu'il avait commises pendant la journée. Dans notre pays, on a voulu exagérer

la gloire du maréchal Davout, aux dépens de Napoléon, qui de sa personne ne se trouvait pas sur le champ de bataille, mais qui dirigeait l'action par ses dispositions. On a prétendu même que le maréchal agissait de son propre mouvement. Cependant nous venons de voir les ordres que reçut Davout. S'il les avait exécutés le 18, même dans la soirée, aussitôt que Friant eut rejoint, il serait arrivé avec tout le troisième corps, sans tirer un coup de fusil, ainsi que trois de ses divisions. Si, comme on l'a observé, ce maréchal avait le Danube à dos, ou plutôt à sa droite; il est vrai aussi que d'après les contours du fleuve et la forme du terrain, il pouvait regagner facilement, et par une manœuvre fort simple, le pont de Ratisbonne, ou le défilé de Postsaal. D'ailleurs les divisions Morand, Gudin et Saint-Sulpice, qui avaient dépassé Feeking et Sailbach, menaçaient la gauche de l'ennemi, et se liaient avec les Bavarois; elles faisaient ainsi partie de la ligne française, qui se prolongeait de Tengen à Abensberg. Le champ du combat était aussi en faveur du maréchal : fort resserré, n'ayant pas plus de mille pas, il occupait une hauteur peu rapide, boisée, où la défense était favorable, et par laquelle notre droite pouvait s'étendre aisément,

puisque la chaîne s'allongeait dans cette direction.

Vers les onze heures, le troisième corps autrichien et la moitié du troisième corps français, à peu près d'égale force, étaient vivement engagés. Le village de Hausen, défendu par peu de troupes, avait été enlevé par l'ennemi; pendant qu'il était tourné vers la gauche par le général Wukassowich : celui-ci manœuvra de ce côté avec l'avant-garde, pendant toute la journée. Il était moins aisé de s'emparer des sommités couvertes de bois, sur lesquelles notre ligne s'établissait. Les Autrichiens s'y portèrent avec ardeur. Repoussés, ils revinrent à la charge, s'essayèrent sur tous les points, où ils furent ramenés plusieurs fois par leurs généraux. On combattit de part et d'autre avec le plus vif acharnement. Les Autrichiens éprouvant une perte considérable, parvinrent à occuper quelques parties de bois; mais ils en furent constamment chassés. Davout qui était resté en communication avec les divisions Gudin et Morand, passées de l'autre côté de la vallée de Postsaal, fit revenir une brigade de la première, et la plaça à sa droite. Le maréchal attaquait de son côté l'ennemi, et repoussait l'avant-garde de Wukassowich; il la prit par le flanc gauche, où il fit des progrès fort im-

portans, dans la position où se trouvaient les deux corps opposés. Hohenzollern fut obligé de replier son avant-garde, et de la porter en arrière sur les hauteurs de Buch, afin de couvrir sa gauche. Le général Stutterheim, acteur brillant autant que digne historien de ces journées, conduisit du côté de Schneidert, à l'appui du prince de Hohenzollern, l'avant-garde du prince de Rosemberg. L'artillerie gênée par les bois, rendit des deux côtés peu de services; mais la nôtre eut toujours l'avantage. Chaque régiment du troisième corps autrichien, fut successivement engagé; tous les généraux se distinguèrent à leur tête; presque tous furent blessés.

Pendant cette action si vive, le généralissime s'était arrêté à une demi-lieue, sur les hauteurs de Grub, avec les douze bataillons de grenadiers. Vers le soir seulement, il en détacha quatre sous le prince Victor de Rohan, au secours de Hohenzollern qui était vivement pressé. A six heures le combat cessait; un grand orage le termina entièrement. Chacun resta pour le moment dans les positions qu'il occupait. L'Archiduc avait fait continuer au quatrième corps, sa route dans la direction première de Dinzling, où, après une légère affaire avec la petite avant-

garde de Montbrun, il bivaqua à une bonne lieue du champ de bataille; sans prendre aucune part à l'action. La colonne de Lichteinstein poursuivit sa marche, encore plus à droite jusqu'à Eckmuhl; son avant-garde, à Eglofsheim; ses avant-postes, vers Lukepoint : elle fut entièrement étrangère aux engagemens de cette journée.

On voyait parfaitement des hauteurs de Grub, où se trouvait cette réserve de grenadiers, le champ de bataille éloigné d'une demi-lieue, sur le penchant opposé de la vallée. L'Archiduc y resta tout le temps, sans disposer des nombreuses troupes qu'il avait autour de lui, pour accabler Davout. Quelle a pu être la cause de l'inaction du prince Charles, pendant cette affaire? Le général Stutterheim ne l'explique nullement. M. de Grunne la dissimule dans sa correspondance, où il prétend que l'action fut fort vive, que Davout combattant avec l'opiniâtreté du désespoir, ne se sauva qu'à la faveur de la nuit, et en sacrifiant la garnison de Ratisbonne : assertion entièrement inexacte, puisque le maréchal conserva son terrain jusqu'au 23, et que le prince Charles retira ses troupes dans la nuit du 19!
M. de Grunne prétend aussi, contre toute apparence, que c'est sur le champ de bataille qu'on

apprit l'arrivée de Napoléon. L'Archiduc n'avait-il pas déjà reçu des rapports, ou fait des prisonniers, qui durent lui annoncer ce qui se passait dans notre armée? N'avait-il pas dû par ce mouvement si hardi, deviner la présence de son adversaire? Ce prince pouvait-il croire qu'il trouverait encore des colonnes françaises vers Ratisbonne, lorsqu'il avait laissé au maréchal pour déboucher, tout l'espace entre Tengen et le Danube; tandis qu'il aurait fallu appuyer au plus tôt son mouvement au fleuve?

L'Empereur avait donné à Lefebvre des ordres pressans, plusieurs fois renouvelés et développés. Cependant le maréchal ne sortit qu'assez tard d'Abensberg, avec les première et troisième divisions, renforcées par le sixième régiment de la division Wrede. Les divisions Gudin, Morand et Saint-Sulpice, déjà arrivées dans les environs d'Arnhofen, se formèrent en ligne avec lui. Si d'après les ordres qu'il avait reçus, Lefebvre s'était un peu plus rapproché du défilé de Postsaal; les Bavarois auraient pu opérer contre le flanc d'Hohenzollern, et auraient aidé puissamment Davout; tandis qu'ils n'eurent affaire devant Abensberg, qu'au général Thierry. Celui-ci parti de Rohr, à six heures du matin, se portait

par Kirchdorf, en face de l'Abens. Il s'étendait avec ses 6,000 hommes, bien au-delà de ce qu'il devait le faire, sur les hauteurs de Kirchdorf et de Pruk; et marchait aussi dans la direction d'Arnhofen, vers la chaussée d'Abach. Prévenu du mouvement des Bavarois, au-devant des divisions qui venaient de Ratisbonne, il voulut l'inquiéter ou l'empêcher. Ayant rencontré les chevau-légers, sur les hauteurs entre le ruisseau de Falingber et la route d'Arnhofen, Thierry les canonna; mais il fut bientôt chargé par cette cavalerie bavaroise, et attaqué par les bois de la gauche. Après quelques engagemens, et vers les quatre heures, le général autrichien beaucoup trop faible pour occuper tant de terrain, fut repoussé au-delà d'Offenstetten. Il s'appuya à un détachement du général Pfanzelter, que l'archiduc Charles avait placé à Bachel, pour observer ce qui se passait à la gauche. Les Bavarois soutenus des divisions Morand et Gudin, s'avancèrent jusqu'à Offenstetten. Ainsi commençait l'exécution des ordres de l'Empereur, pour opérer la séparation du centre et de la gauche de l'armée ennemie.

L'archiduc Louis inquiet du feu qu'il entendait vers Abensberg, avait envoyé pour renforcer le

général Thierry, la brigade de droite du général Bianchy. Celui-ci apprit la défaite du corps autrichien, devant le pont de Bibourg. Il y trouva la division de Wrede, qui débouchait du pont sur l'Abens. Bianchy s'établit en face d'elle, et engagea une canonnade très-vive, qui se prolongea assez avant dans la nuit.

Le 19 à six heures du matin, Masséna qui pendant la nuit avait eu son quartier-général à Schrobenhausen, arriva à Pfaffenhofen avec la tête des divisions d'Oudinot : il y rencontra un corps autrichien fort de 4 à 5,000 hommes (1), qu'il culbuta après quelques minutes de combat, et qu'il fit poursuivre vivement. Ce corps perdit assez de monde en tués et prisonniers. Les divisions du quatrième corps, qui avaient passé la nuit, échelonnées sur la route d'Augsbourg, rejoignirent Masséna dans la soirée, et bivaquèrent en avant de Pfaffenhofen, dans la direction de

(1) Le général Stutterheim parle d'un corps du major Scheibler, qui n'avait que deux bataillons et trois escadrons. Cependant le corps, que battit le maréchal Masséna, était composé des régimens de Kléber, de l'archiduc Charles infanterie, de Croates, des dragons de Schwartzemberg, des hussards de Liechtenstein : sa force était réellement de 4 à 5,000 hommes.

Au. Le général Hiller qui était dans ce bourg, s'arrêta pendant le combat, et ne continua son mouvement sur Mainbourg, que vers la fin de la journée, dans la crainte où il était de se voir attaqué pendant sa marche. Masséna lui ôta ainsi les moyens de secourir à temps le cinquième corps, et s'ouvrit le chemin pour arriver à Landshut, sur la base de l'armée autrichienne.

Ce grand bruit d'artillerie vers sa gauche, n'éclaira pas l'Archiduc sur la manœuvre qui s'opérait devant sa ligne. Il dut pourtant avoir des nouvelles des généraux Thierry et Pfanzelter, qui s'étaient rapprochés à moins de deux lieues de sa position, et dont le feu devait se faire entendre. Malgré les avis que ce prince avait dû recevoir de tous côtés, pendant la nuit et la journée, il écrit à l'archiduc Louis; à trois heures après midi, des hauteurs de Grub: « qu'ayant » rencontré l'ennemi, il est fortement engagé; » et qu'on annonce que le maréchal Davout veut » attaquer sur tous les points : que le cinquième » corps ait à marcher pendant la nuit, par Rohr » et Langquaid, pour le soutenir; si toutefois il » n'a pas à craindre lui-même devant Siegenbourg, où le général Hiller doit le remplacer » au plus tôt. » Le prince Louis reçut cet ordre le

soir, et ne put y obéir, d'après ce qui se passait autour de lui.

L'ennemi éprouva une perte de 2,000 morts et 700 prisonniers, dans ce combat de Thann, bien inutile après la jonction des divisions de Davoût, et que l'Archiduc supérieur en forces, était maître de faire cesser, en retirant ses troupes vers la droite. Tous les généraux ennemis et les principaux officiers se distinguèrent: les princes de Lusignan, Louis et Maurice de Lichteinstein furent blessés. On voit par là, combien d'opiniâtreté et de dévouement, les troupes autrichiennes montrèrent dans cette première action. Mais ces pertes assez considérables étaient peu de chose, en comparaison des suites, qui furent bien plus funestes pour l'ennemi.

Les deux armées occupèrent le soir les positions suivantes: le maréchal Davout resta à Tengen; les divisions Friant et Saint-Hilaire, bivaquèrent sur les hauteurs en avant de ce village; Morand, Gudin et Saint-Sulpice, sur les collines d'Arnhofen; Lefebvre, à Offenstetten; Wrede, à Bibourg; Vandamme, derrière Neustadt; Nansouty, peu loin de là; Masséna, à Pfaffenhofen; Oudinot, en avant sur la route de Freysing. Masséna avait envoyé sur les routes de Munich, des coureurs

qui coupaient toute communication entre Jellachich et l'archiduc Charles. L'armée autrichienne était ainsi placée : le corps de Liechtenstein, vers Eglofsheim ; le quatrième, devant Dinzling ; le troisième, sur les hauteurs derrière Hausen, occupant le village par son avant-garde, et Bachel par le détachement de Pfanzelter. Ce corps reçut pendant la nuit, et exécuta vers le point du jour, l'ordre de se retirer de l'autre côté de la Laber, par Leierndorf. La réserve des grenadiers était sur les hauteurs de Grub ; Thierry, près d'Offenstetten ; Bianchi, devant Bibourg ; le cinquième corps, en face de Siegenbourg ; le sixième, en position à Mainbourg ; le deuxième de réserve, à Lutmansdorf. Le prince Louis, en apprenant la déroute du général Thierry, avait porté sur Rohr le général Schusteck avec quatre escadrons de Kienmayer, pour garder ce point important de la ligne d'opérations, et se lier avec le centre de l'archiduc. On a déjà vu qu'à la rive gauche du Danube, les premier et deuxième corps étaient ce jour-là à Amberg et devant Stadt-am-hof.

Ainsi l'armée française, rassemblée sur une ligne de huit à dix lieues de longueur, mais entrant dans le même système de manœuvres, pou-

vait se concentrer en peu d'heures et en combattant, quoiqu'elle présentât encore deux masses; mais celle de gauche était vis-à-vis le centre de la ligne autrichienne. L'Empereur avait dans une seule journée, et malgré tant de fautes antérieures, ramené tous les corps au système de concentration qu'il avait toujours projeté, et menaçait déjà les derrières de l'ennemi. L'armée de l'archiduc au contraire, forcée dès le commencement, de se resserrer dans le grand défilé du Danube, avant d'arriver sur l'Inn, ne cessa ensuite de s'étendre, à mesure que le terrain s'élargissait. Elle occupait maintenant un espace triple du nôtre, si on compte les corps au-delà du Danube. Mais la masse réunie sous l'archiduc Charles, était séparée par un intervalle de quatre à cinq lieues des corps d'Hiller; et ceux-ci se prolongeaient au loin en ligne très-mince. Cette dangereuse trouée se trouvait entre l'Abens et le ruisseau de Postsaal, justement au point obligé de rencontre des colonnes françaises, qui venaient d'Ingolstadt et de Ratisbonne : elle était en face de la route même de Kelheim à Landshut, l'une des lignes d'opérations de l'archiduc, sur laquelle il venait d'établir sa nouvelle base, et qui se dirigeant par Braunau, vers Lintz,

tombait sur la véritable ligne d'opérations de l'Allemagne méridionale par Augsbourg. C'était cette ligne pour laquelle le prince Charles avait sacrifié tant de jours, et fait tant de chemin. Elle restait entièrement découverte, devant le centre de l'armée française, actuellement rassemblée dans la main de Napoléon, et elle était menacée de très-près par Masséna. Cette route allait devenir notre ligne d'invasion sur Vienne.

Il est difficile de donner des raisons valables, pour expliquer la marche des opérations de l'armée autrichienne, et les motifs particuliers qui ont pu déterminer la conduite de l'archiduc dans cette journée. On sera toujours autorisé à reprocher à ce prince : 1° de n'avoir pas marché plus rapidement sur Neustadt ou sur Ratisbonne, par les deux rives du Danube, même depuis le passage de l'Iser; 2° de n'avoir pas continué à agir par la ligne du centre, sur les ponts de Neustadt et de Kelheim, en culbutant les Bavarois au-delà de l'Ilm ou du Danube, le 18 au soir, ou le 19 à la pointe du jour; 3° de n'avoir pas attaqué Davout tête baissée, avec les trois corps du centre, aussitôt que l'archiduc s'est décidé à manœuvrer sur la droite, pendant qu'il aurait fait contenir les Bavarois par les troupes d'Hiller;

4° enfin de n'avoir pas réuni toute l'armée autrichienne, après la prise de Ratisbonne. Jamais le prince Charles n'eut une plus belle occasion, ni plus de motifs pour combattre d'un côté ou de l'autre; car presque tous ses corps rassemblés à Rohr et à Siegenbourg, montant comme nous l'avons vu à plus de 92,000 hommes, se trouvaient entre ceux de Davout et de Lefebvre; tandis qu'il devait savoir par ses coureurs vers Pfaffenhofen, qu'aucune partie des corps de Masséna et d'Oudinot, n'avait encore paru de ce côté, avant la matinée du 19. En ce moment, les motifs de guerre et ceux de politique, quel que fût le système adopté, les conseils de la prudence comme ceux de l'audace; tout semblait devoir déterminer l'archiduc à persister dans son système de concentration, à faire tous les sacrifices possibles pour empêcher la jonction des corps français, et à profiter de leur séparation, pour obtenir les grands succès sur lesquels la coalition avait compté dès le commencement de la guerre.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTE PREMIÈRE.

Chap. VI, pag. 160.

SUR LES POINTS STRATÉGIQUES DE L'ALLEMAGNE MÉRIDIONALE.

Nous avons réuni dans cette note, quelques détails sur les principaux points stratégiques de ce théâtre de guerre, que nous pensons devoir être agréables et utiles aux militaires, et que nous avons dégagés de tout ce qui est purement géographique.

Ratisbonne est le plus important de tous les points stratégiques, du théâtre de guerre dans l'Allemagne méridionale, à cause de ses relations générales et de ses localités. Centre des routes de toute l'Allemagne; placée au sommet de l'angle que fait le Danube; à distance égale de Passau et de Donawerth (points du système d'opérations français, que cette ville liait ou coupait), d'Egra, de Forcheim, d'Augsbourg et de Munich; plus rapproché des montagnes de la Bohème, par où les Autrichiens pouvaient venir si facilement l'occuper; Ratisbonne possède un pont en pierre sur le Danube, et une vieille enceinte en maçonnerie, qui a soutenu plusieurs siéges remarquables. Ses murailles élevées sont

terrassées en partie; elles n'ont plus qu'un fossé sec, peu large et profond, bordé d'une promenade. Mais sur un développement de quinze à seize cents toises, elles sont flanquées par quelques tours, et forment plusieurs angles saillans et rentrans, favorables à la défense. L'enceinte n'a que trois portes, et ses approches sont assez découvertes. Enfin elle réunit tout ce qui peut mettre un tel poste à l'abri d'une attaque de vive force. Vers le Danube, Ratisbonne est appuyée au fleuve, au-delà duquel se trouve la petite ville de *Stadt-am-of*, qui paraît entourée par de simples murs de clôture, couverte à droite par le confluent de la Regen, et en avant par le mont de la Trinité; celui-ci remplissant tout l'espace entre la Regenz et le Danube, est par lui-même facile à retrancher. Le pont est défendu par de grosses tours, avec pont-levis. Les petites rivières qui environnent Ratisbonne, la Regenz, la Naab, l'Altmuhl, les trois Laber, le ruisseau de Wenting même, présentent divers appuis, pour tenir la campagne. Cette ville devenait pour les deux partis, le point capital des premières opérations. Elle était difficile à occuper pour l'armée française, qui ne pouvait en approcher qu'avec beaucoup de mesure, l'ennemi en étant bien moins éloigné. Mais une fois arrivée en force, notre armée était maîtresse des opérations, soit qu'elle voulût rester sur la défensive et disputer le passage du Danube, dans toute sa courbure, de Donawerth à Passau; soit qu'elle cherchât à prévenir l'ennemi sur Vienne. Elle aurait

manœuvré avec assurance dans toutes les directions; puisque Ratisbonne est le sommet de toutes les lignes d'opérations de Mayence à Huningue, et forme presque un triangle équilatéral avec ces deux places. D'un autre côté, Ratisbonne est à égale distance de Strasbourg et de Vienne, un peu plus rapprochée de cette capitale qu'Egra, et ayant pour y arriver un plus beau chemin. Les Autrichiens y trouvaient d'aussi grands avantages : de là ils dominaient les plaines de la Bavière, devenaient maîtres des opérations sur les deux rives du Danube, paralysaient celles des Français sur la ligne du midi ; libres d'agir par celle du nord, ils pouvaient espérer de séparer les deux masses françaises, pendant leur écartement sur le haut Mein et sur le Lech.

Passau, ville forte de la Bavière, située à l'entrée du défilé du Danube autrichien, au confluent de ce fleuve avec l'Inn et l'Ilz, petite rivière qui descend des montagnes de la Bohème; Passau occupe les quatre rives de ce double confluent, et une des routes de Ratisbonne à Vienne. La ville se trouve entre le Danube et l'Inn, sur une langue de terre longue de sept à huit cents toises, large au commencement de quatre cents. Elle est entourée par une vieille enceinte, un peu arrondie du côté de la campagne, n'ayant qu'une porte, et bien aisée à défendre de ce côté. Entre le Danube et l'Ilz, sur un coteau très-allongé, est le château d'*Ober-*

hausen, vieux fort qui a été couvert du côté de la terre par deux petits fronts bastionnés de quatre-vingts toises, formant une couronne. A droite de l'Inn, au-dessus du confluent, est la petite ville de *Instadt*, entourée de murs, dominée par le plateau de Notre-Dame-de-Bon-Secours, sur lequel il y a eu un camp retranché dans les anciennes guerres. Enfin au confluent et à la rive gauche de l'Ilz, se trouve la petite ville de *Ilzstadt*, également entourée de murs et dominée. Passau forme donc une agrégation de quatre parties bien distinctes et séparées. L'ensemble maîtrise le cours du Danube et de l'Inn, donne par ses ponts des passages sur toutes les rives, et présente ainsi une clef très-importante des pays environnans : là se rendent tous les chemins qui sont à la rive gauche du Danube, et ceux qui descendent des montagnes de la Bohême, depuis Schusterhofen jusqu'à Hofflach. Sur la rive droite du Danube, Passau est éloigné des routes assez nombreuses, qui traversent l'Inn, à Scharding, Braunau, Burckhausen; mais il en possède une fort précieuse et facile à raccommoder, qui conduit par les bords du fleuve de Vilzhofen à Efferding, jusqu'à Lintz, et de même par la rive gauche du Danube. Cette place de Passau si importante, échelon de nos opérations entre le Lech et Vienne, avait vivement frappé l'Empereur, qui dès le 7 mars y avait envoyé un de nos généraux du génie. Nous engageons à lire dans l'ordre du 1er mai, les mesures que Na-

poléon ordonna pour couvrir Passau du côté de la terre, relever le camp retranché d'Instadt, renforcer le château d'Oberhausen, et maîtriser la rive gauche du Danube; enfin pour établir le dépôt général de l'armée, et un centre d'opérations défensives, en cas de retraite, sur ce quadruple confluent. Cet ordre donne en même temps, une leçon aux militaires qui veulent s'instruire, et à ceux qui se permettent de critiquer le système de guerre de Napoléon. On verra dans ces Mémoires, comment il était assuré à chaque pas, et comment Passau se combinait avec les fortifications de Salzbourg, etc.

Ulm, ancienne ville impériale sur la rive gauche du Danube, au débouché du défilé formé par les appendices de Voralberg et par le Rauhe-Alp, nœud des routes qui vont sur le bas Necker, le haut Rhin, l'Inn et le long du fleuve; Ulm est situé au pied du Michelberg qui le domine, au-dessous et à dix-huit cents toises de l'embouchure de l'Iller, qui se jette à la rive droite du Danube. Celle-ci est couverte de ce côté, par les marais d'Ulm, qui s'étendent depuis l'Iller jusqu'à deux lieues au-dessous de la ville: ainsi cette place ne pouvait qu'assez difficilement, être liée avec le confluent et la défense de l'Iller. Elle était autrefois fortifiée par une double enceinte, dont l'une bastionnée, démantelée en 1800, conservait encore quelques parties, qu'on pouvait utiliser en 1805. Il ne res-

des chemins qui conduisent dans toutes les directions, et sur la route de poste qui longe le Danube d'Ulm à Ratisbonne, et qui le traverse à Gunzbourg, Neubourg et Vohbourg (laquelle a joué un grand rôle dans cette campagne), Donawerth peut servir à lier ou à séparer les défenses des deux rives du fleuve, celles de la Rednitz et de la ligne du Lech : il présente dans ses environs diverses positions, sur les bords de la Wernitz ou du Lech, de la Schmutter, de la Suzam, etc.

Le Lech devait couvrir la concentration de la droite de l'armée française, si celle-ci ne pouvait se réunir plus bas sur le Danube. On n'avait pas l'intention de remonter le long de cette ligne, selon certains systèmes, jusqu'au Tyrol d'où descend le Lech. La défense s'arrêtait à Augsbourg, et la surveillance s'étendait seulement jusqu'à Landsberg. Le Tyrol était totalement laissé de côté; car pour frapper l'ennemi au cœur, il était bien inutile de s'occuper de ses extrémités. Cette rivière est torrentueuse, rapide; elle roule ses eaux dans un espace d'une demi-lieue et plus. Son lit souvent resserré de quarante à cinquante et soixante toises, n'est jamais navigable, mais flottable depuis Fuessen, et rarement guéable au-dessous d'Augsbourg. A partir de cette ville, la difficulté des passages est triplée par la Schmutter et l'Acha, qui bordent parallèlement les deux rives. Au-

dessous de Martingen, la rive gauche est embarrassée de prairies marécageuses, fort difficiles à traverser. On compte huit à neuf lieues d'Augsbourg à Rhain, ou à l'embouchure du Lech : la défense de la ligne reposait sur ces deux appuis. Il faut observer que le cours général de cette rivière, fort incliné sur le Danube, forme avec ce fleuve et le lac de Constance (prolongé par les montagnes du Voralberg), un triangle équilatéral; que par conséquent la base extérieure du Lech, peut être facilement tournée et dépassée par la rive gauche du Danube; et que la défense va constamment en se rétrécissant, du Lech à l'angle opposé, vers Huningue : ce qui donne plus d'importance à Donawerth, comme appui de gauche de cette ligne, et poste d'observation. C'est le contraire à la rive droite du Danube, où le triangle formé par ce fleuve, le bassin du Mein et le Rhin, allant toujours en s'élargissant vers les frontières de la France, produit des résultats entièrement opposés.

Augsbourg était en même temps l'appui de droite de l'armée, et la *porte* fortifiée de la défense du Lech, pour la ligne d'opérations du midi. L'Empereur avait ordonné de mettre cette ville en état de résister, jusqu'à l'ouverture de la brèche, même contre toute l'armée ennemie. Dans les temps où les guerres étaient plus longues et quelquefois pour de si minces sujets, Augsbourg fut entouré d'une double enceinte presque

circulaire, de vingt-deux fronts bastionnés. Il ne lui reste plus qu'une muraille encore plus ancienne, assez irrégulière, non entièrement terrassée, flanquée par des espèces de tours arrondies et des massifs en terre également arrondis, précédée d'un fossé en partie plein d'eau. En 1809, on ajouta quelques ouvrages en terre, et on répara l'enceinte. Quand nous l'avons reconnue, elle pouvait être regardée comme bientôt à l'abri d'insulte. Le beau pont de bois fut couvert par une bonne tête, formant couronne, avec un grand réduit; le tout palissadé et aussitôt armé. On voit encore sur les bords du Lech, des vestiges de ces guerres qui de tout temps ont désolé la terre, des ouvrages des Impériaux, des Suédois, etc.

Rhain. Près de cette petite ville, et non loin du Danube se trouvait un autre pont du Lech, sur la route d'Ulm à Ratisbonne, également couvert par une tête en couronne : autre monument de la glorieuse campagne de 1805. La petite forteresse de Rhain, vieille bicoque entourée d'une ancienne chemise, est couverte d'un côté par les marais de la rive droite du Lech où elle s'appuie, de l'autre par trois mauvais fronts bastionnés en terre, assez inutiles d'après la tête de pont, dont Rhain forme comme un ouvrage avancé. Il fut laissé dans son état de délabrement.

Ingolstadt. Pour occuper tous les passages de

la ligne sur laquelle l'Empereur voulait concentrer l'armée, et du champ de bataille où il voulait manœuvrer; l'ordre avait été donné de fortifier aussi Ingolstadt, ancienne place sur la rive gauche du Danube, de forme arrondie, jadis bastionnée, mais ayant conservé des restes de ses anciens remparts, qui donnaient des facilités pour la mettre en défense, et y élever une double tête de pont sur l'une et l'autre rive du Danube, etc.

NOTE DEUXIÈME.

Chapitre IX, pag. 220.

SUR LE COMMANDEMENT TEMPORAIRE DU PRINCE BERTHIER.

Si on trouve trop de rigueur dans nos jugemens sur le prince de Neuchâtel, il faut en accuser ses indiscrets louangeurs, et les détracteurs de la gloire de Napoléon, qui nous ont obligé, pour détruire tant d'exagérations et d'inexactitudes, à leur opposer de suffisantes preuves, en consacrant plusieurs pages aux détails de la conduite du major-général. Il faut aussi que nous fassions connaître quels étaient les hommes qui se sont trouvés autour de Napoléon, dans les grandes choses qu'il a opérées.

Le prince Berthier arrivant le 13 au soir à Donawerth, à vingt lieues de l'Iser, où était l'armée bavaroise, dut apprendre : 1° le passage du bas Inn par la grande armée ennemie, entre Braunau et Scharding, se dirigeant nécessairement sur le bas Iser et sur le Danube, entre Ratisbonne et le Lech; 2° la réunion de ses colonnes, marchant en masse vers le centre sur la Rott, où elles étaient le 12, ayant seulement des corps de flanc vers Munich et le Danube,

disposition qui portait l'armée ennemie sur Landshut, et par conséquent sur la route de Neustadt, vers le centre de notre ligne; 3° en même temps il dut savoir qu'un corps séparé, dont il pouvait connaître la foree, débouchait de la Bohème dans la direction d'Amberg. Les ordres de l'Empereur, qui n'allaient pas jusqu'au-delà du 6 avril, portaient de rapprocher le troisième corps de Ratisbonne, d'y envoyer la division Saint-Hilaire avec la cavalerie; les instructions du 30, indiquaient près de cette ville, la réunion du deuxième corps : mais tout cela dans la supposition, que l'ennemi n'aurait pas attaqué avant le 15. Dans ce cas l'ordre était formel (et l'Empereur ne s'en était jamais départi), de concentrer l'armée sur le Danube et le Lech, la droite à Augsbourg, la gauche à Neubourg ou Ingolstadt.

Malgré tant de puissans motifs, malgré ce qu'exigeaient évidemment le terrain et les circonstances, le major-général prétendant que « l'ennemi manœuvre » sur ses ailes, qu'il fait de grands mouvemens à son » ordinaire » prescrit pour le 14 au corps d'Oudinot, une marche par le flanc de quatre à cinq journées, qui allait le jeter au milieu des colonnes de l'armée ennemie. Il se plaint à Lefebvre « de ce qu'il ne s'est pas » porté sur Ratisbonne, et lui ordonne de revenir à » Landshut: » à Davout, « de se réunir sur Ratisbonne, » où il dit que l'Empereur veut centraliser son armée » et manœuvrer. » En même temps il lui demande

« s'il y a une belle position entre Neumark et Beiln-» gries. » Le prince Berthier semble brûler du désir de livrer bataille à l'ennemi. Il écrit à Davout : « Si nous » avons une affaire, il faut qu'elle soit décisive... Il faut » être à l'armée, pour savoir la vérité : les rapports » divaguent suivant la tête des gens. » A Lefebvre : « J'aurai ainsi plus de 100,000 hommes, et si les Au-» trichiens veulent en tâter, ils en sont les maîtres. » Il mande à Oudinot « de marcher en guerre ; s'il ren-» contre l'ennemi, de l'attaquer, de le culbuter, etc. »

Plus tard dans la soirée de ce même jour, le major-général reçoit de nouveaux ordres de Paris, expédiés le 10. Alors l'Empereur devait avoir pris connaissance des dépêches interceptées sur le courrier autrichien ; mais il ignorait encore ce qui se passait en Bavière. Napoléon prescrivait « de rassembler toute l'armée sur » le Lech, et de porter le quartier-général à Augsbourg, » si l'ennemi attaquait avant le 15 : sinon d'envoyer » Masséna sur Augsbourg, les Wurtembergeois sur » cette ville ou sur Rain, Saint-Hilaire et la cavalerie » (qu'il supposait déjà arrivée autour de Ratisbonne), » à Landshut ou Freysing, suivant les événemens ; le » quartier-général de Davout à Ratisbonne, et son » corps à une journée autour de cette ville, et cela dans » tous les événemens. Les Bavarois ne devaient faire » aucun mouvement, si l'ennemi n'en faisait pas... » Le major-général expédie de nouveaux ordres le 13, à onze heures du soir. Cependant d'après sa lettre au maré-

chal Lefebvre, on voit qu'il supposait l'ennemi maître dans ce moment de Landshut : ce qui semblait l'autoriser suffisamment, à modifier les dispositions relatives à Davout, et du moins lui imposait l'obligation de suivre à la lettre, celles qui lui étaient prescrites. Mais en révoquant l'ordre donné à Oudinot, il envoie à Saint-Hilaire et à la cavalerie, celui de se rendre à Landshut, aux Bavarois de se reporter dans leurs positions sur l'Iser; il indique à Wrede la retraite sur le Lech, qui de Straubing devenait impossible. Ainsi loin de réparer par la connaissance exacte des circonstances locales, la faute momentanée qui se trouvait dans cette lettre du 10; loin de laisser Davout à Ingolstadt, conformément à l'instruction générale et à tous les ordres, ou du moins de l'échelonner de Neustadt à Ratisbonne, selon la teneur stricte de la dernière dépêche : Berthier aggrave encore ces inconvéniens, par ce qui est prescrit aux Bavarois et à Saint-Hilaire.

Le major-général croyait, comme tous ceux qui ont passé leur vie dans les états-majors, diriger la guerre à force de lettres. Il en existe une quantité considérable, expédiées par lui dans ces cinq journées. Le 14 seulement, il en adressa quatre (1) au maréchal Davout, établi à Ingolstadt. « Il n'y aura plus de de-

(1) N°s 501 et 502 le 14 à midi, 504 à quatre heures du soir, 505 à dix heures du soir.

» cousu dans les manœuvres, lui mandait-il à midi, je » viens de les fixer.... » Il persistait dans la prompte réunion du troisième corps sur le point important de Ratisbonne: il prescrivait l'envoi de Saint-Hilaire, tantôt à Landshut ou Freysing, tantôt à Pfaffenhofen ou Schrobenhausen. Il se plaignait de la dispersion de cette division (qui étoit en marche forcée depuis long-temps), des divers mouvemens du troisième corps, d'après lesquels il ne peut plus donner des ordres, etc. D'un autre côté le major-général montrait de vives craintes pour le Lech : s'attendant à devoir le défendre contre une attaque générale de l'Archiduc sur toute la ligne, il recommandait à Masséna d'en fortifier les passages, et de surveiller la partie supérieure de son cours vers le Tyrol. Cependant il éloignait Davout, et envoyait son corps entier sur Ratisbonne, à 50 lieues du Tyrol. Il éparpillait le reste de l'armée vers l'Iser. Le maréchal Davout placé alors vers Ingolstadt (à deux marches de Ratisbonne par de mauvais chemins), ouvrait un avis conforme aux principes : car en l'absence de l'Empereur, chacun avait le sien; devant lui, ceux qui ont parlé le plus depuis sa chute, se prosternaient dans un religieux silence. Davout proposait « de déboucher » par Ingolstadt avec l'armée réunie, et la grosse ca-» valerie qui était en face des ponts de Neustadt et de » Vohbourg, en occupant les défilés de l'Altmuhl con-» tre les corps ennemis qui sortaient de la Bohême.... » Le major-général répondit par de l'humeur, et par

21.

des injonctions réitérées, à la sagesse de ses conseils.

Comme il arrive toujours dans de telles circonstances, le prince Berthier comptant sur la lenteur de l'ennemi, affecte dans sa correspondance d'en faire peu de cas. Mais le 15, la simple annonce du rétablissement des ponts de l'Inn supérieur, quoique les Autrichiens fussent encore loin de Munich, faisant croire au major-général que l'Archiduc voulait marcher avec son armée sur Augsbourg; il se hâta de l'annoncer à Masséna. D'un autre côté, la nouvelle de l'apparition d'une petite avant-garde autrichienne, le 14 au soir à Reinhausen, sur la rive gauche de la Regenz, presqu'en face de Ratisbonne, ayant été transformée en une attaque contre cette ville, ne contribua pas à éclaircir les vues du major-général. Il ne vit plus qu'ennemis de toutes parts. Le prince Berthier dut recevoir dans cette nuit du 14 au 15, la lettre de l'Empereur du 11, qui prescrivait de nouveau « le mouvement de Masséna et du quartier-» général sur Augsbourg... et témoignait un vif désir » de savoir quand Davout arriverait à Ratisbonne, et le » corps de cavalerie entre cette ville, Munich et le » Lech, de manière à pouvoir se retirer sur cette rivière » si l'ennemi agissait.... » Mais ces ordres étaient toujours donnés dans la supposition, que les opérations ne commenceraient que du 15 au 20. L'Empereur ignorait l'attaque faite, peut-être même la direction exacte qu'avaient prise, les principales masses de l'armée autrichienne, de la Bohême sur l'Inn.

Le 15, au moment de partir pour Augsbourg, le major-général est décidé, par la nouvelle de l'attaque de Ratisbonne, à se rendre à Neustadt *pour jaser* avec Davout (1). Ratisbonne étant alors menacé par toute l'armée ennemie, concentrée aux deux rives du Danube, sur la Naab et sur le bas Iser, qu'elle avait déjà passés; fallait-il y placer un corps isolé de l'armée française, exposer par là ce corps à être écrasé, et l'armée à se trouver coupée en deux, par la masse de l'Archiduc? Cependant le major-général renouvelle l'ordre au maréchal Davout, « de marcher sur Ratisbonne, au secours de Saint-Hilaire, par les deux » rives du Danube, et de prendre les positions précédemment ordonnées, ou celles de l'Altmuhl. » Il prescrit au contraire à Saint-Hilaire, de se porter sur Ingolstadt par un mouvement croisé, lorsqu'il sera remplacé à Ratisbonne par le troisième corps. Enfin il donne à Oudinot l'ordre, bientôt révoqué, d'aller à Aicha; et à Masséna, celui de faire courir après Lefebvre, pour le rappeler de Landshut sur le Lech, tandis que Wrede devait se rendre à Ingolstadt. Ces mouvemens entassaient près d'Augsbourg, à l'extrême droite de notre ligne, 83,000 hommes, en y comprenant les Wurtembergeois établis sur le bas Lech.

Ainsi le major-général, dont les instructions et tous les ordres depuis un mois, tendaient à la con-

(1) Lettre du 15 avril, à Masséna.

centration générale de l'armée sur un point quelconque des rives du Danube, entre Ratisbonne et le confluent de Donawerth, l'éparpillait dans des marches croisées et sans objet. Il la partageait en deux corps, qu'il éloignait autant que possible, aux deux extrémités d'une ligne de trente-cinq lieues, à Ratisbonne et Augsbourg; lorsque les masses ennemies réunies sur le bas Iser, autour de Landshut, menaçaient le centre de cette ligne, et pouvaient s'y porter en peu d'heures, le percer et culbuter l'armée entière jusque sur le Rhin, s'ils poussaient vivement leur opération.

Le 16 au matin, le prince Berthier donne de nouveaux ordres au maréchal Lefebvre. Cette fois il lui prescrit de prendre une bonne position à Geissenfels, » et de bien garder Wohbourg et Ingolstadt... Wrede » devant rester à Bibourg... » Mais cette dernière division suffira-t-elle pour garder le pont de Neustadt? Celui de Kelheim ne restera-t-il pas entièrement découvert? Si on ne voulait que garder les passages du Danube, ne convenait-il pas plutôt de se placer sur l'autre rive? Par suite de ce système, Oudinot était laissé à Aicha. Ainsi les trois corps de Wrede, de Lefebvre et d'Oudinot, se trouvaient, non sur une seule ligne, mais sur trois lignes différentes, l'Abens, l'Ilm, la Paar: positions en l'air et tournées par leur droite, comme si ces corps étaient là pour être culbutés dans le Danube ou dans le Lech.

Le major-général reçoit enfin des ordres de Napoléon dans la matinée du 16. Mieux informé par les renseignemens qu'il avait reçus, des mouvemens et des préparatifs ennemis, sur les bords du bas Inn, l'Empereur en annonçant son *départ pour l'armée, ajoute qu'il croit trouver le major-général à Augsbourg, et l'armée concentrée sur le Lech.* Le prince Berthier se hâte de se rendre dans cette ville. Mais il donne l'ordre à Lefebvre « de se retirer les 17 et 18, par les deux » rives du Danube sur Raïn »; à Davout qui est à Ratisbonne, « de garder Saint-Hilaire, si l'ennemi est » près de cette ville, et de retirer la division d'Ingols» tadt où se trouve Lefebvre. » Il écrit à celui-ci : « L'ennemi veut-il se porter sur Ratisbonne ou Augs» bourg? Nous sommes en mesure pour tout. » Mais était-on également en mesure, contre une pointe dans le centre directement menacé, et contre une attaque à Neustadt et Kelheim? Le major-général mande aussi à Davout : « Nous allons voir ce que fera l'ennemi. » S'il marche à vous, nous vous soutiendrons. » Enfin le 17 au matin il prévient Vandamme « qu'il a fait » arrêter un officier autrichien à Donawerth; et que » l'ennemi veut tenter un coup de main, sur cette ville » ou sur Neubourg. »

Tel fut l'emploi de ces cinq journées du prince Berthier, depuis le 13 jusqu'au 17. Nous allons voir comment ce même espace de temps, du 19 au 23, était rempli par celui auquel on a osé l'assimiler.

Nous n'hésitons pas un instant à invoquer le témoignage de ceux qui ont vu le prince de Neuchâtel, quand il s'est trouvé momentanément seul à l'armée, en 1809, à la fin de 1812, et au commencement de 1814, ou de tous ceux qui ont eu des relations particulières avec lui. Nous ne reviendrons plus sur un sujet qui nous a attristé. Après avoir marqué la place que le major-général occupait réellement dans la grande armée, nous ne songerons plus qu'à l'activité extraordinaire qu'il déployait dans ses fonctions, et aux services qu'il y a rendus, pendant vingt années de triomphes.

NOTE TROISIÈME.

Chap. X, pag. 260.

DÉTAIL DU CHAMP DE BATAILLE DES CINQ JOURNÉES, DU 19 AU 23 AVRIL.

Les opérations qui ont été exécutées dans ces cinq glorieuses journées, sont d'une telle importance pour l'art de la guerre, qu'il nous paraît indispensable de donner une description du terrain, assez étendue pour permettre de saisir l'ensemble et les détails de ces brillantes manœuvres. Tout dans cet *échiquier,* se trouve rapporté au Danube, base principale de la stratégie sur ce théâtre. Si nous n'avions craint de sortir de nos limites, nous aurions comparé les dispositions de 1809 avec celles de Moreau en 1796 et 1800; mais nous aurons occasion d'y revenir lorsque nous écrirons ces campagnes.

Le cours du *Danube* est à peu près en ligne droite, d'Ulm à Ratisbonne. Là il fait un angle d'environ cent trente degrés, ouvert au midi; et il entre bientôt en Autriche. Le *Lech* descend directement des Alpes, sur le Danube, et forme avec son cours, au-dessous du confluent, un angle d'environ cent dix degrés, ouvert a l'est. L'*Iser* coule d'abord dans la même direction

que le Lech, et à dix ou douze lieues; il se détourne vers Freysing, parallèlement au Danube, à neuf ou dix lieues de ce fleuve, jusqu'à ce qu'il y tombe sous un angle très-aigu, à dix-sept ou dix-huit lieues de Ratisbonne. L'intervalle entre l'Iser et le Lech, au nord de la route de Munich à Lansberg, est rempli par des lacs, qui s'étendent au pied des Alpes. L'*Inn* suit à peu près les mêmes inflexions que l'Iser, et coule parallèlement à son cours, et à une douzaine de lieues, avant de se jeter dans le Danube. Ainsi ces deux rivières forment avec le fleuve, dans leurs parties inférieures, deux grands *cul-de-sacs*, ouverts à l'ouest et fermés à l'est, larges de dix à douze lieues, et qu'il faut remarquer. Les armées venant de l'Autriche vers la Bavière, après avoir pénétré dans ces vastes *piéges*, ne peuvent plus en sortir qu'en passant l'une des deux rivières ou le Danube, et sont exposées à s'y voir refoulées et enfermées. De Muhldorf sur l'Inn (par Landshut sur l'Iser), à Neustadt sur le haut Danube, il n'y a pas plus de vingt-deux, à vingt-quatre lieues, trente au plus, si on veut partir de Braunau; en tout quatre, ou au plus cinq marches d'armées : le quatrième corps a parcouru à peu près le même chemin en trois jours, du 19 au 21 avril.

L'*Altmuhl* descend du Rauhe-Alp, du nord au sud-est. En face du confluent du Lech et à cinq lieues, il se détourne à l'est, et coule, à peu près parallèlement au Danube jusqu'à Kelheim, à quatre lieues au-dessus de

Ratisbonne. Ce ruisseau occupe le fond d'un vallon étroit et profond, à pentes escarpées, et forme plusieurs contours très-prononcés. L'Altmuhl présente, sinon un grand obstacle de forte résistance, du moins une interruption considérable dans les communications, et une barrière assez bonne, par la nature de la vallée et la roideur de ses pentes. De l'Inn à l'Altmuhl (même de Braunau à Beilngries), il y a moins de quarante lieues, que l'armée autrichienne pouvait faire en cinq ou six jours. Nous n'avons à traiter en ce moment que du *pays entre l'Altmuhl* et *l'Iser.*

Le Danube avait des ponts à Donawerth, Neubourg, Ingolstadt, Neustadt, Ratisbonne et Straubing; celui de Kelheim ayant été coupé par les glaces. L'Iser en possédait à Freysing, Mosbourg, Landshut, Werth, Dingelfing, Landau et Plattling. On communique presque directement, entre chaque pont du Danube et de l'Iser, par de bons chemins, surtout à l'est de la route de Landshut à Nuremberg par Neustadt; partie dans laquelle se trouvent également un assez grand nombre de chemins voiturables. A l'ouest, ils sont plus rares; aucun ne va de Landshut à Ingolstadt. De ce côté, toutes les routes partent de Munich vers les ponts du Danube. Les principaux centres de routes, dans cette partie, sont Augsbourg, Munich, Ratisbonne et Landshut. De cette dernière ville, aux ponts de Neustadt et de Kelheim, il y a une dizaine de lieues, qu'on peut faire en une marche for-

cée ou deux petites; jusqu'à Ratisbonne, il y a treize ou quatorze lieues, deux marches. Nous avons vu que de Ratisbonne, l'Archiduc pouvait se porter offensivement de tous côtés, par les deux rives du Danube; il avait aussi d'excellentes lignes de retraite, sur Cham, ou plutôt sur Plattling et Scharding, en longeant le Danube pour couvrir Vienne.

Entre l'Iser et le Danube, les versans sont déterminés par une chaîne de collines, qui borde la première de ces rivières. Elle descend en pente douce vers la seconde, sillonnée par de petits vallons, d'où la *Paar*, l'*Ilm* et l'*Abens*, se jettent du sud au nord directement dans le fleuve, bien au-dessus de Ratisbonne. Au-dessous de cette ville, la grande et la petite *Laber* et l'*Aitrach*, s'y jettent également, après avoir suivi parallèlement le cours de l'Iser, de l'ouest à l'est. L'*Abens* a peu d'eau; il coule dans un vallon à pentes douces; passe à Au, Mainbourg, Siegenbourg, villages qui sont en ligne droite; et se contourne à Abensberg, pour arriver dans le Danube : entre le fleuve et le ruisseau est la forêt de Durnbuch. La grande *Laber* est plus considérable; et traverse une vallée plus prononcée, dont le fond est un peu marécageux : elle longe Pfaffenhausen, Rottenbourg, se détourne à Adelhausen, passe à Eckmuhl, et se jette dans le Danube au-dessus de Straubing. D'Eckmuhl au Danube vers Abach, on trouve des forêts peu étendues, couvrant des coteaux assez saillans, coupés de vallons fertiles et cultivés.

Entre l'Abens et la grande Laber, est le plateau de Rohr et Buchhofen, qui, assez accessible, s'avançant jusqu'au Danube entre Kelheim et Neustadt, facilitait les opérations de l'Archiduc. Ces deux ruisseaux seront long-temps célèbres par les combats qui se sont livrés sur leurs bords, et dont la Laber a vu les plus célèbres.

A la rive gauche du Danube, le terrain présente de grands plateaux, que tranchent profondément le vallon contourné de l'*Altmuhl*, ceux de la *Laber* (septentrionale), de la *Naab*, de la *Regen;* ruisseaux dont les cours s'étendent symétriquement, comme une sorte d'éventail, des hauteurs d'Anspach aux montagnes de la Bohême; mais qui ont leur embouchure réunie de Kelheim à Ratisbonne, dans un espace de quatre lieues: ce qui rend les communications d'autant plus difficiles sur la rive gauche du Danube, qu'elle est couverte de forêts. Au-dessous de Pappenheim, l'*Altmuhl* se rapproche beaucoup du fleuve; d'Eichstadt à Neubourg, il y a moins de quatre lieues. Il s'en éloigne ensuite; car de Beilngries à Ingolstadt et Neustadt, on compte le double de distance. De ce bourg et surtout de Dietfurth, il se dirige presque en droite ligne sur Kelheim, bourg carré, fermé de murailles et entouré sur trois faces, par les eaux de l'Altmuhl et du Danube. La pointe de son confluent forme un camp très-fort, qui a été occupé jadis par les Romains. On retrouve dans ce pays de fréquens vestiges

de ce grand peuple; il y avoit une voie romaine conduisant vers Nordlingen. Le pays entre le Danube et l'Altmuhl, est en grande partie couvert de forêts. Il présente plusieurs positions de forte défense, à mesure que l'on s'avance vers l'ouest : d'abord dans la forêt de Hienheimer; et à trois lieues de Kelheim, entre les ruisseaux de Schambach et de Tettembach, qui se jettent chacun de son côté dans les deux rivières, laissant un intervalle d'une petite lieue. La courbure de l'Altmuhl, dont le cours entre Eichstedt et son confluent, a une douzaine de lieues de longueur, mais dont on pouvait n'occuper qu'une partie, aurait fourni d'excellentes positions à l'Archiduc, avec de bons débouchés sur Nordlingen, Dunkespuhl, Anspach, Nuremberg. Là, était le but de sa première opération, qu'il pouvait atteindre le 14 ou le 15 avril.

Tel est le terrain où les armées allaient manœuvrer. Le 16, au soir, l'armée autrichienne avait ses grandes masses réunies vers Landshut, et en avant sur la rive gauche de l'Iser. L'armée française était éparpillée, et avait ses deux principales masses à Ratisbonne et à Augsbourg. De Landshut à Neustadt, il y a dix lieues; mais de Veichmuhl, où se trouvait l'avant-garde du cinquième corps, il n'y en a que sept; et moins encore pour occuper en force la forêt de Durnbuch, ce qui suffisait aux Autrichiens pour gagner le Danube, et empêcher notre réunion. De Ratisbonne à Neustadt, il

y a huit lieues. Ainsi le corps de Davout, le plus rapproché de tous, était le 16 au soir plus éloigné que les Autrichiens, des points où il pouvait faire sa jonction avec notre centre, et s'opposer efficacement par la rive droite, à un passage du Danube. Mais de Ratisbonne à Donawerth, où était le quartier-général français, il y avait une trentaine de lieues, et trente-cinq pour arriver en droite ligne à Augsbourg, où se trouvait Masséna.

De Ratisbonne à Donawerth la grande route passe et repasse le Danube : jusqu'à Vohbourg, elle est sur la rive droite, et traverse des défilés presque continuels à Abach, Postsaal, Abensberg, Neustadt, Munch-Munster. Elle passe ensuite sur la rive gauche, à cause des bois, des alluvions et des marais qui couvrent le bord opposé; elle revient dans la plaine de la rive droite, au-delà de Neubourg. Pour aller de Ratisbonne à Ingolstadt, par la rive gauche du Danube, il faut faire un grand circuit par Hemau et Dietfurth, ou par Pointen et Riedenbourg, au travers d'un pays coupé et dificile, sur des chemins constamment éloignés du Danube. Ainsi le corps de Davout allant et venant par cette rive, d'après les fausses combinaisons de Berthier, laissait toujours les Autrichiens maîtres des passages de Kelheim ou de Neustadt, et des bonnes positions du bas Altmuhl.

Considérons maintenant les rapports stratégiques de ce terrain et des deux bases opposées, d'où allaient partir les deux armées. La base de l'*Iser inférieur*, dont le

centre est nécessairement à Landshut, ne peut guère s'étendre au-delà de Dingelfing (qui touche presqu'au Danube) et de Freysing à cause des marais d'Erding. Elle est légèrement arrondie, plus resserrée que l'autre, et plus propre à la concentration d'une armée, qui n'est pas obligée de se prolonger vers les deux ailes. De Landshut, de bonnes routes conduisaient dans toutes les directions. L'ennemi pouvait en une forte marche, atteindre le but de ses opérations, vers Neustadt. D'après cette configuration du pays, l'Archiduc avait certainement l'avantage des *opérations excentriques* et des *lignes extérieures*.

La base du Lech et du Danube, depuis Augsbourg jusqu'à Ratisbonne, bien plus longue, fortement angulaire, nous obligeait à manœuvrer sur la rive droite de ces rivières, ou à faire de longs détours. Le centre était à Ingolstadt, ou à Geissenfeld si on se plaçait en avant de ces obstacles, qui formaient notre défense. Ces deux points se trouvaient à égale distance de Ratisbonne et d'Augsbourg, positions de nos masses; d'Abensberg ou de Pfaffenhofen, points de leur première jonction. Mais Ingolstadt était privé de bonnes routes pour se porter en avant, et surtout pour réunir par les flancs, les corps placés sur les ailes. Ainsi nous avions pour rassembler les corps de l'armée, beaucoup de chemin à parcourir, avec des défilés continuels, et par des points dont l'ennemi était bien plus rapproché que nous. Cette ligne immense, fort exposée à être

percée par le centre, eût été facilement tournée dans ses extrémités, par le haut Lech, ou par la rive gauche du Danube.

Les débouchés du centre de la base de l'Iser, ne pouvaient aboutir, d'après la nature du terrain et la direction des routes par Braunau et Landshut, qu'en face du Danube, vers Neustadt et Kelheim; la ligne sur Ratisbonne était trop oblique; Ingolstadt était sans route directe. Des points extrêmes de notre base, l'Archiduc avait à craindre, comme dans toutes les circonstances semblables, que nous ne voulussions agir sur ses derrières et ses lignes d'opérations. Sa droite était moins exposée, parce qu'il avait toujours les moyens de gagner l'Inn, et assez d'espace jusqu'au pied des montagnes pour manœuvrer; mais aussi de ce côté, il pouvait être séparé des corps de la rive gauche du Danube, peut-être trop considérables et trop éloignés. Par sa gauche, l'Archiduc risquait d'être coupé de l'une de ses deux bases (l'Iser et l'Inn), et d'être refoulé dans l'un des grands *cul-de-sacs*, que ces rivières forment avec le Danube: ce qui le mettait dans de grands embarras, et le forçait à hasarder une bataille, pour en sortir. Telle a été l'extrémité où s'est vue réduite l'armée autrichienne, qui aurait éprouvé les plus grands désastres, si Landshut et Ratisbonne eussent été occupés par nous. D'un autre côté on connaît tous les avantages d'une posi-

tion centrale, le grand parti qu'on peut en tirer, et le danger que court une armée qui veut manœuvrer par les flancs et les extrémités de sa base. Ici les règles se sont trouvées en défaut devant le génie.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

CORRESPONDANCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON AVEC LE MAJOR-GÉNÉRAL, LES MARÉCHAUX ET LES COMMANDANS EN CHEF; DIVERS RAPPORTS, ET AUTRES PIÈCES INÉDITES.

22.

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

CORRESPONDANCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON AVEC LE MAJOR-GÉNÉRAL, LES MARÉCHAUX ET LES COMMANDANS EN CHEF; DIVERS RAPPORTS, ET AUTRES PIÈCES INÉDITES.

Extrait de la communication officielle qui fut faite, par le gouvernement de la Grande-Brctagne, à l'ambassadeur de Russie à Londres, le 19 *janvier* 1805: *septième volume du* Recueil des Pièces officielles de Schoell, p. 59.

On a mis sous les yeux de Sa Majesté, le résultat des communications faites par le prince Tchartoriski, à l'ambassadeur de Sa Majesté à Saint-Pétersbourg, et des explications confidentielles données par Votre Excellence. Sa Majesté a vu, avec une satisfaction inexprimable, le plan de politique sage, grand et généreux que l'Empereur de Russie est disposé d'adopter, dans la situation calamiteuse de l'Europe.

Sa Majesté est encore heureuse de s'apercevoir que les vues et les sentimens de l'Empereur, par rapport *à la délivrance de l'Europe*, et à sa tranquillité et sa sûreté future, répondent entièrement aux siens. En conséquence, le Roi désire entrer dans l'explication la plus claire et la plus franche, sur chaque point qui tient à ce grand objet, et former avec Sa Majesté Impériale l'union de conseil et le concert le plus intime, afin que, par leur influence et leurs efforts réunis, on puisse s'assurer de la coopération et de l'assistance d'autres puissances du continent, dans une proportion analogue à la grandeur et à l'importance de l'entreprise, du succès de laquelle dépend le *salut futur* de l'Europe (1).

Pour cela, le premier pas doit être de fixer, aussi préci-

(1) Nous ne donnons qu'un extrait de cette pièce importante mais nous engageons à la lire en entier, et à consulter dans *l'Histoire abrégée des traités de paix*, tome VII, page 342, le Traité de concert du 11 avril 1805, qui a été la base des projets de la coalition. Il est à regretter que la plupart des articles séparés soient restés secrets, surtout ceux qui établissent *les vues de l'Autriche et de la Russie* sur l'organisation du continent, dans les négociations au sujet de la France. On verra dans ces pièces le détail des projets qui ont été exécutés presque littéralement en 1814. Il est bon de consulter ce qui est relatif à la Convention de Bartenstein en avril 1807, même ouvrage, tome VIII, pages 406 et 457. On y trouvera la continuation des plans de 1805, la part que prenaient à la coalition l'Autriche et la Suède, ainsi que les propositions de Gustave IV Adolphe, pour se déclarer publiquement en faveur de la maison Bourbon. On reconnaîtra aussi dans la *Sainte Alliance*, le *système général de droit public* projeté dèslors.

On peut consulter également l'*Histoire de la situation de l'Angleterre par M. de Montverran*, tome IV, page 198, etc.

sément que possible, les objets vers lesquels un tel concert doit tendre.

Il paraît, d'après l'explication qui a été donnée des sentimens de l'Empereur, auxquels Sa Majesté adhère parfaitement, qu'ils se rapportent à trois objets :

1° De soustraire à la domination de la France, les contrées qu'elle a subjuguées depuis le commencement de la révolution, et de réduire la France *à ses anciennes limites*, telles qu'elles étaient avant cette époque.

2° De faire, à l'égard des territoires enlevés à la France, des arrangemens qui, en assurant leur *tranquillité et leur bonheur*, forment en même temps une barrière, contre les projets d'agrandissemens futurs de la France.

3° D'établir, à la restauration de la paix, une convention et une garantie, pour la protection et la sûreté mutuelles des différentes puissances, et pour rétablir en Europe *un système général de droit public*.....

Il est très-certainement de la plus haute importance, sinon de la plus absolue nécessité pour cela, de s'assurer de la coopération vigoureuse et efficace *de l'Autriche et de la Prusse;* mais il y a peu de raison d'espérer que l'une ou l'autre de ces puissances, puisse être engagée à s'embarquer pour la cause générale, si on ne lui offre la perspective d'obtenir quelque *acquisition importante*, pour la récompenser de ses efforts. D'après ces motifs déjà allégués, Sa Majesté conçoit que rien ne peut autant contribuer à la sécurité générale, que de donner à l'Autriche de nouveaux moyens pour s'opposer aux plans de la France, du côté de *l'Italie;* et en plaçant la Prusse, dans une position semblable à l'égard des *Pays-Bas*. La situation relative de ces deux puissances fe-

rait naturellement de ces deux pays, les points vers lesquels leurs vues se dirigeront respectivement.

En Italie, une bonne politique exige que la puissance et l'influence du roi de Sardaigne soient augmentées, et que l'Autriche soit replacée dans une situation qui lui fournisse les moyens de porter, en cas d'attaque, un secours immédiat et prompt à ses possessions. Sa Majesté voit avec satisfaction, par les communications secrètes et confidentielles que Votre Excellence vient de transmettre, que *les vues de la cour de Vienne* sont parfaitement d'accord avec ce principe; et que *l'extension à laquelle cette cour vise*, peut non-seulement être admise avec sûreté, mais que, pour l'avantage de l'intérêt général, on peut encore *y ajouter*. Sous d'autres points de vue, Sa Majesté adopte entièrement le plan d'arrangement que Sa Majesté l'empereur de Russie désire voir effectuer dans ce pays. Sa Majesté regarde comme absolument nécessaire, pour la sûreté générale, que l'Italie soit soustraite à la domination et à l'influence de la France, et qu'on ne souffre dans ce pays, aucune puissance qui n'entrât pas facilement dans un système général, pour en maintenir l'indépendance. Pour cela, il est essentiel que les provinces qui composent maintenant ce que l'on appelle république italienne, soient données à d'autres souverains. En distribuant ces provinces, on devra sans doute donner une augmentation de puissance et de richesse, au roi de Sardaigne; et il paraît utile que son territoire, aussi bien que le duché de Toscane, qu'on propose de rendre au grand-duc, soient mis en contact immédiat, ou en état de communiquer facilement avec les possessions de l'Autriche. Sur ce principe, la totalité du territoire qui compose maintenant *la Ré-*

publique ligurienne pourrait, à ce qu'il paraît, être *réunie* au Piémont (1).

En supposant que les efforts des alliés fussent couronnés du succès le plus complet, et que les deux objets qu'on a discutés jusqu'à présent, eussent été pleinement obtenus; cependant Sa Majesté regarderait cette œuvre salutaire comme imparfaite, si la restauration de la paix n'était pas accompagnée par *les mesures les plus efficaces*, pour donner de la solidité et de la stabilité au système ainsi établi. Beaucoup sera certainement fait pour le repos futur de l'Europe, par ces arrangemens territoriaux, qui formeront, contre l'ambition de la France, une plus forte barrière qu'il n'en a jamais existé. Mais pour rendre cette sécurité aussi parfaite que possible, il paraît nécessaire qu'à l'époque de la pacification générale, on conclue un *traité* auquel toutes les principales puissances européennes prendront part, et par lequel leurs possessions et leurs droits respectifs, tels qu'ils auront été établis, seront fixés et reconnus; et ces puissances devraient *toutes s'engager réciproquement*, à se protéger et se soutenir l'une l'autre, contre *toute tentative pour l'enfreindre*. Ce traité rendrait à l'Europe *un système général de droit public*, et viserait, autant que possible, à réprimer des entreprises futures pour troubler la tranquillité générale, et, avant tout, pour faire échouer tout projet d'agrandissement et d'ambition, pareil à ceux qui ont produit tous les désastres dont l'Europe a été affligée, depuis *la malheureuse ère de la révolution française*.....

(1) La coalition a osé donner pour motif de son agression de 1805, la réunion de Gênes à l'Empire, qui a eu lieu six mois après qu'elle avait projeté de s'en emparer.

Lettre de l'empereur d'Autriche à l'empereur Napoléon.

Presbourg, le 18 septembre 1808.

Monsieur mon frère,

Mon ambassadeur à Paris m'apprend que Votre Majesté impériale se rend à Erfurth, où elle se rencontrera avec l'empereur Alexandre. Je saisis avec empressement l'occasion qui la rapproche de ma frontière, pour lui renouveler le témoignage de l'amitié et de la haute estime que je lui ai vouée; et j'envoie auprès d'elle mon lieutenant-général, le baron de Vincent, pour vous porter, monsieur mon frère, l'assurance de ces sentimens invariables. Je me flatte que Votre Majesté n'a jamais cessé d'en être convaincue; et que si de fausses représentations qu'on avait répandues, sur des institutions intérieures organiques que j'ai établies dans ma monarchie, lui ont laissé, pendant un moment, des doutes sur la persévérance de mes intentions, les explications que le comte de Metternich a présentées à ce sujet à son ministre, les auront entièrement dissipées. Le baron de Vincent se trouve à même de confirmer à Votre Majesté ces détails; et d'y ajouter tous les éclaircissemens qu'elle pourra désirer. Je la prie de lui accorder la même bienveillance, avec laquelle elle a bien voulu le recevoir à Paris et à Varsovie. Les nouvelles marques qu'elle lui en donnera me seront un gage non équivoque de l'entière réciprocité de ses sentimens; et elles mettront le sceau à cette entière confiance, qui ne laissera rien à ajouter à la satisfaction mutuelle.

Veuillez agréer l'assurance de l'inaltérable attachement et de la haute considération avec laquelle je suis; monsieur mon frère, de Votre Majesté impériale et royale, le bon frère et ami. *Signé* François.

Lettre adressée à S. A. R. le grand-duc de Bade.

Valladolid, le 15 janvier 1809.

Mon Frère,

Ayant battu et détruit les armées espagnoles et battu l'armée anglaise; et apprenant que l'Autriche continue ses armemens, et fait des mouvemens; j'ai jugé à propos de me rendre à Paris. Je prie Votre Altesse royale de me faire connaître sans délai, la situation de ses troupes. J'ai été satisfait de celles qu'elle m'a envoyées en Espagne. J'espère que Votre Altesse pourra compléter à 8,000 hommes, les troupes qu'elle mettra en campagne; car il vaut mieux porter la guerre chez nos ennemis que de la recevoir.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. Votre bon frère, Napoléon.

Extrait d'une lettre du baron de Linden, ministre de Westphalie à Berlin, au comte de Fursteintein, du ..... 1809, au sujet de la mission du colonel autrichien de Steigentesch en Prusse. (Chap. III, p. 65.)

Monsieur le Comte,

J'ai eu l'honneur de parler à Votre Excellence dans le rapport, n° 23, de l'arrivée du colonel Steigentesch à Kœnisberg, en qualité de négociateur autrichien; c'est le même individu dont j'ai parlé quelquefois dans mes rapports traités à Vienne.

Un heureux hasard l'a depuis amené à Berlin; et je tiens de sa confiance, de sa légèreté, et peut-être aussi de ses vues plus éloignées, la confidence de plusieurs détails, que je crois assez importans pour vous les faire parvenir par un courrier.

La lettre ci-jointe, en copie sous la lettre A, et adressée par le comte de Stadion (9 juin) au baron de Wessemberg, ministre d'Autriche à Berlin, mettra Votre Excellence d'abord au fait, à quel point de maturité les négociations autrichiennes sont parvenues dans ce pays; et prouvera que je ne me suis pas trompé, en énonçant si souvent mes craintes sur la disposition, non-seulement du peuple, mais aussi de la cour.

L'empereur d'Autriche envoie cet officier à Kœnisberg, pour accélérer les déterminations du roi. Il fut porteur d'une lettre du prince d'Orange, dont on peut aisément deviner le contenu, et d'une autre de l'Empereur (8 juin), dont la copie est ci-jointe sous la lettre B.

Je tâcherai de rendre à Votre Excellence le résumé des différens entretiens qu'a eus ce négociateur autrichien avec le Roi, la Reine et les personnes marquantes de Kœnisberg, autant que j'ai pu les retenir de mémoire, n'ayant souvent pas osé marquer un trop grand intérêt, pour ne pas lui fermer la bouche.

Le Roi l'accueillit d'une manière assez sèche, en lui demandant quel était l'objet de sa mission : à quoi Steigentesch répondit que la lettre, dont il était le porteur, l'expliquait parfaitement. Le Roi disait : « L'Empereur demande des » secours à présent, et peut-être plus tard fera-t-il une paix » séparée en m'abandonnant. » Steigentesch observa à Sa

Majesté, que ce n'était pas du secours que son maître demandait, que la bataille d'Aspern avait bien prouvé que l'Autriche ne manquait pas de moyens de défense; mais que le *but énoncé de cette guerre*, étant que les puissances *rentrent dans leurs anciennes possessions*, il était juste aussi qu'elles y contribuassent, et que le moment actuel mis à profit, ferait bien vite atteindre ce but; que lui n'était pas envoyé que pour discuter sur la *question qui, déjà devait être décidée*, mais pour *concerter sur les moyens de l'exécution*............... Le Roi ajouta : « Malgré les craintes » que je pourrais avoir que l'Autriche ne m'abandonnât, » je suis décidé cependant à me réunir à elle *un jour;* mais » il n'est point temps encore. Continuez; en attendant, je » me renforce peu à peu, et ce n'est qu'alors que je pourrai » être utile. Je manque de poudre, de fusils, d'argent; mon » artillerie est composée de jeunes gens. Il est douloureux » sans doute de convenir avec un officier autrichien, de » tout le malheur de sa position; mais je dois le faire pour » prouver à votre maître ce qui me retient encore. Vous » vous convaincrez aisément que je tâche de vous être » utile par tous mes moyens. Vos malades sont traités chez » moi, et transportés dans votre pays; je donne le congé à » tous les officiers de mon armée qui le demandent, pour aller » servir dans la vôtre; mais de me prononcer actuellement, » ce serait vouloir ma ruine. Portez un coup encore; et » j'enverrai dans votre camp un officier sans uniforme pour » traiter sur les moyens. »

Cette narration renferme le résumé de plusieurs conversations, que M. Steigensteeh a eues avec le Roi qui, ainsi que la Reine, le firent appeler tous les jours dans leur ca-

binet. La Reine parla à peu près dans le même sens; elle se disait convaincue que la haine portée par l'empereur des Français à la Prusse, ses projets d'anéantir toutes les dynasties, ne lui laissaient aucun espoir. « Je me trouve » mère de neuf enfans, auxquels je désirerais conserver » leur héritage, vous pouvez donc bien juger quels sont » mes vœux. » Le Roi dit qu'il fallait remonter encore ses forces militaires. Ce prince est lent dans ses décisions, mais inébranlable aussitôt qu'elles sont prises; « Bientôt nous » pourrons être réunis, frappez un coup encore, et nous » le sommes. » C'est de cette même manière que cette thèse fut souvent débattue. Si le Roi prononçait distinctement sur l'adhésion à la guerre, il ne voulut jamais cependant changer d'opinion sur l'époque.

Le Roi déclara qu'il subordonnerait entièrement ses troupes, aux ordres de l'archiduc Charles.

M. de Nazel, premier chef du bureau du département des affaires étrangères, énonça à peu près les mêmes idées, et proposa, à la première entrevue, un *plan déjà communiqué, il y a six mois*, au chevalier Rubi, chargé d'affaires autrichiennes. Ce plan ne consiste en rien moins, que la demande de la Pologne prussienne et autrichienne, des pays d'Anspach et de Bareuth jusqu'au Mein, en y ajoutant une partie de la Saxe et toutes les autres anciennes possessions prussiennes.

Monsieur de Steigentesch répondit que lui n'était point chargé de ces discussions diplomatiques; que l'objet de sa mission se bornait à se *concerter sur les mesures militaires;* qu'il croyait ce moment trop précieux pour le perdre à discuter sur des provinces, qu'il fallait com-

mencer par conquérir; et que, dans ce moment, la détermination prompte de la Prusse aurait un prix aux yeux de son maître, qu'elle n'aurait peut-être plus, si l'Autriche avait gagné encore une bataille. Un des ennemis les plus prononcés du système français, est le ministre de la guerre Schanhort. Il a présenté un mémoire au Roi, dans lequel il dit : « Je ne veux point descendre déshonoré dans la » tombe; je le serais si je ne conseillais *de profiter du* » *moment actuel*, pour faire la guerre à la France. Voulez- » vous, continue-t-il, que l'Autriche victorieuse vous rende » vos États comme une aumône, si encore elle est assez » généreuse; ou que Napoléon victorieux désarme vos sol- » dats, comme la milice d'une municipalité !.... » Il tâche de prouver au Roi que l'armée serait *forte de 120,000 hommes*, au premier coup de canon; qu'on était occupé jour et nuit, à fondre du canon en Silésie; qu'on ne manquait pas de poudre; que tous les chevaux étaient notés pour le service, ainsi que les recrues nécessaires pour porter l'armée à ce nombre. Il observa à M. de Steigentesch, auquel il fit part de ce mémoire, qu'il y avait des intelligences établies dans quelques forteresses. Sans savoir si ces intelligences sont d'une nature alarmante; je dois voir, d'après une expression de Steigentesch, que *Magdebourg* est travaillé par les émissaires prussiens, et qu'une très-sévère surveillance sera très-nécessaire.

Le grand-chancelier, M. de Beyme, homme modéré autrefois, très-prononcé actuellement, pria M. de Steigentesch de ne se fier véritablement, qu'à M. de Schanhort et à un aide-de-camp nommé Guvenais. « Le Roi, dit » M. de Beyme, est faible; son penchant est de se liguer

» avec vous; mais la force lui manque. Comme tous ses » entours sont cependant dans les bons principes, j'espère » qu'on l'entraînera. »

Le général Blucher a écrit une lettre très-forte au Roi, par laquelle il demande son congé, « ne voulant pas, comme » il s'exprime, être témoin de la chute du trône, et qu'il » préférait servir dans un corps d'étrangers, qui ferait la » guerre aux Français. » Ce général adressa une pareille invitation au colonel Goetz, pour suivre son exemple. On ne sait pas encore si Blucher a reçu le congé demandé.

Le Roi avait fait entrevoir distinctement, qu'il avait contracté à Pétersbourg, des engagemens ignorés même de ses ministres. Pressé un jour, Sa Majesté lui dit : « Ah! » vous ne savez pas ce que j'ai promis à Pétersbourg.... »

Le Roi pria M. de Steigentesch de dire que le motif de son arrivée était pour demander la permission d'acheter des grains en Silésie, et des chevaux en Prusse. A quoi ce négociateur, fidèle au plan de ne pas ménager ce prince, répondit : « que lui-même ne pourrait pas dire cela, mais » qu'il ne démentirait pas ce bruit si on le faisait naître. » La morgue autrichienne, qui, tout en réclamant du secours, méprise ce gouvernement, se prononce bien dans son envoyé, qui, du reste, a d'autres raisons que je détaillerai plus bas.

Sur l'invitation de ne pas porter l'uniforme, il répondit qu'il en était trop fier, depuis la journée d'Aspern, pour s'en séparer.

La princesse Guillaume lui fit des excuses, parce que les ordres du Roi ne lui avaient pas permis de le prier à dîner.

Le prince Guillaume lui dit : « Vous ne trouverez pas » la disposition ici, telle que vous la désirez; l'indécision » du Roi le perdra une seconde fois.... »

Le Roi répéta dans la dernière conversation, qu'il enverrait un officier sans uniforme dans le camp autrichien, si on frappait encore un coup. « J'espère de venir, ajouta-t-il; et j'espère même de ne pas *venir seul.* » Cette parole est d'autant plus remarquable que M. de Steigentesch me disait, dans un moment d'effusion, qu'il était persuadé que *l'amitié de l'empereur Alexandre était peu solide avec la France;* qu'il avait raison de croire qu'il se trouvait un Russe déguisé, au camp de l'empereur d'Autriche; et que, sans en avoir une certitude, il avait une grande probabilité que, quelques jours avant son départ, le roi de Prusse avait reçu une lettre russe dans ce sens.

La guerre avec la Prusse est inévitable, d'après mon opinion, dans les deux cas; si la Russie se séparait de la France, et si les Autrichiens frappent un grand coup, et que la victoire abandonnât un instant les invincibles légions de Sa Majesté.

La Reine encore fit demander M. de Steigentesch, à son départ; et lui répéta en pleurant, et en comédienne, comme il s'exprime, les mêmes phrases, ajoutant : « qu'elle espérait » le revoir *bientôt* : » ce que Sa Majesté lui fit répéter par madame de Voss.....

L'archiduc Charles, trop faible sans doute pour s'accoutumer tranquillement à cette idée de gloire, dont il croit s'être couvert à Aspern, jette un regard de mépris sur le secours des Prussiens. Il disait à M. de Steigentesch : « Mon frère le veut, il faut donc le faire; moi je ne l'aurais

» pas conseillé. Brusquez le Roi; et s'il ne vent pas se dé-
» cider, compromettez-le. » Ce moyen paraît propre aux Autrichiens, pour envelopper le Roi dans la guerre, même malgré lui. C'est ainsi qu'une partie de cette confidence de Steigentesch s'explique.

Cet officier tient le fil de l'association de toutes les personnes qui veulent précipiter le Roi dans cette guerre. Il m'a assuré qu'on *n'aurait pas besoin du Roi;* que 30,000 hommes se prononceraient dans l'instant; que 70,000 hommes se trouvent dans le plan de Schanhort, dans le cas où le Roi ferait la guerre, au tout premier signal. On a donné des congés illimités; et on a remplacé les congédiés par autant de recrues, de manière que, par ce moyen, tous les bataillons se trouvent au double, au moment qu'on veut; et c'est ainsi qu'on a trouvé le moyen d'éluder le traité conclu avec la France, qui limite l'état militaire prussien à 40,000 mille hommes. La Basse-Saxe et le pays de Hanovre sont soudoyés; et on vient, d'après l'assurance de M. Steigentesch, de payer vingt mille livres sterling en Prusse. Jusqu'à la journée d'hier, il m'était cependant difficile de descendre tout-à-fait dans l'âme de cet officier: une conversation, un épanchement à la suite d'une partie de plaisir que je lui ai préparée, m'a fourni des notions plus distinctes; il me dit: « Aujourd'hui j'ai vu les indi-
» vidus qui, il y a quatre mois, proposèrent en personne
» à Vienne, *un moyen infaillible*, mais que la sotte re-
» ligion de l'Empereur repousse encore, qui ne veut point
» détrôner un souverain légitime : si l'on y consent dans
» le cabinet de l'Empereur, toutes les difficultés sont le-
» vées. » Je lui disais en riant : « Vous voulez donc faire

» le petit *Wida* de l'Allemagne ; » de quoi il est parfaitement convenu. Mon résumé est, monsieur le comte, que le projet principal de cet officier n'est plus de décider le roi de Prusse; qu'il espère le forcer en le compromettant vis-à-vis de l'empereur Napoléon. Mais son but principal, dans ce moment, est de surveiller la révolution dans la Basse-Saxe et dans le pays de Hanovre, de déterminer les Prussiens sitôt qu'il en recevra l'autorisation qu'il demande, et qu'il se flatte d'emporter après son retour à ......, où il se rend demain.....

L'impératrice régnante de Russie a dit au prince d'Oldenbourg : « Vous devez vous réunir à Schill, rôdant dans » vos environs; c'est le seul parti à prendre à un honnête » homme. » Steigentesch tient cette anecdote du roi de Prusse, auquel le prince d'Oldenbourg l'a racontée. L'impératrice mère doit également détester le système français.

Le comte de Golz a écrit il y a quatre semaines au Roi pour demander son congé, dans le cas que le Roi ne se déciderait pas. Les paroles du comte de Golz sont : « Il » faut lever le bouclier, Sire; l'Autriche seule est notre » planche pour nous sauver. »

La cour d'Autriche est très-mécontente de l'ancien électeur de Hesse. M. de Steigentesch espère trouver à Prague, l'autorisation de déclarer à l'électeur que, s'il ne veut point faire les sacrifices nécessaires à la situation des choses, il doit quitter les Etats autrichiens. Ce prince a donné à *Dorrnberg*, qui s'était présenté à lui, un billet de banque de mille florins, qui actuellement vaut à peu près trente quatre louis de France. D...... lui a jeté le billet aux pieds, et l'a quitté.....

Le roi de Prusse a communiqué à l'empereur de Russie, un plan proposé par un certain Wibiki, en Pologne, à l'empereur des Français, pour révolutionner la Pologne russe, et que le roi de Prusse dit avoir été accepté. C'est ainsi que la Prusse s'exerce à se creuser un abîme, dans lequel elle se précipite elle-même....

P. S. J'ai encore appris de M. de Steigentesch qu'il se trouvait dans la ville de Vienne 12,000 soldats autrichiens, tant de la Landwehr que des régimens de ligne, déguisés sous des habits bourgeois, et sur lesquels on comptait dans l'occasion. Les rapports de police arrivent encore à l'archiduc Maximilien. M. de Steigentesch m'ayant dit qu'il espérait revenir bientôt, dans ces pays, pour traiter avec les chefs des insurrections dans le nord de l'Allemagne.....

(*N.*) A cette lettre sont jointes celles de l'empereur François et du ministre Stadion. (Voyez la *Correspondance inédite de Napoléon*, tom. VII, pag. 395, 408 et 410.)

Lettre d'un officier-général de l'état-major du prince Charles. Chap. III, pag. 59, etc. (1).

Pouvez-vous être surpris, monsieur le comte, qu'après une expérience de tant de campagnes, qui ont conduit la mo-

(1) Ces fragmens de lettres, adressées dans le mois d'octobre 1808, par le comte de Grunne au ministre Stadion, ont été trouvés en 1812 dans des mémoires inédits. Ils ont été publiés en 1817, dans la correspondance de cet officier-général avec le prince de Ligne, qui a été imprimée à la suite de l'ouvrage : *Des Erzherzogs Johann Feldzug im Jahre* 1809, *Leipsick*, 1817.

narchie à deux doigts de sa perte; après avoir considéré de près, les calamités qui ont accompagné ces crises désastreuses; après avoir survécu à la défection de tous nos alliés; après avoir été témoin d'époques brillantes, dont on n'a jamais profité, et dont les résultats au contraire ont été gâtés par de faux calculs et par de fausses mesures; après avoir vu enfin épuiser vainement les ressources de notre population; pouvez-vous, dis-je, être étonné qu'un prince qui a passé par toutes ces épreuves, et qui est invité à se déclarer sur la grande question, de laquelle dépend le sort de la dynastie et celui de l'Empire, ne se montre pas extrêmement avide de cueillir des lauriers stériles, qu'un seul jour de revers peut lui arracher sans retour? Mais *prouvez-lui que la patrie est en danger*, et que le moment est arrivé où un dernier effort peut nous sauver à jamais du joug qui nous menace; et vous verrez alors si son âme est capable de vigueur et son esprit de résolution.

Vous me vantez l'appui que nous trouverons infailliblement, dans le *secours de toutes les nations mécontentes*, et subjuguées par la France; et vous faites entrer dans votre énumération la *Russie et la Prusse.* Mais ces secours sont incertains; ils sont à tel point assujétis à la versatilité des circonstances, qu'il serait de la dernière imprudence de les faire entrer dans un calcul militaire, et qu'on ne peut les envisager que comme des chances heureuses, et nullement comme des données positives. Lorsqu'au contraire on prend en considération ce qui doit réellement servir de base à un projet de guerre, on trouve que nos moyens physiques, non-seulement ne sont point à comparer avec ceux de la France, mais qu'ils sont tellement inférieurs à l'étendue de son pou-

voir, à la force de son gouvernement, à l'unité des volontés dans son intérieur, aux ressources de sa population, aux avantages topographiques de ses frontières, que tôt ou tard nous finirions par nous épuiser au sein même de la victoire; si nous ne succombions pas promptement sous la masse de nos adversaires.

Lettre de l'empereur Napoléon au prince major-général.

Paris, le 4 mars 1809.

Mon cousin, Je désire que vous me remettiez un état de situation de mes armées en Allemagne, savoir; l'armée du Rhin, commandée par le maréchal duc d'Auerstaedt, qui est composée de quatre divisions d'infanterie, chaque division forte de cinq régimens, de la division de grosse cavalerie de Nansouty, de la division de grosse cavalerie de Saint-Sulpice, et de plusieurs régimens de cavalerie légère. Je désire que vous me fassiez connaître quand toutes ces troupes seront réunies à Bamberg, et en même temps le lieu de leur route où elles se trouveront chaque jour; en comptant onze jours de marche de Magdebourg à Bamberg, et autant de Hanau à Bamberg; et quant à la division Saint-Hilaire, en calculant sur les renseignemens que le duc d'Auerstaedt pourra vous donner.

2° Le corps du général Oudinot, composé de la division de grosse cavalerie du général Espagne, d'une brigade de cavalerie légère et de deux divisions d'infanterie, fortes chacune de six demi-brigades. Le fond de ce corps est déjà sur le Lech. Faites-moi connaître quand arriveront les renforts partis de France et d'Italie.

3° Le corps d'observation du Rhin, commandé par le maréchal duc de Rivoli. Faites-moi connaître où arrivent les différens corps qui le composent, et quand les renforts partis d'Italie pourront le rejoindre à Augsbourg.

Vous comprendrez dans cet état de situation, l'armée bavaroise, et l'armée wurtembergeoise. Vous y comprendrez, comme Corps d'armée du nord de l'Allemagne, les troupes polonaises qui doivent se réunir à Varsovie, à l'exception de deux régimens qui sont à Dantzick et dans les places de l'Oder; les troupes saxonnes qui se réunissent à Dresde; ce qu'il y a de disponible des troupes de Westphalie; la division Dupas, qui est à Hanovre; enfin les troupes de Hollande, qui sont dans les villes anséatiques. Ensuite vous porterez dans cet état, sous le titre de Corps de garnisons des places, les garnisons de Dantzick et des places de l'Oder. Enfin vous me mettrez sous les yeux, tout ce qui manque pour former cette armée, et vous ne perdrez pas de temps pour organiser votre état-major.

Quant aux troupes qui viennent de Lyon, je désire que vous fassiez bien spécifier le lieu où elles se trouveront chaque jour, afin que je puisse leur donner mes ordres, si je jugeais convenable de les diriger de Huningue sur Augsbourg, en droite ligne et sans passer par Strasbourg.

Napoléon.

Lettre du major-général à M. le maréchal Masséna.

Paris, le 4 mars 1809 (1).

L'Empereur, monsieur le duc, m'ordonne de vous prévenir qu'à dater de ce jour, il a jugé utile au bien du service de me confier de nouveau les fonctions de major-général. En conséquence, vous entrerez en correspondance avec moi, dans les mêmes rapports qui ont existé dans les dernières campagnes.

Sa Majesté, monsieur le duc, désire que vous soyez rendu à Strasbourg, le 12 mars; il pense qu'il est à propos que vous envoyiez un officier d'état-major ou un de vos aides-de-camp à Darmstadt, et un autre à Bade, pour avoir l'état de situation des troupes, et savoir dans quel état elles se trouvent. Chacun de ces princes doit fournir de plus 400 hommes de cavalerie. L'Empereur désire que ces contingens puissent être réunis le 20 mars à Mergentheim.

(1) Ce même jour 4, le major-général annonce ces dispositions aux maréchaux P. Bernadotte et Davout. Il prescrit au premier de partir pour le Hanovre qui sera sous son commandement; au second, de se rendre à Wurzbourg. — Il écrit le 2 au maréchal Bessières à Burgos de faire partir la garde pour Bayonne, et au maréchal Lannes à Saragosse, que le général Junot prendra le commandement des troupes. — Le 7 il envoie l'ordre au prince Bernadotte de se rendre à Dresde où il commandera les Saxons avec la division de Hambourg; il le prévient de la réunion des Polonais à Varsovie et des dispositions prises en Bavière.

Rapport du major-général à l'Empereur et Roi.

Paris, le 5 mars 1809.

Sire,

J'ai écrit officiellement à monsieur Otto, et particulièrement au Roi, pour faire connaître la composition de l'armée bavaroise; conformément au réglement militaire que vous avez arrêté pour l'armée de la Confédération du Rhin. J'ai demandé les états de situation; j'ai dit que Votre Majesté désirait qu'au 20 mars, une division fût réunie à Munich, une à Straubing, et une à Landshut. Je demande à Votre Majeste si son intention est que j'écrive de même, à ses ministres près le roi de Saxe, le roi de Westphalie, et près le grand-duc de Wurtzbourg en demandant :

Oui, vous direz que j'ordonne au prince de Ponte-Corvo de se rendre à Dresde, pour en prendre le commandement : donnez à cet effet cet ordre. Faites-moi connaître quand les régimens de la division Dupas seront rendus à Hanovre (1).

1° Que l'armée de Saxe soit formée et réunie, au 20 mars, aux environs de Dresde, en deux divisions;

2° Que l'armée de Pologne, formant trois divisions, soit rassemblée

Qu'elle se réunisse à Varsovie.

(1) Tous les mots de la main de Napoléon, dans la correspondance et dans les autres pièces, sont en italique, et ce qui est de sa main dans cette pièce, en caractère petit-texte.

et couvre par sa cavalerie légère, la Galicie, et menace Cracovie.

Demander au Roi son état de situation, et ce qu'il pourra réunir, à la fin de mars et à la fin d'avril.

Oui.

et réunie le 20 mars, la gauche à Varsovie et la droite à Cracovie;

3° Que l'armée de Westphalie, soit réunie le 20 mars sur Magdebourg :

Votre Majesté ne m'ayant pas parlé de l'armée de Westphalie, je la prie de m'indiquer où elle doit se réunir.

4° Que l'armée de Wurtemberg, formant une division, sous le titre de réserve, soit réunie le 20 mars, à Neresheim, Heidenheim, Aal et Elvangen.

J'aurai soin de faire connaître la composition de chacune des divisions de ces armées, qui doit être la même que celle que Votre Majesté a arrêtée pour l'armée bavaroise; et je demanderai les états de situation.

Quant au corps d'armée qui doit porter le nom de Corps d'armée réuni des princes de la Confédération, Votre Majesté veut-elle que j'écrive à ses ministres près ces princes, savoir : première division, à votre ministre près la cour de Bade, pour que cette division de deux brigades, composée de deux bataillons d'infanterie légère, de quatre régimens de ligne et d'un régiment de cavalerie, ayant dix-huit pièces de

canon avec le même attirail qu'une division bavaroise, soit réunie le 20 mars à Pforzheim; en indiquant qu'une brigade de cette division, composée du premier régiment d'infanterie de ligne de Bade, de 1680 hommes, du deuxième *idem* et troisième *idem*, d'un bataillon d'infanterie légère, de douze pièces d'artillerie et de 400 hommes de cavalerie, sont destinés à faire partie de la première division du duc de Rivoli.

3 rég. de lig. formant 5000 hom.
1 bat. d'infant. légère. 600
1 rég. de cavalerie. 400

12 pièces d'artil. 6000
1 comp. de sapeurs.

Le quatrième régiment est en Espagne. Cette division de 6000 hommes, se réunira à Pforzheim et Rastadt, sans perte de temps, à la division Legrand.

2° Deuxième division, au ministre de Hesse-Darmstadt, pour la première brigade, formant 4000 hommes destinés à la deuxième division du duc de Rivoli, et pour que ce corps soit réuni le 20 mars à Mergentheim, ainsi que les huit pièces d'artillerie hessoises.

3° A votre ministre près le grand duc de Berg, qui doit fournir 4000 hommes; à celui près le prince primat, qui doit fournir six compagnies à 160 hommes par compagnie, formant 960 hommes qui doivent être réunis le 20 mars à...

Deux de ces régimens sont en Espagne,
Un de cavalerie se forme à...
Un d'infanterie qui se forme,
Demandez quand il sera formé.

Je prie Votre Majesté de déterminer à quelle époque et où doivent se réunir ces troupes.

4° Troisième division, à vos ministres près les maisons de Nassau, de Hohenzollern, de Salm, d'Isembourg, d'Aremberg, de Lichentstein, et de Leyen, qu'ils doivent former deux régimens, chacun de deux bataillons, chaque bataillon de six compagnies, et 140 hommes par compagnie, une compagnie d'artillerie et une de sapeurs; dont un régiment doit faire partie de la quatrième division du duc de Rivoli, portant le n° 2.

Il faut écrire à Bacher, qui connaît tout cela.

A votre ministre près le grand duc de Wurtzbourg, pour le régiment de deux bataillons, sous le n° 3; chaque bataillon de six compagnies, à 150 hommes par compagnie, plus une compagnie de sapeurs de 200 hommes.

Son régiment est en Espagne; il doit fournir les sapeurs.

A vos ministres près les maisons de Saxe, pour le régiment n° 4, composé de trois bataillons, forts chacun de 840 hommes, qui est destiné à la troisième division du duc de Rivoli.

Se réuniront provisoirement à Wurzbourg, sous les ordres du duc d'Auerstaedt.

A vos ministres près les maisons de la Lippe, pour former le bataillon n° 5, fort de 840 hommes; et enfin à votre ministre près les mai-

sons d'Anhalt, pour les deux bataillons formant le régiment n° 6, forts de 840 hommes, destinés à la quatrième division du corps du duc de Rivoli; faisant connaître à vos ministres que votre intention est que toutes ces troupes, fournies par les petits princes, pour former la troisième division, soient réunies le 20 mars à Wurtzbourg.

En écrire à Bacher.

Quant à la brigade dite de réserve, composée d'un régiment, fournie par les princes de Mecklembourg-Schwerin, qui portera le n° 7, et qui doit être organisée comme les troupes de Wurtzbourg, ainsi que pour le bataillon de quatre compagnies de 100 hommes chacune, que doit fournir la maison de Mecklembourg-Strelitz; je demande à Votre Majesté à quelle époque et où elle doit se rassembler.

L'ordre est donné; ces troupes doivent occuper la Poméranie suédoise; demander le jour où elles y seront.

J'observe à Votre Majesté que je n'ai encore écrit que pour l'armée bavaroise, et que j'attends ses ordres pour le reste.

Donner l'ordre au duc de Dantzick de se rendre à Munich, pour le 20 mars; il prendra le commandement de 40,000 Bavarois; il aura avec lui pour chef d'état-major, le général Drouet.

Le vice-connétable major-général,

Alexandre.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 5 mars 1809.

Monsieur le duc,

J'ai l'honneur de vous faire connaître la formation arrêtée par l'Empereur pour votre corps d'armée, sous la dénomination, pour le moment, de Corps d'observation de l'armée du Rhin.

L'état-major sera composé du général de division Becker chef d'état-major, d'un général d'artillerie, d'un général du génie, d'un commissaire ordonnateur, d'un payeur etc. Cet état-major sera réuni le 12 mars à Strasbourg.

Il y aura pour tout le corps d'armée, quatre compagnies de sapeurs, avec 6000 outils attelés; au moins une compagnie de pontonniers.

Votre corps sera composé de quatre divisions d'infanterie, et d'une division de cavalerie légère.

La 1re division, commandée par le général Legrand, sera composée :

1° du 26e régiment d'infanterie légère,
du 18e *idem* *idem* de ligne,
de 12 pièces d'artillerie française;

2° d'une brigade de troupes de Bade, composée :
du 1er régiment d'infanterie de ligne, 1680 hommes,
du 2e *idem* *idem* *idem* 1680 *idem*,
du 3e *idem* *idem* *idem* 1680 *idem*,
d'un bataillon d'infanterie légère 600 *idem*,
de 12 pièces d'artillerie badoise.

La seconde division, commandée par le général Carra Saint-Cyr, sera composée :

1° Du 24e régiment d'infanterie légère,
du 4e *idem* *idem* de ligne,
du 46e *idem* *idem* *idem*,
de 12 pièces d'artillerie française;

2° du contingent du grand-duc de Hesse-Darmstadt,
de 2400 hommes,
de 8 pièces d'artillerie hessoise.

La 3e division, commandée par le général Molitor, sera composée :

1° du 2e régiment d'infanterie légère,
du 16e *idem* *idem* *idem*,
du 67e *idem* *idem* *idem*,
de 12 pièces d'artillerie française;

2° du régiment des cinq maisons ducales de Saxe portant le n° 4, 2500 hommes.

La 4e division, commandée par le général Boudet, sera composée :

1° du 3e régiment d'infanterie légère,
du 93e *idem* *idem* de ligne,
du 56e *idem* *idem* *idem*,
de 12 pièces d'artillerie française.

2° d'une brigade composée du régiment de Nassau.

La division de cavalerie légère, sera composée des 3e, 14e, 19e et 23e régimens de chasseurs.

Ce qui présentera un présent sous les armes
de 40,000 hommes d'infanterie,
de 2,500 hommes de cavalerie, et
de 70 pièces de canon.

Le nouveau bataillon des équipages militaires sera attaché à votre corps.

La brigade de Bade, faisant partie de la 1re division, doit être réunie le 20 mars, à Pforzheim.

Le contingent de Hesse-Darmstadt et son artillerie, faisant partie de la 2e division, seront réunis le 20 mars, à Mergentheim.

Le régiment de cinq maisons ducales de Saxe, attaché à la 3e division, sera aussi réuni le 20 mars, à Wurtzbourg.

La brigade composée du régiment des maisons de Nassau, de Hohenzollern, de Salm, d'Isembourg, d'Aremberg, de Lichtenstein n° 2, et le régiment n° 5, formé des contingens des deux maisons de la Lippe, se réuniront le 20 mars, à Wurtzbourg. Les ordres sont donnés; et comme je vous l'ai mandé hier, ce que vous avez à faire, c'est d'envoyer un officier d'état-major à Darmstadt et à Bade, pour vous assurer de la formation des contingens des ducs de Bade et Darmstadt, et avoir les états de situation.

ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Paris, le 6 mars 1809.

Mon cousin, prévenez le maréchal duc d'Auerstaedt que j'ai donné ordre à M. Otto de demander au roi de Bavière qu'il soit fabriqué un million de biscuit; savoir : 200,000 à Ulm, 200,000 à Ingolstadt, 200,000 à Passau, 200,000 à Augsbourg, et 200,000 à Munich. Chargez le maréchal de tenir la main à l'exécution de cette disposition. Donnez ordre au duc d'Auerstaedt de faire diriger sur le point le plus

près du Danube, soit par Ratisbonne sur Ingolstadt, soit sur Neubourg ou Donawerth, la plus grande partie des souliers et biscuits qui sont dans les magasins de l'armée d'Allemagne. Il y a des souliers à Magdebourg, à Hanovre, il faut les faire venir; il faut faire venir ce qu'il y a dans les magasins de Stettin et de Custrin; il y a aussi des souliers à Mayence, il faudrait les diriger sur Ulm. Les magasins de Magdebourg contiennent 5000 habits d'infanterie et d'artillerie, 12,000 vestes, 1600 capotes, 4000 chemises etc., etc.; faites diriger tout cela sur Ulm et Donawerth. Il y a 400,000 rations de biscuit à Magdebourg, 200,000 à Forcheim, 160,000 à Cronach, 130,000 à Amberg, 220,000 à Wurtzbourg, total 1,300,000 rations. Je ne parle pas de ce qui est à Dantzick, Stettin, Glogau, Custrin. Il serait bon de diriger une grande partie de ces magasins sur Donawerth. Mon intention est que le premier magasin de l'armée du Rhin, soit formé à Donawerth. Il y aura sur ce point un magasin d'habillement, un magasin de subsistances et un magasin de cartouches; de là ces effets pourront être dirigés sur le Danube, selon les ordres que je donnerai. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 7 mars 1809.

L'Empereur ordonne, monsieur le maréchal, que le corps d'observation du Rhin que vous commandez, soit réuni le 20 mars à Ulm.

Le ministre de la guerre a déjà donné l'ordre aux divi-

sions Boudet et Molitor de se détourner à Befort de leur marche sur Strasbourg; de passer le Rhin à Huningue; et de se rendre directement à Ulm, où elles doivent arriver du 20 au 30 mars.

Le même ordre a été donné à vos quatre régimens de cavalerie légère, qui arriveront à Ulm du 19 au 27.

Quant aux divisions Carra-Saint-Cyr et Legrand, qui marchent en ce moment sur Strasbourg, je leur donne l'ordre de continuer immédiatement leur route sur Ulm, conformément à l'itinéraire ci-joint. La division Carra-Saint-Cyr y arrivera par conséquent du 18 au 20, et la division Legrand du 20 au 22.

Vous avez eu l'ordre, monsieur le maréchal, de porter votre quartier-général le 12 à Strasbourg; l'Empereur ordonne que vous soyez le 20 à Ulm, où se trouveront réunis du 20 au 25, douze régimens d'infanterie française, formant quatre divisions, quatre régimens de cavalerie légère et quarante-huit pièces de canon.

Surveillez tous ces mouvemens, faites-vous-en rendre compte, et instruisez m'en journellement par des rapports détaillés.

Il est nécessaire que vous envoyiez à l'avance un officier supérieur de votre état-major à Ulm, pour annoncer l'arrivée des troupes, désigner les cantonnemens de chaque division, et veiller à ce que toutes les mesures soient prises pour assurer les subsistances.

A mesure que vos troupes arriveront, faites dresser l'état exact et détaillé de la situation et de l'emplacement de votre corps d'armée, et adressez-le-moi ainsi qu'au ministre de la guerre.

Les brigades de Hesse-Darmstadt et de Bade, qui doivent faire partie des divisions Carra-Saint-Cyr et Legrand, ne seront réunies à Pforzheim et Mergentheim, que le 20. D'ici là il leur sera donné des ordres pour rejoindre leurs divisions respectives.

Lettre du major-général au maréchal Davout.

Rambouillet, le 11 mars 1809.

Je vous expédie, monsieur le maréchal, un de mes aides-de-camp. Il est probable, monsieur le duc, que les rassemblemens de l'Autriche, à en juger par les notions militaires et politiques que l'on a, ne donnent lieu de leur part à aucune espèce de mouvement; cependant l'Empereur, en tout état de cause, a pensé qu'il était convenable de vous donner une direction générale. Le 20 mars, toute votre armée, compris les deux divisions de cuirassiers qui étaient dans le Hanovre, sera réunie à Bareuth, Bamberg et Wurtzbourg; il paraît convenable et prudent de faire occuper, armer et approvisionner Cronach, Forcheim et Amberg. L'hôpital sera à Wurtzbourg. Il ne faut point d'embarras à Bareuth; la prudence veut que les choses soient disposées, de manière à pouvoir évacuer cette principauté, sans perdre un seul homme, un seul chariot, un seul cheval.

Dans tout mouvement improviste de l'ennemi sur Bareuth, fait avec des forces supérieures, vous ne devez avoir qu'un but, c'est de manœuvrer pour être toujours maître de vous porter sur le Danube; afin de vous réunir au maréchal Masséna et au général Oudinot, dont la division de grenadiers

ainsi que les cuirassiers du comte d'Espagne, qui accompagnent cette division, sont encore jusqu'à ce moment à vos ordres. Le général Oudinot a reçu des ordres directement de l'Empereur, pour quitter Hanau, où il a été jusqu'à ce jour, et porter ses cantonnemens à Augsbourg et sur le Lech. Dans le cas où vous feriez le mouvement prévu, vous jetteriez vos bagages dans la citadelle de Wurtzbourg, qui doit être approvisionnée.

Du 20 au 29 vous vous concentrerez sur Bamberg, avec vos quatre divisions d'infanterie, vos deux divisions de cuirassiers, et vos huit régimens de cavalerie; vous prendrez position à Bamberg, la droite tirant vers le Danube. La gauche de l'armée bavaroise est à Straubing; vous vous mettrez en communication avec elle par votre droite.

L'intention de l'Empereur est que la division Friant reste dans le pays de Bareuth : la division Morand à Bamberg; la division Gudin à Nuremberg et Amberg : votre cavalerie légère sera placée, de manière à observer tous les débouchés de la Bohème sur l'Allemagne, depuis Egra jusqu'à Cham et Ried, où s'étendent les postes de la cavalerie bavaroise. Quant à la division Saint-Hilaire et aux deux divisions de grosse cavalerie, vous les jetterez en seconde ligne vers le Danube, entre Nuremberg et Ingolstadt, de manière que ces corps n'aient aucun point de contact avec l'ennemi.

Si les mouvemens des Autrichiens continuaient à inquiéter la famille royale de Dresde, et qu'elle voulût se retirer à Leipsick ou sur le Rhin, ce serait une chose avantageuse, et vous prendriez des mesures pour protéger sa marche. Cette retraite rendrait le prince de Ponte-Corvo, chargé d'aller prendre le commandement de l'armée saxonne, plus libre

de ses mouvemens. Au reste, monsieur le maréchal, il ne faut rien faire de prématuré. D'après l'opinion de l'Empereur, il n'y a aucune probabilité que les Autrichiens veuillent entreprendre quelque chose d'offensif. Cependant si des circonstances imprévues démentaient ce pronostic, il serait convenable que la famille royale se repliât sur Leipsick, puisque l'armée saxonne pourrait être dans le cas d'évacuer Dresde.

S'il arrivait quelque chose d'imprévu, sans perte de temps, vous en préviendriez le commandant de Magdebourg et le roi de Vestphalie.

Voici maintenant la position de l'armée :

Le corps du maréchal Masséna, à Ulm.

Le général Oudinot et la division des cuirassiers du comte d'Espagne, à Augsbourg.

Les troupes de Wurtemberg, sous les ordres du général comte de Vandamme, à Aal, Erlangen et Neresheim.

L'armée bavaroise, sous le commandement du maréchal duc de Dantzick, à Straubing, Landshut et Munich.

En cas d'événement et d'attaque inopinée de la part de l'ennemi, vous marcherez sur ces corps; et ils sont prévenus de marcher sur vous; les uns en se portant en avant, les autres en rétrogradant de leur position actuelle; de manière que votre réunion s'opère, soit sur Ingolstadt, soit sur Donawerth. Vous sentez bien que vous ne seriez pas rendu à cette position, que l'Empereur y serait arrivé. Ce mouvement concentrique réunirait plus de 180,000 hommes, maîtres de manœuvrer sur l'une et l'autre rive du Danube, et couverts sur la rive droite de ce fleuve par le Lech, et sur la gauche par la Rednitz.

ALEXANDRE.

Lettre au roi de Bavière.

Paris, 21 mars.

Sire,

L'Empereur m'a autorisé à avoir l'honneur d'écrire à Votre Majesté, pour lui dire qu'il est probable que les armées resteront quelque temps à s'observer, dans les positions où elles vont se trouver. Il paraît impossible que l'Autriche soit prête avant la fin d'avril; d'autant plus que la Russie a déclaré que si la moindre hostilité avait lieu, elle ferait entrer en Autriche, les troupes qu'elle a sur les confins de ce pays. Mais, Sire, l'Autriche peut profiter du temps où l'on s'observera, pour fomenter des troubles dans le Tyrol et dans la Souabe, afin d'obliger d'y envoyer des troupes, et d'affoiblir d'autant notre armée principale, au moment où elle pourrait avoir l'intention d'un choc ou d'une attaque imprévue. L'Empereur désirerait donc, Sire, que Votre Majesté ordonnât qu'il soit levé sur-le-champ dans ses Etats, douze bataillons de milice, formant quarante-huit compagnies; dont huit bataillons seraient dirigés sur Inspruck, pour la défense du Tyrol, un bataillon sur Forcheim, un pour Amberg, un pour renforcer la garnison de Passau, un pour Kuftein. L'Empereur a aussi demandé pour le même objet, quatre bataillons au roi de Wurtemberg et au grand-duc de Bade, pour être placés sur les frontières du Tyrol, et marcher au secours de ses troupes dans cette province, en cas de besoin. Si la guerre se déclare, alors l'Autriche aura trop à faire ailleurs, pour entreprendre rien de sérieux dans le Tyrol; et dans le cas où notre armée marcherait en avant, ces milices se porteraient sur Saltzbourg, et procu-

reraient l'avantage de maintenir les communications sur les derrières.

L'Empereur vient d'ordonner qu'il serait formé plusieurs bataillons de milice en Italie, pour servir à la défense du Tyrol.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Rambouillet, le 11 mars 1809.

L'intention de l'Empereur, monsieur le duc de Rivoli, est que vous placiez votre corps d'armée de la manière suivante :

Votre quartier-général et 1re division à Ulm;

Une division à Gunzbourg;

Une *idem* à Memmingen;

Enfin une quatrième division entre Ulm et Donawerth; de sorte que de quelque côté qu'il faille marcher, vous ayez toujours une division qui aura la tête et quelques marches d'avance sur les autres. Il sera nécessaire de mettre du côté de Donawerth, sans cependant occuper cette ville, la division Carra-Saint-Cyr, dont les troupes de Hesse-Darmstadt font partie. Si rien ne presse, monsieur le duc, il faut laisser pendant quelques jours à Mergentheim et Pforzheim ces troupes et celles de Bade, pour leur donner le temps de se former avant de rejoindre leurs divisions.

Alexandre.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Rambouillet, le 14 mars 1809.

Mon cousin,

Je remarque que dans le projet remis par le général Songis, il porte seize pièces en excédant de ce qu'il demande, mais il ne faut pas les réformer; il est nécessaire qu'il y ait quelques pièces à chacun des parcs des trois armées; je voudrais bien qu'il fût possible, sans faire trop de dérangement, de n'avoir qu'une seule espèce d'obusier à l'armée. Les 200 hommes d'artillerie qui sont à Dantzick, peuvent être reduits à 100; les 100 hommes d'artillerie qui sont à Stralsund, y sont inutiles; les 200 hommes qui sont à Magdebourg, peuvent également être réduits à 100. Les 3400 canonniers à pied, que demande le général Songis ne me paraissent pas suffisans; il y aura Passau et d'autres places à garnir. Il faut les porter à 4500 canonniers à pied. Mille hommes d'artillerie à cheval ne sont pas non plus suffisans, il faut les porter à 1500 hommes; ce qui ne ferait que 6000 hommes d'artillerie. Les 600 pontonniers ne me paraissent pas suffisans; il faudrait au moins huit compagnies de 120 hommes chacune. Il faut également me présenter un projet pour l'organisation de l'arme du génie, répartie entre les trois corps suivans : l'Armée du Rhin, Corps d'observation du Rhin, Corps du général Oudinot. Il faut à chacun un officier supérieur du génie, au moins 8 officiers, au moins 12 compagnies de sapeurs; une compagnie de mineurs au moins par corps; et 30,000 outils pour toute l'armée, à raison de 10,000 outils par corps. Je nomme le général

du génie Bertrand, mon aide-de-camp, pour commander le génie de mon armée d'Allemagne; concertez-vous avec lui pour l'organisation de son arme et les propositions à me faire.

J'ai demandé au ministre de la marine un des quatre équipages de la flottille de Boulogne, formant 1200 marins, pour servir au passage et à la navigation des rivières. Entendez-vous avec ce ministre pour pourvoir à l'armement et à l'habillement de cet équipage; et proposez-moi sans délai sa mise en activité. Il faut qu'il soit commandé par un officier de marine intelligent : on pourrait y nommer le capitaine Baste, qui a déjà fait la guerre de terre, et qui paraît s'y être distingué. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 16 mars 1809.

L'intention de l'Empereur, monsieur le duc de Rivoli, est que vous laissiez les troupes de Bade à Pforzheim, mais, comme je vous l'ai déjà mandé, que vous en fassiez passer la revue. Vous pouvez également laisser les troupes de Hesse-Darmstadt à Mergentheim, et en faire passer la revue par le général qui doit les commander. Cependant, monsieur le duc, vous êtes autorisé à faire venir ces troupes si les circonstances l'exigeaient. Mais l'Empereur ne croit pas que l'Autriche soit sur l'offensive, et que, dans le cas contraire, elle puisse faire aucun mouvement sérieux avant la fin du mois d'avril. J'attends, monsieur le duc, des nouvelles de votre arrivée. L'Empereur désire que vous m'adressiez un rapport sur la situation des choses, sur celle de votre armée.

ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Paris, le 20 mars 1809.

Mon cousin,

Demandez au duc d'Auerstaedt l'itinéraire des vingt régimens d'infanterie, des douze régimens de cavalerie, des dix régimens de cuirassiers, des deux bataillons d'équipages militaires, des sapeurs et des parcs de l'armée qui se trouvent sous ses ordres; afin que je sache où tout cela se trouvera le 1er avril.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. Napoléon.

Lettre de l'Empereur au major-général.

Malmaison, le 21 mars 1809.

Mon cousin,

Donnez ordre au général-sénateur Demont de se rendre à Wurtzbourg, pour être employé au corps du duc d'Auerstaedt. Faites connaître au duc d'Auerstaedt, que je désire qu'il mette sous les ordres de ce général une réserve qui serait composée des 4es bataillons des 30e, 61e, 65e, 33e, du 111e, du 12e et du 85e de ligne; ce qui fait sept bataillons. Ces sept bataillons ne sont encore qu'à 500 hommes; ils ne forment donc qu'une force de 3,500 hommes; mais ils vont bientôt recevoir une compagnie, qui leur produira une augmentation de 1100 hommes. Les 4es bataillons des 48e, 108e, 13e légers, et 25e de ligne, ne doivent pas tarder à partir de Boulogne, ce qui portera le nombre des 4es bataillons à onze.

On pourrait y joindre ceux des 7e léger, 17e et 21e de ligne, ce qui ferait quatorze bataillons. Cette réserve paraît nécessaire; les divisions restant composées de cinq régimens, et chaque régiment ayant un complet de 2,500 hommes; les divisions seraient de plus de 12,000 hommes; si l'on y laissait les 4es bataillons, elles seraient de 14 à 15,000 hommes, ce qui est trop pour une division. La formation des 4es bataillons n'est pas encore terminée; il sera bon de les avoir sous la main, et en dépôt pour être réunis. Il y a aussi un avantage à cette mesure, c'est qu'un régiment qui a dans la ligne un bataillon à la division de réserve, qui peut ne pas se trouver compromis le même jour, peut trouver dans ce bataillon des ressources pour réparer ses pertes. Je désire donc que le corps du duc d'Auerstaedt soit composé de la manière suivante: des divisions Morand, Gudin, Friant, et d'une division formée des 4es bataillons de chacune des trois premières divisions. Chacune de ces trois premières divisions, doit avoir trois généraux de brigade; un pour l'infanterie légère, et deux autres commandant deux régimens de ligne en six bataillons. La division du général Demont devra avoir trois généraux de brigade; un commandant les 4es bataillons de la 1re division, un commandant les 4es bataillons de la 2e division, et un commandant les 4es bataillons de la 3e division. Deux ou trois bataillons de la même division seront réunis sous le commandement d'un major; les 4es bataillons des 13e léger, 17e et 3e de ligne seront réunis sous un major d'un des trois régimens; les 4e bataillons des 61e et 65e seront commandés par un major d'un de ces deux régimens. Par cette formation tous les avantages se trouvent réunis; et le duc d'Auerstaedt aura quatre généraux de divi-

sion, douze généraux de brigade, quatre adjudans commandans et 60 pièces de canon, à raison de 15 pièces par division, indépendamment de l'artillerie attachée à la cavalerie, et des généraux et adjudans commandans attachés à son état-major.

Sur ce, je prie Dieu, etc. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 21 mars 1809.

Rien, monsieur le duc, ne porte à penser que les Autrichiens puissent être prêts à prendre l'offensive, avant la fin d'avril. On peut ajouter que, même à cette époque, rien ne prouve qu'ils soient dans l'intention d'agir, car ils n'ont fait aucune déclaration ni manifesté aucun grief; d'ailleurs la Russie pourrait agir contre eux.

L'intention de l'Empereur est que vous placiez vos quatre divisions, de manière à occuper beaucoup de terrain dans vos cantonnemens. Vous ne devez pas craindre de charger le pays appartenant à la noblesse immédiate qui est en Allemagne. J'écris à M. Otto de vous en envoyer confidentiellement l'état.

Le ministre du trésor public a assuré l'Empereur que la solde de votre corps d'armée était au courant; faites-moi connaître ce qui en est. Le prêt doit être fait tous les cinq jours. De nombreux détachemens sont en route pour vous rejoindre, ce qui portera les corps de votre armée au grand complet. Le 12e bataillon des équipages militaires, qui s'organise en Lorraine, est prêt, et va incessamment vous rejoindre. Arrangez-vous pour avoir toujours à l'avance

six jours de biscuit et de pain, en cas de marche imprévue. Envoyez-moi l'état des souliers de votre corps d'armée, les états de situation de toute espèce, celui des places vacantes dans les différens corps, la situation du génie, de l'artillerie. Faites-moi connaître où vous en êtes pour vos cartouches; les soldats sont partis avec cinquante cartouches dans leurs gibernes; ils en ont sûrement pris en passant le Rhin; les corps doivent en avoir d'ancienne date. S'il y a des poudres à Ulm, il faut faire des cartouches, afin de n'en pas manquer dans un cas imprévu. Je viens d'autoriser le commandant de votre artillerie, à acheter cent chevaux dans le pays pour votre artillerie; le ministre a ordre de faire les fonds. Aussitôt que vous aurez assis les cantonnemens de votre armée, vous pouvez, pour votre compte, faire la reconnaissance du Lech. En cas d'une attaque inattendue des Autrichiens, l'Empereur a ordonné au duc d'Auerstaedt de se reployer sur Donawerth et sur Neubourg; dans cette circonstance vous vous reploierez vous-même sur le Lech. Les trois divisions de l'armée bavaroise qui se trouvent à Munich, Landshut et Straubing, en feraient autant; le corps de Wurtemberg, qui est à Heidenheim et Aalen, sous les ordres du général Vandamme, doit se porter également sur le Lech. Ainsi en supposant que les Autrichiens voulussent attaquer brusquement le 1er avril, sans déclaration de guerre, vous rassemblerez vos cantonnemens pour vous porter, comme je vous l'ai dit, sur le Lech avec vos 30,000 Français et les 10,000 Allemands; les Wurtembergeois, qui ne sont qu'à un jour de Donawerth, appuieraient sur vous avec 10,000 hommes; le général Oudinot, avec 30,000; les Bavarois, avec un

pareil nombre. Enfin le duc d'Auerstaedt appuierait aussi sur vous avec plus de 70,000 Français; ce qui réunirait sur un seul point 180,000. Maîtres de pouvoir manœuvrer sur l'une ou l'autre rive du Danube, la droite de votre ligne serait donc appuyée à Augsbourg, couverte par les têtes de pont de Lech.

Je donne l'ordre à M. le général Bailli de Monthion de partir le 23 pour se rendre à Ulm, où il s'établira comme section de mon état-major, et d'où il correspondra tous les jours avec moi.

Je donne ordre au général Legrand qui est à Paris, d'être rendu le 27 mars à Ulm, pour y prendre le commandement de sa division, et au général Kister d'être rendu le 25 à Ulm, pour prendre le commandement de la division de troupes alliées qui lui est confiée. ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 22 mars 1809.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que je donne l'ordre au général commandant la 5e divison militaire, de faire continuer aux troupes leur marche de Strasbourg sur Ulm, pour rejoindre votre corps d'armée;

3e bataillon du 46e régiment d'infanterie, d'environ 811 hommes, arrivant le 24 mars à Strasbourg, pour rejoindre la division Saint-Cyr;

Détachement *idem*, 548 hommes arrivant à Strasbourg, pour compléter les deux premiers bataillons;

3e compagnie de mineurs, de 150 hommes, arrivant le 22 mars à Strasbourg;

4e et 5e compagnies du 3e bataillon de sapeurs, 300 hommes, arrivant le 3 avril à Strasbourg;

Bataillon de marche des 2e, 4e et 12e légers, 600 hommes arrivant à Strasbourg le 28 mars, pour être incorporés dans la 24e légère;

Détach.	du 44e de lig.	400 h.	arriv. le 3 avr.	p. être inc.	au 44e de lig.
idem	du 14e *idem*	800 h. *idem*	25 mars	*idem*	au 18e *idem.*
idem	du 34e *idem*	150 h. *idem*	27 *idem*		au 2e *idem.*
idem	du 51e *idem*	250 h. *idem*	5 avr.		au 16e *idem.*
idem	du 55e *idem*	200 h. *idem*	9 *idem*		au 37e *idem.*
idem	du 43e *idem*	100 h. *idem*	8 *idem*		au 67e *idem.*

J'ai ordonné au général commandant la 5e division militaire, de vous informer de la marche de ces troupes; je vous prie de m'instruire exactement de leur arrivée à leurs corps respectifs. Quant aux détachemens qui doivent être incorporés, je vous préviens, monsieur le maréchal, que cette opération doit être constatée par procès-verbaux, qu'il faudra adresser au ministre de la guerre.

ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 23 mars 1809.

Je vous envoie, monsieur le maréchal, ampliation d'un ordre que vient de signer l'Empereur, concernant les troupes du génie des armées d'Allemagne, les outils qui doivent leur être attachés, les caissons, attelages et moyens de transport. Examinez les différentes dispositions de cet ordre; et occupez-vous, sans perdre un instant, des mesures d'exécution qui vous concernent. Vous allez recevoir

les fonds pour le service du génie; en conséquence l'intention de S. M. est que vous fassiez de suite les réquisitions qui vous sont ordonnées, que vous fassiez les marchés, enfin que vous preniez toutes les mesures en ce qui vous est relatif. Je vous prie, monsieur le duc, de me mettre à portée de rendre à S. M. des comptes fréquens sur les dispositions que vous aurez faites, pour remplir à cet égard ses intentions. M. le général Bertrand, commandant le génie des armées d'Allemagne, va se mettre en correspondance avec vous sur ces objets. ALEXANDRE.

Ordre de l'Empereur.

Malmaison, 23 mars 1809.

1°

Il sera fait les fonds nécessaires pour que les 8e et 9e compagnies du 1er bataillon de sapeurs, les 2e, 6e et 9e du 2e bataillon, la 1re et la 8e du 4e, la 3e et la 7e du 5e et la 6e compagnie de mineurs, puissent avoir chacune les deux caissons et les 12 chevaux harnachés qui leur sont nécessaires, ainsi que les 500 outils que chacune de ces compagnies doit avoir.

2°

Il sera accordé aux 4e, 6e et 7e compagnies du 4e bataillon des sapeurs, à la 1re et à la 9e du 5e, les fonds nécessaires pour porter les attelages de chacune de ces compagnies à six chevaux par caisson, et compléter les outils par compagnie.

3°

Ces fonds seront mis dans le plus court délai à la dis-

position du général Bertrand, commandant le génie de nos armées d'Allemagne, lequel prendra sur-le-champ toutes les mesures pour se procurer ces objets, les envoyer aux corps, et pourvoir enfin à ce que les 30 compagnies du génie aient trente caissons, 180 chevaux et 7500 outils.

4°

Les soldats du train de ces compagnies seront fournis par ces compagnies, et pris à Strasbourg sur les détachemens que les dépôts ont envoyés.

5°

Le général Oudinot ayant déjà 3000 outils, sera autorisé à considérer les hommes du train qu'il a, comme un fonds de compagnie; à les compléter à 50 hommes; à nommer un lieutenant pour les commander, un maréchal-de-logis et deux brigadiers. Il sera autorisé à se procurer sur-le-champ les voitures nécessaires pour porter ces 3000 outils, à six chevaux par voiture.

Il sera en outre autorisé à se procurer 3000 autres outils qui compléteront à 6000, l'approvisionnement d'outils de son corps d'armée, et à pourvoir à leur attelage, comme il vient d'être dit pour les 3000 actuellement existans.

Il sera fait les opérations nécessaires à Augsbourg et en Bavière, de manière à ce que tout soit prêt au 20 avril.

Enfin le général Oudinot sera autorisé à prendre les hommes, dont il aura besoin pour le train du génie, parmi ceux des conscrits qui arrivent, qui sont accoutumés à conduire des chevaux; il leur donnera l'habit du train du génie.

Des fonds seront remis pour ces diverses dépenses au

général Bertrand, qui les fera passer au général Oudinot, avec les instructions nécessaires.

6°

Le maréchal duc d'Auerstaedt, ayant 10,000 outils attelés, recevra ordre d'en diriger 3000, avec leurs caissons, sur Ulm, où ils serviront pour le corps du maréchal duc de Rivoli. Le ministre de la guerre mettra à la disposition du général Bertrand, les fonds nécessaires pour que l'attelage des 6000 outils, restant au corps du duc d'Auerstaedt, soit complété à six chevaux par voiture. Le général Bertrand transmettra ces fonds au maréchal duc d'Auerstaedt qui, comme le général Oudinot, sera chargé de compléter une compagnie de 50 hommes du train du génie, et sera autorisé à donner à ces hommes l'habit du train du génie. Enfin le maréchal prendra les mesures nécessaires pour avoir, au 20 avril, 6000 outils attelés à six chevaux par voiture.

7°

Le duc de Rivoli sera informé que 3000 outils sont dirigés sur son corps d'armée; et il sera sur-le-champ autorisé à faire l'achat des voitures et chevaux nécessaires, pour atteler cet approvisionnement, et à former une compagnie du train du génie, composée comme les deux précédentes.

8°

Le général Bertrand fera sur-le-champ organiser à Strasbourg, une compagnie du train de 120 hommes, pris parmi les conscrits du 18e de ligne, et composée d'un capitaine, d'un sous-lieutenant, de deux maréchaux-de-logis, de quatre brigadiers et de 120 soldats. Il choisira les

officiers parmi d'anciens officiers de cavalerie ou de sapeurs. Il fera sur-le-champ habiller cette compagnie de l'uniforme du train du génie; il fera faire 12,000 outils, et se procurera vingt-quatre voitures pour porter ces 12,000 outils, deux forges et deux autres chariots pour porter des cordages, des instrumens et autres approvisionnemens nécessaires pour le raccommodage des ponts; total vingt-huit à trente voitures. Il fera sur-le-champ acheter les 200 chevaux et harnois nécessaires, de sorte qu'au 20 avril, ce train puisse partir de Strasbourg.

9°

12,000 outils seront envoyés sans délai de Strasbourg, sur des charrettes du pays, à Ulm pour y rester en dépôt.

Aussitôt que les six premiers mille seront arrivés à Ulm, on prendra mes ordres pour pousser plus loin.

10°

Ainsi le génie aura 6000 outils attelés par corps d'armée, ce qui fera douze voitures pour les porter; plus un chariot, pour porter des cordages et autres ustensiles nécessaires au raccommodage des ponts, et une forge; total 14 voitures et 84 chevaux par corps d'armée; total pour les trois corps d'armée, 18,000 outils, 42 voitures et 252 chevaux.

Plus 12,000 outils, portés à la suite du parc général sur 30 voitures;

Plus 500 outils attelés par compagnie de sapeurs; total 7500 outils;

Il y aura donc 37,500 outils, attelés à six chevaux, à la suite de l'armée; et en outre 12,000 outils en dépôt sur

les derrières de l'armée, qu'on chariera d'un établissement à un autre sur les voitures du pays; et qui peuvent être considérés, comme un approvisionnement de précaution.

Récapitulation générale.

37,500 outils attelés,

12,000 *id.* non attelés,

Total, 49,500 outils, portés sur 72 à 74 voitures attelées de 450 chevaux (indépendamment des attelages des compagnies de sapeurs), et conduites par trois compagnies du train, de 50 hommes chacune, ci. . . . . . . 150 hommes,

Et par une 4e compagnie de 120

Total. 270 hommes.

11°

Le décompte des sommes nécessaires pour ces diverses dépenses sera fait, dans la journée de demain, par notre ministre de la guerre, qui remettra au général Bertrand, une ordonnance sur le trésor public, pour la valeur de la moitié desdites sommes.

Il sera pourvu au paiement de l'autre moitié, aussitôt que le besoin en sera.

12°

On retirera des places de Strasbourg, Landau, et autres places du Rhin, tous les outils qu'il y aurait de disponibles, et on les emploiera selon les divers besoins de l'armée.

13°

Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent ordre. *Signé* NAPOLÉON.

Et pour ampliation, le prince de Neuchâtel, major-général.

ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 23 mars 1809.

L'intention de l'Empereur, monsieur le maréchal, est que vous demandiez à S. A. R. le grand duc de Hesse-Darmstadt que son contingent soit de 4736 hommes et 564 chevaux, ainsi qu'il l'a proposé, au lieu de 2400 hommes qui avaient été primitivement demandés. Sa Majesté pense que les six pièces de canon que propose ce prince seront suffisantes; mais il faut avoir soin qu'il y ait un approvisionnement et demi, et qu'il y ait un approvisionnement d'infanterie à raison au moins de cent coups par homme. Je fais les mêmes observations au ministre de l'Empereur près le grand-duc de Hesse-Darmstadt.

Je donne l'ordre au général Songis, de faire diriger sur Ulm 6000 fusils, 2000 sabres, 2000 paires de pistolets, 6000 baïonnettes, 1,000,000 de cartouches d'infanterie, 5000 cartouches à balles et à boulets, 12,000 outils de pionniers, et autres objets d'artillerie. Je le charge d'établir en résidence à Ulm, un officier et un garde-magasin, qui prendront à cet effet un emplacement près de la rivière.

Alexandre.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 24 mars 1809, une heure après midi.

L'Empereur, monsieur le duc, est instruit qu'un officier français a été arrêté à Braunau, et que les dépêches dont il était porteur lui ont été enlevées de vive force par les Au-

trichiens, quoique scellées des armes de France. L'intention de Sa Majesté est que vous tâchiez de faire arrêter quelques courriers autrichiens. Vous devez faire ces expéditions très-secrètement; accélérer la marche des troupes sans les fatiguer; suivre ponctuellement vos instructions; enfin être prêt à vous porter sur le Danube. Huit cents cuirassiers doivent être arrivés à Donawerth, ainsi qu'un certain nombre de détachemens d'artillerie et de sapeurs, destinés à renforcer les compagnies quand ils se rencontreront. Tenez-vous prêt, monsieur le duc, mais l'Empereur recommande que l'on n'attaque point sans son ordre. ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 25 mars 1809.

Il est inutile, monsieur le duc de Rivoli, que vous établissiez une estafette de Magdebourg à Ulm; il y en a déjà une d'établie par M. de Lavalette, il faut en profiter. Des ordres ont été donnés pour organiser l'artillerie de votre corps d'armée; écrivez au général Songis à Strasbourg. Chaque corps doit avoir ses ambulances. Quant à la gendarmerie, je prends des mesures pour que vous en ayez une compagnie. ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Davout.

Paris, le 25 mars 1809.

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, monsieur le duc, votre lettre du 17. Sa Majesté trouve que les dispositions que vous avez faites sont l'inverse de ce qu'il fallait faire, car

l'armée saxonne au lieu de marcher sur Leipsig, si elle devait faire un mouvement de retraite, le ferait sur Bayreuth, Donawerth ou Wurtzbourg, pour se centraliser avec toute l'armée sur le Danube. Du reste, monsieur le duc, le prince de Ponte-Corvo va arriver à Dresde pour y prendre le commandement de l'armée saxonne, et il recevra directement des ordres. Activez la marche de la division Saint-Hilaire sur Wurtzbourg et Bamberg; faites les mêmes dispositions pour les compagnies de sapeurs et d'artillerie, hormis une compagnie d'artillerie, qui restera pour la citadelle de Wurtzbourg. L'Empereur suppose que les régimens de la division Saint-Hilaire, qui ont passé l'Elbe le 22, ont reçu actuellement l'ordre de se porter sur Bayreuth et Bamberg. Activez l'arrivée du 105e régiment et du 8e de hussards. Peu importe à l'Empereur, monsieur le duc, que l'ennemi débouche en Silésie ou ailleurs; le point important est de se réunir sur le Danube. Il paraît que le 17, vous n'aviez pas encore reçu les instructions que je vous ai adressées le.....

Des vingt régimens qui composent vos trois anciennes divisions, de la division Saint-Hilaire, des onze régimens de cavalerie légère et des quatorze régimens de cuirassiers et de carabiniers, pas un seul homme ne doit rester en Hanovre et en Westphalie. Tout doit être concentré à Bamberg, Wurtzbourg et sur le Danube; et vous devez disposer les choses de manière que si l'ennemi s'emparait de la Saxe et du Hanovre, vous ne puissiez pas perdre un seul Français; il faut donc vous concentrer. Le général Morand vous aura sûrement rejoint. L'Empereur me charge de vous dire que vous devez bien vous garder de détacher un seul homme de cavalerie et d'infanterie du côté de Dresde. Sa Majesté

espere qu'au 1er avril, vos vingt régimens d'infanterie, renforcés de tous les régimens de marche, et votre cavalerie seront entièrement réunis. Je donne l'ordre à la brigade de cavalerie légère du général Bruyère, qui est en Hanovre, de se diriger sur Bamberg, où elle fera provisoirement partie de la division Montbrun; ce qui portera cette division à sept régimens. Ayez l'œil sur le mouvement de cette brigade, afin de pouvoir la prévenir à temps en cas d'événement, et de changer sa direction. Activez sa marche, sans trop fatiguer les troupes. Faites-moi connaître où vous avez placé le quartier-général de la division Nansouty, et de la division Montbrun, ainsi que les lieux qu'occupent ces divisions. Je crois vous avoir fait connaître qu'elles doivent être placées entre vous et le Danube, en seconde ligne.

Le général Bailly de Monthion s'est rendu à Donawerth, où il forme un bureau intermédiaire d'état-major général entre vous et le duc de Rivoli, pour l'instruire de tout ce qui peut se passer.

ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 26 mars 1809.

L'Empereur m'ordonne, monsieur le maréchal, de lui présenter l'état de ses armées du Rhin, en y comprenant tous les hommes qui ont rejoint jusqu'aujourd'hui. Je n'ai aucun état de situation de votre corps d'armée, je vous prie de m'en envoyer un le plus promptement possible et bien complet, indiquant les forces des présens sous les armes, leur emplacement, les hôpitaux, les détachés,

l'emplacement des détachés, l'effectif des corps, la composition de votre état-major, de vos administrations, ceux des divisions, ce qui peut manquer de généraux d'infanterie et de cavalerie pour commander les différentes brigades. Il est indispensable, monsieur le maréchal, que votre chef d'état-major m'adresse au moins tous les quinze jours un pareil état, et tous les cinq jours l'état sommaire par régiment indiquant les présens, les hôpitaux, les détachés, l'effectif, les emplacemens, comme cela se faisait à la grande armée. Il faut mettre à cela la plus grande exactitude, et surtout avoir soin de ne rien oublier. Il faut aussi que le grand état de quinzaine, soit envoyé régulièrement tous les quinze jours au ministre de la guerre. Veillez, monsieur le duc, à ce que cette partie du service soit bien assurée. Lorsqu'une division est détachée loin de son corps d'armée, il faut prescrire au général qui la commande, de m'adresser directement son état de situation des cinq jours, indépendamment de celui qu'il doit adresser à l'état major du corps d'armée.

ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Davout.

Paris, le 27 mars 1809.

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, monsieur le duc, votre lettre du 20; Sa Majesté vous ayant écrit directement, par un de ses officiers d'ordonnance, de détourner les troupes qui passent à Wittemberg, pour leur éviter deux marches sur Magdebourg, la division Saint-Hilaire se trouvera d'autant plus tôt prête. Les détachemens de marche du 22ᵉ régiment et le 4ᵉ bataillon de ce même régiment, doivent rester à Magde-

bourg, où le roi de Westphalie a reçu l'ordre d'envoyer des troupes, pour assurer cette place importante. Sa Majesté suppose, monsieur le duc, que vous avez dirigé la division Saint-Hilaire, l'ancienne division Nanzouty, les régimens de cavalerie légère de la division Montbrun, sur votre droite; que vous avez aussi pris toutes les précautions pour vos hôpitaux, vos traîneurs, etc., de manière à pouvoir, sans rien laisser, effectuer votre mouvement sur Ratisbonne, Ingolstadt ou Donawerth suivant les circonstances.

Si l'ennemi a un plan, il est probable qu'il cherchera à se mettre entre vous et le Danube; c'est surtout ce qu'il faut empêcher. Cependant Sa Majesté reste à l'opinion, que les Autrichiens ne peuvent pas être prêts avant la fin d'avril; et que d'ailleurs elle ne les croit pas décidés à une agression, qui leur attirerait l'animadversion de la Russie, qui a dès armées vers la Gallicie et la Transylvanie.

Vous avez dû recevoir, monsieur le duc, l'ordre de marche pour la brigade de cavalerie légère du général Bruyère, qui du Hanovre va rejoindre la division Montbrun.

Jusqu'à cette heure, monsieur le duc, vous restez commandant de toute l'armée du Rhin, y compris la division du général Oudinot.

Le duc de Rivoli se trouve en réserve. L'intention de l'Empereur est de ne laisser sous votre commandement, quand il sera à l'armée, que votre ancien corps, composé de quatre divisions, dont trois divisions composées chacune de 15 bataillons, et la quatrième division composée de tous les 4es bataillons; cette quatrième division formera votre réserve. Il vous restera également trois régimens de cavalerie légère, et la division de cavalerie du général Saint-Sulpice; l'inten-

tion de Sa Majesté étant de faire un corps d'armée de la division Saint-Hilaire et du corps du général Oudinot, dont elle désignera le commandant en chef.

Le duc de Dantzick et les alliés forment un autre corps d'armée.

Le maréchal Bessière va se rendre à l'armée, pour prendre le commandement de la réserve de cavalerie, qui sera composée des sept régimens du général Montbrun, des six régimens de grosse cavalerie du général Nansouty, et de quelques régimens de dragons.

La division de grosse cavalerie du général Espagne, est destinée à faire partie d'un des corps d'armée, soit de celui du duc de Rivoli, soit de celui qui sera formé du corps du général Oudinot.

L'Empereur ne croit pas devoir vous recommander de bien ménager les cuirassiers, afin de les garder pour une opération importante.

ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 27 mars 1809.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que je donne ordre à M. le général Oudinot, de placer toute sa cavalerie et son infanterie sur la rive droite du Lech, et de n'occuper de la rive gauche que la ville d'Augsbourg, afin de laisser de la place à votre corps d'armée : concertez-vous en conséquence avec lui, pour vos cantonnemens respectifs.

ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Paris, le 28 mars 1809.

L'Empereur ordonne, monsieur le maréchal, que vous fassiez de suite rejoindre les troupes de Bade et les troupes de Hesse-Darmstadt à leurs divisions respectives; c'est-à-dire le corps des troupes de Bade, à la division du général Legrand; et le corps de troupes de Hesse-Darmstadt, à la division du général Carra-Saint-Cyr. Faites opérer de suite ce mouvement, et ordonnez à ces deux corps de troupes de partir bien entiers, bien complets, ne laissant rien en arrière. Prescrivez aux généraux commandant les divisions, de les faire manœuvrer tous les jours. Instruisez-moi de l'exécution de ce mouvement. Ainsi que je vous l'ai déjà mandé, le général Oudinot a ordre de porter ses cantonnemens sur la rive droite du Lech, à deux lieues autour d'Augsbourg. Il ne faut pas mettre de cavalerie près la rive gauche du Lech, attendu qu'il est nécessaire de ménager le pays, en cas que l'on soit obligé de tenir la ligne du Lech.

L'intention de Sa Majesté est que vous preniez des mesures pour avoir toujours dans vos cantonnemens quatre jours de pain, et du biscuit aussi pour quatre jours, afin de pouvoir partir avec huit jours de biscuit.

ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Paris, le 1er avril 1809.

Mon cousin, donnez ordre au duc d'Auerstaedt de porter son quartier-général à Nuremberg, et de diriger sur Ratisbonne la division Saint-Hilaire, la division de grosse cavalerie du général Nansouty, et les sept régimens de cavalerie légère de la division du général Montbrun; ce qui fera cinq régimens d'infanterie et treize régimens de cavalerie, à Ratisbonne. Vous lui prescrirez de laisser du côté de Bayreuth, une de ses divisions, d'en avoir avec lui à Nuremberg, et d'en placer une troisième entre Nuremberg et Ratisbonne. Donnez ordre au général Dupas, de se rendre avec sa division à Wurtzbourg. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Paris, le 3 avril 1809.

Mon cousin, écrivez au sieur Otto pour savoir quand le million de biscuit que j'ai demandé, sera confectionné, et ce qu'il y a de fait. Informez-vous aussi si l'on a établi des fours à Munich et à Augsbourg. Il est indispensable d'établir à Augsbourg, des magasins de cartouches d'infanterie, de farines, d'avoines. Je suppose que vous êtes arrivé aujourd'hui à Strasbourg. Il me tarde d'apprendre que la division Saint-Hilaire et la réserve de cavalerie, sont arrivés à Ratisbonne.

Mes chevaux et ma garde doivent être arrivés à Strasbourg; faites-moi connaître en quel état ils se trouvent, et donnez des ordres pour qu'ils se reposent. Sur ce, etc.

NAPOLÉON.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

CHAPITRE PREMIER.

COALITION DE L'EUROPE PERMANENTE CONTRE LA FRANCE.

CHAPITRE II.

NAPOLÉON SE MET EN DÉFENSE, CONTRE LE SYSTÈME DE GUERRE PERPÉTUELLE.

CHAPITRE III.

SITUATION POLITIQUE ET MORALE DE L'EUROPE, EN JANVIER 1809.

CHAPITRE IV.

ATTAQUES MILITAIRES ET POLITIQUES DE LA COALITION.

CHAPITRE V.

DERNIÈRES NÉGOCIATIONS ENTRE LA FRANCE ET L'AUTRICHE.

CHAPITRE VI.

COUP D'ŒIL SUR LE THÉATRE DE LA GUERRE EN 1809.

CHAPITRE VII.

COMPOSITION DES ARMÉES FRANÇAISES ET AUTRICHIENNES.

Pages.

CHAPITRE VIII.

PLAN D'OPÉRATIONS DES ARMÉES FRANÇAISES ET AUTRICHIENNES.

CHAPITRE IX.

LES HOSTILITÉS COMMENCENT; LE PRINCE BERTHIER SE TROUVE OPPOSÉ AU PRINCE CHARLES.

CHAPITRE X.

L'EMPEREUR ARRIVE LE 17 AVRIL A DONAWERTH, ET DONNE SES PREMIERS ORDRES.

CHAPITRE XI.

L'ARMÉE FRANÇAISE SE RÉUNIT LE 19 AVRIL, EN COMBATTANT A THANN, ARNHOFEN ET PFAFFENHOFEN.

NOTES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Introduction, page iii, ligne 2. Les apaiser et les régulariser; *lisez :* les apaiser, les régulariser.

Page viii, ligne 9. Tout entière; *lisez :* toute entière.

Page xviii, ligne 17. Réuni; *lisez :* remis.

Page 15, avant-dernière ligne. Paix de Presbourg; *lisez :* paix de Vienne.

Page 25, ligne 5. *Après* l'Europe, *lisez :* Il devait donc, etc. *Reportez en note :* Napoléon répétait souvent avant 1812 : « Mangeons les Russes, etc. »

Page 49, ligne 3. 1819; *lisez :* 1809.

Page 77, ligne 20. *Ajoutez :* Conduite opposée de Napoléon.

Page 89, ligne 23. Nous révélaient; *lisez :* nous révéleront.

Page 201, ligne 19. Des deux généraux autrichiens et français; *lisez :* des deux généraux autrichien et français.

Page 286, ligne 20. A Bernadotte; *ajoutez :* pour la Saxe et la Pologne.







